

EXAMEN
DE LA
MÉTHODE CURATIVE
NOMMÉE
HOMÉOPATHIE.

Permis d'imprimer.

SZANIAWSKI,
Conseiller d'Etat, Directeur Général
de l'Instruction publique.

EXAMEN
THÉORIQUE ET PRATIQUE
DE LA
MÉTHODE CURATIVE
DU DOCTEUR HAHNEMANN
NOMMÉE
HOMÉOPATHIE

PAR LE DOCTEUR BIGEL
MÉDECIN DE L'ÉCOLE DE STRASBOURG, DE L'ACADÉMIE DE ST: PÉTERSBOURG, PROFESSEUR D'ACCOUCHEMENT, ASSESSEUR DE COLLÈGE DE L'EMPIRE DE RUSSIE ET MÉDECIN DE
SON ALTESSE IMPÉRIALE MONSEIGNEUR
Le Grand-Duc Constantin Cesaréwitsch.

TOME SECOND

A VARSOVIE,
CHEZ N. GLÜCKSBERG,
IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE.

1827.





DE LA
DIETE HOMÉOPATHIQUE.

CETTE partie essentielle de la doctrine médicale n'a pas éprouvé, de la part de l'allopathie, moins de controverse, que toutes ses autres branches réformées par l'Homéopathie. En exposant mon opinion à cet égard, je n'ai pas la prétention de faire un traité sur cette matière. Les docteurs Stapf, Gross et Caspari, n'ont rien laissé à désirer à ce sujet. Leurs ouvrages trouveront, espérons-le, un traducteur françois.

Dans leurs savans écrits, le régime des malades n'est point une détermination arbitraire de règles sur l'emploi des choses nécessaires au maintien de la santé. Le régime de l'homme sain souffre de leurs préceptes une réforme considérable. Il n'y a, de leur part, aucun bon plaisir ; ils parlent le langage de la nature, et cette dernière ne flatte jamais.

On trouvera, sans doute, qu'ils diffèrent prodigieusement de leurs prédécesseurs. Ils doivent s'en éloigner, en effet, autant que la doctrine homéopathique s'éloigne de la médecine allopathique. De même qu'il n'y a rien de commun entre les grandes et les petites doses des re-

mèdes employés par l'une et par l'autre, de même aussi tout est-il étranger, dans les parts de jouissances accordées à l'homme, par l'une et l'autre doctrine.

Assez long-tems la diètétique a payé son tribut à l'usage. Assez long-tems la mode l'a tenue enchaînée à son char inconstant. Il étoit tems de la soustraire au joug de cette capricieuse souveraine, et de mettre un terme à ses complaisances pour les goûts que l'homme contracte au sein de l'aisance et du luxe.

Les premiers préceptes donnés à l'humanité sur l'art de se conserver en santé, nous viennent des mêmes sources, où les autres branches de la médecine ont pris naissance. C'est encore à Hyppocrate qu'il faut remonter, pour en trouver les principaux élémens. Sans faire tort à ses autres ouvrages, son traité: *de aere, aquis et locis*, est son plus beau titre à la reconnaissance des hommes. Il fut presque jusqu'à nos jours, la règle de conduite des médecins dans leurs conseils hygiéniques, le guide des peuples dans leurs institutions relatives à la santé publique, et la condition *sine qua non* du salut, dans la cure des maladies.

Ce n'est guères que depuis les découvertes de la physique et de la chymie moderne, que quelques médecins ont écrit *ex professo* sur cette matière. Aveu tacite, mais éloquent, de la suffisance des connoissances anciennes, dans la science hygiénique. L'oeuvre du père de la médecine s'est enrichie de commentaires aussi savants que curieux sur la décomposition de quelques élémens.

L'air, l'eau, mieux connus, fournissent des chapitres intéressans, où l'on trouve l'explication d'une foule de phénomènes jusqu'alors inexpliqués, dont l'obscurité servit si long-tems de voile à l'ambition de quelques hommes adroits, et d'aliment aux croyances superstitieuses de la multitude.

Il faut bénir l'époque heureuse de ces utiles découvertes. C'est à leur bienfaisante influence que nous devons la rareté des fléaux épidémiques, et la facilité des triomphes que nous remportons sur eux. C'est le côté brillant de la médecine préservative. Tout près de nous, vit un grand peuple qui, pour mépriser cette science, paye, tous les ans, un désolant tribut à la peste, inconnue maintenant aux peuples civilisés, et instruits.

Mais si la nature de l'air, de l'eau et des lieux est aujourd'hui mieux connue, si les fléaux épidémiques sont devenus plus rares et plus faciles à combattre, falloit-il, après cet éminent service rendu à l'humanité, la laisser indifféremment dans l'ignorance des dangers, auxquels l'expose l'usage de certains alimens, et de quelques boissons.

Ici, j'en conviens, l'amour de la gloire avoit moins de trophées à recueillir. Mais en revanche, quelle moisson de palmes pour la philantropie ! si les fléaux épidémiques moissonnent en gros l'humanité, le fléau des alimens nuisibles, pour attaquer sourdement le fondement de la santé, en altérant les organes de la vie, n'en use pas moins, et prématurément, les bases de l'existence.

Cependant ces considérations utiles ont été jusqu'ici négligées. La police des gouvernemens a rempli tous ses devoirs, lorsqu'elle s'est assurée de la pureté et de l'intégrité des substances alimentaires. Elle n'a rien à voir au delà. D'ailleurs, lorsqu'elle regarde, c'est toujours par les yeux des hommes de l'art, chargés de l'éclairer. Rien n'est prohibé, que les substances dégénérées, dont la corruption s'est déjà saisie. Tout ce qui porte un aspect sain, tout ce qui reçoit le suffrage de l'odorat et du goût, passe, à la faveur de la lettre de recommandation délivrée par ces deux sens, premiers corrupteurs de la virginité primitive de la nature.

On ne sait trop à quoi attribuer le silence de l'art sur les inconvéniens attachés à beaucoup de pratiques du régime ordinaire de vie, introduit dant la société. L'insouciance, ai-je-dit, a bien quelques reproches à se faire. De tems à autre, il s'est élevé quelques voix courageuses contre des abus funestes. Elles tentèrent, mais vainement, d'ouvrir des yeux opiniâtrément fermés sur la source de certains maux. Le prix de ces efforts fut une approbation tranquille de l'esprit. L'intelligence étoit convaincue, mais les sens se refusèrent à la persuasion. En vain quelques hommes d'une trempe de caractère presque perdue, réunissant l'exemple au précepte, offrirent à l'émulation le beau idéal de la santé, réalisé par la pureté du régime. Ils firent peu de prosélytes. On pense comme eux, parce qu'il est difficile de résister à l'évidence ; personne ne s'est en-

core avisé de nier la morale de l'évangile. Ici, comme en religion, tous sont appellés, petit est le nombre des élus.

C'est à la médecine qu'il appartenoit de ramener les sens de l'homme aux seules jouissances permises par la nature. Émule de la morale religieuse, cette science tend au même but. L'objet de l'une et de l'autre est de rendre l'homme meilleur. Avec des vues diamétralement opposées, la médecine, parlant sans cesse à l'homme de son bonheur dans ce monde, ne l'en dispose pas moins bien à la pratique des vertus, dont un bonheur éternel doit être le prix. L'art a refusé ce sublime honneur, soit que le sacrifice, dont il devoit le premier exemple, lui parût trop pénible, soit défaut de conviction sur un point de doctrine, où règne l'obscurité qui environne encore toutes les loix de la nature vivante.

En effet, tant que la seule et véritable loi de guérison des maladies restoit inconnue, le régime de la santé, comme celui de la maladie, devoit rester soumis à l'arbitraire de l'opinion. Aussi voyons-nous, en parcourant les fastes de la médecine, la diètétique varier, comme les siècles. Elle devoit partager les nombreuses mutations que l'esprit de système imprima à la médecine, dont elle fait partie. Que dis-je? non seulement elle a subi l'influence des siècles; non seulement elle a pris leurs diverses couleurs; mais on la voit encore varier journellement ses maximes, modifier ses conseils, selon la manière de voir du médecin qui fait son ap-

plication, suite inévitable de la Théorie mère, qui lui donna le jour.

A quelle source devons nous donc puiser, l'art de régler le régime de l'homme sain, et celui de l'homme malade?

Encore ici la nature doit être notre seul et unique précepteur. Et voyez comme tout est lié, enchaîné dans ses opérations! ce sont les épreuves faites sur l'homme sain, qui nous ont appris à connoître la vertu des médicamens sur l'homme malade; à son tour, la maladie va nous enseigner quels sont les alimens qui conviennent à la santé.

On a vu dans les chapîtres précédens, que l'Homéopathie, traitant les semblables par les semblables, par opposition à l'allopathie, qui traite les contraires, n'opère ses guérisons qu'en opérant une légère aggravation de la maladie, signe précurseur de sa disparition, et que, pour cet effet, elle est forcée de descendre jusqu'aux doses les plus exigües de ses médicamens. C'est en vain qu'elle tenta, à son origine, d'opérer des guérisons, avec les foibles armes dont elle se sert. Toujours arrivoit-il, ou que la curation ne commençoit pas, ou que commencée, elle s'arrêtoit tout à coup. Cependant on écartoit soigneusement du malade toutes les influences pernicieuses. Il étoit soumis à ce régime strict, que les malades désignent, et redoutent, sous le nom de diète:

Cette contrariété, dut frapper l'expérimentateur.

Une nouvelle révision du régime devenoit nécessaire ; les obstacles à la guérison ne pouvant se trouver que là. Chez l'un, c'étoit une tasse de camomille, chez l'autre, une tasse de thé ou de café, qu'on s'étoit permise, comme une chose innocente, et concédée, de tems immémorial, par la médecine. Les bouillons, nourriture presque exclusive, formés des viandes les plus légères, recevoient de certains assaisonnemens, la saveur que l'on croit nécessaire pour les faire digérer. Il falloit bien s'en prendre à ces bagatelles, puisque rien, dans les circonstances concomitantes, ne sembloit mériter une attention spéciale.

Il n'étoit qu'un seul moyen de prouver la justice de l'accusation portée contre ces substances, c'étoit d'observer les effets qu'elles produisent sur la santé. Cette épreuve apprit qu'elles renfermoient des qualités médicamenteuses. La santé des personnes qui furent soumises à ces expériences, fut visiblement troublée; on vit éclore sur elles des phénomènes égaux à ceux de beaucoup de maladies. Sans doute, employées dans l'usage ordinaire de la vie, et balancées dans leur action par d'autres influences opposées, ces substances peuvent être, ou paroître innocentes ; mais placées à côté d'un remède infiniment divisé, en contact avec sa modique puissance d'action, étoit-il étonnant, qu'elles prévalussent sur lui, et qu'elles retinssent, en neutralisant son effet, le malade dans son état pathologique ? C'est ainsi que l'expérience conduisit à cette double dé-

couverte. C'est ainsi que la maladie du médicament, et la maladie naturelle concoururent à l'envi, à dénoncer certaines substances usuelles dans l'ordre de la santé, comme autant de substances médicinales, qualité qu'on étoit loin de leur supposer, ou dont on croyoit n'avoir rien à craindre. L'Homéopathie les proscrivit du régime de ses malades, et dès lors ses succès devinrent complets, et se multiplièrent.

Il se peut que la médecine allopathique, avec la manière vive et turbulente dont elle attaque l'organisme, soit fondée à accorder peu d'importance à l'impression des alimens médicamenteux, et des boissons médicinales. On conçoit aisément que leur influence ne peut tenir devant le tumulte causé par la masse de ses remèdes abondans et composés, et que le même tonnerre, qui peut assourdir la voix même de la nature, ne sauroit laisser entendre d'aussi foibles accens. Mais ce que l'allopathie peut se permettre sans danger, comme sans regret, à cet égard l'Homéopathie ne sauroit le faire, sans tomber dans l'inconséquence ; je dis plus, sans méconnoître les loix qui servent de base à sa doctrine. Ici nous retrouvons encore l'une des différences essentielles qui séparent les deux doctrines, différence qui apportera un éternel obstacle à leur réunion, proposée par quelques hommes de bien.

Comment l'Homéopathie, qui n'introduit dans le corps malade qu'un atôme médicinal, pourroit-elle le hasarder au milieu de ces impressions étrangères,

tant à la maladie, qu'à lui-même, à côté de ces influences pathogénétiques, dont la permanence a placé l'organisme dans un état de saturation médicamenteuse?

On ne doit pas oublier que la matière médicale de l'Homéopathie n'exerce son empire que sur les sphères les plus élevées de l'organisme. Comme sa doctrine ne voit dans la santé que le résultat de l'harmonie entre les deux premiers ressorts de la vie, la sensibilité et l'irritabilité, elle ne peut ausi appercevoir la maladie que dans la rupture de cet accord harmonieux. L'allopathie ne sera point tentée de lui contester cette manière de voir, qui est aussi la sienne. Mais voilà tout ce que les deux doctrines ont de commun. Car dès qu'elles déployent, l'une et l'autre, l'étendard de la guérison, on voit cette dernière, tout en combattant la cause interne qu'elle prétend pouvoir connoître, mais qu'elle suppose plus souvent qu'elle ne la devine, se placer presque toujours au dessous d'elle, et confondant les produits avec les producteurs, s'occuper presque exclusivement de leur élimination, sans songer à faire cesser le désaccord, qui engendre ces produits.

N'est-ce pas pour atteindre ce but, envisagé par elle comme le signe de la guérison, qu'elle secoue l'organe gastrique, qu'elle appèle les humeurs aux reins, à la peau, enfin, qu'elle a soin d'ouvrir, et de tenir ouverts tous les couloirs, par lesquels la cause morbifique doit s'échapper? La révulsion, la dérivation, la purgation,

sont ses grands chevaux de bataille. Tous ces mouvemens ne peuvent s'opérer qu'à l'aide de moyens multiples, dont l'action provoque une vive révolution dans l'organisme. Que lui importe, dans cette excitation perturbatrice, un peu de café, d'infusion de sureau, quelques racines stimulantes, dont sont imprégnés les bouillons? leur stimulus pourroit-il se faire remarquer, au milieu de la confusion des sensations aussi vives que diverses, qui se heurtent dans l'organisme? et puis, ne rentrent-elles pas, ces impressions médicinales, dans l'intention même des remèdes auxquels on les associe? la plupart d'entr-elles partagent leurs vertus; le persil porte aux urines, comme le sureau pousse à la peau. N'est-ce pas ce que veut le médecin qui les permet? il y a donc conséquence à lui de laisser faire! Ce régime, si contraire aux remèdes de l'Homéopathie, devient, dans l'allopathie, un auxiliaire de la cure. Loin de le blâmer, il faut l'approuver, si non comme une conception heureuse, du moins comme une indifférence légitime et raisonnée.

Combien est différent le point de vue duquel l'Homéopathie envisage les désordres de l'économie animale!

Une cause inconnue dans son essence, mais visible dans ses effets, a désaccordé l'organisme. Dans l'impuissance de pénétrer sa nature, comme de déterminer son siège, l'Homéopathie, en possession de la loi des semblables, substitue à une irritation, une irritation plus vive, mais de la même nature. A l'aide d'un remède

produisant les mêmes symptômes que la maladie, elle arrive, sans pouvoir expliquer comment, jusqu'à l'organe dont le trouble forme la maladie. La neutralisation de l'irritation primitive, par l'irritation médicinale, replace l'organe malade dans son état harmonieux: les symptômes disparoîssent, les évacuations suspendues se rétablissent, celles qui étoient augmentées, se modèrent; les forces reviennent, avec l'appétit, le sommeil; la maladie a cédé sa place à la santé.

Ce brillant phénomène est l'ouvrage d'un atôme qui, pour ne rien perdre de la force qui lui est inhérente, ne doit rencontrer dans l'organisme que les symptômes de son dérangement. Fort contre les phénomènes de la maladie, plus fort même que ces phénomènes, il n'a pas la force de résister à l'impression de quelques fleurs de camomille. L'assertion semble paradoxale; et cependant l'expérience journalière en démontre la vérité. Point de guérison, si le remède n'est isolé dans le corps du malade, comme ce dernier doit l'être de toute influence ennemie de l'influence du médicament. Nous n'en exceptons point les impressions morales, qui, quelque insignifiantes qu'elles paroîssent dans leur légèreté, n'en détournent pas moins le remède de l'adresse, où il est envoyé. Est-il seul, dégagé de toute influence étrangère, il laisse en paix, à la faveur de son exiguité, de son défaut de rapport avec les organes sains, tous les systêmes, tous les organes, toutes les fibres mêmes, qui sont hors du do-

maine de la maladie. Mais une fois arrivé aux portes de l'organe souffrant, il y trouve la sensibilité montée à un haut degré d'exaltation. Le plus léger choc ne peut y avoir lieu, sans ajouter à l'irritation, et cette addition arrivera, parce que le remède choisi renferme en lui les élémens d'une irritation spécifique, c'est-à-dire, d'une espèce semblable à l'irritation qui constitue la maladie. Le médecin homéopathe, loin de la craindre, la désire, l'appèle de tous ses voeux, et la bénit, lorsqu'elle se manifeste. Elle est, en effet, le manifeste de la déclaration de guerre à la maladie, qui, si elle accepte le combat, succombe dans cette lutte où, comme dans beaucoup d'autres, la foiblesse cède à la force.

Tels sont les fondemens aussi clairs qu'inébranlables snr lesquels l'Homéopathie établit sa doctrine diètétique. L'arbitraire, comme on voit, n'a point présidé à leur institution. Ils sont une conséquence rigoureuse et forcée de la loi sur laquelle repose la guérison des maladies. Dès qu'il est démontré que les maladies ne cèdent qu'à des affections semblables à elles, et de quelques degrés plus fortes qu'elles, tout ce qui leur est dissemblable, ne peut être admis à l'honneur de la curation. Une conséquence seconde, et non moins pressante que la première, c'est que le remède, spécifiquement choisi, ne peut pas plus sympathiser avec un autre remède qu'on lui associeroit, qu'il ne fraternise avec les substances nutrito-médicinales, que l'Homéopathie exclut. Ce seroit faire injure au lecteur, de lui

en offrir la preuve. Elle se trouve dans les expressions même qui les désignent. Les unes et les autres ne sont-elles pas des médicamens ?

Dans l'allopathie, ainsi que je l'ai dit, le régime peut servir d'auxiliaire au traitement, en tant qu'il lui ressemble le plus souvent. Dans les cures homéopathiques, au contraire, la diète joue un rôle purement passif ; on ne lui demande que de ne pas contrarier le traitement, et, pour cela, il lui suffit d'être purement nutritive. Elle est une puissance neutre, qui assiste au combat, sans y prendre part. Tout se fait avec elle, mais rien par elle ; on ne sauroit être plus nul, et à la fois plus puissant, dans l'oeuvre de la guérison.

Il en faut moins, je pense, pour arriver à cette conséquence finale: que l'Homéopathie n'est pas maîtresse de conserver dans la diètétique des malades, les substances qui renferment des propriétés médicinales. L'obligation n'est pas aussi rigoureuse pour l'état de santé, quoiqu'il soit désirable de voir les hommes, éclairés sur le danger de prendre médecine, quand ils se portent bien, danger qui, pour n'être pas aussi pressant, n'en est pas moins réel.

Mais encore ici, comme sur les points en litige entre les deux doctrines, l'Homéopathie ne fait aucune violence à sa rivale. Elle respecte son domaine, rend hommage au petit nombre de vérités qui y sont nées. Elle applaudit à ce qu'elle voit juste, à ce qu'elle applique avec conséquence. On est loin de la

traiter avec la même indulgence, que dis-je? on la tourne en ridicule, parce qu'elle a des pratiques opposées à son antagoniste. Elle ne lui propose point d'associer son hygiène à sa matière médicale, quoique le malade, peut être, n'eût qu'à y gâgner. Elle lui propose encore moins de mêler ses gouttes médicinales au régime médicamenteux, qui les neutraliseroit infailliblement. Une politesse en vaut une autre, et cependant, quelque peu qu'elle coûte, on la lui refuse. Il y a défaut de générosité dans ce procédé. On s'appuye sur le grand nombre, qui pâlit au seul nom de privation.

Toutesfois, en dépit des clameurs, les hommes viennent de faire un grand pas vers l'amélioration. On ne sauroit refuser aux malheurs publics le mérite d'avoir commencé cette heureuse révolution. Les maux, nés de l'excès, ramènent toujours après eux la modération. Peut être aussi la religion parle-t-elle davantage aux coeurs. Il y a toujours de la consolation à élever vers le ciel une ame attristée! C'est sous ces auspices heureux que le père de l'Homéopathie a offert à la société l'oeuvre de la réforme médicale. Si sa voix est entendue, non seulement nous échapperons plus promptement et plus sûrement à la douleur, mais encore nous lui payerons plus rarement notre tribut.

On ne sauroit se le dissimuler, la médecine, par son extrême indulgence pour les goûts aussi variés que bizarres que nous donne la société, a ouvert la

porte à bien des maux physiques. La découverte du nouveau monde est, sans doute, dans l'ordre physique, comme dans l'ordre moral, un évènement mémorable. A sa suite une foule de biens s'est précipitée vers nous; mais elle fut aussi, dans l'ordre de la douleur, une seconde boëte de pandore, féconde en fléaux de plus d'un genre. Des mêmes sources où l'on puisa les richesses, on vit jaillir des émanations délétères, auxquelles l'or n'offrit qu'une bien foible compensation. Fort heureusement pour nous, habitans du vieux monde, la nature, qui place toujours le remède à côté du mal, nous fit le présent des antidotes, ce qui maintient l'équilibre entre les biens et les maux. Depuis cette époque, une ere nouvelle commenca pour l'humanité. On avoit toujours remarqué de l'inégalité dans la distribution des richesses: cette inégalité dut s'accroître par l'enrichissement subit de quelques nations, qui achetèrent avec de l'or, le travail dont elles avoient formé leur existence, et, après avoir enchaîné, avec ce métal, des peuples moins fortunés, les corrompirent avec des jouissances, qui deviennent toujours le partage des esclaves, imitateurs de leurs maîtres.

Oui, pour le don de quelques médicamens précieux, et dont encore nous ne savons pas faire un bon usage, l'Amérique séduisit nos sens, toujours avides d'émotions, par les substances parfumées qu'enfante une terre vierge, échauffée par un soleil plus brillant.

Le lait, des fruits, avoient jusqu'alors composé quel-

ques uns de nos repas. Le café, le thé, déplaçant ces nourritures simples, les firent bientôt oublier, par l'énivrement attaché à leur usage. Un peu de sel avoit suffi pour corriger la fadeur de nos tables frugales; aujourd'hui on les trouve insipides, si la muscade, la canelle, le gingembre, n'en relèvent le goût. Je me borne à citer ces moyens d'assaisonnement, pour comparer nos boissons actuelles avec celles qui nous sont destinées par la nature.

Il n'y a plus que les enfans à la mamelle, et quelques poitrinaires, qui fassent usage du lait, comme nourriture, et comme boisson. Et, si l'on excepte les jeunes filles, dont on craint de ternir le teint, et peut être de hâter la puberté, l'eau ne sert plus à l'humanité, que de moyen de propreté. Il y a bien quelques personnes, à qui les boissons spiritueuses sont douloureusement contraires, qui se sont vues forcées de vaincre leur répugnance pour l'eau. Ces exceptions, sans nuire à l'assertion générale, se perdent dans l'immensité. Le vin et toutes les boissons fermentées règnent en souveraines sur toutes les tables, dans tous les estomacs, et trop souvent, sur beaucoup de cerveaux. A la ville, aux champs, mêmes besoins, mêmes usages. Passe encore pour l'habitant des campagnes; il peut en avoir besoin, pour remonter des organes qui plient sous le poids des travaux pénibles, et de la brûlante chaleur. Mais qu'a-t-il à faire de boissons spiritueuses, l'homme oisif, qui n'apporte à sa table que

le défaut d'appétit? C'est peut être à leur usage qu'il doit de ne pas sentir l'aiguillon de la faim? ne sait-on pas que les ivrognes manquent totalement du besoin de manger? preuve incontestable de l'inimitié originelle du vin et de l'estomac. Bien que tout le monde ne s'énivre pas, toujours est-il vrai que cet effet se retrouve, dans une échelle descendante, à la vérité, jusques dans les plus petites doses de ce liquide. Les traits de ce tableau doivent être grossis de beaucoup, si l'on veut peindre l'effet des liqueurs. C'est pourtant la nature que l'on prétend imiter, dans cette invention! quelle copie, grand Dieu! le vin, déjà si puissant sur l'économie animale, fut trouvé trop foible encore. Telle est la source sensuelle de tous ces poisons liquides et parfumés, dont on ne peut plus se passer, sous peine d'indigestion. Je ne grossirai pas davantage ce tableau, dans la crainte de trop déplaire aux amis de la table et du vin!

Redisons-le encore, il peut être indifférent à la médecine allopathique de rencontrer des malades dont l'organisme est imprégné des impressions du café, du thé, du vin et de tous ces assaisonnemens aromatiques, qui font l'ornement de nos tables, et la saveur piquante de nos alimens. Son procédé curatif n'a rien à craindre de leur influence. Elles sont autant d'étoiles, qui disparoîssent au lever du soleil. L'Homéopathie y regarde de plus près. Son exercice demande au malade l'affranchissement de toute habitude médicinale.

C'est dans le silence de toute impression étrangère à la maladie, qu'elle entreprend et opère ses cures. Rien ne doit parler, dans l'organisme souffrant, que la douleur. C'est la voix avec laquelle il s'exprime. Toute autre expression, qui retentiroit plus fort qu'elle, étoufferoit cette voix, et le médecin homéopathe tomberoit dans le danger de confondre l'image réelle du mal avec celle des symptômes appartenans à ces puissances hétérogènes. C'est pour éviter cette erreur, qu'il écarte du régime les ombres qui pourroient obscurcir le miroir qui réfléchit la maladie. Le second avantage de cette précaution est d'assurer à son remède la fidélité et l'efficacité. Il suit de là que le malade, toujours propre à recevoir les soins de l'allopathie, est rarement mûr pour la médecine homéopathique.

Toutes fois, n'inférons pas de cette dernière réflexion, toute juste qu'elle soit, un caractère de supériorité de l'ancienne médecine sur la nouvelle. Sans doute, l'homme, qui mêle le médicament à ses alimens et à ses boissons, ne sauroit attendre de l'Homéopathie, sans délai, un remède à ses maux, ce à quoi l'allopathie procède sans retard. Cependant, pour recevoir plus tard ses soins, qu'elle lui fait attendre, en l'y préparant, son malade n'en recueille pas moins promptement le prix consolateur. L'expérience de tous les jours le montre sortant toujours, avant ses compagnons de souffrance, du temple d'Esculape, d'où l'on ne peut s'échapper avec l'allopathie, qu'après avoir attendu

longtems, et douloureusement subi les angoisses de la crise, et les lenteurs de la convalescence, sacrifice que l'Homéopathie épargne à ses partisans. C'est là, je crois, une riche compensation pour le malade qui ne peut commencer sa cure, en commençant sa maladie.

De tout ce qui précède, il suit naturellement que, pour être propre à recevoir la guérison de ses maux, presque au moment où il les sent, l'homme, qui, à tout instant, est sujet à devenir malade, n'auroit rien de mieux à faire, que de se décider à adopter les vues proposées par l'illustre auteur de l'Homéopathie.

On objectera, sans doute, qu'il est un peu dur d'être au régime pendant toute sa vie, pour éviter des maladies, que peut être on n'aura pas, ou pour en guérir plus promptement, lorsqu'on en sera atteint.

Ce mot régime, synonyme de privation, est un épouvantail, qui doit cesser d'en imposer. Sans doute, l'hygiène bien raisonnée impose des privations. Elle ne sauroit voir avec indifférence l'homme qui jouit de la santé, altérer journellement, pour quelques jouissances passagères, ce don innappréciable du créateur, semer dans ses organes le germe des maladies, en y introduisant sans cesse des élémens médicinaux, et apporter ainsi des obstacles, souvent insurmontables, à la guérison des maladies naturelles qu'il est exposé à contracter.

Mais pour sevrer l'homme de quelques plaisirs qu'il

n'a pas toujours connus, cette science n'en laisse pas moins une belle latitude à la sensualité. On s'en convaincra, en parcourant le chapître des alimens accordés, et celui des boissons permises par elle. On peut célébrer dignement une fête de naissance, un mariage, avec un repas homéopathiquement préparé. L'Homéopathie se trouve en harmonie avec la diète d'Hypocrate. Ce dernier permettoit de s'énivrer une fois par mois. Depuis ce tems, il est vrai, on a beaucoup étendu ce précepte. Sans encourager l'immodération, Hahnemann ne condamne point une gaieté, prise de tems en tems. Il se permet à lui même quelques verres de vin, qui lui rappèlent le jour où le ciel nous fit le présent de son beau génie, comme ceux où la nature couronna son union conjugale par le don de ses enfans. Mais, ainsi que le père de la médecine, il veut que ces folies viennent rarement, et comme des aiguillons propres à corriger la nonchalance de la vie. Il falloit un observateur aussi profond que l'étoit Hyppocrate, pour avoir remarqué que l'ennui est une maladie propre au corps, comme à l'esprit. De même qu'un balancement uniforme, la monotonie des accens, portent l'ame au sommeil, de même aussi trop de régularité, trop d'uniformité dans le régime diètétique, engourdissent les ressorts de la vie organique. Voilà le motif de ce conseil.

Ayant plus haut invité le lecteur à lire attentivement ce que les ouvrages sur l'hygiène homéopathique nous

conseillent d'éviter, en fait d'alimens et de boissons, je me bornerai à des réflexions générales sur cette importante matière. Je n'aborderai pas davantage les questions relatives à l'air, à l'eau et à toutes les autres choses indispensables au soutien de la vie. Il n'est question ici que du boire et du manger. De toutes les choses qui peuvent être mangées et bues, quelles sont donc celles qui concourrent le mieux à la conservation de la santé?

Les alimens, seuls convenables au maintien de la santé, sont les substances qui ne renferment d'autre propriété que la propriété alimentaire. Dès qu'il s'y joint un autre attribut que celui de nourrir purement et simplement, cette substance se rapproche déjà du médicament, dont le caractère distinctif est de ne rien contenir de nutritif. Il suit de cette distinction, qu'il n'est que deux espèces de substances qui puissent être ingérées dans le corps, c'est l'aliment et le médicament. Mais la nature, si diversifiée dans ses productions, ne séparant pas toujours ces deux attributs, c'est à l'art, ou plutôt à l'expérience, qu'il appartient de les signaler, et de nous indiquer où finit l'aliment, et où commence le médicament.

L'aliment conserve son caractère exclusif de substance purement nutritive, lorsque son usage continuel et journalier ne développe dans l'organisme d'autres phénomènes que ceux de la nutrition et de la réparation. Aucune augmentation exagérée, aucune dimi-

nution trop marquée des forces de la vie, ne doit en signaler l'action. L'état de santé, le sentiment d'hilarité attaché à la plénitude de l'existence, sont stationnaires. C'est le terme moyen entre les extrêmes. L'homme qui vient de satisfaire à ces deux besoins, la faim et la soif, a senti disparoître ces deux aiguillons. Il étoit légèrement affoibli, avant d'avoir bû et mangé; les alimens et boissons le replacent dans la situation où il se trouvoit avant, c'est-à-dire, l'absence de toute douleur, et l'espèce de bonheur lié au sentiment de son bien être habituel. Il n'a rien acquis, il n'a rien perdu. Par conséquent, parfait équilibre entre tous les ressorts dont la machine humaine est composée. Tels sont les caractères de ces deux fonctions animales, appelées, nutrition et réparation.

Mais s'il arrive que cet équilibre soit troublé; s'il arrive que les alimens et les boissons, prises en quantité proportionnée au besoin (je suppose ici la modération, car les excès relatifs à la masse, sortent de la thèse que nous traitons) s'il arrive, ai-je-dit, que ces alimens et ces boissons montent, ou descendent les forces de la vie au dessus ou au dessous du diapazon que nous envisageons comme le point central de la santé, ils contenoient nécessairement quelque chose détranger à la pureté nutritive, c'est-à-dire, des vertus médicamenteuses.

Le médicament proprement dit, ne renfermant aucune substance nutritive, et ne pouvant par consé-

quent, servir à la réparation des pertes de tous les moments, éprouvées par les solides et les fluides du corps humain, n'y peut entrer que comme un étranger. Mais la nature, qui ne souffre que des substances amies, ne sauroit l'y laisser séjourner. Du moment qu'il n'est point l'ami de l'organisme, il en est nécessairement l'ennemi. Il n'est point d'état intermédiaire entre ces deux états. L'organisme prend parti pour ou contre: toute neutralité est impossible. Si cette substance hétérogène ne s'éloigne que médiocrement du caractère alimentaire, la force digestive n'a besoin que d'un léger degré d'accroissement, pour l'assimiler et la rendre propre à la nutrition. Dans le cas contraire, il y a trouble, effort, soulèvement des puissances vitales, qui ne pouvant l'animaliser, cherchent à l'expulser de l'économie animale. Dans le premier cas, il n'y a encore qu'indisposition à peine sensible, laquelle croîtra dans une échelle ascendante, mesurée sur le degré du défaut d'affinité entre ces substances et l'organisme. L'intervalle d'un point à l'autre est rempli par tous les degrés d'hétérogénéité, qui séparent le médicament le plus foible du poison le plus violent.

L'indisposition, qui n'est qu'un écart à peine visible de l'état de santé, parce qu'elle est le produit du caractère le plus foiblement médicamenteux de l'aliment, ne sauroit être envisagée encore comme un état pathologique. Cependant cet état n'est déjà plus la santé elle même. Il disparoîtroit facilement et promptement, si

la répétition de l'aliment qui l'a causé, ne le ramenoit journellement. Et, si l'économie animale ne finit pas par se révolter, en produisant l'état réel de maladie, c'est un bienfait que nous devons à notre nature, susceptible de nombre de modifications. A ces modifications, néanmoins, il est des bornes qu'on ne franchit point impunément. C'est en vain que, pour se tranquilliser, on se retranche sur le pouvoir de l'habitude. Qu'on remarque bien que la puissance de l'habitude, dont le propre est d'émousser les sensations, tant de la douleur que du plaisir, tout en nous laissant en possession de la santé, a fait dévier la nature de la ligne droite de ses fonctions. La maladie n'existe pas encore, mais bien la disposition à la maladie, c'est-à-dire, une plus grande susceptibilité du trouble dans l'harmonie des organes. Une preuve qu'il y a déviation de la nature, rupture de l'harmonie primitive de ses mouvemens, c'est qu'on voit chez les personnes subordonnées à un régime médicamenteux, quelques excrétions augmentées, d'autres diminuées. Chez les uns, certains sens ont perdu de leur vivacité, tandis que d'autres en ont reçu un surcroît; dans d'autres, le caractère, cette physionomie de l'ame, a subi des mutations dont on ne sauroit soi-même s'applaudir. Il n'y a donc plus cet accord primordial, qui signale une nature pure et vierge! Ce n'est plus sa physionomie primitive; c'est ce qu'on appèle vulgairement, une seconde nature; autant eût valu garder la première.

Gardons-nous toutefois de l'absolu dans l'application de ces vérités d'expérience à l'homme vivant en société. Quelqu'incontestables qu'elles soient, elles doivent subir des amendemens, puisés dans les positions relatives. Ce n'est pas en vain, par exemple, que le citadin usera d'un assaisonnement, qui passe sur les organes du villageois, sans laisser de traces; comme aussi, toutes les sortes de viandes ne seront pas digérées de la même manière, par l'homme qui vit dans un repos, que ne connoît pas l'homme des champs. A ce dernier, il faut plus de complaisance de la part de l'hygiène. Toutes les sécrétions, augmentées par un travail pénible, entraînent hors de son corps ce que l'oisiveté laisse stagner dans les organes paresseux de l'habitant des villes.

Ce n'est pas aux champs, que le café, le vin et son esprit rectifié, font leurs ravages. On y en boit peut-être autant qu'à la ville, où l'on trouve presque exclusivement les maux de tête, et de dents; les affections hémorroïdales et hystériques, se réfléchir sur le visage, dont les rougeurs dénoncent l'abus de ces boissons. Déplaisante parodie de l'émail des prés, cultivés par l'homme de la nature.

Je terminerai ces réfléxions par une remarque que tout le monde est à portée de faire, et qui próbablement ne corrigera personne.

Le grand trait différenciel qui distingue l'homme régulier dans son régime, de celui qui ne l'est pas, est

dessiné d'une manière frappante au lever et au coucher de l'un et de l'autre.

L'heure de dormir arrive toujours trop tard pour l'homme qui a exercé pendant tout le jour les organes de la pensée et du mouvement. Elle sonne toujours trop tôt pour celui qui, oubliant ses bras et son ame, s'est métamorphosé en machine purement sensuelle et digestive. Pour le premier, le sommeil est le Léthé de la fable, dans les eaux duquel il puise l'oubli de tout sentiment, tandis que le second ne sauroit échapper, en les buvant, à l'aiguillon douloureux des sucs stimulans et acrimonieux, qui heurtent à chaque instant la sensibilité de l'ame et du corps.

Voyez les ensuite tous deux, sortant des bras du sommeil! délassé, nourri par un sommeil réparateur que n'a effleuré aucun rêve, le sage ouvre des yeux où se peignent à la fois le calme et la vivacité; il porte sur le front une sérénité qui le dispute à l'azur du ciel, vers lequel il élève un regard reconnoissant. Son esprit n'est point en reste. La pensée s'en est approchée au même instant que le jour est entré dans ses yeux, et son coeur, plein d'amour, ne sauroit presser trop tôt sur lui les doux objets de sa tendresse. Il pense, il sent avec force; enfin, il jouit de la plénitude de la vie.

Combien différente est la scène qui se passe dans l'alcôve du sibarite! En vain la mollesse a semé de fleurs sa couche. Le sommeil, qu'il n'a point mérité, refuse d'y entrer avec lui. Il le demande inutilement à ces ou-

vrages éphémères, messagers du dieu du repos. Il est condamné à expier dans la nuit les fautes de la journée. Le ressort de la sensibilité ne peut se détendre ; il absorbe toute la vie de l'organe musculaire, qui croupit dans l'inaction; il n'est pas jusqu'à la pensée, qui n'ajoute à son tourment; la pensée, si douce, quand elle sort d'un coeur qui bat paisiblement, fatigue son cerveau exalté par les irradiations trop vives de l'organe digestif qui ne se repose jamais, électrisé sans cesse par les ondulations irrégulières d'un sang trop riche en sucs nourriciers. Il arrive enfin, ce repos auquel toute la création est soumise! A-t-il calmé ses sens? a-t-il rafraichi son sang? demandez-le au serviteur qui a sacrifié son sommeil, pour veiller au sien. Demandez-le à lui même, lorsque le jour a recommencé pour lui. Il n'a pas compris votre première question, qui n'a fait entendre qu'un son confus à son oreille encore voilée. Son oeil n'est pas plus en état de supporter l'éclat du jour. Ses esprits, dont, il y a quelques heures il ne pouvoit calmer l'effervescence, peuvent à peine percer l'épaisse vapeur qui les environne. Il bâille douloureusement, et le premier mot qui sort de sa bouche, appèle le moka, dont l'infusion a seule le pouvoir de le rappeler complètement à la vie. Qu'on dise si j'ai chargé le tableau.

Je me résume, et pour établir quelques principes qu'on ne violera jamais impunément, je répéterai que, pour être propre à recevoir les soins de l'Homéopa-

thie, le régime du malade doit être pur de toute substance stimulante, amère, aromatique et acide; à plus forte raison, tout médicament, même le plus simple, doit être interdit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ce seroit peu de les exclure de la bouche, s'ils devoient entrer dans le corps par d'autres voies. L'atmosphère doit en être dépouillée. Les nerfs de l'odorat en transmettroient l'impression à l'organisme, tenu comme en retraite. L'ame elle-même doit être mise à la diète des sensations; la pensée, le sentiment ne se reposent point, je le sais, mais l'une et l'autre facultés doivent être circonscrites dans le cercle le plus étroit. En revanche, le corps ne sauroit recevoir trop de mouvement, et les poumons trop d'air pur et frais. A ces conditions rigoureuses, le malade peut prétendre à une guérison prompte, douce, sûre et durable.

Bien des gens prétendront que c'est acheter trop cher cet avantage. Il se peut qu'en santé on raisonne ainsi. Une maladie aigüe, pleine de douleur et de danger, a bientôt vaincu cette répugnance. En nous ôtant l'usage de presque tous nos sens, une fièvre ardente ne nous laisse d'autre désir, d'autre besoin, que celui de guérir. Je conçois mieux l'opposition des malades en état de chronicité. A tous leurs goûts éteints, ou suspendus, a survécu souvent l'appétit, dont la satisfaction les dédommage, en quelque sorte, de tout autre jouissance, dont ils sont incapables. Pour eux le sacrifice de ce reste de douceurs doit être plus pénible. Mais

l'est-il donc moins, de se voir pendant quelques années retranché de la société, que la vue des souffrances rebute, et d'être réduit à un seul goût, pour tout intérêt d'existence? J'en ai beaucoup guéri déjà, à qui je dois la justice de dire, qu'ils n'ont pas balancé un seul instant. L'amour de la vie, d'une vie qui peut redevenir heureuse encore, ne parle pas moins haut à leurs coeurs, que le Dieu de la sensualité ne parle à leurs sens. Je compléterai la vérité, en ajoutant que quelques uns d'entre-eux conservent, après leur guérison, fidélité au régime auquel ils la doivent.

Mais tous les hommes n'ont pas reçu cette forte leçon de la bouche de la nature, toujours plus éloquente et plus persuasive que les nôtres. La théorie prêche dans le désert, tant est fort l'entraînement du plaisir. On compte sur une bonne constitution, sur le pouvoir de l'habitude. On fait plus, on calcule la peine, le plaisir, et, pour peu qu'il y ait d'équilibre, on continue comme on a commencé, et l'on se résout à passer sa vie entre les mixtures et les ragoûts. Je leur souhaite bon appétit. Quant à moi, j'ai appris à me passer des unes et des autres, et de tems en tems, j'ai le doux plaisir de rallier à la modération quelques fugitifs.

On trouvera dans les ouvrages écrits sur cette matière, la nomenclature des alimens et des boissons que l'Homéopathie considère comme médicamens, et qu'elle conseille à la santé comme à la maladie, d'éviter, pour maintenir l'une, et guérir de l'autre.

CURES OPÉRÉES

PAR LA DIETE HOMÉOPATHIQUE.

Une dame de 30. ans, d'un tempérament cholérico-sanguin, d'une santé forte et constante, contracta un rhumatisme aigu, pour avoir habité un logement froid et humide. Cette maladie, qui dura trois mois, lui laissa au pied droit une douleur lancinante, qui ne se faisoit sentir que pendant la marche. Elle perçoit le coup du pied, pour se rendre au talon, sur lequel elle ne pouvoit appuyer. Étoit-elle assise ou couchée, la douleur disparoîssoit entièrement. Les sangsues, les vésicatoires, les bains de vapeurs de tout genre, avoient été inutilement employés. Le dernier conseil de l'art, fut, que les eaux minérales étoient indispensables. Mais la fortune ne permettant pas à la malade de se procurer ce secours, elle tenta encore un dernier traitement, dont je fus chargé.

Tableau de la maladie.

Aucune trace de maladie ne se laissoit appercevoir. Le pied étoit sec, les veines sans engorgement, la peau sans boursouflure; seulement quand la malade vouloit marcher, les élancemens commençoient. La crainte de souffrir, lui faisoit garder un repos assidu Il en étoit résulté beaucoup d'embompoint, une plénitude du système sanguin, des maux de tête, avec de fréquentes chaleurs, et rougeur de la face. Le sommeil étoit lourd, le réveil difficile, et la soif plus ou moins vive. Le ventre tantôt serré, tantôt dévoyé. Cet

état physique étoit accompagné de tristesse et de mauvaise humeur. La malade grondoit tous ses entours, sans rime ni raison.

Thérapie.

Cette maladie trouvoit son antidote dans la bryone, dont le caractère est de produire des douleurs qui s'exaspèrent par le mouvement. Mais son régime demandant une grande réforme, je supprimai le café, le thé, dont elle usoit tous les jours. Je retirai également le vin et les épices qui entroient dans ses alimens. L'eau et le lait leur furent substitués, et une nourriture douce et tempérante remplaça les sauces piquantes qui accompagnoient tous les mêts. Je demandai quinze jours de ce régime, que la malade alla passer à la campagne, dans le courant du mois de juin. Qu'on juge de mon étonnement, lorsqu'à son retour elle vint m'apprendre qu'elle étoit radicalement guérie. Non seulement elle ne souffroit plus du pied, mais ses maux de tête, ses vertiges, avoient cessé, et sa menstruation, qui avoit toujours été douloureuse et trop abondante, étoit rentrée dans un état parfaitement normal.

Voilà une cure bien simple, et surtout bien peu dispendieuse! qu'elle soit l'oeuvre du régime, on n'en sauroit douter. Pourquoi le café, le thé, le vin, les épices, n'auroient-ils pas le pouvoir de produire au pied, ce qu'on leur voit si souvent opérer sur la tête? quel médecin n'a pas rencontré dans sa pratique, des personnes atteintes de cette affection topique, appelée

clavus? Combien d'autres personnes, d'ailleurs bien portantes, ne peuvent secouer la tête, aller en voiture, sans sentir se réveiller dans cette partie, des douleurs qu'elles ne ressentent point, lorsque cette région du corps est en repos? j'en ai vu même, qui ne sauroient se livrer à la moindre méditation, sans éprouver les mêmes accidens. Si l'usage même modéré du café est souvent cause de ces maladies de tête, comme l'expérience journalière le prouve, pourquoi refuseroit-on à cette boisson stimulante la faculté d'affecter de la même manière les divers organes du corps? Sans doute, dans le cas précité, l'état douloureux de l'articulation des pieds, propre au rhumatisme, avoit appelé sur cette région la puissance irritative du café, que l'habitude ensuite y a retenue. Quelque soit l'explication qu'on en donne, toujours est-il vrai que cette affection a cédé à la suppression de cette boisson, à laquelle la personne n'est point tentée de revenir.

Deuxième Cas.

Un professeur en médecine, homme habile, tant dans l'enseignement de son art que dans son exercice pratique, ne pouvoit se débarrasser de maux de tête, dont il étoit tourmenté sous forme de migraine. Leurs retours étoient fréquens. On peut croire facilement qu'il mit à contribution toutes les ressources de sa science, pour alléger et guérir son mal. Tout étoit inutile, jusqu'à ce que, causant un jour avec lui de l'Homéopathie, à laquelle il ne paroissoit pas contraire,

je lui proposai de lire quelque chose de relatif à cette doctrine. Il avoit lu *l'organon* de Hahnemann. Je lui offris de lire l'ouvrage du docteur Grosse sur l'hygiène réformée. Les réflexions de cet excellent auteur sur le café, le frappèrent assez, pour qu'il essaya de se priver pendant quelque tems de son usage. Cet essai lui réussit.

C'est surtout cette espèce de mal de tête, que le café a le pouvoir de produire. On le croiroit à peine, si tous les jours l'on n'en étoit témoin. C'est avec le café lui même, qne les personnes atteintes de ce mal, tentent de se soulager. Il est entendu qu'elles en augmentent la force, ou la dose. Sans s'en douter, elles procèdent ici avec mesure. La migraine étant un effet consécutif du café, elles la font disparoître, en renouvelant son effet primitif. Le soulagement s'ensuit. Mais comme l'action secondaire de cette substance est inévitable, l'accès se reproduit, et plus fort, et plus fréquemment. C'est ainsi que l'opium, dont les turcs abusent, pour réchauffer leur sang, ranimer leurs forces, après avoir produit ces deux effets, les laisse dans un relâchement, et une sensation de froid, l'un et l'autre plus marqués qu'avant son usage. Ne-voit on pas la diarrhée chronique, qui a été suspendue par le suc du pavot, se rétablir avec plus de violence, lorsque ce suc engourdissant a cessé son action? quelques considérations, peut-être, pourront retarder la conversion du médecin sujet de cette observation. Il me semble

que ses yeux doivent s'être ouverts sur l'inconvenance de beaucoup de pratiques médicinales, qui se sont glissées dans le régime ordinaire de la vie. Se refermeront ils, sous l'influence soporifique de l'usage? Son esprit est éclairé, c'est à son coeur à répondre.

Trosième cas.

Un carrossier de profession, plein de force, de santé, de vivacité, jamais malade, étoit tourmenté par des battemens de coeur, qui le saisissoient au milieu de son travail, auquel il ne se livroit plus qu'avec répugnance. A cet accident se joignoient des vertiges, quand il baissoit la tête. Tantôt il étoit d'un rouge écarlate, tantôt d'une pâleur qui l'effrayoit lui-même. La soif le dévoroit. L'appétit étoit assez bon, mais la digestion produisoit des renvois, des aigreurs insupportables. Le ventre étoit serré, le sommeil inquiet, et le lever accompagné de pesanteur à la tête. Cet état de souffrance avoit tellement altéré son caractère naturellement jovial, que ses amis ne le reconnoissoient plus. Conduit chez moi par un de ses parens, à qui j'avois fait du bien, je le questionnai sur sa manière de vivre. Il répondit, qu'il commençoit la journée par deux tasses de café au lait, qui le ranimoient pour quelques heures. Il dinoit à midi, tantôt avec une espèce de faim canine, tantôt sans nul appétit. Il en avoit toujours pour la bière, dont il buvoit beaucoup. La soif ne le quittant pas, il cherchoit à l'appaiser, en buvant de tems en tems dans la soirée

un verre de bière. Il se couchoit, sans avoir soupé, parce qu'il ne ressentoit d'autre besoin, que celui de boire. Pour provoquer la faim qui lui manquoit, il recourroit souvent aux salaisons, qui lui donnoient un appétit artificiel. La soif, comme on le pense bien, en devenoit plus vive. Le plus léger sujet de chagrin, ou d'humeur, le mettoit hors de lui-même, et les symptômes de sa maladie en devenoient plus graves.

Thérapie.

Les symptômes de la noix vomique se trouvant d'accord avec ceux du malade, c'est le remède que je me proposois de lui donner. Quelques jours de régime devant toujours, chez les personnes qui n'en suivent aucun, précéder l'administration des remèdes homéopathiques, j'imposai au malade la privation de toutes les choses réprouvées par l'Homéopathie. Il revint le huitième jour, fixé pour la prise du médicament. J'en retardai l'usage de huit jours encore, tant j'étois content des changemens heureux qui s'étoient passés dans le malade. Le quinzième jour écoulé, il ne me restoit plus rien à faire, parce qu'il ne restoit de la maladie aucun symptôme.

Il fut évident, pour le malade, comme pour moi, que son affection étoit le produit du régime vicieux qu'il suivoit. Il reste fidèle à mes conseils, et la santé l'accompagne fidèlement depuis cette époque qu'il a promis de ne jamais oublier.

Je pourrois grossir l'énumération et la relation des

cas de cette nature, où il a suffi de retrancher des alimens et des boissons contraires, pour réparer des désordres plus ou moins anciens, plus ou moins graves, dont les malades ne pouvoient, tout en croyant s'observer bien, découvrir la source. Qu'on se récrie tant qu'on voudra contre cette assertion homéopathique! le café, le thé, le vin et tous les esprits qui en sortent, sont autant de remèdes, et si puissans, qu'il est une foule de maladies auxquelles ils peuvent servir de remèdes. Si cette assertion est vraie, comme le démontre la multitude des cas où leur usage nuit à la santé, on ne refusera pas cette conséquence immédiate: que l'on ne peut long-tems prendre impunément des remèdes, lorsque l'on se porte bien. C'est cependant ce que font une foule de gens, sans se douter même que nombre d'incommodités qu'ils ont contractées, n'ont pas d'autre source. Mais il est tant de causes extérieures probables, auxquelles ils croient pouvoir les attribuer, qu'il ne leur vient pas même en pensée d'en accuser la jouissance agréable des choses qui en sont coupables. La meilleure foi du monde dirige la plupart des hommes, dans leur recherche, dans le jugement qu'ils en portent. Le moyen de s'en prendre, en effet, à des alimens, à des boissons, dont on ressent d'abord du plaisir, puis une sorte de réconfortation? et bien, c'est là qu'est la perfidie du piège, dans lequel tombe la majeure partie de l'humanité.

Tout aliment piquant, toute boisson stimulante

ont un effet primitif, marqué par l'augmentation des forces, et l'exaltation des sens. Ce surcroit de vie, cette électrisation de la sensibilité, n'étant point l'état habituel de la nature, lui font une violence contre laquelle elle réagit, en cherchant à établir un état contraire. C'est ce que les anciens appeloient: *Collapsus post irritationem.* Cet état de relâchement, de détente, est toujours proportionné à l'état de tension où les ressorts ont été retenus par la puissance stimulante. Mais le souvenir du plaisir attaché à l'exaltation est là. On regrette cette situation, parce qu'elle est attrayante, puis encore, parce que l'état du Collapsus est toujours accompagné d'un sentiment de foiblesse et de tristesse, (dont la nature punit tont excés) lequel état comparé au ravissement qui l'a précédé, contribue à piquer le désir de le goûter encore. Poussé par ces deux mobiles, l'homme n'obéit au premier, que pour tomber sous la puissance du second. C'est une loi de la nature, à laquelle il ne peut se soustraire. L'habitude, il est vrai, vient lui prêter son secours. Mais l'habitude ne peut empêcher que le désir ne croisse. Elle est elle-même un besoin, et ce dernier, qui n'entroit pas dans le plan de la nature, pour être satisfait, usurpe sur chacun des organes une portion des forces et de la vie, qui leur étoit destinée. Il y a donc un partage inégal, une répartition incomplète, par conséquent, langueur, affoiblissement d'une partie de l'économie animale, tandis qu'une autre partie est trop vivement animée.

Voilà où nous mène inévitablement l'usage des choses qui, pour nous donner des jouissances en apparence innocentes, n'en sont pas moins de véritables médicamens. Ainsi le monde est plein des maladies du café, du thé, du vin, des liqueurs; il fourmille de maux engendrés par les sauces piquantes. A cette liste, il faut joindre ceux qui naissent des médicamens proprement dits, employés par tant de gens, pour se préserver des maladies. Tels sont les tributs dont l'Homéopathie propose d'affranchir la société.

PROGRÈS DE L'HOMÉOPATHIE.

Enfin la médecine réformée vient de recueillir un de ces hommages, auxquels le talent et l'autorité donnent infiniment de prix!

Le patriarche de la médecine allemande, le célèbre Hufeland, trouvant à l'Homéopathie des airs de famille avec son illustre mère, la nature, vient de lui accorder des lettres de naturalisation.

Cet exemple mémorable ne peut être perdu. La foule des disciples qu'il a formés, la multitude des lecteurs qui puisent chaque jour, dans son excellent journal, les connoissances anciennes et modernes, s'empresseront d'imiter leur maître, et l'Homéopathie, née de l'expérience, sera jugée par l'expérience, seul tribunal dont elle soit passible.

Il est bien étonnant que le théâtre où se sont opérées les cures qui viennent d'entraîner le noble assentinement de l'illustre professeur de Berlin, ait si tardivement attiré son regard! Cependant, le dogme qui a présidé à ces expériences heureuses, y est en honneur depuis longtems. La population de cette contrée, reconnaisante des innombrables services dont il est la source, a consacré sa gratitude par la foi qu'elle lui accorde,

autant que par la confiance respectueuse dont elle honore son fondateur, et le premier de ses disciples, qu'elle a le bonheur de posséder dans son sein.

Si le talent le plus vrai, réuni à la probité la plus sévère, suffisent pour fonder des titres à la croyance publique, les rédacteurs du journal ne peuvent se dispenser d'associer aux cures du docteur *Messerschmidt* les belles expériences également concluantes, faites par le docteur *Stapf.* Il y auroit de l'injustice à priver l'Homéopathie du bénéfice d'un âge avancé, lorsqu'on sait qu'un air de jeunesse sièd mal aux découvertes dans les arts sérieux. De même n'échapperoit-on pas au soupçon de la mauvaise foi, si l'on persistoit à priver la doctrine, du grand nombre des faits, qui seuls peuvent donner de la solidité à ses fondemens.

Ainsi donc nous prions le lecteur de ce journal de joindre au chapître qui renferme la relation des cures du docteur Messerschmidt, tous les Nos du journal de l'Homéopathie. Ceux qui cherchent de bonne foi la vérité, trouvant dans cette lecture cumulée l'immense avantage de voir la doctrine homéopathique en action dans une foule de cas variés, y trouveront aussi la réponse à cette futile objection, que l'Homéopathie n'est qu'une arme de plus, ajoutée à toutes celles dont la médecine est en possession.

En effet, quel ordre, quelle classe, quel genre, et quelle espèce de maladies ne voit-on pas passer en re-

vue dans les nombreux tableaux des affections qui y sont exposées, et dont la guérison fut le résultat immédiat de l'application de la loi homéopathique ? Cette objection est futile, ai-je dit, et ce n'est pas sérieusement qu'on peut l'avoir faite. Non, la loi homéopathique ne peut être imparfaite dans son essence. Elle n'est que la nature elle-même, agissant conformément aux règles invariables tracées par son auteur, qui ne fait rien d'imparfait. L'imperfection est dans l'esprit humain, qui aperçut trop tard l'existence de cette loi, et qui refuse encore l'essai des médicamens sur l'homme sain, seule voie qui puisse nous conduire à la connoissance de leurs vertus. C'est là, c'est uniquement là, que réside l'imperfection, non de la loi homéopathique, mais bien de son application à l'homme malade, qui peut, dans l'infinie variété de ses maladies, en offrir dont les symptômes ne rencontrent pas leurs semblables, dans le cadre encore étroit du petit nombre de médicamens éprouvés.

C'est donc à juste titre que l'Homéopathie repousse le titre d'auxiliaire, que l'école régnante, encore à regret, veut bien lui concéder. Comme science théorique et pratique, elle a une réalité, un complément d'existence, qu'on ne sauroit lui disputer. Son seul côté vulnérable est la pauvreté de sa matière médicale. Il suffit de la volonté, pour faire disparoître cette lacune, et, si le nombre de ses médicamens à l'épreuve est encore exigu, c'est que le nombre des médecins qui

ont consenti d'entrer dans cette voie, l'est davantage encore.

Quel parallèle pourroit-on raisonnablement établir entre cet obstacle volontaire, et celui de nécessité qui, ressortant du défaut de connoissance de la véritable loi médicatrice de la nature, laisse depuis deux mille ans l'art de guérir, errer dans les ténèbres de la conjecture? Cet atmosphère est d'autant plus ténébreux que, à l'obscurité de la vertu des médicamens se joint celle qui enveloppe la cause du mal, à laquelle on veut toujours les adresser. A la vérité, il y a redondance de moyens curatifs. C'est l'embarras des richesses, qu'éprouve le médecin allopathe. Mais à quoi lui sert cet arsenal nombreux, lorsqu'il ne connoit point la portée des armes qu'il renferme? Je le vois sans cesse entraîné par le désir de servir l'humanité, et retenu par la crainte conscientieuse de nuire à son semblable.

Je n'en doute pas, c'est cette incertitude qui amène, avec l'âge, cette prudence médicale qui caractérise presque tous les vieux praticiens. On les a vus, d'année en année, semblables à ces grands acteurs dramatiques qui réforment une attitude forcée, un geste inutile, on les a vus, dis-je, abandonner tous les ans un remède incertain, malgré l'autorisation de Celse, rétrécir leur matière médicale, la réduire presque à ne plus consister que dans la diète et l'eau, aimant mieux s'en remettre à la nature, du soin de la guérison, que de la tenter par des moyens infidèles. On

n'a pas remarqué que ces médecins, surnommés expectans, fussent moins heureux que les partisans des nombreuses recettes. Je n'entreprendrai pas le parallèle des uns et des autres, dans la crainte de trouver la reconnoissance publique du côté des premiers. Mais puisqu'on s'obstine à contester à l'Homéopathie une existence propre et indépendante, je vais placer le médecin homéopathe dans la sphère d'action, où le partisan de l'école régnante, se targuant de ses richesses médicales, sourit d'avance à la vue de l'humble cortège de son indigent adversaire.

Avant d'exposer ce qu'il fera, qu'il me soit permis de parler de ce qu'il a fait. De quel droit voudroit-on le priver de faire valoir ses antécédens? L'école régnante ne sauroit avoir cette prétention, elle, dont son histoire compose toute son existence. La masse de son expérience n'est-elle pas fille de tous les faits qui lui ont préexisté? C'est à ce titre commun que je rappèle, et les faits du docteur *Messerschmidt*, et les cures remarquables opérées par les collaborateurs du journal de l'Homéopathie. Est-elle donc si pauvre, la doctrine qui a pu enfanter tant de phénomènes? Je pourrois, si j'en avois besoin, tirer un grand parti de cette circonstance remarquable: que presque tous les malades que l'Homéopathie a rendus à la santé, étoient de déplorables restes abandonnés par la médecine en honneur. Mais loin de moi toute récrimination! L'élite de ces cas, et leur diversité ne déposent-

elles pas en faveur de la science qui en a triomphé? Ne disent-ils pas hautement qu'avec de petits moyens, on peut opérer de grandes choses? Cette indigence, tant ridiculisée, comment a-t-elle suffi à tant de besoins, s'il est vrai que les formes multipliées de nos maladies supposent une égale multiplicité de causes? N'est-il pas plus raisonnable d'en conclure que toutes nos nosographies sont défectueuses, et que, après avoir erré, en multipliant à l'infini nos affections pathologiques, nous avons mis le comble à nos erreurs, en enflant jusqu'à la monstruosité le catalogue des médicamens destinés à les guérir?

Depuis longtems on s'étoit justement plaint de l'importance attribuée à quelques symptômes, auxquels on a fait l'honneur de dénommer un grand nombre de maladies. Quelques praticiens, s'affranchissant des règles de l'art, écrites et enseignées, avoient passé outre, ne donnant que peu ou point d'attention à ces phénomènes denominateurs, qu'ils regardoient comme des corollaires de symptômes qui, pour être moins éclatans, renfermoient plus réellement l'essence du mal lui-même. Les succès de leur pratique, en sanctionnant cette manière de voir, l'avoient justifiée.

Ils simplifioient ainsi le diagnostic. Mais l'enseignement universel, la foi accordée à la chose jugée, prévalant sur ces autorités particulières, les condamnèrent promptement à l'oubli. On les regarda, il est vrai, comme des génies d'une trempe spéciale,

supérieure et, rare: ils passèrent, et avec eux, les belles connoissances que, pour s'excuser, on se plait à considérer comme une propriété personnelle, inaliénable, tandis qu'on pouvoit les réunir au domaine de la science.

J'ai dit que ce ne fût qu'en s'affranchissant des règles communes, que ces hommes privilégiés s'élevèrent jusqu'à ces idées simples et lumineuses qui, dans l'exercice de leur art, leur imprimoient une sorte de caractère héroïque. Je me trompe fort, si beaucoup d'entr'eux n'avoient pas entrevu la grande loi de guérison par l'opposition des symptômes, et l'aggravation du mal! Ils ne se distinguèrent de leur siècle que par cette hardiesse de pensée, pour laquelle les préceptes bannaux sont des entraves insupportables. Moins faciles à satisfaire que le commun des hommes, peu propres à adopter et à croire sans conviction, ils sortirent des sentiers battus, pour chercher la vérité dans des routes nouvelles. Elle leur apparut en effet, mais, soit qu'elle ne se fut montrée qu'incomplètement, soit que l'intérêt personnel l'emportât sur l'amour de l'humanité, ou bien, qu'ils désespérassent d'éclairer leur siècle courbé sous le joug du préjugé, la lumière resta cachée sous le boisseau, et s'éteignit dans les ombres de la mort, dont leurs beaux génies auroient dû être exempts.

Avec un esprit non moins supérieur, Hahnemann porte une âme brûlante à la fois, et de l'amour de la

gloire et de celui de l'humanité. Il découvrit, et il enseigna. On sait quel fut le sort de ses premières leçons. Son courage se roidit contre les obstacles, et cette voix, aussi diserte que consolante, longtems étouffée par les clameurs de l'envie, fut enfin entendue. Hahnemann a recommencé les grands hommes dont j'ai parlé, mais plus heureux qu'ils ne le furent, plus dévoué peut-être, il entreprit la réforme de son art, et déclara la guerre à l'erreur. Après une lutte opiniâtre et qui dure encore, on peut se livrer à l'espoir de voir l'erreur fuir devant les rayons de la vérité, qui percent de toutes parts, dessillant tous les jours quelques yeux, conquérant chaque jour un hommage. Le patrimoine de ce grand homme, échappant aux ravages de sa tombe, deviendra le patrimoine de l'humanité tout entière.

A l'égal de ses doctes prédécesseurs, il s'épouvanta du monstrueux assemblage de nos médicamens ; il ne fut pas plus satisfait qu'eux, de l'étiologie de l'école. Avec l'abondance des préceptes, avec la richesse des moyens d'action, il voyoit le médecin souvent réduit à combattre un seul et unique symptôme, regardé comme foyer du mal, et source de tous les autres accidens. Que devenoit ce jugement, lorsque, le palliatif l'ayant fait disparoître, la maladie lui survivoit tout entière ? Il est vrai que le danger avoit disparu avec lui ; mais, puisque l'harmonie ne lui succédoit point, il ne renfermoit donc pas en lui l'essence de la maladie elle-meme ? tant d'incertitude cadroit mal avec les ma-

ximes dogmatiques dont retentissent les chaires académiques. Ce n'est pas la peine d'être si tranchant, si verbeux, pour finir par l'inaction et le silence!

Veut-on savoir, dit Hahnemann, le degré de confiance que mérite l'étiologie de l'école? qu'on essaye l'impression d'un médicament quelconque sur l'homme qui jouit d'une santé parfaite. Lisez le chapître des nombreux symptômes qui ressortent de l'usage de la noix vomique. Que ne souffrent point la tête, la poitrine, le ventre, les membres même, de l'usage de cette substance? On ne sait au secours de quel organe l'art doit accourir de préférence. C'est une maison incendiée de toutes parts. Est-ce le battement précipité du coeur, est-ce la suffocation de la poitrine, ou la colique tranchante, qui doit concentrer toute l'attention de l'homme de l'art? Qu'on se représente, s'il se peut, son anxiété, en face de ces symptômes, plus redoutables les uns que les autres! Quelle règle, quelle expérience, quelque consommée qu'elle puisse être, le décidera en faveur du remède réclamé par ce danger urgent? Il tâtonnera, quoiqu'on en dise, à moins qu'une révélation opportune ne vienne lui apprendre qu'une substance vénéneuse a causé tous ces maux. Alors cesse toute hésitation: il oublie l'école, les leçons de ses maîtres: il suspend la poursuite d'une cause inconnue: il s'interdit-même tout raisonnement, pour administrer l'antidote, dont l'expérience a signalé mille fois l'efficacité. C'est un spécifique; sa raison se tait; elle

s'humilie, devant ce mot magique. Il immole l'orgueil académique à la certitude du succès, sans doute aussi, au bonheur de sauver son semblable.

Eh bien, ce généreux sacrifice, si largement rémunéré par la grandeur, disons plus, par la sainteté du résultat, l'humanité le lui commande impérieusement, lorsque l'art dépose en ses mains des moyens surs, et infaillibles de terminer ses douleurs. Resteroit-il sourd à ses accens, lorsqu'elle lui signale elle-même la mine féconde, qui renferme les trésors de la spécificité? quoi! pour conquérir un peu d'or, source de tant de maux, des générations entières se sont ensevelies dans les entrailles de la terre, et l'homme redouteroit quelques souffrances fugitives, qui lui enseignent à conserver la vie, à maîtriser la mort! Eh! qu'a donc de si effrayant, cette épreuve, qui n'a encore coûté la vie à personne? Pour satisfaire un goût, contenter une sensualité, il n'est peut être pas un de nous qui n'ait subi une douleur, contracté une maladie, couru même un danger réel, sans que cette expérience ait ajouté à notre sagesse! le plaisir auroit-il pour nous moins d'attraits, pour être goûté sans le concours des sens? j'en appèle à l'héroïsme de ces hommes généreux, qui affrontent tous les jours la mort sur le redoutable théâtre d'une épidémie! quel doit être le fruit de cet héroïque dévouement? l'art de maîtriser une maladie, peut-il soutenir le parallèle avec l'art de les maîtriser toutes?

Après avoir rappelé tout ce que jusqu'à ce jour a fait l'Homéopathie, examinons le partisan de cette doctrine, aux prises avec les maladies, au sein d'un vaste hôpital.

On connoît la grande distribution des maladies en deux classes tranchées, celle des maladies à caractère fixe et invariable, et celle des affections dont la nature varie journellement les formes. Dans le traitement des premières, les deux écoles, partageant les succès, jouissent des mêmes avantages. Elles ne raisonnent pas plus l'une que l'autre, sur le mode efficient de la guérison. Avec le kina, à l'aide du soufre, elles détruisent le type intermittent, elles effacent l'éruption psorique, sans autres frais d'esprit, que le souvenir de cet axiôme: le soufre et le kina sont spécifiques dans ces deux espèces de maladies. Ce n'est pas que l'on n'ait longtems recherché la connexion intime des spécifiques avec le mode pathologique qu'ils combattent! Ces investigations ne furent point heureuses, et peu s'en est fallu qu'elles ne nous ayent privés de beaucoup de moyens efficaces, en nous reportant du champ de la certitude dans celui de la conjecture. Quelques esprits curieux continuent à s'en donner le plaisir, sauf à rendre hommage à la spécificité, lorsque l'exercice de l'art les force à descendre de la région des rêves dans le domaine de la réalité.

Remarquons, en passant, que, si les deux écoles possèdent les mêmes armes contre les maladies à carac-

tères fixes, elles ne les manient pas toutes deux avec la même dextérité. Sans jetter le lecteur dans l'aridité des détails, je le prie de décider lui-même de quel côté se trouvent la simplicité et l'innocuité de méthode, et s'il ne préfère pas de conduire, ou d'être conduit lui même à la guérison par un grain de quinquina, plutôt que de l'obtenir au prix de quelques onces, qui, en enlevant la maladie naturelle, laissent souvent la maladie du remède.

Me voici arrivé à cette situation, où la médecine régnante attend le médecin homéopathe, et s'apprête à le plaindre d'avoir si peu de moyens à opposer à la multitude de nos maladies.

D'abord il proteste contre une multiplicité de causes, égale à celle des formes de nos maladies. Il faudroit ne pas connoître l'admirable et mystérieux lien qui unit nos organes entr'eux, et de composition matérielle et d'action vitale, pour se représenter chaque organe souffrant comme siège humoral ou dynamique d'une affection spéciale. Choisissons pour exemple, la fièvre intermittente, nommée pernicieuse. On sait que son miasme délétère, indépendamment du type qui ramène ses paroxismes à tel jour, à telle heure, et avec eux tous les symptômes généraux de la fièvre, peut s'exercer spécialement sur un organe noble, tel que le cerveau, la poitrine, l'estomac, le canal intestinal, d'où l'on voit dériver comme corollaires, le sommeil apoplectique, ou la toux, ou le vomissement, ou le dé-

voiement. Personne jusqu'ici n'a imaginé de chercher un remède spécial à ces redoutables épiphénomènes, vers lesquels cependant doit converger toute l'attention du médecin. Quelle filiation de maladies contenues dans cette maladie mère ! et pourtant un seul médicament suffit pour les prévenir, ou les dompter.

Jusqu'à Hahnemann, on n'avoit pu se rendre compte de la vertu merveilleuse d'un remède surnommé spécifique. Il n'y avoit que son épreuve sur l'homme sain, qui pût nous révéler que ces substances médicinales spécifiques ne guérisent sûrement les maladies, que parce qu'elles en renferment le type, c. a. d. la singulière propriété de désaccorder l'organisme de la même manière qu'il est désaccordé par la maladie elle-même, et d'enfanter les mêmes phénomènes morbifiques qu'elle produit. Voilà ce que, en fait de spécifiques connus et admis par l'école ancienne, la doctrine homéopathique sait mieux que sa rivale. Transportant en suite cette expérience à d'autres médicamens qui ne jouissent point du privilège de la spécificité, elle a fait ressortir de leur épreuve, (toujours sur l'homme sain) une foule de symptômes variés, dont la réunion, offrant l'image plus ou moins parfaite de nos maladies à caractère mobile, fit entrevoir la possibilité de soumettre ces derniers à la loi de la spécificité, avec la même certitude que lui sont subordonnées les affections, dont les formes sont permanentes, et le caractère invariable. Dès lors, changeant de

point de vue et d'observation, l'Homéopathie, au lieu de chercher son remède dans la cause cachée et inconnue des symptômes, cherche dans les médicamens éprouvés une maladie semblable à celle que lui présente la nature. La similitude des symptômes ne lui permettant pas de douter de la similitude de la cause, elle fait choix du médicament générateur de ces phénomènes, et son emploi anéantissant la maladie, elle en conclut légitimement que ce remède, enlevant les symptômes, comme le kina enlève ceux de la fièvre d'accès, jouit et doit jouir du caractère de la spécificité.

Ces résultats importans une fois obtenus, on voit combien perd de son importance cette grande démarcation des maladies, en maladies fixes, et en maladies mobiles. Elle a même ses dangers, en tant qu'elle semble dispenser l'homme de l'art de toute recherche ultérieure, lorsque la maladie à traiter, porte l'enseigne de la fixité. Mais quel praticien n'a pas remarqué que ces affections à caractère prétendu fixe sont quelquefois si différentes d'elles-mêmes, que le remède qui en a triomphé vingt fois, se trouve quelquefois, devant elles, sans aucune efficacité? C'est ainsi qu'on a vu fréquemment la fièvre intermittente résister au kina le mieux administré. N'est-il pas vrai aussi que le soufre ne guérit pas toujours la gale? Combien de siphilis ont bravé le mercure prudemment employé? Si l'Homéopathie n'avoit que la belladonne à opposer

à l'hydrophobie, elle verroit souvent échouer ses efforts, qu'elle varie selon les variétés qu'elle a remarquées, auxquelles elle oppose des spécifiques qui varient comme elle. La pomme épineuse et la jusquiame en renferment chacune une espèce.

L'avantage qui ressort de cette démarcation, est de fixer à l'instant même le point de départ de la pensée médicale et son objet, tandis que l'une et l'autre restent quelque tems indéterminées, en face des affections, qui sont dépourvues de l'empreinte de l'uniformité. Le spécifique, réclamé par la première de ces maladies, s'offrira plus vîte à l'intelligence de l'homme de l'art, parce qu'il est aussi, comme le mal auquel il convient, plus isolé dans la matière médicale, au milieu de laquelle se cache davantage le médicament qui répond spécifiquement aux maladies de la seconde classe. Mais l'une et l'autre affection doit subir le parallèle des symptômes médicinaux et des symptômes naturels. Il n'est aucun moyen d'échapper à la nécessité inévitable de ce travail, dans lequel désormais le médecin doit reporter tout le tems qu'il perd à rechercher ce qu'il ne trouvera jamais, je veux dire, la cause efficiente et cachée du mode pathologique.

Maintenant qu'il est démontré que les formes multiples de nos maladies n'entraînent pas nécessairement un nombre égal de causes spéciales, et l'Homéopathie jouissant déjà de la possession d'une centaine de médicamens éprouvés, propres à produire une grande

partie des symptômes qui accompagnent nos maladies, que devient cette jactance de l'allopathie au sujet de ses richesses médicales, et que penser de cet apitoiement de sa part sur la prétendue indigence de la médecine homéopathique?

Une épidémie varioleuse éclate: avec le vaccin, l'allopathie préserve toute une génération. Mais que l'épidémie soit scarlatine, que fera-t-elle pour en préserver, ou la terminer heureusement, si elle est maligne? L'Homéopathie, qui sait que la Belladonne en garantit, et la simplifie, quand elle est déclarée, borne son traitement à l'emploi de ce remède. Refusera-t-on d'en convenir aujourd'hui, lorsque toute l'Allemagne, il y a 20 ans, a rendu hommage à cette vérité? Certes, il y a quelque gloire à maîtriser le typhus qui marche à la suite des armées. C'est un beau sujet d'épreuve, pour constater l'efficacité d'un remède, comme pour signaler le génie de la doctrine qui le conseille! On ne contestera pas à Hahnemann le succès brillant dont il a couronné l'Homéopathie, lorsque, en 1813, avec la *Bryone* et le *rhus toxicodendron*, il arracha, dans les plaines de Leipzig, une foule de victimes à la mort, à laquelle les livroit la recherche de la cause interne. Et ces 23 malades, en proie à une fièvre maligne qui désoloit la contrée de Lauterbach, dans l'électorat de Hesse! n'est-ce-pas avec deux ou trois médicamens déclarés spécifiques par nos épreuves, que l'habile médecin Rau, non seulement les sauva, mais encore leur

restitua la santé avec une célérité qui tient du miracle, tandis que l'allopathie en perdit beaucoup, et ne rétablit qu'avec une lenteur désespérante, ceux qu'elle sauva. Ces faits sont consignés dans un ouvrage que son auteur, en lui rendant hommage, a dédié à l'Homéopathie. Peut être ne trouvera-t-on pas ces faits assez concluans, les maladies citées se rapprochant trop encore des affections à caractère immuable.

On ne fera pas, sans doute, la même objection contre les maladies de nos différens systèmes. Quoi de plus varié que la diathèse inflammatoire, et la diathèse bilieuse? l'une et l'autre prennent toujours la physionomie du tempérament qu'elles affectent, comme aussi elles ne manquent pas de s'exercer sur les organes qui sont frappés d'une débilité relative. On connoît l'influence de l'âge sur la détermination des courans sympathiques de la sensibilité et de l'irritabilité. Certes, s'il y a quelque chose de mobile dans l'économie animale, se sont les affections de ces deux genres. Depuis l'inflammation cérébrale jusqu'à la plus légère érésypèle; depuis le typhus le plus nerveux jusqu'à la synoque la plus simple, à quoi ne répond pas la pharmacie homéopathique, dont tout le volume ne dépasse pas l'ampleur de la poche du médecin? L'aconit n'a-t-il pas remplacé la saignée? La Belladonne, le mercure noir, ne guérissent-ils pas les éruptions du cuir chevelu, les écoulemens par les yeux, le nez, les oreilles, aux-

quels l'enfance est si sujette, mieux que toutes nos lotions, vésicatoires, cautères, et tous les dépurans dont on inonde ces petits malades bien entêtés. Contre leurs rhumes si opiniâtrément catharreux, contre le croup lui-même, qui désespère tous les jours l'allopathie, qu'à-t-elle à offrir qui puisse remplacer le soufre, et le foie de cette substance.

Et le système lymphatique et glanduleux qui, pendant la longue période de la croissance, donne tant d'alarmes aux parens, et tant de soucis au médecin! Où trouver l'équivalent de ce même mercure, de cette même Belladonne, pour désobstruer ce système, toujours voisin de l'engorgement, par suite de l'extrême prépondérance d'action de l'organe nutritif?

Devenu adulte, l'homme en changeant d'âge, ne fait que changer de maladies. Après avoir été, dans les deux premières périodes de sa vie, tributaire de la pituite et du sang, il lui reste à subir le joug de l'humeur, qui imprime à tous ses organes le caractère de roideur et d'inflexibilité. Elle donne, à la vérité, le complément à son existence, mais lui fait acheter cette perfection au prix d'une foule d'accidens, causés par l'abondance ou l'altération de la bile. Ici encore, l'Homéopathie n'est point en reste vis-à-vis de l'humanité souffrante. La camomille, la Bryone, ne décomposent-elles pas de suite les appareils bilieux les plus menaçans? La première, lorsque la tête et le ventre ont le plus à se plaindre de la fermentation de cette

humeur brûlante, la seconde, lorsqu'elle exerce ses ravages sur l'organe pulmonaire, sous le nom de pleurésie bilieuse, la plus commune de toutes les maladies de cet organe?

Je pourrois parcourir tous les systèmes de l'économie animale, et montrer la médecine réformée, prête à tendre une main secourable et libératrice à la plus petite fibre tirée, par la douleur, hors de son accord harmonieux, en dépit du petit nombre de ses moyens libérateurs. Je ne fais qu'effleurer une matière que des expériences consommées approfondiront un jour. Toutefois je ne la quitterai pas, sans dire un mot, en passant, de l'aptitude de l'Homéopathie au traitement des affections qui touchent de plus près au système nerveux.

On ne sauroit compulser le recueil des cures opérées par la médecine réformée, sans être frappé des services importans que la nouvelle méthode curative a rendus à la partie la plus belle, comme la plus nerveuse du genre humain.

A l'âge pubère, où son sexe la distingue si éminemment du nôtre, commencent ces tiraillemens, ces étouffemens, ces crampes de bas ventre, dont l'utérus est la source. Plus tard se font sentir les incommodités de la grossesse, où l'estomac a tant à souffrir, sans que nous ayons d'autre soulagement à lui offrir, que l'assurance que ces maux finiront à la moitié du terme de la gestation. Il achète le bonheur de la mater-

nité, souvent au prix du plus grand danger que puisse courir une femme nouvellement accouchée, l'hémorrhagie utérine.

Pour guérir ces affections, pour conjurer rapidement ces dangers, l'Homéopathie n'a-t-elle pas trouvé dans la pulsatille, dans la fève de St. Ignace, l'image fidèle de tous les symptômes qui les accompagnent? Le safran et le fer, que nous administrons encore tous les jours, pour faciliter l'écoulement menstruel, n'ont-il pas maîtrisé des hémorrhagies, que quelques instants de plus auroient rendues mortelles. Il n'y a pas jusqu'à la camomille, dont la routine la plus aveugle inonde sous nos yeux, et souvent par nos ordres, les nouvelles accouchées, qui ne possède cette vertu. Contradiction bien frappante entre les vertus supposées des médicamens, et celles uniquement vraies, signalées par les épreuves sur l'homme qui jouit de la santé, et qui, en usant de ces remèdes, la perd, pour contracter les maladies dont nous venons de parler.

Et les tourmens des premiers jours de la vie, où cet enfant, qui vient de doubler son bonheur, continuellement irrité, sans qu'on puisse en découvrir la cause, nuit et jour ne peut goûter le repos, et en prive complètement sa mère. Qui eut jamais cru que ces angoisses trouvent leur spécifique dans le séné, le jalap, et la rhubarbe, dont jusqu'ici nous n'avons su faire que de dégoutans purgatifs? et l'on balanceroit encore d'explorer les vertus des médicamens sur

l'homme sain, lorsque ce sont ces expériences qui ont amené de si brillans résultats !

Que les adversaires de ce procédé essayent, une fois seulement, de prendre pendant quelques jours de petites doses de rhubarbe, ils ne tarderont pas à s'apercevoir que l'anxiété, la chaleur, l'insomnie, ont déplacé le calme, la fraîcheur et le doux sommeil, dont ils jouissoient.

On a peine à comprendre que la médecine ait, de tems immémorial, administré des remèdes à ses malades, sans songer à distinguer leur effet primitif, de celui qu'on appelle secondaire. C'est pourtant là qu'étoit le noeud Gordien, que Hahnemann vient de délier !

Il ne se peut cependant, qu'on n'ait point aperçu la différence qui les sépare, mais on n'en a tenu compte, que pour l'exclure des procédés thérapeutiques, attendu son opposition à l'axiôme régulateur de ces procédés: *contraria contrariis curantur.* Qu'avoit à faire de cet effet primitif, une doctrine qui place dans la palliation de nos maux, sa principale indication? On voit que la médecine prit naissance dans le coeur humain, plus occupé de compâtir aux maux de l'humanité, que l'esprit ne le fût d'y réfléchir. C'est la distraction du sentiment qui empêcha, sans doute, de remarquer qu'une boisson chaude ne réchauffe que pour un instant un corps refroidi, tandis qu'un verre d'eau froide, après l'avoir fait frissonner un peu plus, ra-

nime promptement ses membres engourdis. J'habite un pays froid, où le thé est en honneur, comme boisson de luxe, et comme médicament. Je le vois offrir, je l'entends appeler, à chaque instant, au secours de la plus légère sensation de froid. Je n'ai pas vu qu'il préservât de la maladie les personnes véritablement refroidies, tandis que j'ai souvent remarqué que le petit nombre de personnes que l'instinct porte à le boire, lorsqu'elles sont accablées de fatigue et par la chaleur, trouve dans cette boisson, avalée brûlante, un sentiment délicieux de délassement et de rafraichissement. Que fait le voyageur, qui marche sous le soleil brûlant du midi? la sueur ruissèle sur son corps, ses jambes fléchissent, sa langue est sèche, son haleine brûlante. Il n'aspire qu'à boire, pour réparer la perte que la sueur lui a causée. Une source d'eau vive est à ses côtés, qui lui offre sa fraicheur voluptueuse. Au lieu d'y puiser un instant de bonheur, qui peut lui coûter la vie, il avale quelques gouttes d'esprit de vin, dont il est promptement ressuyé et restauré. Qu'on fait les deux personnes qui font le sujet de ces exemples? de la médecine homeopathique. Il y avoit vraiment maladie chez l'une et l'autre; on ne disputera pas sur le degré. On ne contestera pas davantage au thé et à l'esprit de vin, une vertu primitive échauffante. Les deux malades ont opposé cet effet primitif à des symptômes semblables à cet effet, et la guérison de l'un et de l'autre s'en est suivie. Il est donc bien vrai que le mal

guérit le mal, c'est-à-dire, que la loi homéopathique est le vrai mode de guérison de toutes nos maladies.

Il peut arriver pourtant, on ne sauroit le taire, que dans l'insuffisance de sa matière médicale, dont la prévention retarde l'enrichissement, le médecin homéopathe rencontre des formes pathologiques qui ne soient pas représentées par les médicamens connus. C'est ainsi, par exemple, que toutes les espèces d'hydropisie ne sont point encore réfléchies par les tableaux des symptômes médicamenteux. Dans ces cas rares, et qui le deviendront toujours davantage, à mesure qu'on explorera les médicamens, il reste loisible à l'homéopathe de faire quelquefois ce que la médecine allopathique se permet tous les jours, c'est-à-dire, de tâtonner, et d'employer des remèdes incertains, si mieux il ne préfère d'imiter le père de la médecine, qui se contentoit d'éloigner du malade tout ce qui pouvoit aggraver son mal. Plus d'un observateur l'a déjà remarqué: les contrées, privées des secours de la médecine, ne sont pas plus fécondes en trépas, que les lieux éclairés par son flambeau. Si, dans cette résolution humaine, le médecin ne trouve point un sujet de gloire, du moins sa conscience y puisera-t-elle l'absence du remords, et la paix de l'âme. C'est toujours quelque chose.

Espérons que l'exemple du docte professeur de Berlin ne restera pas sans imitateurs. C'est au milieu des glaces de la vieillesse, et sous le poids des lauriers dont sa longue et brillante carrière est couronnée, qu'il

tend une main fraternelle à l'Homéopathie.(*) Hufeland, en donnant l'accolade à la réforme médicale, ne renonce point pour cela à l'héritage de nos pères, ni à ses propres acquisitions. L'Homéopathie n'en a jamais demandé le sacrifice. Si la doctrine homéopathique enrichit notre école par des préceptes qui régulariseront l'enseignement et l'exercice de l'art, l'allopathie, à son tour, ne lui a-t-elle pas fourni les élémens dont elle a tiré sa propre existence? L'allopathie, depuis l'origine des siècles, étoit enceinte de l'Homéopathie, mais à son insçu.

L'Homéopathie, toujours à la veille de recevoir le jour, fut sans cesse repoussée dans le néant, parce que son germe n'étoit pas complètement fécondé. Comme

(*) Il y a quelque chose d'élevé, dans le procédé du Docteur Hufeland, qu'on ne sauroit trop admirer! il tempère un peu l'amertume que fait éprouver la conduite du premier médecin d'une autre cour d'allemagne, qui prétend à la célébrité. Elle est célèbre, en effet, la haine jalouse, qu'il porte à la doctrine homéopathique, ainsi qu'à son illustre auteur. Il s'en est bien peu fallu que la religion du plus juste des souverains ne fut surprise. Oui, l'Homéopathie fut un instant menacée de réprobation dans ses principes, et de proscription dans son exercice. La justice royale voulut attendre le jugement de l'opinion : qui ne fit entendre aucune plainte contre une doctrine qui a tant à se plaindre de ses ennemis, auxquels elle ne répond que par des succès. La tolérance royale en fut le prix. Je mêle cette fleur à toutes celles que la reconnoissance et l'amour répandront longtems encore sur la tombe d'un monarque, qui fut le père de son peuple.

ces divinités mystérieuses, voilée dans le sanctuaire de la nature, et cachée dans les obscurités de la science, l'Homéopathie régloit les opérations de la première, et dirigeoit les pas de la seconde, sans être aperçue. Elle étoit comme une sorte d'instinct, qui présidoit à sa conservation, comme celui qui veille sur l'enfance de l'homme. Ce n'est que plus tard que la raison vient le remplacer, pour nous confier à nous mêmes le soin de notre propre direction. L'âge de majorité vient de s'ouvrir pour la médecine, car ce n'est que depuis la naissance de l'Homéopathie, qu'elle comprend ses propres oeuvres, et qu'elle peut s'en rendre compte. Tous les tems qui l'ont précédée (l'aveu en est pénible) ne peuvent être considérés que comme des tems d'enfance. C'est ainsi qu'après un premier enfantement, on voit la jeune femme, naguère encore débile et peu développée, achever, en donnant le jour à son semblable, son accroissement, et, compléter son existence.

CURES HOMÉOPATHIQUES.

Premier cas.

Une femme de 26 ans, d'une constitution sanguine, nourrice d'un enfant de trois mois, étoit, depuis ses couches, affectée d'une inflammation humide des yeux. D'abord elle s'en étoit remise à la nature qui, n'ayant rien fait pour sa guérison, la força de la chercher dans les ressources de notre art. Les sangsues, vésicatoires et collyres, furent employés inutilement, quoique l'action de ces divers remèdes fut aidée par les déri-

vatifs et les purgatifs. Encore une fois, elle s'en remit au tems et à la nature, du soin de sa guérison. Le mal alloit toujours croissant, et finit par se communiquer à son enfant. Dès lors l'amour maternel l'emporta sur l'amour de soi-même. Elle accourut chez moi, pour me montrer les yeux de son enfant et les siens. Voici le tableau fidèle de l'une et l'autre affection.

Portrait de la maladie.

Les paupières sans gonflement étoient d'un rouge sombre. Une chaleur, qui tenoit de la brûlure, s'y faisoit sentir, et causoit des démangeaisons insupportables. Les tarses boursoufflés tendoient à se renverser. La conjonctive n'étoit que légèrement altérée dans sa forme, comme dans sa couleur, et l'extrême sensibilité des yeux ne supportoit pas le moindre contact de la lumière. Le larmoyement étoit continuel, et les larmes si brûlantes, que l'on en remarquoit l'impression sur les joues. Le contact de l'air frais aggravoit beaucoup ce symptôme. A ces accidens locaux se joignoit une forte douleur de tête, spécialement au front. La malade ne pouvoit se baisser, sans la sentir s'accroître considérablement, et sans courir les risques de tomber, par suite du vertige que cette inclinaison amenoit. La face habituellement colorée étoit fouettée de taches d'un rouge pourpre: les oreilles bruissoient, les artères battoient fortement. La soif étoit vive et permanente, l'appétit passable. La poitrine étoit intacte, le ventre libre, mais les reins douloureux. Les

urines foncées, la peau chaude et sèche. Dans ce corps riche de jeunesse, de force et de sang, étoit logée une ame douce et patiente.

Son nourrisson, offroit à l'observation, la même maladie locale, avec un degré de moins d'intensité. On pouvoit juger du degré d'irritation de ses yeux, au besoin qu'il éprouvoit de les frotter, ce qui en augmentoit la chaleur et la rougeur.

Thérapie.

Déjà le lecteur, familiarisé avec les symptômes de nos médicamens éprouvés, a deviné que la Belladonne renferme tous ceux qui caractérisent ces deux affections. Ils y sont, en effet, réfléchis d'une manière parfaite. Un octillionième de la goutte primitive de cette substance les fit disparoître dans l'espace de trois jours. Je laissai au remède toute sa durée d'action. Le huitième jour, il ne restoit de la maladie qu'une foiblesse dans les tarses, et trop de sensibilité encore à l'impression de la lumière. D'ailleurs, plus de douleur de tête, de chaleur à la face, ni de soif. Le mercure noir de Hahnemann, répondant dans ses symptômes aux symptomes restans du mal, j'en administrai la millième partie d'un grain, à laquelle ils cédèrent. Le dixième jour du traitement fut le dernier de cette affection, qui avoit résisté aux secours ordinaires de l'art.

On s'attend à voir la relation de la cure de la mère, suivie de celle de la guérison de son enfant. Cette cure fut opérée, sans qu'il fut nécessaire d'opposer un

traitement à la maladie. L'enfant, encore au sein de sa mère, puisa sa guérison dans le lait dont elle le nourrissoit, sans doute à l'aide de la communauté d'humeurs avec elle.

Je n'entreprendrai pas d'expliquer le mode de communication de ces deux organismes. Qu'il me suffise d'observer qu'il ne doit pas être plus difficile à la nature de transmettre de la mère à l'enfant le mode de curation, que celui de l'infection, dont on ne sauroit révoquer en doute les nombreux exemples. Doit-on en faire les honneurs aux fluides, participant, comme les solides, à l'impression médicamenteuse? ou bien la solution de continuité cesse-t-elle, lorsque l'enfant, saisissant le mamelon de sa nourrice, s'unit assez intimement avec elle, pour que les deux organismes n'en fassent plus qu'un? l'une et l'autre opinion semblent avoir le même poids.

Si le sang, comme l'a dit Bordeu, n'est qu'une chair coulante, pourquoi ne partageroit-il pas le principe vital avec les solides, à la composition desquels il concoure immédiatement? On m'objectera sans doute, que la nature ferme toujours l'entrée du sang à toute substance qui, de son essence, n'est point propre à s'identifier avec lui, et que, si le poison a pû, par une force qui lui est étrangère, être introduit dans l'estomac, il suffit de remarquer ses efforts convulsifs, afin de le rejeter, pour être convaincu, qu'une alliance n'est possible entre-elle et le poison, autrement que

par l'impression des contacts avec la fibre sensible, phénomène dynamique et producteur de tous les changemens matériels qui frappent nos yeux.

Je l'avoue, cette explication est plus satisfaisante, en tant qu'elle centralise l'action de la vie sur les organes qui paroissent en être doués à un degré plus éminent. Mais est-ce bien pour simplifier l'administration et le gouvernement de l'économie animale, que nous nous plaisons à voir ce gouvernement tout entier dans la puissance motrice, ou bien n'y auroit-il pas, de notre part, le besoin de fournir un point d'appui à la foiblesse de notre intelligence, pour laquelle la vie des fluides est moins connue, et moins apercevable? On ne sauroit en disconvenir, c'est le moûle qui donne les formes à la matière. Mais il ne doit pas être tout à nos yeux, lorsque ces derniers sont forcés de reconnoître une réaction de cette matière imprégnée de vie, sur le mobile qui lui a imprimé le mouvement. Quelle est la mesure dans laquelle ces pouvoirs ont été pondérés? Voilà un beau sujet de spéculation, de rêves même, pour le physiologue que ne contient aucune barrière, pour le pathologue qui veut prendre parti pour les solides ou pour les fluides, comme principes générateurs de nos maladies.

Il est fort à craindre qu'une solution satisfaisante de ce problême ne se fasse attendre longtems encore, si nous en jugeons par le peu de succès de nos efforts depuis deux mille ans. Où en seroit l'humanité, si la

science en avoit besoin, pour être utile ? N'est-ce pas un peu pour cela que nous sommes encore si fort arriérés, malgré nos immenses travaux, et le riche héritage de nos pères ! L'espérance nous reste, il est vrai, et les plus brillans souvenirs s'y unissent, voilà tout notre avoir. Mais le plus glorieux souvenir vaut-il la plus simple réalité ? Dépouillons plutôt tout ce clinquant, qui déjà n'en impose plus à personne ! Cessons d'abandonner la réalité, pour poursuivre une chimère ! Cessons d'endormir nos malades avec un espoir que notre esprit ne conçoit pas, et qui n'a de fondement que dans notre cœur ! Cessons surtout, de nous énivrer de louanges, au sujet de guérisons, auxquelles nous n'avons fait qu'assister, lorsque toutefois notre aveugle et téméraire activité ne les a pas retardées encore ! Et, au risque de recueillir moins de reconnaissance pour un service, qui ne peut se grossir des douleurs qui précèdent et accompagnent la crise, abrégeons le mal, rétrécissons la carrière des souffrances, et raffermissons la vie, avant qu'elle ne soit ébranlée dans ses fondemens.

On ne sauroit se le dissimuler, cette réforme aura sur la considération dont jouit le médecin, une influence inévitable, déjà pressentie par ses adversaires, c'est que l'art ne peut manquer de dépouiller l'artiste. Une bonne partie du mérite du médecin sera transportée à la médecine, par opposition à ce que nous voyons tous les jours, je veux dire, la médecine jouée,

plaisantée comme un art conjectural, un art de divination, tandis que celui qui l'exerce est l'objet de tous les hommages. Il est difficile de rencontrer un contre-sens plus parfait, et cependant il se fait remarquer à tous les instants. Mais l'esprit humain n'est point incorrigible. La raison universelle ne peut tarder de confondre l'art et l'artiste dans un même sentiment, celui du respect et de l'admiration pour une science qui, pour enfanter des prodiges, a besoin de l'esprit et du coeur de celui qui en a fait une étude profonde, et qui, en l'associant à ses bienfaits, l'associe nécessairement à sa destinée glorieuse.

Deuxième cas.

Une pauvre femme, âgée de 46 ans, vouée par la misère et le besoin de nourrir plusieurs enfans, aux travaux les plus pénibles, étoit saisie presque tous les jours de crampes à l'estomac, qui se terminoient par le vomissement. L'estomac délivré, la poitrine se prenoit d'oppression. Elle étoit forcée de se coucher, et quelques heures de sommeil mettoient fin à son mal. Quoiqu'elle ne put manger, sans donner lieu au retour de ces accidens, elle les éprouvoit néanmoins, lorsqu'elle étoit à jeun, d'une manière, à la vérité, moins violente. Elle maigrissoit et perdoit ses forces. Une soif vive, et la constipation se joignoient aux symptômes énumérés. Ses nuits étoient tranquilles; le sommeil seul sembloit soulager son mal. Le réveil lui donnoit l'illusion de la santé. Elle recommençoit sa journée

manouvrière, avec alacrité. Il n'en étoit pas de même des soirées, où elle éprouvoit une fatigue extrême, des frissons, de la chaleur à la tête. Une courbature générale caractérisoit la fin du jour. Cet état duroit depuis quelques semaines, sans qu'elle eut pensé qu'il étoit un remède à ses maux. Le hasard voulut que je la rencontrasse, en visitant un malade dans la maison où elle servoit. Avec la gêne, presque honteuse, de quelqu'un qui demande un service qu'il ne pourra reconnoître, elle me demanda du soulagement. Voici le traitement que je lui fis.

Thérapie.

N'ayant rien à réformer dans son régime, que son état de pauvreté rendoit journellement diététique, je lui administrai incontinent la quadrillionième partie d'une goutte de pulsatille. L'effet primitif du remède, correspondant aux heures de l'accès qui arrivoit ordinairement peu de tems après le diner, fut marqué par des douleurs plus vives, et un vomissement plus prolongé. Elle passa presque toute cette journée au lit, tantôt frissonnant, tantôt se plaignant de beaucoup de chaleur, tantôt accusant l'estomac, tantôt la poitrine, de lui causer des douleurs violentes. Elle se releva trois fois, pour aller abondamment à la garde robe, avec un soulagement notable. Enfin le sommeil vint suspendre toutes ses douleurs. Le lendemain elle passa la matinée à craindre le retour de l'accès, qui deux fois parut vouloir éclater, mais n'en eut pas la

force. Elle ne les éprouva plus, mais je ne dois pas oublier de dire que le type de périodicité ne fut effacé qu'après l'espace de huit jours. Chaque jour, durant toute cette semaine, un malaise général, provenant de l'estomac, signaloit l'heure à laquelle les paroxismes avoient coutume de revenir. Le ventre s'étant resserré, et la soif n'étant point entièrement éteinte, il devenoit nécessaire d'employer la noix vomique, qui répondoit à ces deux symptômes, pour les maîtriser. Depuis ce tems, la malade jouit d'une santé parfaite.

Sans parler de la célérité qui a marqué cette cure, et que l'allopathie eut eu de la peine à imiter, qu'on me dise si, à moins d'une charité toute particulière, dont les occasions sont trop nombreuses pour pouvoir être exercée tous les jours par l'homme de l'art, qu'on me dise si cette malheureuse ne sembloit pas réservée à la mort, ou à l'infirmité, dans l'indigence où elle vivoit! et l'on hésiteroit encore à donner la préférence à un mode de guérison qui réunit à la promptitude et à la douceur, l'inappréciable avantage de rendre la bienfaisance si facile!

Non, j'ai meilleure opinion de mon siècle. Je ne ferai pas à mes collègues l'injure de les croire plus asservis au préjugé, plus dominés par l'amour propre, plus esclaves enfin de l'habitude, que le reste des hommes. Ne vit-on pas nos pères, quand la circulation du sang fut démontrée, abandonner les erreurs de *Galien*, pour embrasser la doctrine de *Harvey*? qui croit encore au-

jourd'hui que le soleil tourne autour de la terre ? continuera-t-on longtems encore de croire que la curation des maladies ne peut s'opérer sans la connaissance de la cause interne, que la nature cachera toujours à nos yeux, et de refuser d'admettre l'imprescriptible vérité d'une loi écrite dans chaque guérison, je veux dire, l'opposition des symptômes semblables, et la nécessité de l'aggravation du mal, avant qu'il ne disparoîsse.

Troisième cas.

Une homme de 30 ans, d'une constitution bilieuse, d'un caractère sombre et colérique, fut infecté, il y a un an, d'une siphilis composée de chancres et d'un bubon. Ces symptômes disparurent sous l'influence d'un traitement dirigé sur les règles de l'école ancienne. Le malade se croyant guéri, rentra dans ses occupations ordinaires, dans son régime accoutumé. A l'approche de l'hiver, quelques mois après sa guérison, il fut saisi d'un mal de gorge que l'on fit disparoître par des gargarismes aidés des purgatifs. Le mal revint quelque tems après, et montra cette fois plus d'opiniâtreté. Le regardant toujours comme un symptôme de refroidissement, son médecin continua de le combattre avec des remèdes généraux. Cette fois encore, il céda à leur influence. Une seconde récidive eut ramené le même diagnostic, si la nature, souvent plus sage que l'art, n'eût associé à cette esquinancie troisième, un ulcère chancreux qui s'ouvrit à la place occupée précédemment par le même mal. Cette der-

nière fois, il n'y eut plus moyen de douter de la nature du mal de gorge. Appelé pour entendre ce que je viens de dire, je fus chargé du traitement, que j'exécutai, après avoir pris de la maladie le signalement suivant.

Tableau de la maladie.

Les amygdales sont rouges et gonflées, mais on n'y voit aucune trace chancreuse. La déglutition est douloureuse. Une oreille éprouve des élancemens, qui font tressaillir le malade. La tête est lourde, et le sommeil agité; la soif est ardente, et l'appétit nul, la poitrine brûlante; le sang paroit y fermenter, au dire du malade. Il n'y a point de toux. L'estomac fournit des renvois aigres et amers. L'haleine est infecte, et il a lui-même un goût d'oeufs pourris à la bouche. Le ventre est constipé et les reins douloureux; les urines rouges, sédimenteuses. Mais de tous les symptômes, le plus fatiguant pour le malade, est une courbature générale, et une telle lourdeur du corps, une telle pesanteur des extrêmités, qu'il peut à peine remuer les membres. La plaie chancreuse, située à la couronne du gland, est profonde et d'une médiocre sensibilité. Le malade est tourmenté jour et nuit d'une chaleur brûlante, qui le porte à se découvrir, mais il n'ose rester exposé à la fraîcheur de l'air, sans sentir augmenter ses douleurs. Les nuits sont plus mauvaises que les jours. L'humeur du malade est aigre et impatiente.

Thérapie.

Nul doute que ces symptômes ne relevassent de la

siphilis non éteinte. Les causes occasionnelles ne sont point à négliger, quoiqu'il faille bien s'en passer, quand leur connoissance est impossible à obtenir. Sans doute, les antécédens disoient que le mercure étoit ici spécifique. Il étoit réclamé spécialement par l'ulcère chancreux du gland, situé dans le lieu propre de la primitive affection. Mais si ce symptôme avoit manqué, n'étoit-il point de moyen d'arriver au choix du mercure? ce qui n'eut été qu'une suspicion, peut-être, pour l'allopathie, cessoit d'être embarrassant pour l'Homéopathie. Cette dernière, comme on sait, cherche la cause de nos maux dans la conformité des maladies naturelles avec les maladies médicinales, et, la tête meublée des symptômes des médicamens, elle entrevoit cette conformité plus facilement que la médecine ordinaire ne devine la cause interne, à laquelle elle s'attache.

En mettant les symptômes mercuriels en regard des symptômes de la maladie ci-dessus décrite, on ne peut pas n'être point frappé de leur parfaite ressemblance. Le mercure noir fut administré à la dose d'un centième de grain, dose qui me paraissoit en harmonie avec la robuste constitution du malade. Cette dose, si ridiculement petite aux yeux de l'allopathie, étoit immense, si j'en juge par ses effets. Le malade subit pendant trois jours une aggravation qui lui eût donné de l'inquiètude, s'il n'eût été prévenu. Les douleurs de ses membres lui arrachèrent involontairement

des plaintes. Il n'eut de compensation que dans la liberté du ventre et celle de la déglutition, dont il fut gratifié dans les premières vingt quatre heures. Mais le quatrième jour fut pour lui un jour d'enchantement. Cet homme, qui pouvoit à peine se remuer dans son lit, fut en état de faire en plein air une promenade qui lui fit autant de bien, que de plaisir. Depuis ce moment, tous les accidens ont disparu avec une célérité qui tient du prodige. Le huitième jour, il ne restoit de la maladie, que la plaie du gland, dont la couleur rose, et la bonne qualité du pus promettoient une prompte cicatrisation, qui, en effet, eut lieu dans les jours suivants. La quinzaine écoulée, je réitérai le remède, mais cette fois à la dose d'un millionième de grain, lequel fut encore assez vivement senti. Son effet fut de faire éclater à la peau du visage et sur les membres, de petites dartres sèches, accompagnées de démangeaisons. Doit-on les considérer comme une crise matérielle de la maladie, ou bien ce symptôme étoit-il purement mercuriel? Je m'arrêtai à cette dernière pensée, et recourus aux antidotes du mercure. Quoique le foie de soufre possède ce privilège à un haut degré, je donnai la préférence à la salsepareille, dont j'administrai une goutte pure de la teinture de cette racine. Mon indication fut pleinement remplie. Les dartres en furent avivées, rougies et rendues brûlantes. Après cet accroissement, qui ne dura que deux jours, la peau se nettoya, et quelques jours après, il ne restoit pas vestige du mal.

Il n'est aucun parallèle à établir entre la simplicité, la promptitude, la solidité, la parcimonie de cette cure, et les frais nombreux d'esprit, d'argent et de tems, qu'elle eût exigés dans les sentiers battus de la routine. Je laisse au lecteur le soin de peser cette différence.

Quatrième et dernier cas.

L'observation suivante peut, au premier apperçu, paroître peu essentielle, mais les circonstances qui l'accompagnent, lui communiquant de l'importance, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de la rapporter.

C'est une mère nourrice de son enfant âgé de quatre mois, qui souffroit depuis quelques semaines de ce qu'on appèle une rage de dents. On sait avec quelle facilité, souvent puisée dans le désespoir, on se décide à faire extraire une dent qui cause de violentes douleurs. Le sujet de cette observation montroit pour cette opération une répugnance fondée sur le préjugé, que la dent de l'oeil ne peut être extraite, sans compromettre cet organe. Les choses en étoient arrivées au point que les douleurs et élancemens de la dent avoient fini par embrasser toute la tête, sur laquelle le lait, qui diminuoit dans les seins, étoit appelé par la force attractive de l'irritation dentaire. Néanmoins au milieu de ces dangers, que je ne dissimulai pas, espérant par là amener une détermination à l'opération, j'avois la douleur de voir la malade persister dans l'opiniâtreté de son refus. Tous les moyens extérieurs,

compatibles avec l'état de nourrice, avoient été infructueux, et l'opération de l'extraction paroissoit d'autant plus nécessaire, que la dent étoit très cariée. Forcé de renoncer à ce moyen de salut, j'invoquai l'Homéopathie. La noix vomique offrant l'image de la presque totalité des symptômes que j'avois à combattre, j'administrai une sextillionième partie de la goutte primitive de la teinture spiritueuse de cette substance. Après une heure de souffrance, exaltée par le médicament, la malade s'endormit, et passa trois jours sans ressentir de douleurs. Le quatrième jour elles reparurent, mais avec moins d'intensité. Le remède fut renouvelé, et cette fois la guérison fut durable.

Si la première dose n'enleva pas entièrement le mal, la faute en est, sans doute, à ce que la malade avoit pris du café le jour même où elle lui fut administrée, ce qui en neutralisa promptement l'effet. Je le savois, avant de procéder au traitement; mais je n'avois pas le tems d'attendre. La seconde dose fut plus heureuse, parce que la malade n'associa au remède aucune impression médicamenteuse.

Voilà peut être de grands dangers, conjurés par deux atômes médicinaux! Je demande ce que l'allopathie eut fait en pareille circonstance? L'excuse, à la vérité, est dans l'obstination du malade, qui refuse une opération libératrice. Mais la doctrine qui offre une choix de moyens conservateurs, ne mérite-t-elle pas une attention particulière? Il est encore assez commun

de rencontrer des hommes qui préfèrent la mort à une opération. Les en dispenser, c'est leur sauver la vie. Et, pour ceux que la nature gratifia du courage, n'est-ce pas embellir la médecine d'un charme de plus, que de chercher à diminuer le nombre des opérations, et de les rendres inutiles dans beaucoup de cas?

Il n'appartient pas encore à la médecine réformée de se vanter d'une grande prééminence sur ce point. Mais elle laisse entrevoir dans le lointain que, s'il existe un moyen d'arriver à ce précieux résultat, c'est à ses vues nouvelles, à sa manière d'envisager la vie, la santé, les maladies et la mort, qu'on sera redevable de cette utile conquête. Ce sont, surtout, les opérations par soustraction, qui subiront la première réforme. Le nombre des maladies locales, est bien moins grand qu'on ne le croit. Ce qui en impose, c'est le calme parfait de l'organisme, à côté des vices localisés. Il suffit souvent d'y toucher, pour apercevoir leur liaison avec la vie intérieure.

Après tout ce qui vient d'être dit des progrès de la doctrine homéopathique en dépit du petit nombre de ses médicamens éprouvés, il semble inutile de répondre au reproche à elle adressé, d'être moins propre à la cure des maladies aigües, qu'à la guérison des maladies chroniques. Néanmoins je ne laisserai point ce soupçon planer sur la médecine réformée, lorsque je puis le dissiper, avec les mêmes armes, dont jusqu'ici je me suis servi, je veux dire, l'expérience et le raisonnement.

L'Homéopathie compte deux classes d'adversaires. Les uns nient complètement la légitimité de sa doctrine ; les autres, en convenant de la solidité de ses principes, en bornent l'application aux seules maladies chroniques, refusant d'admettre son efficacité dans la cure des maladies aigües.

Si cette objection étoit faite de bonne foi, elle signaleroit une grande ignorance. Car enfin, il n'est qu'un seul principe qui préside à la vie, et au maintien de la santé. Pourquoi ne le retrouveroit-on pas en action dans l'oeuvre de la curation des maladies de l'une et de l'autre espèce? n'est-il pas présent partout par ses deux attributs, la sensibilité, et l'irritabilité, en état d'harmonie, dans l'ordre de la santé, en état de désaccord, dans l'ordre de la maladie ?

C'est dans l'intensité de ce désaccord qu'il faut chercher la différence qui sépare les maux aigus, des maux chroniques. Sans doute, le procédé médical différera dans la curation de ces maux, mais cette différence dans le procédé ne peut être relative qu'à la dose du médicament, dont la force d'action doit être soigneusement mesurée sur le degré du désaccord, en d'autres termes, sur le degré d'excitation des deux principaux mobiles de la vie, la sensibilité et l'irritabilité.

Si l'on veut dire seulement que la cure des maladies aigües offre à l'Homéopathie de plus grandes difficultés, on dira une chose vraie ; mais encore ici ne lui fait-on qu'un reproche également mérité et partagé par

toute autre méthode. Quel médecin allopathe ne se sent pas, au sein de même la confiance que doit lui donner sa longue expérience, saisi comme d'épouvante, à la vue des dangers que fait courir à son malade une péripneumonie aigüe, ou bien une apoplexie?

Que la main du médecin soit armée d'une lancette, ou seulement d'une goutte octillionième du suc d'aconit, toujours est-il vrai, pour l'un et pour l'autre, que le malade est perdu, si un remède héroïque ne vient subitement l'arracher au danger d'une mort imminente. L'effusion du sang paroit au médecin allopathe le moyen par excellence, sinon pour conjurer entièrement le péril, au moins pour en atténuer la violence; il y trouve de plus une sorte de répit du mal, pendant lequel tems il remonte son esprit, encore effrayé, et, à l'aide d'une plus grande liberté de la pensée, il peut aviser à de nouveaux moyens, propres à conjurer des dangers nouveaux. J'en conviens, le soulagement subit, éprouvé par le malade, et ressenti vivement par son médecin, a quelque chose de séduisant, qu'on ne sauroit comparer à l'aggravation, toute légère qu'elle puisse être, du mal augmenté par le médecin homéopathe. L'humanité semble, au premier apperçu, ne point diriger ce dernier, tandis que le médecin allopathe paroît n'être animé que du désir de soulager son malade, et mériter exclusivement le titre de son consolateur. Mais combien de tems restera-t-il en possession de ce titre touchant et glorieux? des dangers

nouveaux rappèlent le même secours (car on veut qu'il soit exclusif), la confiance renaît: un nouveau soulagement l'a ramenée chez le malade: il la conservera jusqu'à ce que l'affoiblissement progressif de ses forces lui apprenne qu'il achète cet adoucissement momentané au prix de la prolongation de son mal, ou de sa conversion en une autre maladie, peut-être, aussi, qu'on n'a fait que l'endormir sur les bords de la tombe, pour lui en voiler toute l'horreur. Que devient alors le titre si flatteur, dont se paroit complaisamment le médecin, sectateur de la saignée? il a commencé par les applaudissemens, il finit par les sifflets.

Combien est différente la conduite du médecin homéopathe! à la vérité, il ne parle pas de soulagement, mais il offre la guérison, et ce mot ne flatte pas moins agréablement l'oreille. Il la promet douce, sûre, prompte et durable, mais il faut la payer d'un léger accroissement de souffrances. Ce mot ne doit épouvanter personne, et s'il effraie le malade, tout averti qu'il est de ce qui doit précéder sa guérison, ce n'est que pour un instant que ses douleurs s'accroissent, pour s'appaiser et disparoître dans un court délai.

Qui n'apperçoit la ressemblance que présente ici le médecin homéopathe avec le médecin opérateur? une épine blesse vivement un nerf: avant la découverte des instrumens, on se contentoit de calmer, d'engourdir la partie souffrante. En dépit de ce calme trompeur, le malade devoit subir l'inflammation, et la sup-

puration, qui entrainoit au dehors le corps étranger. Aujourd'hui sa main, armée d'un instrument ingénieux, en fait l'extraction, et l'inflammation est étouffée dans son germe. La douleur, il est vrai, accompagne cette opération; mais qui ne la préfère aux souffrances peut-être moins vives, mais soutenues et prolongées, dont la suppuration se fait précéder, accompagner et suivre? je réponds affirmativement, au nom de l'humanité entière, plus capable de l'héroïsme d'un moment, que d'un courage patient et inébranlable.

Cet instrument, extracteur de l'épine stimulant un nerf, Hahneman en a fait présent à la médecine interne, dans son *organon* de l'art de guérir. Il y compare avec justice la cause, qui irrite un organe caché, à l'épine dilacérant une fibre extérieure. Quelle que soit la différence des deux organes et la diversité des stimulus, toujours est-il vrai que l'extraction de ce dernier fera disparoître ses effets, comme, dans l'enlèvement de l'épine, on voit s'évanouir les effets douloureux qu'elle produisoit; à la vérité, ce n'est point avec un instrument de chirurgie, qu'il procède à son enlèvement, mais c'est avec la même certitude, la même évidence, qui accompagnent le procédé opératoire, que les médicamens, capables de produire sur l'homme sain des symptômes semblables aux symptômes d'une maladie naturelle, les déplacent, les font disparoître, et, avec eux, la cause qui les produisoit.

Et l'on refuseroit, après cette grande découverte, de re-

connoître l'excellence du procédé homéopathique dans la cure des maladies! autant vaudroit nier toutes les découvertes du génie chirurgical, et proscrire ses utiles instrumens, pour s'en remettre à la sagesse, soi-disant toujours certaine, de la nature, pour l'expulsion des corps étrangers introduits dans notre corps. Voilà pourtant où mènent l'entêtement, la préoccupation, et peut-être aussi un peu de mauvaise volonté!

Le langage que je viens de parler n'est point nouveau, en dépit des clameurs, et du cri presque universel à l'innovation. J'invite le lecteur à relire les belles pensées des Baillou, des Bordeu, des Robert, consignées dans les ouvrages de ces hommes immortels. Ces médecins observateurs, surnommés naturistes, avoient déjà établi la comparaison renouvellée par Hahnemann. Séduits par les hypothèses spécieuses de la pathologie humorale, qui de leur tems régnoient sur la médecine et faisoient jouer aux fluides le premier rôle dans les phénomènes de l'économie animale, toute maladie étoit, à leurs yeux, causée par un âcre fourvoyé dans la structure d'un organe, qui en étoit stimulé, comme les chairs par une épine introduite dans leur tissu. Appelées par ce stimulus, les humeurs y abordoient brusquement et avec abondance, comme pour envelopper son acrimonie, émousser sa pointe. Imitateur de la nature, l'art, obéissant à cette indication, renchérissoit sur la nature elle-même, en administrant les tempérans, les mucilagineux, les doux laxatifs, dont l'ef-

fet devoit être de circonvenir l'âcre, de le mûrir, en lui faisant subir le travail de la coction; et de le rendre ainsi propre à traverser les couloirs, tenus soigneusement ouverts pour l'évacuer. Voilà ce que pensoient ces grands médecins, les plus illustres de leur époque par leur théorie, les plus heureux dans leur pratique, par leur esprit observateur! pense-t-on qu'ils eussent continué de livrer au travail incertain de la nature, et à l'infidélité de la crise, l'enlèvement de cet atôme acrimonieux, s'ils eussent connu l'art d'étouffer une maladie dans son germe?

Cet art ingénieux, bienfaisant, inconnu à nos pères, est aujourd'hui découvert, et les maladies aigües, ainsi que les maladies chroniques, forment son brillant et légitime domaine; il n'y a qu'un sentiment de crainte qui ait pu donner aux affections aigües, l'exclusion dans l'exercice de la médecine homéopathique. En effet, ce n'est pas par elles que le médecin allopathe doit commencer l'étude et la pratique de l'Homéopathie. Ajouter à un mal déjà si grave, lui paroit une entreprise au moins téméraire; il y répugne moins dans une affection chronique, que dis-je, il ne fera que leur appliquer son principe de curation dans le traitement des maladies aigües.

Cette métamorphose de l'état de chronicité d'un mal en celui d'acuité, qu'est-elle au fond, sinon un véritable accroissement du mal, tant redouté dans la cure des maladies aigües? il y a donc inconséquence

dans les principes de l'allopathie, à nier la nécessité de l'augmentation du mal dans les affections aigües, comme condition de la guérison. C'est en vain que l'on arguera de la différence des causes, ou de la diversité de situation des malades, pour présenter les uns dans un état d'irritation extrême, ou d'excès de force, les autres dans une position atonique, ou d'extrême foiblesse, et en induire l'obligation d'affoiblir les premiers et de fortifier les seconds; ni l'expérience, ni le raisonnement, ne confirment la légitimité de ces deux procédés.

Il y a bien longtems que l'on raisonne de la médecine. Certes, depuis Galien jusqu'aux Arabes, et depuis les Arabes jusques à nous, on ne s'est rien refusé, en fait de démonstrations théoriques. A ne considérer que ce qui a été dit sur l'inflammation, combien de diverses opinions n'ont pas été avancées, comme explicatives de ce mode pathologique, comme régulatrices du procédé thérapeutique? qu'on y regarde attentivement, on reconnoîtra que presque toujours les effets de cette maladie ont été pris pour la cause. Pouvoit-il en être autrement, dans l'impuissance où nous nous trouvons presque toujours, de signaler la cause interne des maladies? dans cette obscurité, il a été permis de penser ce qu'on vouloit; le champ a été ouvert à la conjecture: la plasticité du sang, sa surabondance, les erreurs de lieu, ont rendu compte des phénomènes inflammatoires, c'est-à-dire, qu'on nous a donné le ta-

bleau de tous les phénomènes qui suivent une irritation phlogistique, tels que la nature les déroule, quand elle procède seule à la curation, et l'on a fait du mode le plus heureux de sa terminaison (la résolution) la règle constante et invariable du praticien, dans le traitement qu'il doit opposer à cette maladie, comme si ce mode étoit au pouvoir de l'homme de l'art. La saignée, c'est-à-dire, l'affoiblissement du malade, que l'on regarde comme trop fort, ou trop riche de sang, s'est présentée comme l'arme la plus propre à produire l'effet désiré, et elle est, depuis la plus haute antiquité, restée en possession de la vertu de combattre le plus efficacement les affections inflammatoires.

L'expérience a prouvé combien cette pratique, fondée sur l'arbitraire du raisonnement, est infidèle. Sans parler des malades auxquels un éréthisme inflammatoire faisoit supposer un excès de forces, et la richesse du sang, et que la première saignée a fait tomber subitement dans les accidens du typhus, combien de fois n'est-il pas arrivé que le mode d'irritation inflammatoire a résisté à un grand nombre de saignées, pour aller se perdre, ou dans une suppuration lente et froide, ou dans une cachexie oedémateuse. précurseur de la dégénération hydropique! Ces faits, connus de tous les praticiens, ont formé à la saignée, ou des ennemis déclarés de ce mode de guérison, ou des partisans qui n'ont en elle qu'une foi très-explicite, attendant, pour l'abandonner, un mode de curation moins incertain.

Se peut-il, en effet, que l'inflammation ait toujours pour cause l'excès du sang et des forces, lorsque nous voyons chaque jour les personnes les plus débiles, les plus pauvres en sucs sanguins, être susceptibles du mode inflammatoire, accompagné de tous les accidens qui le caractérisent? quelques heures avant l'invasion du mal, on ne pouvoit leur reconnoître aucune prédisposition à ce genre de maladie, que dis-je, quelques-unes avoient subi, soit naturellement, soit par l'effet d'un accident, une perte abondante de ce fluide, et, tout-à-coup, cette humeur appauvrie, amoindrie, réfroidie, viendroit à surabonder, à fermenter, à bouillonner, et, pour sauver le malade, il n'y auroit d'autre moyen que de lui ouvrir les veines, dans lesquelles naguères il y avoit à peine assez de ce fluide, pour entretenir la vie! Voilà pourtant les contradictions sur lesquelles il faut passer, si l'on ne veut remonter plus haut que la matière, pour trouver le véritable facteur de cette affection!

Revenons, nous n'avons rien de mieux à faire, à l'autopsie de l'inflammation soumise à nos yeux dans les affections extérieures, comme celle de la brûlure, de l'épine susdite, enfoncée dans le tissu des chairs.

L'extraction de cette dernière nous apprend que l'enlèvement du stimulus décompose subitement le mode de travail commencé par la nature, pour éliminer le principe d'irritation. La guérison de la brûlure par l'apposition d'un degré de plus de chaleur, nous

montre évidemment la décomposition du mode inflammatoire, et la fuite de tous les accidens qui l'accompagnent. Tirons ensuite cette conclusion légitime: que, dans toute inflammation, c'est le principe irritant qu'il faut extraire de l'organe irrité, et non les effets de l'inflammation qu'il faut s'amuser à combattre. *Sublata causa tollitur effectus:* mais, puisque cette cause se cache opiniâtrément à nos yeux, pour ne montrer que ses effets, efforçons-nous de remonter à cette cause par les effets eux-mêmes, mais en suivant la seule route qui puisse nous y conduire, c'est à dire l'expérience, qui nous enseigne que cette cause inconnue, impénétrable, disparoît toujours, lorsque le médicament met en opposition aux symptômes de l'inflammation naturelle des symptômes semblables: et, pour sauver du reproche d'empirisme une méthode qui rigoureusement pourroit s'en consoler, par le témoignage intime du bien qu'elle fait, ajoutons qu'elle ne satisfait pas moins l'esprit que le cœur, par cette démonstration mathématique: que les effets d'une cause sont avec cette cause dans une union si intime, qu'un médicament qui a la propriété d'enlever ces effets, ne peut les faire disparoître, sans que la cause ne disparoîsse avec eux; ce qui apparoît avec le plus haut degré d'évidence dans la cure du membre brûlé, par l'application de la chaleur; dans celle du membre gelé, par l'application du froid.

Abandonnons, il en est bien tems, pour notre hon-

neur, comme pour le salut de l'humanité, la prétention de connoître le mode de désaccord dont tout organe malade est atteint, pour nous contenter de savoir positivement: que tout médicament, capable de produire des symptômes semblables à ceux de la maladie que nous voulons guérir, ne peut produire ces symptômes qu'en vertu de la puissance qu'il a de désaccorder l'organisme de la même manière qu'il est désaccordé par la maladie naturelle. Si ce désaccord est vraiment, comme on n'en sauroit douter, cette cause interne que l'on poursuit si inutilement dans toute autre route, cette cause, toute inconnue qu'elle est dans son essence, est véritablement au pouvoir du médecin qui possède le médicament capable de la produire, et l'art de la substituer à la cause de la maladie, qui lui cédera toujours sa place en vertu de la loi consentie par les deux méthodes: que de deux affections semblables, la plus forte fera toujours cesser la plus foible.

Si ces principes sont incontestables, si la loi homéopathique n'est point un rêve, comme le prétendent ses antagonistes, mais bien la volonté de la nature, solennellement prononcée par la voix de l'expérience, on ne sauroit concevoir pourquoi elle ne recevroit point son application au traitement des maladies aigües, comme à celui des maladies chroniques. La timidité seule a pu prononcer cette interdiction.

En effet, on doit y regarder à deux fois, avant de se

décider à aggraver une maladie qui semble, au premier coup d'oeil, être arrivée au plus haut degré de gravité. Quel oeil assez juste, assez appréciateur, mesurera l'étroit espace qui, à ce degré de danger, sépare la vie de la mort? c'est celui de l'expérience, ouvert par la sagacité, par lequel regarde la conscience. On s'est peut-être jusqu'ici trop affranchi des chaînes de cette dernière, en se justifiant par l'intention. S'il pouvoit être permis de récriminer, l'Homéopathie auroit de belles représailles à prendre, contre une méthode qui se permet tous les jours de grandes témérités. Elle ne veut point étayer des foiblesses, mais fonder des principes, qui aient leurs racines dans le coeur, comme dans l'esprit; l'un et l'autre doivent tenir le thermomètre de l'irritation de la maladie, et celui de l'irritation médicinale. Il n'y a qu'une connoissance profonde de l'échelle de la sensibilité, et celle non moins approfondie de la vertu des médicamens, qui puissent faire une application aussi juste qu'heureuse de ces deux instrumens.

Hahnemann et quelques-uns de ses disciples les plus distingués, déploient chaque jour un rare talent, dans la manière de s'en servir. Ce n'est pas, ai je dit plus haut, par la cure des maladies aigües que le médecin doit ouvrir sa carrière homéopathique. L'exacte précision dans le choix du remède et la détermination positive de sa dose, sont deux choses trop étrangères aux usages de la médecine allopathique. De la mixture la

plus simple à la fraction millionième d'une goutte médicinale, l'intervalle est trop grand, pour être franchi, sans danger, par le médecin familiarisé avec les grandes doses. Les maladies chroniques, offrant moins de périls, sont plus propres à servir d'épreuve à la nouvelle méthode. L'excès ou le défaut de la dose, qui forment les deux extrêmes à éviter, ne compromettent pas plus la vie du malade, que la vérité de sa guérison ; dans le premier cas, quelques douleurs de trop, toujours supportables, seront compensées par une guérison plus rapide, tandis que l'erreur contraire ne sera punie que par une guérison plus longtems attendue. Encore ces fautes d'appréciation se renouvelleront-elles rarement, devant l'esprit observateur et l'ame consciencieuse, qui doivent former le partage du véritable médecin. Il ne tardera pas à comprendre que la sensibilité, dont l'engourdissement forme le caractère des maux chroniques, est montée sur un autre ton dans les maladies aigües, dont le type est marqué par l'exaltation de cet attribut du principe vital, et, calquant l'échelle des nuances d'activité de ses médicamens sur l'échelle des tons de la sensibilité, il se constituera promptement en possession de la connoissance de tous les degrés d'acuité d'une maladie, des moyens d'y répondre, et de les prévaloir, pour en triompher.

C'est ainsi qu'après avoir préludé au traitement des maladies chroniques, dont j'ai donné la relation, je

suis arrivé à la confiance qui m'a fait entreprendre la cure des maladies suivantes.

Premier cas.

Une femme de 45 ans, d'une constitution bilioso-sanguine, forte encore, en dépit du genre de vie le plus dur, réglée dans sa menstruation, ayant accouché sept fois, étoit sujette à de violens maux de tête, à la constipation et à des douleurs de reins, qui se répandoient le long des cuisses et des jambes, sous la forme de rhumatismes. Son régime de vie étoit sobre, sauf le petit verre d'eau de vie, dont elle usoit, disoit-elle, tant pour soutenir ses forces, que pour prévenir les effets de l'humidité et du froid. Elle se portoit assez bien depuis deux ans que je l'avois délivrée d'une sciatique causée et entretenue par la constipation, lorsque, à la suite des douleurs de tête les plus violentes, elle fut frappée, à une heure du matin, au sein d'un sommeil profond, d'un coup d'apoplexie, qui la priva subitement du mouvement et du sentiment de toute la moitié droite du corps; il s'y joignit une mutité complète; la bouche étoit tirée vers l'oreille, et la vue, ainsi que l'ouïe, considérablement diminuées; les sens internes étoient intègres, et la malade, se plaignant de ressentir des coups à la tête du côté gauche, éprouvoit des mouvemens convulsifs de la face, ainsi que dans le bras gauche, dont les torsions étoient visibles; la déglutition, quoique très-gênée, se faisoit pourtant, et un flux abondant de salive sortoit de la bouche;

il y avoit cinq jours que la malade n'avoit eu d'évacuation alvine ; la soif étoit vive, la face gonflée, les yeux rouges et saillans, le pouls élevé et plein. La période menstruelle devoit avoir lieu dans huit jours, d'après les habitudes de la malade; sa raison saine et entière, présente à cette scène, lui faisoit déplorer le présent et verser des larmes sur l'avenir ; le caractère étoit naturellement vif, impatient et emporté.

Thérapie.

Sans me jeter dans la recherche de la cause interne de cette terrible maladie, que la pathologie a coutume d'attribuer au sang, à la pituite, ou aux nerfs, examen dont le résultat eut été, en me laissant dans le doute sur l'existence réelle d'une de ces trois causes, de me laisser aussi l'incertitude du choix dans le médicament, je ne m'occupai que du soin de trouver à quels symptômes médicinaux répondoit l'image, que je viens d'offrir, de ceux dont cette affection étoit composée. La belladonne me les présentant réunis dans une totalité satisfaisante, je me décidai pour elle, et l'octillionième de la goutte de son suc fut administré sur le champ. J'avois pris le mal en flagrant délit, je voulus assister aussi à l'attaque des symptômes du médicament. La nature ne me fit pas longtems attendre ; une demi-heure s'étoit à peine écoulée, lorsque la malade indiqua de la main libre, que la tête lui faisoit plus de mal, que le gosier se resserroit davantage. Je vis en même tems la face rougir de plus en plus et les con-

vulsions dont elle étoit agitée, redoubler de fréquence et de force; il en fut de même de celles qui tourmentoient le bras, et la cuisse du côté sain. Cet état dura au plus une demi-heure, après lequel tems un sommeil doux et bienfaisant vint mettre fin à cette scène, non moins hideuse que douloureuse; il dura trois heures, et fut accompagné d'une sueur générale, qui présageoit un réveil heureux. Que pouvoit-il, en effet, arriver de plus fortuné que la disparition complète du mal? qu'on se figure, s'il se peut, l'étonnement et la joie, tant de la malade que du médecin, lorsque la paralytique, en ouvrant les yeux, ouvrit aussi la bouche, et demanda intelligiblement ce qui lui étoit arrivé! Dans le premier instant du réveil, on n'a pas tout de suite la conscience de l'état dans lequel on s'est endormi. Rendue à la mémoire, enchantée d'avoir retrouvé la parole, elle n'osoit se flatter, que le sentiment et le mouvement étoient également rendus à ses membres: ils obéirent à sa volonté. J'avois quitté la malade au milieu de son sommeil, pour revenir auprès d'elle quelques heures plus tard; mon impatience de connoître l'état où je la trouverois, étoit grande, mais ma surprise le fut bien davantage encore, lorsque frappant à la porte, elle me fut ouverte par elle-même, tenant un chandelier dans la main qui, quelques heures auparavant, étoit immobile. Je me sentis monter brusquement le sang à la tête, tant il est vrai que les joies extrêmes ne sont pas exemptes de danger. Remis de

mon émotion, je questionnai la malade, qui m'apprit qu'il ne lui restoit de son mal qu'une pesanteur au côté gauche de la tête, une grande soif, et de vives douleurs autour du nombril. A ces signes, il étoit facile de reconnoître l'action de la belladonne, que je me gardai bien de troubler. Le lendemain de ce jour, témoin d'un si grand événement, de grandes évacuations par haut et par bas, effets exclusifs du remède, avoient emporté les coliques, la soif et les maux de tête. Le quatrième jour, la malade rendoit grâce à Dieu de sa délivrance, dans un temple du Seigneur, où elle avoit pu se rendre.

A combien de réflexions cet événement pourroit donner lieu! l'impartialité n'en a pas besoin, pour y croire; l'incrédulité trouvera des raisons, pour échapper à la croyance. Ainsi, vaut mieux le laisser isolé, n'ayant pour soutien que sa fidélité, garantie sur les lieux par le témoignage des personnes les plus véridiques et les plus éclairées, sous les yeux desquelles on a bien voulu me permettre de le faire passer.

Deuxième cas.

Une femme de 30 ans, mère de plusieurs enfans et nourrice du dernier depuis 9 mois, d'une constitution forte, charnue, tempérament pituitoso-sanguin, vive, irritable et colère, à la suite d'un refroidissement fut saisie d'une crampe qui commenca par les gras des jambes, monta le long des cuisses, s'étendit jusques au dos, et finit par gâgner le cou et les épaules. C'est

au milieu de la nuit, dans le sommeil même, que se développa cet accident; il roidissoit tellement le corps et les membres, que la malade avoit l'air d'être atteinte du tétanos. La figure étoit bleue, la respiration gênée et quelquefois suspendue; de tems à autre le corps éprouvoit des saccades convulsives, qui le détachoient du lit, et arrachoient des cris à la malade. Cet accès dura deux heures, après lesquelles un état de foiblesse extrême, de brisure des membres, réduisit cette femme à garder le lit. C'est dans ce dernier état que je la visitai, appelé par son mari, qui me fit le récit de ce que l'on vient de lire. La malade ayant pris du café pour son déjeûner, et cet accès, qui étoit le premier, pouvant bien aussi être le dernier, je bornai ma prescription à un régime qui me ménagea le pouvoir de guérir, en cas de récidive. Elle eut lieu, en effet, la nuit suivante, et cette fois je fus témoin du paroxysme. Qu'on se représente les symptômes ci-dessus relatés, avec un degré de violence de plus, et l'on aura l'image fidèle de ce paroxysme.

Thérapie.

On retrouve dans l'innombrable série des symptômes de la noix vomique tous ceux dont cette maladie étoit composée: le portrait physique et moral de la malade y étoit dessiné avec la plus parfaite ressemblance. C'est ce remède qui fut choisi et administré à la chétive dose de la moitié d'une goutte décillionième du suc primitif. De loin on pourra être tenté d'en rire; de près je n'avois qu'une

crainte, c'étoit de l'avoir donné trop forte encore. Eh bien, cet atôme incommensurable fut vivement senti par la malade, dont les accidens prirent un nouveau degré d'intensité. Cette aggravation, supportable néanmoins, fut de courte durée, et remplacée par un mouvement progressif de détente de tout le systême musculaire et nerveux, qui se perdit dans un sommeil restaurateur. Le lendemain il ne restoit qu'un peu de foiblesse, et l'accès de la nuit suivante ne parut point; je recommendai à la malade la continuation de son régime, nécessaire pour ne point troubler l'action du remède, qui dure quelques jours. Déjà j'avois cessé de visiter la malade qui n'avoit plus besoin de mes soins, lorsque son mari accourut de nouveau chez moi, pour m'apprendre que sa femme avoit éprouvé de nouveaux accidens: dans la nuit précédente un domestique étoit venu l'éveiller en sursaut, pour lui dire que des voleurs cherchoient à entrer chez elle. Saisie de peur, elle se lève et reconnoît bientôt que le domestique avoit rêvé ce qu'il venoit de dire. Mais l'impression étoit portée, et, rentrée dans son lit, elle y reçoit des convulsions; on m'appèle, et je reconnoîs les symptômes dont voici le tableau.

Portrait du mal.

Tremblement et renversement des membres; ils se roidissent comme dans l'épilepsie; la face est alternativement rouge et pâle, la salive abondante; la connoissance disparoît, revient et disparoît de nouveau;

à plusieurs reprises; dans les momens lucides, elle porte la main sur le bas-ventre, avec un signe de douleur, qui m'invite à y regarder ; une tumeur de la grosseur de la tête d'un enfant s'étoit formée dans le flanc droit ; c'étoit la boule hystérique, si commune aux femmes sujettes aux spasmes de l'utérus, mais d'une grandeur démésurée. Elle causoit à la malade une sorte de suffocation ; les urines s'écouloient involontairement.

Thérapie.

Deux choses étoient à craindre: on peut périr dans un accès aussi violent, et, lorsqu'on y échappe, on peut y contracter le type épileptique, germe de cette maladie, et père de tous les paroxysmes subséquens. Un remède assez puissant pour conjurer les dangers présens et futurs est indiqué par Hahnemann, comme un moyen héroïque dans cette affection, c'est la fêve de St. Ignace. Un trillionième de goutte de la teinture de ce remède mit promptement fin à ces symptômes effrayans. Ils disparurent aussi vîte, que les symptômes de l'affection précédente avoient fui devant la puissance de la noix vomique. J'ai répété jusqu'à trois fois cette dose, pour effacer complètement les traces que le sentiment de la peur et l'impression de ses effets, font facilement contracter. La personne jouit depuis deux ans d'une santé parfaite.

Troisième cas.

Un domestique, Russe de nation, d'une constitution forte, comme presque tous les hommes de son

pays, avoit, à la suite d'une fluxion sur les dents, reçu une enflûre sur la joue droite, qu'il avoit, à force de la mépriser, laissée monter jusqu'au plus haut degré de violence. C'étoit la cinquième ou sixième fois qu'il en étoit atteint; son maître, le voyant dans un état de souffrance excessive, me pria de lui donner des soins, et voici l'état dans lequel je le trouvai.

Portrait de la maladie.

Toute la face et une partie de la tête étoient gonflées, la joue droite montoit sur l'oeil, et offroit une dureté considérable, avec couleur bleue, et le sentiment d'une pulsation, comme dans les tumeurs qui veulent abscéder. Le malade disoit ressentir comme du rongement dans les os de la face; à ces accidens se joignoient un mal de tête violent, des élancemens dans l'oreille du côté de la maladie, une soif ardente, une bouche amère, des nausées et pressions dans l'épigastre. Ces accidens, encore supportables le jour, augmentèrent, dans la nuit, jusqu'à produire le délire et la fureur; une sueur d'expression couvroit tout le corps, brûlé par une fièvre ardente, avec exacerbation le soir et la nuit. Le malade ressembloit, dans son humeur et ses mouvemens, à un enragé; le ventre étoit serré depuis pluisieurs jours, et l'urine chaude, bilieuse et trouble.

Thérapie.

Rien de si facile à caractériser, que cette affection. Dès la plus haute antiquité, elle est dénommée fièvre

bilieuse ardente, avec affection topique, de la nature de l'érysipèle phlegmoneux ; le procédé thérapeutique n'est pas moins connu. Les tempérans, les boissons rafraîchissantes et laxatives, en ont triomphé souvent. Mais c'est peu, en pareil cas, de vaincre l'affection générale,il faut encore prévenir le désordre que l'affection topique peut déterminer. On sait aussi combien l'érysipèle a de propension à se retirer sur le cerveau, dont l'excitation est patente dans le tableau des symptômes ci-dessus énumérés. Oubliant donc l'émétique, les minoratifs, les sangsues même, et, frappé de la similitude de cette maladie avec celle dont la camomille renferme les élémens, j'administrai une fraction trillionième de la teinture spiritueuse de cette plante si vulgaire. Il étoit huit heures du matin lorsque le malade, après une nuit orageuse, avala cet atôme médicamenteux. Je pouvois l'offrir sans préparation préliminaire,le malade n'ayant encore pris aucun remède, et l'eau pannée composant sa boisson, j'y fis ajouter du lait, dont jusqu'au lendemain il but à volonté. Quel lendemain! voudra-t-on le croire? à la même heure que la veille, je le visitai, et le trouvai le rasoir à la main, non pour se couper la gorge, mais bien pour se faire là barbe. Il ne restoit de la maladie, à l'extérieur, qu'un peu d'oedême pâle et sans douleur, et au dedans, que de la foiblesse, qu'explique facilement un état de souffrance de six jours.

Il est difficile, je crois, d'opérer de plus grandes

choses, avec de petits moyens. Si tel est le caractère du véritable génie, il faut convenir que l'Homéopathie est une méthode curative bien ingénieuse, disons plus, extraordinairement salutaire. A égalité de succès seulement, il faudroit encore lui accorder la préférence sur sa rivale. Quel tour n'eut-il pas fallu faire avec la doctrine de l'antagonisme, ou celle de la palliation, pour amener les choses à ce point, où l'Homéopathie est arrivée en 24 heures? honneur à l'auteur de cette brillante découverte! il vivra à jamais dans la mémoire des hommes. Que ne règne-t-il déjà sur l'intelligence de tous les médecins, auxquels sa bienfaisante doctrine, source abondante de pensées lumineuses, prépare les plus heureux succès!

Quatrième cas:

Une jeune femme de 25 ans, d'une constitution délicate, nourrice d'un enfant de 3 mois, reçut, à la suite d'un refroidissement, la fièvre, des douleurs violentes de la tête et des membres, auxquelles se joignirent bientôt des coliques, avec constipation. Une sage-femme administra plusieurs lavemens émolliens qui, ne sortant point, aggravèrent beaucoup le mal. On recourut aux fomentations de même nature, qui restèrent également sans effets. Les seins, naguères remplis de lait, s'étoient vuidés; tous les accidens s'en augmentèrent, et le danger devint si pressant, que l'on crut devoir m'appeler.

Portrait de la maladie.

Rougeur de la face, chaleur générale, soif vive, mauvaise bouche; la tête fait beaucoup de mal, mais le ventre en fait davantage encore: il refuse le moindre contact, il est gonflé par les vents, à l'instar de la tympanite; la constipation dure depuis quatre jours; les reins en sont très-douloureux, la fièvre forte; la malade est inquiète, impatiente, et emportée contre la douleur, malgré la douceur naturelle de son caractère; les urines sont rares et brûlantes. Tous ces maux redoublent le soir et la nuit, qui se termine par une sueur générale, à laquelle les accidens semblent céder un peu.

Thérapie.

Qui ne reconnoît, à ce tableau, tous les élémens d'une fièvre puerpérale, malgré la distance après l'accouchement? où devois-je soupçonner la retraite du lait, sinon dans la cavité de l'abdomen? ayant professé et pratiqué longtems l'art d'accoucher, ce caractère devoit m'apparoître plus clairement encore qu'à tout autre. La fameuse potion du Docteur Doublet étoit à mon service; je lui ai dû de nombreuses et belles cures. Je préfère l'étiologie de ce médecin à la découverte récente de la Péritonitis, faite par la Faculté de Paris, comme diagnostic de cette terrible maladie. Comment cette potion auroit-elle pu guérir tant de malades, en déterminant une espèce de cholera morbus artificiel, si cette affection étoit vraiment inflammatoire?

Malgré la confiance bien fondée dans une pratique, le plus souvent heureuse, ne pouvant oublier le péril qui accompagne toujours les secousses produites par ce remède héroïque, je me décidai pour le procédé homéopathique, plus doux, plus prompt et plus sûr. C'est encore la camomille qui avoit, dans ses symptômes, le plus de ressemblance avec ceux que je viens de décrire. C'est elle que j'opposai à la maladie ; j'en élevai la dose jusqu'à la fraction millionième de la goutte du suc primitif. Elle fut administrée à midi, et, sous l'influence d'une diète favorable à son action, ce remède avoit, à six heures du soir, déterminé deux selles abondantes, qui détendirent le ventre et firent cesser les coliques. Dans la nuit, de nouvelles évacuations amenèrent un nouveau soulagement; le lendemain je revis la malade, et la trouvai donnant à son enfant le sein, dans lequel le lait avoit reparu. La maladie avoit dépouillé son caractère d'acuité; les dangers avoient disparu. C'est alors que je pus reconnoître ce que l'énorme développement du ventre m'avoit caché, que la matrice avoit le volume d'une grossesse de trois mois; mais la sage-femme, toujours présente, m'assura que cet organe avoit, depuis le dernier accouchement, gardé cette ampleur, qu'elle attribuoit à une hydropisie. Comme cette affection n'avoit en rien troublé la santé de la malade, je n'y donnai aucune attention, remettant, pour m'en occuper, après la cure de l'affection présente, qui fut terminée en trois jours. La camomille ayant

une durée d'action très courte, et le ventre montrant de nouvelles dispositions à la constipation, j'administrai une dose de la noix vomique, qui remplit parfaitement l'indication. Le ventre redevint libre, et aujourd'hui deux ans se sont écoulés, sans que la santé ait éprouvé le moindre dérangement. La tumeur du bas ventre est une hydropisie d'ovaire, dont la malade ne songe point à se faire traiter, parce qu'elle ne lui cause aucune douleur.

Je comprends l'étonnement dans lequel je jette mes lecteurs. S'il ne cesse devant les démonstrations du raisonnement homéopathique, il ne sauroit résister à celles de l'expérience. Je les invite de nouveau à la tenter, s'ils veulent passer de l'étonnement de l'incrédulité, à la surprise de la joie: il n'est que le malade qui puisse l'éprouver plus vive.

Quels obstacles ont arrêté et arrêtent encore la propagation de la réforme médicale.

Hahnemann! quel nom, à la fois honoré, et ridiculisé! Hahnemann! quel homme, connu, et tout à la fois méconnu! les uns l'entendent et ne le comprennent pas: les autres le comprennent, et ne veulent pas l'entendre. Jai lu, médité, approfondi les oeuvres de Hahnemann, et voué le reste de ma vie à l'exercice de la médecine dans la nouvelle route qu'il a ouverte.

C'est bien près d'Hyppocrate, que j'honore, que jai suivi l'espace de 30 ans, que je fais cette profession. S'il pouvoit m'entendre, il souriroit à cette résolution. Mais je puis espérer le suffrage de ses véritables sectateurs.

Ainsi que ce grand homme que, comme moi, ils prirent pour modèle, ils gémissent sur l'étendue de l'art, et sur la briéveté de la vie; comme lui, ils se plaignent de la fallacité de l'expérience, de la difficulté du jugement. Combien plus que lui ne sont-ils pas fondés à articuler cette plainte, lorsque les annales de la médecine leur signalent tant d'erreurs, lorsque l'histoire contemporaine leur en offre davantage encore,

auxquelles l'amour du bien, peut-être, les fit sacrifier.

Ainsi qu'eux, Hahnemann déplora l'imperfection de l'art, et se défia de l'expérience fallacieuse. C'est parce qu'elle est trompeuse, quand elle est pratiquée sur l'homme malade, qu'il la transporta sur l'homme qui jouit de la santé. Il en vit sortir des maladies semblables à nos maladies. C'est encore parce que le jugement en est difficile, qu'il s'abstint de tout jugement sur la cause prochaine des phénomènes médicinaux, et qu'il se borna à les observer scrupuleusement, comme le Père de la médecine observa les phénomènes des maladies naturelles. Mais cette similitude des phénomènes dut le frapper. Elle signaloit à son esprit une similitude entre les causes des maladies naturelles, et celles des maladies médicinales. Il hasarda ce jugement: que, peut-être, les maladies naturelles ne se guérissent que par les maladies produites par les médicamens.

Il n'y avoit que l'observation qui pût confirmer, ou rejeter ce jugement, qui n'étoit qu'une opinion. Dès lors, revenant sur les faits pratiques, tant de la médecine rationnelle que de la médecine empirique, il vit que certaines maladies ne cèdent qu'à des médicamens dont l'effet sur l'homme sain est de produire des maladies de même nature. Il en conclut, que la maladie médicinale, pour être médicatrice, devoit être, en tout, semblable à la maladie à guérir, de là l'axiôme, *similia similibus sanantur*.

Cet axiôme, dont chacun de nous peut reconnoître

la justesse, dans son application au traitement de quelques maladies, avoit besoin, pour devenir loi en médecine, d'être généralisé. Hahnemann le rendit applicable à tous les cas de médecine, en continuant ses épreuves sur les médicamens, dont le nombre est déjà assez grand, pour représenter l'image de presque toutes nos maladies.

Qu'y a t-il dans cette filiation d'idées, que ne puisse avouer la logique la plus sévère? Hyppocrate eut-il procédé autrement, si, à côté de ses grandes et belles idées médicales, étoit venue se placer la pensée de soumettre l'homme sain à l'épreuve médicinale? en regard des tableaux des actes de la nature livrée à elle-même dans l'oeuvre de la curation, il eut placé, com-Hahnemann l'a fait, l'image fidèle des maladies médicinales, et l'art de guérir, fixé dans ses principes, qui eussent été ceux de la nature, eut été affranchi des nombreux tributs qu'il a payés à l'erreur.

Mon adhésion à la médecine réformée, étant l'oeuvre de la conviction, et le succès continuant à couronner la pratique de ses principes, je croirois manquer à un devoir, si je ne continuois de communiquer au monde médical les faits qui ont donné lieu à ces succès.

Ces communications seront-elles plus heureuses que celles qui les ont précédées? déciderai-je mieux aujourd'hui les adversaires, à tenter les épreuves que j'ai faites, et qui ont surpassé mon attente? car, on ne leur demande point, comme on l'a dit tant de fois, de croire sur

parole, mais bien de n'obtempérer qu'au témoignage de leurs propres sens. Il seroit bien tems de mettre un terme à cette guerre de raisonnemens, dans une matière qui est toute du domaine de l'expérience!

Cette concession de leur part ne préjuge point la question; elle reste toute entière à résoudre, devant l'expérimentateur. Quelque soit le peu de disposition qu'ils apporteront à se laisser convaincre; dussent-ils même y mettre de la mauvaise grâce, toujours est-il vrai qu'ils ne peuvent, sans se compromettre, refuser de juger cette doctrine au lit du malade. Une plus longue obstination fera soupçonner des motifs peu honorables. Car enfin les faits s'accumulent; on ne sauroit les nier, ils ont une cause, à laquelle il faudra tôt ou tard remonter; que dis-je? déjà certains esprits, qui n'exercent pas la médecine, mais qui la comprennent, ont fait ce chemin. Les malades, que l'imitation conduit, lui font un accueil distingué, dans la préférence qu'ils accordent à ce qui est simple sur ce qui est composé. Tout conspire pour les porter à cet acte, qui peut encore aujourd'hui être un acte de condescendance, et plus tard seroit dépouillé de grâce et de bonne volonté.

Que manque-t-il à la médecine réformée, pour éclairer et convaincre? quelle science peut se glorifier de plus de clareté dans l'exposition de ses principes, comme dans leur réduction en pratique? quel art humain reposa jamais sur des fondemens plus solides, s'appuya sur

un plus grand nombre de faits, et d'expériences incontestables? Car, ce n'est plus sur un point circonscrit de l'Allemagne, que règne cet art bienfaisant: les bornes, que lui traça l'autorité, surprise par la malveillance, sont franchies; la vérité est sortie de son puits: grâces immortelles soient rendues au Prince dont les lumières et la philantropie lui donnèrent l'hospitalité, lorsque la proscription lui refusoit un asile. La principauté de Köthen fut l'arche sainte, qui sauva la médecine de la nature, du déluge des fausses théories qui menacoient de la submerger. Son Prince parla, et le flot impuissant de la persécution, recula épouvanté.

Depuis cette époque mémorable, la médecine réformée eut son école; elle forma des disciples qu'elle dissémina dans toute l'Europe, où la parole de la nature est répandue, comme jadis les apôtres répandirent la parole de Dieu. Sous la protection du tout puissant, le Christianisme devint la religion universelle. La loi éternelle de guérison, révélée par la nature, deviendra, sous son égide tutelaire, le type universel de la science médicale. C'est en vain qu'on conjurera contre elle; les efforts de l'erreur seront impuissans. Hahnemann est la pierre sur laquelle la nature a édifié son temple, et les portes de l'erreur ne prévaudront point contre elle, *et super illam non prevalebunt portae erroris.*

Où se trouve mieux signalée la garantie du triom-

phe de l'Homéopathie, que dans les succès nombreux qu'elle obtient chaque jour? Cependant, elle chemine dans le monde, sans appui, sans patron. Qui s'intéresse à elle? qui daigne lui tendre une main secourable? est-ce l'université, qui ignore son existence? la faculté de médecine la renie, quoiqu'elle soit sa soeur légitime, et le pouvoir se contente aujourd'hui de l'oublier. Seule, abandonnée à elle-même, elle est réduite à vivre de son mérite propre, à se soutenir de ses propres forces. Néanmoins, elle croît et grandit, au milieu de ce délaissement général, que dis-je, envers et contre les persécutions que quelques hommes lui font subir (*). Elle a bravé le ridicule, dont l'esprit plaisant a voulu la couvrir, et l'intérêt personnel, que sa libéralité froisse, commence à lui rendre hommage.

Veut-on connoître les causes que lui valurent tant et de si fortes inimitiés? quelque attrait que la nouveauté ait pour les esprits, elle ne sauroit être favorablement accueillie, qu'autant qu'elle ajoute à nos

---

(*) Je n'en doute point; en dépit de la guerre déclarée à la réforme médicale, la doctrine homéopathique a formé plus de croyans, elle fait tous les jours plus de prosélytes qu'elle n'en peut publiquement proclamer. Que signifie le silence qu'ils gardent? quel est le motif de cette dissimulation en public, de ce qu'ils professent en secret? qui peut enfin les empêcher de penser tout haut? à ces questions, plus délicates que difficiles à résoudre, on peut répondre : *Video meliora proboque, deteriora sequor.*

jouissances, sans blesser nos possessions. Le mérite le plus utile disparoît, la plus vive lumière pâlit, devant l'astre protecteur de nos préjugés, de nos habitudes. Qui déjà n'a pas deviné que, avec l'Homéopathie, le médecin doit contre un peu de fortune échanger beaucoup de travail? Qui n'entrevoit pas que le pharmacien redoute la réduction de ses recettes journalières, et les malades, la réforme du régime succulent, avec lequel l'habitude les a identifiés (*)? Il suffiroit de ces motifs, pour nier l'existence de l'Homéopathie, ou lui disputer son établissement dans le monde intéressé. Que sera-ce, si on y joint la blessure des amours propres, vivement offensés par un principe, perturbateur de toutes les gloires? Car, il ne s'agit de rien moins que de renoncer au culte des faux Dieux, pour embrasser le véritable. Comme le paganisme, les fausses théories ont pour elles les siècles, la croyance générale, le consentement universel. Tant d'autorités sembloient inébranlables. Cependant tous ces fondemens se sont écroulés, devant la force de la vérité évangélique. C'est que la raison humaine, que l'on peut égarer, enchaîner quelque tems, ne peut s'aliéner

(*) La répugnance de la part de ces derniers, ne sera pas l'obstacle le plus facile à vaincre, malgré l'agréable compensation que leur offre une méthode simple et exempte de dégouts. Ils l'embrasseroient avec la même ardeur qu'ils l'admirent, si elle pouvoit composer avec eux, et se relâcher de la sévérité de ses exigeances.

pour toujours: c'est que la bonne foi, l'amour de la vérité, démasquent tôt ou tard l'astuce, et signalent l'erreur. Ce triomphe éclatant est réservé à l'Homéopathie, parce que l'Homéopathie est la révélation de la nature, comme le christianisme est la révélation de son éternel auteur.

Je n'imagine pas que la conscience, même la plus timorée, puisse s'offenser d'une comparaison, à tant de titres si juste. Si la nature est le premier ministre du créateur, ses oracles peuvent-ils être autre chose que l'expression de sa volonté? faits à son image, la pensée et le sentiment, ces nobles attributs de l'existence morale, devoient nous être communs avec l'auteur de toute pensée, de tout sentiment. Mais le domaine de la pensée et du sentiment étoit trop vaste, pour être parcouru sans un guide de l'esprit et du coeur. L'évangile est le fanal à la clarté duquel nous évitons les maladies de l'ame. Il seroit injurieux à la divinité, de penser que l'enveloppe de cette substance immatérielle fût, par elle, livrée sans boussole à l'inconstance des élémens.

Il étoit donc une législation physique, dont le dépôt fut confié à la nature! l'investigation de ces loix fut aussi le constant objet des efforts de tous les siècles. Le sacerdoce égyptien ne crut pas devoir séparer la conduite des corps, de la direction des ames. On sait que ses prêtres furent longtems les seuls médecins que connut ce peuple, preuve antique de la haute im-

portance attachée à cet art, qu'ils ne craignirent pas d'associer à la religion. Les autorités se presseroient en foule sous ma plume, si j'avois besoin d'invoquer le témoignage de leurs successeurs, non moins pénétrés de ce que l'étude et la pratique de cet art renferment de religieux.

Mais si les hommes de tous les tems virent dans la médecine une sorte de code, contenant les loix directrices de la santé, ils ne furent pas tous également heureux dans leur interprétation, et leur application à l'homme malade.

Je ne retracerai pas les doctrines diverses qui se disputèrent l'honneur de connoître exclusivement le secret de la guérison des maladies. Pour les juger tout d'un coup, il suffit d'alléguer la versatilité de leurs principes sur une matière qui ne peut être sujette au changement. Ici revient notre comparaison. Toutes ces écoles ne furent pas plus les interprètes de la véritable médecine, que les diverses sectes religieuses, qui se partagent le monde moral, ne sont les mandataires fidèles de la vraie religion.

C'est à une même source qu'il faut aller puiser la cause de cette double erreur. L'homme voulut déchirer le voile qui couvre l'origine primitive des choses. Le mystère l'offusquoit; il eut la foiblesse de s'irriter de ce que le maître du monde s'étoit réservé la connoissance exclusive du premier moteur, et les loix secondes, partage unique de notre intelligence, furent

sacrifiées à l'orgueil de connoître le premier mobile. Ils voulurent remonter jusqu'au Cahos, et le cahos renaquit. C'est dans l'immensité de l'incompréhensible qu'ils roulent en tous les sens, cherchant en vain le mot de cette désespérante énigme. Faut-il s'étonner que du sein de cette obscurité profonde soient sorties tant de doctrines ténébreuses ! On sait qu'elle fut la suite du premier pas qui éloigna l'homme religieux du foyer lumineux de la révélation ! une même destinée attendoit ces esprits avides de tout expliquer, de tout savoir, qui, en face des maladies, se ferment les yeux du corps, pour ne regarder que par les yeux de l'imagination.

Sauf à engendrer la satiété, redisons encore cet axiôme bannal, source de toute vérité positive: *nihil est in intellectu, quod non priùs fuit in sensu.* Ce sont nos sens qui nous ont donné une géométrie. C'est avec nos sens que nous avons acquis la connoissance exacte de la charpente humaine. C'est encore avec eux que nous observons les procédés mécaniques, et hydrauliques qu'elle exécute. Nos yeux n'ont pu remarquer ces phénomènes, sans appercevoir en même tems l'ordre qui préside à cette exécution. L'harmonie de cette machine est troublée par des causes également visibles, qui produisent des effets qui ne le sont pas moins. Delà, le premier apperçu des conditions du maintien de cette harmonie. Ainsi, la santé s'exprime par l'ordre, et la maladie par le désordre. Pour entretenir cet ordre,

il n'est encore venu à la pensée de personne, de changer les conditions naturelles qui l'entretiennent. Un air pur, des alimens sains, du mouvement, et du repos, la veille et le sommeil, seront toujours nécessaires à cet entretien, sans égard à la manière dont la nature se sert de ces élémens, sur quoi il peut être permis de raisonner et même de déraisonner, parce que ce travail de l'esprit se passe dans le domaine de la spéculation. Il importe, en effet, très peu à l'estomac, que la chymie place en lui un ferment, la mécanique une trituration; la science disserte en dehors de lui, et la nature, qui se rit de ces rêves, marche à son but, en animalisant ces corps étrangers, les convertissant en sa propre substance, en vertu de loix auxquelles, fort heureusement pour l'humanité, nous ne pouvons rien changer.

Mais lorsqu'il s'agit de rétablir cet ordre troublé par une cause quelconque, la question a bien une autre importance! de quel droit celui qui ignore le secret de la métamorphose de nos alimens en sucs vitaux, celui de la formation de la bile et de l'urine, voudroit-il nous expliquer ce qui se passe dans ces organes, lorsqu'ils sont pathologiquement affectés? ne faudroit-il pas, avant tout, connoître le procédé intime de la nature, la manière dont elles sent et se meut; connoître ses affinités et répulsions pour telle ou telle portion du sang, enfin la spécialité de son organisation dans telle ou telle fraction de l'organisme, où

elle-diffère à chaque instant d'elle-même, en vertu de la diversité de structure, dont nos sens mêmes peuvent reconnoître la vérité?

C'est en vain que, pour surprendre le secret de toutes ces vies particulières, nous avons soumis les organes où elles s'exercent, à l'autopsie anatomique. Etrange moyen, pour signaler les conditions de la santé, que celui qui établit les conditions de la maladie! Le scalpel, en pénétrant douloureusement jusqu'au sein de l'organisme, a déjà défiguré l'image de ce que vous cherchez. La douleur qui l'accompagne, épouvante la nature, qui, loin de se montrer à découvert, semble se voiler davantage encore, comme pour échapper à l'instrument de la mort. C'est sous l'influence de la douleur qui frappe tout de resserrement, sous l'impression du poids atmosphérique dont la nature a abrité toutes ses opérations, qu'on a cherché le mode harmonieux de ses fonctions! c'étoit chercher le calme de la paix, au sein de la tourmente et des tempêtes. Qui de nous a jamais choisi l'instant où sa tête souffre, pour se livrer à la méditation? L'âcre arthritique, qui déchire les membranes, a fait pâlir l'astre de notre intelligence, comme l'instrument tranchant a bouleversé la vie de l'organe exposé à nos yeux. Ce n'est pas plus lui, que ce n'est votre génie, qui nous étonnoit avant sa souffrance, et que nous admirerons de nouveau, quand elle aura cessé.

Y a-t-il lieu de s'étonner que, dans ces fausses rou-

tes, nous n'ayons point rencontré le portrait ressemblant de la nature? Ayons donc une fois le courage d'avouer que la nature voilera toujours à nos yeux le premier mobile de ses opérations, dans l'ordre de la santé, comme dans celui de la maladie. Fidèle aux ordres du créateur, elle a dû respecter le mystère de la création.

Qu'est-ce, en effet, que la marche de la vie, la nutrition, la réparation des organes qui s'usent, se décomposent et se recomposent sans cesse, sinon une continuité de création? comment la raison humaine ne s'est-elle pas arrêtée devant cette idée, pour rétrograder, et chercher ailleurs que dans les profondeurs impénétrables de la vie, la loi qui préside à sa restauration, quand elle a dévié? avec moins de curiosité, nous y serions depuis longtems parvenus. Avec plus d'attention à ce qui se passe journellement sous nos yeux, il ne nous seroit pas échappé que la nature, muette dans son sanctuaire, est éloquente aux portiques de son temple.

Jadis sur les murs du temple d'Epidaure, on lisoit l'histoire de quelques guérisons. L'analogie recueilloit ces préceptes, et souvent l'imitation étoit couronnée de succès. Faisons nous mieux aujourd'hui, quoique nous ayons vieilli de deux mille ans? ce que l'on pouvoit admirer alors, pourroit-il encore aujourd'hui être digne d'admiration? n'est-ce pas toujours l'analogie qui nous guide, comme elle dirigeoit nos pères? les li-

vres ont remplacé les légendes publiques. Nous y avons entassé histoires sur histoires, multiplié d'une manière effrayante pour la mémoire la plus robuste, les descriptions des maladies, et celles des remèdes qui leur conviennent. Encore si leur image y étoit conservée fidélement. L'erreur, dans les comparaisons des maladies présentes avec les maladies antérieures, n'eut été inévitable, que lorsque la nature se plait à diversifier ses formes. Mais à cette déception sont venus se joindre les démentis qu'un siècle se plait à donner à un autre, chacun d'eux s'étant prévalu de ses nouvelles connoissances, pour modifier, perfectionner, et souvent renverser, tout ce qui avoit été cru, et pratiqué avant lui.

Arrêtons nous donc aux portes de ce sanctuaire, où nous ne pouvons pénétrer, sans courir le risque de nous égarer, et, comme nos pères y recueilloient les arrêts de vie et de mort que l'art de guérir y affichoit, écoutons avec recueillement les leçons que la nature en souffrance y donne à ceux qui sont chargés de la soulager. La maladie s'y manifeste d'une manière évidente, comme la santé y brilloit d'un vif éclat, avant que l'harmonie des fonctions ne fut troublée. Recueillons soigneusement tous les phénomènes qui la caractérisent, et, après les avoir rassemblés, pour en composer une image fidèle, au lieu de nous perdre en conjectures sur les causes premières qui les ont fait naître et les entretiennent, aban-

donnons la vaine recherche de ces causes introuvables, pour rapprocher ce tableau, de celui non moins fidèle des phénomènes produits par les médicamens sur l'homme sain, et, lorsque leur similitude sera trouvée, ne doutons pas que le médicament qui l'a offerte, ne renferme en lui la propriété de désaccorder l'organisme de la même manière qu'il l'est par cette cause prochaine inconnue. Fort de cette vérité incontestable, servons nous de cette autre vérité également incontestable, (que de deux douleurs d'espèce semblable, la plus foible cède la place à la plus forte), pour mettre l'organe souffrant en contact avec une souffrance, de quelque chose, plus vive. Cette douleur sera de la même nature, puisque le médicament produit les mêmes symptômes, et, l'organe rentrant incontinent dans son ordre harmonieux, il ne restera plus que la santé.

Le croiroit-on? c'est dans l'excellence de ce procédé, qu'une grande partie des adversaires de l'Homéopathie puise ses motifs d'incrédulité! cela est trop beau, pour être vrai, entend-on s'écrier de toute part! C'est ainsi que parlèrent, ajoute-t-on encore, les fabricateurs de ces théories, que ne voulut point sanctionner la nature. L'erreur dont on fut victime, rend naturellement défiant, et la doctrine homéopathique a dû souffrir de ces antécédens. Mais on ne remarque pas assez que la médecine réformée ne demande de croyance qu'à des faits constatés. Elle fait plus; elle

consent à ne point faire valoir ceux qui lui sont propres, quoiqu'ils soient nombreux, et entourés de témoignages qui garantissent leur vérité. Elle va jusqu'à dire : ne vous en rapportez qu'à vous mêmes; éprouvez la méthode, renouvellez ces faits, que la nature est prête à reproduire sous vos yeux, et, peut-être alors, accorderez-vous à votre propre conviction ce que vous refusez à celle des autres.

J'ai dit que les faits avoient toujours manqué aux doctrines qui ont précédé l'avénement de l'Homéopathie, ou, si on les rencontre au milieu de leurs principes, c'est d'une manière isolée et de loin en loin. Presque toujours le raisonnement les précède, ou, s'il ne vient qu'après eux, il les fausse ou les détruit, en les généralisant. Lisez nos opinions sur la nature de la désorganisation subite de l'économie animale, causée par un miasme pestilentiel. Bien que ce fléau se montre rarement dans nos contrées civilisées, son apparition a été encore assez fréquente, pour que nous en eussions acquis une idée juste, si nous eussions possédé des termes de comparaison, égaux à ceux que nous offre l'Homéopathie. Voyez, nonobstant la lumière que ces catastrophes bien observées auroient dû répandre sur l'art de les combattre, voyez nos incertitudes, nos embarras, lors de leur réapparition! qui n'a pas gémi de son impuissance à l'invasion de ce fléau, dont il ne parvient à dompter le caractère farouche, qu'après le trépas d'une foule de victimes !

Ici se trouve bien caractérisée l'infidélité de l'analogie, comme pierre de touche de l'essence d'une maladie comparée à une autre maladie. Quel fond devons nous faire sur ce procédé diagnostic, dans les maladies à caractère mobile, lorsque nous le trouvons en défaut, quand il s'agit de préciser l'essence de celles dont le caractère passe pour être invariable? Combien plus sûr est le procédé de l'Homéopathie! non seulement elle n'admet que des spécialités en pathologie, comme elle ne reconnoît que des individualités dans l'ordre physiologique, mais encore elle est redevable à sa loi de guérison, née de l'épreuve des médicamens sur l'homme sain, d'avoir découvert que les maladies, même à caractère fixe, produites par des miasmes délétères, ne joignent à la constance de quelques symptômes, que la constance d'être éminemment mortifères, mais que, d'ailleurs, elles sont susceptibles de varier, et varient réellement dans leur physionomie, comme le démontre l'inefficacité du même traitement, qui avoit été héroïque dans des maladies antérieures, en apparence de la même nature, et qui, plus tard, fut trouvé infidèle.

Si donc, pour procéder avec sureté au traitement de toute maladie, la justesse du diagnostic est indispensable, combien davantage se fait sentir cette nécessité, en face des fléaux dévastateurs qui moissonnent l'humanité en gros! ici encore l'Homéopathie ne se trouve pas plus en défaut que vis-à-vis des mala-

dies les plus simples, quelque soit la rapidité, et l'excès du désordre que puisse apporter dans tout l'organisme le miasme pestilentiel. Certes, il ne manque pas, dans les règnes de la nature, de substances médicinales aussi actives, aussi promptement délétères, que ce miasme lui-même. Quelques unes sont déjà trouvées, et la continuation des épreuves des médicamens sur l'homme sain, nous garantit la prochaine possession des spécifiques qui nous manquent encore. Je terminerai cette digression par une remarque sur l'épidémie de *cholera morbus* qui régna à Astracan, dans l'empire de Russie, il y a quelques années.

On connoît la marche rapide de ce fléau épidémique, qui ravage les pays influencés par une excessive chaleur, à laquelle est réunie l'humidité. De l'invasion à la mort, l'intervalle, pour quelques uns des malheureux atteints de cette maladie, n'étoit que de quelques heures. Entre tous les moyens connus et employés contre ce fléau, aucun ne montra plus d'efficacité que le mercure noir de Hahnemann. Cette préparation, dit l'historien de cette épidémie, fut préférée à celle du mercure doux, mais devoit être abaissée à des doses infiniment petites. Elle fut d'une efficacité héroïque, et ne se démentit pas davantage, employée dans la fièvre bilieuse de ces climats, dont le caractère de malignité ne le cède en rien à celui de la peste elle-même.

Voilà un fléau terrible, enchaîné, à la manière de

l'Homéopathie, par des atômes médicinaux! Voilà un spécifique de plus, ajouté au petit nombre de ceux que possède l'école ancienne! Mais qu'il-y-a loin de cette spécificité à celle qui s'appuye sur les effets des médicamens éprouvés sur l'homme sain! le hazard a fait tous les frais de la première, en offrant fortuitement cette similitude, à laquelle n'a point pensé l'homme de l'art. Que la nature, plus tard, présente quelques variétés, qui seront regardées comme peu essentielles, et le mercure noir, et l'homme de l'art, se trouveront l'un et l'autre en défaut, pour avoir manqué, le premier, d'avoir été éprouvé dans ses effets positifs, le second, de connoître ces mêmes effets, et pour s'opiniâtrer à vouloir pénétrer la cause efficiente de ce désaccord, qui ne peut se reconnoître que dans le parallèle des maladies médicinales et des maladies naturelles.

Je vois encore ici l'orgueil scientifique se soulever, et marquer de son mépris une pratique qui marche servilement à la suite des symptômes. Plût-au ciel que l'esprit humain n'eût jamais connu d'autre bassesse! L'Homéopathie est fille de la nature, elle en a toute la simplicité. Celui qui s'honore de marcher à la suite des grandeurs de la terre, peut, sans rougir, se trouver derrière le pouvoir, qui fait battre le coeur!

C'est en vain qu'on déplore la perte de ces frais de conception, de ces richesses d'érudition, désormais inutiles devant le petit nombre de principes que l'on

propose de leur substituer. On sait ce qu'ils ont coûté à l'esprit humain. N'oublions pas non plus ce qu'ils ont coûté à l'humanité souffrante. Gardons les dons de l'esprit, pour distraire les loisirs de la santé. L'homme qui souffre, ne demande que le soulagement de ses douleurs, et la prompte guérison de ses maux.

Cette façon de voir, il faut l'avouer, a quelque chose de singulier, de cynique même. Elle blesse tous les usages reçus, elle viole toutes les formes admises. Mais est-ce la faute de l'Homéopathie, si on a mal interprété la nature; si l'on a assimilé le choc de l'organisme contre les puissances pathologiques aux mouvemens de la stratégie? et, parce que l'on a réussi quelquefois à vaincre un *ileus* avec la masse mobile d'une dose de mercure coulant, s'ensuit-il que le mode pathologique ne soit que de la matière et du mouvement, qui ne cèdent qu'à des masses plus lourdes, à des mouvemens plus vifs?

Avec de pareils principes, il est difficile de se former une idée de l'activité d'un atôme médicinal. Toutefois rien n'est plus vrai, il est actif, très actif même, et peut devenir dangereux, par un excès d'activité, lorsqu'il n'est point dosé sur l'échelle rigoureuse de la sensibilité. Avant de le juger dans son influence sur l'homme malade, commençons par l'examiner dans son action sur l'homme sain.

Il ne faut pas plus de trois grains de l'extrait de belladonne, pour faire éclore des symptômes hydro-

phobiques chez un homme en parfaite santé, et doué du caractère le plus pacifique. Cette légère dose, que quelques médecins se sont permis souvent d'administrer en un jour à leurs malades, sans triompher de la maladie, divisée en plusieurs fractions distribuées sur l'espace de deux semaines, suffit pour désaccorder l'organisme le plus harmonieux, et engendrer la plus terrible des maladies. Cette expérience a été renouvelée nombre de fois, mais toujours sur des sujets que le régime le plus sévère avoit isolés de toute influence pathogénétique. C'est une condition rigoureuse de l'efficacité des petites doses, soit que l'on veuille convertir la santé en maladie, *et vice versâ*, la maladie en santé.

Voilà ce que ne réfléchissent pas ceux qui, introduisant dans le corps de leurs malades abandonnés au régime d'usage, des substances médicinales de vertus différentes, qui se neutralisent entr'elles, sont étonnés que la dose, qui tueroit un malade homéopathiquement traité, se fasse à peine remarquer sur celui qui est entre les mains de l'allopathie.

Eh bien, cette dose, si petite à leurs yeux, cette dose qui d'un homme paisible fait une sorte d'enragé, est monstrueusement forte dans le corps d'un homme véritablement atteint de ce mal. Il est inévitablement perdu, si elle n'est réduite à une fraction infiniment petite, parce que, seule au milieu de l'organisme, elle n'y doit rencontrer que la maladie qui lui ressemble;

qu'elle ne doit toucher que l'organe qui souffre du même mal qu'elle a la propriété de développer sur l'homme sain, et que, cet organe ayant sa sensibilité exaltée à l'extrême, il suffit de la plus légère douleur identique avec la sienne, pour l'exaspérer.

Il ne se passe ici rien autre chose que ce que chacun peut appercevoir tous les jours: qu'il ne faut qu'un mot équivoque, pour porter à la fureur un homme déjà saisi de colère: que le plus léger degré de chaleur met aux abois une main qui vient d'être brûlée, tandis que ce mot passe sur un homme de sang froid, sans être apperçu; tandis que la main droite ignore qu'il est auprès d'elle un foyer qui irrite la main gauche.

Voilà le point de vue où il faut se placer, pour recevoir l'intelligence de la pharmacopée homéopathique! elle est simple, immatérielle, comme le principe de vie, avec lequel elle est en rapport.

L'atôme médicinal de l'Homéopathie n'est point, comme les masses médicamenteuses de l'allopathie, destiné à usurper les fonctions de la nature. Il n'a point la mission de relâcher, ou de resserrer, de fortifier, ou d'affoiblir les organes. Ces procédés ne sont que palliatifs. Son objet est de rétablir la nature dans l'harmonie de ses fonctions, qu'elle seule peut accomplir, ce qui arrivera infailliblement, lorsque la faculté de les remplir, lui sera rendue. Or, ce désaccord étant l'effet immédiat de l'irritation dont les organes sont atteints, il suffit de la prédominance d'une irritation

semblable, produite par le médicament, pour faire cesser la première, et replacer la nature sur la voie de ses opérations.

Alors on voit s'exécuter les évacuations, considérées, à juste titre, comme la crise salutaire des maladies. C'est à tort que jusqu'ici elles ont été prises pour l'ordre lui-même, lorsqu'elles ne sont que les signes du rétablissement de l'ordre dans les organes qui, en vertu de cet ordre rétabli, expulsent les matières impures.

C'est cette erreur qui nous a valu la méthode évacuante, considérée depuis la plus haute antiquité, comme le premier instrument de l'art de guérir. L'école actuelle en est prodigieusement revenue. Mais les malades continuent à faire violence aux médecins, pour les obtenir, tant est puissant le préjugé fortifié par les siècles, tant est séduisant le bien être momentané, que le purgatif apporte à la constipation !

Les deux premiers cas de médecine homéopathique que je vais rapporter, portent ce que je viens de dire, au plus haut degré d'évidence, On y verra qu'aucun médicament ne peut faire l'office de la nature. On la verra refusant opiniâtrément de se soumettre à des loix qui ne sont pas les siennes, jusqu'à-ce qu'un remède choisi dans l'analogie des symptômes, c'est-à-dire, spécifique, réaccordant ses ressorts, lui rende la faculté de remplir ses fonctions. La loi homéopathique s'y montre si clairement en action, qu'il ne reste plus à ses antagonistes qu'à se fermer les yeux, pour ne point l'appercevoir.

CURES HOMÉOPATHIQUES.

Observation première.

Une dame âgée de trente et quelques années, fortement constituée, tempérament phlegmatique, accoucha plusieurs fois, et toujours heureusement. Elle éprouvoit, après chaque accouchement, une suppression du flux menstruel. Cette irrégularité dura la première fois trois ans, pendant lequel tems elle prit beaucoup de remèdes, puis des eaux sulphureuses, à la suite desquelles elle recouvra cette fonction importante. Une nouvelle grossesse ramena, après l'accouchement, la même incommodité. Cette fois les remèdes restèrent sans effets. Il y avoit cinq ans que duroit cet état, lorsque je fus appelé, pour lui donner des soins. Voici le tableau fidèle de sa situation.

La tête habituellement douloureuse, et, tous les mois, à l'époque de la menstruation, un accès de migraine d'une telle violence, que la malade étoit obligée de se coucher, et finissoit par vomir. Une soif constante, la bouche toujours pâteuse ; des sifflemens dans les oreilles, et quelquefois de la dureté dans l'ouïe. Peu d'appétit, le ventre serré, tendu, les reins douloureux jusques entre les épaules. Des alternatives de chaud et de froid. Les seins contiennent du lait, que la malade y sent arriver par un léger frisson. Cette circonstance explique pourquoi la malade n'a pas contracté de plus graves infirmités à la suite de cette suppression. La constipation accompagne cet état ; le

sommeil est lourd, interrompu par des rêves et une chaleur incommode, qu'une sensibilité extrême à l'impression du froid, remplaçoit dans le jour.

Traitement allopathique.

Comme il n'y a que trois ans que j'ai fait connoissance avec l'Homéopathie, et qu'il y en a quatre que j'ai pris la direction de la santé de cette dame, je n'avois d'autres lumières à lui offrir, que celles de l'école ancienne.

Apès avoir répété infructueusement ce qui avoit déjà été fait, il fut décidé, dans une consultation médicale, que les eaux de Carlsbad, puis celles sulphureuses de Bade près de Vienne, pouvoient seules lever un si puissant obstacle. Elles furent administrées successivement, et la malade revint de ce voyage, plus légère, le ventre plus libre, la tête moins douloureuse, et la peau, habituellement sèche, portée à la transpiration. Mais les règles n'en furent point rétablies, et le lait continuoit à se sécréter dans les seins.

L'hiver suivant, en rappelant tous les symptômes, y joignit celui, jusqu'alors inconnu, d'une affection urticaire, que le plus léger sentiment de froid faisoit paroître. Elle s'accompagnoit d'une démangeaison insupportable, d'un sentiment de brûlure, que la chaleur faisoit disparoître. J'ai vu moi-même ces échauboulures couvrir tout le corps, sans excepter la face, et s'effacer, aussitôt que la personne entroit dans une chambre chaude. Cette éruption pouvoit se renou-

veler maintes fois dans le jour; il suffisoit de la ventilation des vêtemens par la marche dans la chambre, pour la développer, et renouveler cette espèce de supplice.

Je soupçonnai, comme cause de ce dernier symptôme, la métastase de l'humeur laiteuse sur l'organe cutané. Je fondois cette présomption sur une diminution visible de la sécrétion du lait dans les seins. Ce transport pouvoit être l'effet des eaux sulphureuses, fortement excitatives du système cutané. Je pensai faire quelque chose d'utile à la malade, en plaçant sur un des bras une fontanelle qui, en concentrant sur un seul point ces phlogoses successives de toute la peau, devoit opérer une révulsion de l'humeur laiteuse. Ce conseil, suivi de succès, fut le dernier que je donnai, un autre médecin m'ayant succédé. Une année s'écoula, pendant laquelle cette dame fit beaucoup de remèdes, prit des eaux minérales artificielles, le tout sans le moindre succès. Rappelé de nouveau, je trouvai la malade dans l'état suivant.

Les maux de tête sont plus violens, les migraines plus fréquentes, le tintement des oreilles augmenté. La digestion, lente, pénible, accompagnée de ballonnement du ventre, qui commence après les premières cuillerées de soupe ; la face rougit, et les vents sortent par le haut ; un frisson continuel l'accompagne, qui ne finit que vers le soir. Le sommeil agité, de la pesanteur au réveil, brisure de membres. La soif ne

désempare pas. Les selles sont rares, dures, suivies de douleur à l'anus. Quelquefois elles sont teintes de sang hémorroïdal. La malade eut pris son parti sur toutes ces incommodités, pourvu que les démangeaisons et éruptions eussent pû lui être enlevées. Elle bornoit là toute son exigeance de la science médicale. Elle accepta la proposition d'une cure homéopathique. En voici la relation.

Traitement homéopathique.

Après quelques jours du régime propre à l'Homéopathie, la malade reçut une fraction sextillionième de la noix vomique, dont les symptômes propres couvroient la plupart de ceux que je viens de décrire. (voyez la matière médicale pure de Hahnemann) Après une légère et courte aggravation, les accidens de l'organe digestif se dissipèrent peu à peu, et les digestions s'améliorèrent sensiblement. Le sommeil, surtout, se ressentit de cette salutaire influence. Le lever devint facile et gai, et le ventre plus libre. Ce remède fut répété jusques à trois fois, aux distances indiquées par l'expérience, et quand il ne resta plus de la maladie que le symptôme des éruptions, je cherchai un médicament, qui répondit à ce phénomène morbifique. La *bryone* me l'ayant offert, je l'administrai avec les précautions suivantes, dont l'objet étoit de faire ressortir la vertu éminente que possède cette substance, de produire sur l'homme sain des éruptions de la même nature.

La malade dut se tenir dans une chambre très chaude, et ne point en sortir de quelques jours. On se rappèle que l'impression du froid donnoit lieu au retour de l'éruption. Il falloit en éloigner l'influence, pour mieux remarquer les effets du remède. Ils furent tels que ce remède me les avoit promis. Dans cette température élevée, la malade reçut ses ébullitions et démangeaisons, au même degré qu'elle les ressentoit sous l'influence du froid. Cette maladie, que l'Homéopathie appèle médicinale, fut de peu de durée. Le troisième jour, tout avoit disparu; et le quatrième, je conseillai à la malade de tenter une promenade en plein air. Je ne dois pas oublier de dire que le froid étoit, ce jour, à huit degrés du thermomètre de Réaumur. L'épreuve devoit être décisive, et le fut en effet. La peau ne donna à la vue, et au sentiment, aucun signe éruptif. Je laissai agir le spécifique durant dix jours, terme de la durée d'action de ses petites doses. Il lui fut rendu à divers reprises, de sorte que cette cure comprit l'espace de plusieurs semaines.

Il ne restoit, pour parfaire mon entreprise, qu'à restituer à la personne le flux menstruel. Mais vainement j'ai mis à contribution les ressources les mieux éprouvées de l'Homéopathie. La révolution ordinaire à l'organisme féminin, paroît avoir, pour cette dame, anticipé son époque accoutumée. Cet événement n'est pas extrêmement rare.

A cela près, cette cure satisfit la personne qui en

fut le sujet. Elle contenta moins son médecin, instruit de l'importance du flux menstruel, dans le système de santé des femmes, *remanente causa, renovatur effectus.* Il y a imminence de recidive, en face de cette suppression, à l'influence de laquelle la vie du grand monde, auquel cette dame appartient, ne tardera pas de réunir ses influences imitatrices, fortifiées du pouvoir de l'habitude.

Il seroit difficile de trouver un exemple plus frappant d'une maladie immatérielle, et qui porte plus clairement le caractère du désaccord de la dynamique humaine! dans ce dernier fait de l'enlèvement des symptômes cutanés, où sont les évacuations regardées comme signes conditionnels de la guérison? Il a suffi de la substitution d'une éruption identique, pour opérer la cure.

Il est essentiel de remarquer que les symptômes de la maladie naturelle n'étoient point apparens, lorsque la bryone produisit les siens, autrement on pourroit confondre l'action de la maladie avec celle du médicament, et prendre l'une pour l'autre. Les symptômes du remède paroissent seuls, isolés, mais d'une espèce parfaitement identique. La nature, qui peut recevoir, mais qui ne peut conserver à la fois deux impressions semblables, fait son choix, qui tombe toujours sur la plus forte. Le désaccord primitif est remplacé par le désaccord produit par le médicament, désaccord auquel succède bientôt, en vertu d'une loi aussi an-

cienne que l'organisme humain, un état entièrement opposé à l'état primitif, je veux dire, l'effet consécutif, ou réaction de la nature, qui, dans tous les tems, fit toujours succéder la constipation à la diarrhée, la sensation de chaleur à celle du froid, en un mot, le collapsus du corps et de l'ame, aux exaltatious dont l'ame et le corps peuvent être frappés.

Observation deuxième.

Un Officier supérieur de l'armée Russe, d'une constitution délicate, nerveuse, caractère sérieux, mélancolique, contracta, il y a huit ans, un fort refroidissement qui lui attaqua le côté droit du corps, en manière d'hémiplégie. Il en fut traité et guéri, mais resta, depuis ce tems, valétudinaire. Son humeur devint atrabilaire. Le plaisir, la joie, la société, le mouvement, tout lui devint odieux. Rien ne lui plaisoit que la solitude. Il redemanda les secours de la médecine, qui, avec raison, chercha les principes de son mal dans les hypocondres qui étoient douloureux, dans la constipation, qui devint le symptôme caractéristique de la maladie.

Un traitement raisonné fut commencé, dont les eaux de Carlsbad firent la terminaison. Il en résulta un soulagement, qui disparut à l'approche de l'hiver suivant. D'autres médecins furent chargés de la santé du malade, lesquels, après avoir répété ce qui avoit été fait par leurs prédécesseurs, envoyèrent, l'été suivant, le malade prendre les bains de mer. Même insuccès que

l'année précédente. L'hiver ramena tous ses maux, avec un degré de plus de gravité. Alors des spasmes, de la nature de ceux qui sont propres aux femmes hystériques, vinrent rendre ce malade plus malheureux encore. Il passa ainsi une année, abandonné à la nature, à quelques pilulles près, sans l'usage desquelles il ne pouvoit obtenir la liberté du ventre. Il étoit aussi pourvu de gouttes de castor, dont il usoit dans ses paroxysmes hystériques. Peu-à-peu il perdit l'aisance des fonctions intellectuelles. La lecture, l'écriture lui devenoient tous les jours plus difficiles. Dans cet état, il alla consulter les professeurs d'une académie célèbre en Pologne. Ce conseil médical, après l'avoir scrupuleusement examiné, soupçonna un vice organique dans l'intestin *coecum*, auquel le malade rapportoit une douleur constante et ancienne. Le traitement fut calqué sur cette supposition. Après avoir tenté vainement de vaincre cette prétendue inflammation latente, ils finirent, pour prolonger les jours du malade, par ouvrir une large fontanelle dans l'épaisseur des tégumens, qui répondoient au siège de cette inflammation. L'usage des eaux artificielles de Carlsbad lui fut également conseillé. Le malade les but pendant un mois. Rentré chez lui, il y passa un an, dans un état de langueur, qui faisoit gémir ses amis. Il y seroit peut-être encore, si la rentrée de son chef au quartier général, de cet Officier général à qui l'Homéopathie venoit de rendre un service éminent, n'eut, en ranimant son

espoir, inspiré à cet homme vraiment malheureux, le désir de tenter encore une fois sa guérison. Muni d'une lettre de recommandation de ce chef, dont la nature de son service lui avoit acquis l'estime et l'amitié, il arrive à Varsovie, m'apportant les maux dont je vais tracer le tableau.

Portrait de la maladie.

Foiblesse générale, pâleur extrême; l'oeil est cerné, éteint, la tête douloureuse, surtout du côté droit, dont l'oreille est assourdie par la continuité des tintemens. La bouche est sèche, mais la langue propre; absence de tout sentiment de soif. L'appétit est vif; c'est une sorte de faim canine, que le malade n'ose satisfaire. En effet, à peine a-t-il mangé quelques cuillerées de soupe, que son estomac se gonfle d'une manière démésurée et douloureuse. Alors la tête s'appésantit, les muscles du col se roidissent, la respiration devient gênée, la poitrine souffre, ainsi que l'épaule droite et le bras du même côté. L'humeur s'aigrit et devient colére; on diroit que le malade, en mangeant, fait une chose contre nature. Cet état dure quelques heures, après lesquelles il est remplacé par un affaissement du corps et de l'esprit, qui ressemble à la plus noire mélancolie. D'autres fois, sans aucun sujet de joie ni de chagrin, il se met à rire, ou à pleurer, d'une manière qui ressemble à la folie, ou au désespoir. Le plus heureux tems de sa vie est celui où il dort, quoique son sommeil soit troublé par des rêves sinistres,

où il se voit toujours près de tomber, et de périr dans l'eau. Un autre tourment est celui de ne pouvoir aller à la garderobe, sans un laxatif. Je lui ai entendu dire que, dans l'espace de plusieurs années, il avoit pris quelques milliers de lavemens. Il portoit constamment sur lui des pilulles et du castor, pour parer aux accidens qui le saisissoient à l'improviste. Tous les mois il sentoit empirer son état, à l'époque où il avoit coutume autrefois d'éprouver un flux hémorroïdal, supprimé depuis longtems. Un sentiment de froid étoit permanent aux quatre extrémités, et jamais une sueur bienfaisante ne les humectoit. Les urines étoient abondantes, mais aqueuses. La soif ne le tourmentoit pas. Il buvoit peu, parce que ses alimens devoient toujours être liquides; sa maigreur étoit telle, que de la main on pouvoit suivre et compter les cellulles de l'intestin colon, rempli de matières dures, échelonnées dans le trajet demi-circulaire de cet intestin. Les vents, incarcérés, y causoient des douleurs insupportables. Jamais il ne s'est présenté à moi une occasion plus propre de reconnoître l'union sympathique de l'organe digestif avec les divers systèmes de l'organisme. Selon que telle ou telle partie du tube intestinal souffroit, on pouvoit voir telle ou telle région de la tête, du col, de la poitrine et des extrémités, donner successivement des signes d'une douleur partagée, qui commençoit, s'accroissoit, et diminuoit avec la douleur mère de toutes ces douleurs sympathiques. Quand la

selle, provoquée par l'artifice, arrivoit, elle laissoit après elle des cuissons à l'anus, et causoit des élancemens dans le *rectum*. Le caractère du malade, aigri par les tourmens, étoit, de sa nature, doux, angélique. Telle est l'image fidèle des maux dont il venoit me demander la délivrance.

Traitement.

Les couleurs de ce tableau ne laissent pas le lecteur dans l'hésitation sur le nom à donner à la maladie. Cette affection profondément nerveuse pouvoit-elle, après une aussi longue durée, n'être encore qu'un désordre dynamique? on ne pouvoit raisonnablement l'espérer. Les causes matérielles secondaires n'avoient-elles pas usurpé le premier rôle, et quelque lésion organique n'avoit-elle pas rendu le mode pathologique indestructible? C'est ce qu'avoient pensé, avec beaucoup de vraisemblance, les médecins derniers, qui n'avoient prescrit qu'une cure palliative. Devois-je recommencer ce qui avoit, tant de fois déjà, été pratiqué sans succès? la médecine homœopathique avoit-elle quelque service à rendre à celui qui l'imploroit comme une dernière ressource? j'osai donner au malade un espoir que je ne partageois pas. On ne sauroit nous faire un crime de ce mensonge officieux. Le désespoir enchaîne la vie, en la concentrant dans les profondeurs de l'organisme; l'espérance, en la déliant, la fait rayonner à la surface. L'ame le disputoit au corps, en souffrances. C'est à cette dernière que j'adressai cette as-

surance hasardée. Son but étoit de rendre le diagnostic plus lucide, en isolant l'affection physique des influences morales. Après un régime de quelques jours, le malade prit, pour premier remède, la pulsatille, comme répondant le mieux aux symptômes hémorroïdaux, à l'absence de la soif, à son caractère originairement doux. Il convenoit également à l'aggravation des symptômes, marquée vers le soir, ainsi qu'à l'extrême sensibilité au froid. La fraction douxième, c'est-à-dire, le quadrillion de la goutte primitive du suc de cette plante, fut administrée.

Résultat.

Le malade passa 24 heures sans éprouver aucun effet du remède. Le lendemain, à l'heure précise où il l'avoit pris, il fut saisi d'un frisson qui l'obligea de se coucher. Le ventre se tendit, les vents s'échappèrent par haut et par bas, et quelques heures plus tard, il parut une selle, qui écorcha l'anus. Elle fut suivie d'une petite hémorragie hémorroïdale, qui calma soudain tous les symptômes. Le malade tressailloit d'une joie, que je partageai bien vivement.

Je regardai cet événement comme un commencement de solution du problême médical que j'avois à résoudre. La pulsatille ayant une durée d'action assez longue, j'employai quelques jours à la contemplation de ses effets. Les évacuations alvines, qui se répétèrent tous les jours, s'arrêtèrent le 6e, sans qu'on put accuser le malade de la plus légère faute contre le ré-

gime. C'étoit le bon plaisir de la nature. Avec la constipation, les symptômes reprirent leur gravité. La digestion et le sommeil seulement, restèrent fidèles au malade; la peau avoit perdu sa sécheresse, comme aussi les membres avoient repris de la chaleur. C'étoit avoir beaucoup gâgné déjà.

Comme les symptômes psychologiques balançoient les symptômes physiques, j'avois besoin d'un remède qui couvrit les uns et les autres. Jè le trouvai dans l'ellébore blanc. Le chapître des symptômes propres à ce remède, renferme, du côté de l'ame, la foiblesse de mémoire, celle du jugement, l'absence momentanée des idées, les alternatives de joie, de chagrin, celles du calme et de l'agitation; du côté du corps, l'étourdissement, le vertige, le tintement d'oreilles, les étincelles et points noirs, qui passent devant les yeux, puis encore la roideur des muscles du col, la chaleur de la poitrine, les élancemens et démangeaisons dans différentes parties du corps, enfin le ballonnement et la constipation. Une très petite goutte de la fraction quadrillionième de la teinture spiritueuse de cette substance me parut suffisante, et mesurée sur l'excessive susceptibilité du malade.

Cette fois le remède opéra plus promptement. Tous les symptômes s'aggravèrent subitement, hormis la constipation, qui céda peu d'heures après, et ramena le calme. Cet événement confirma ma présomption, que toute la maladie étoit originaire du bas ventre,

où les purgatifs exercoient depuis longtems le pouvoir de la nature.

Il étoit bien essentiel de conserver le retour journalier de cette fonction rétablie par l'ellébore, dont la durée d'action n'est que de quelques jours. Cette action épuisée, voyant la tendance de l'organisme à revenir à ses habitudes vicieuses, je revins à la pulsatille, qui cadroit toujours avec l'essence des symptômes qui subsistoient encore, malgré la diminution de leur gravité. Même aggravation, même soulagement. Le remède prolongea cette fois son action jusqu'à douze jours, pendant la durée desquels le malade eut sa selle chaque jour, quelquefois teinte de sang. L'appétit étoit redevenu naturel. Les forces se remontoient, le sommeil étoit tranquille. La digestion seulement, ramenoit encore le gonflement du ventre, avec lui une réminiscence des accidens que j'ai dit plus haut être liés avec cette fonction.

Après l'épuisement de l'action de la pulsatille, je remarquai de nouveau la propension du ventre à se resserrer. La pulsatille devoit être remplacée par un remède qui répondit, mieux qu'elle encore, à ce reste de maladie. Je trouvai sa copie dans les propriétés du *menyantes trifolium*, dont je donnai une goutte pure sans division. L'effet en fut heureux. Depuis ce moment le ventre a conservé sa liberté, et cet officier jouit de toute la santé dont on est susceptible, lorsque

l'organisme a éprouvé une altération aussi longue que profonde.

C'est au sein d'un hiver rigoureux, que cette cure a été opérée. Aujourd'hui cet excellent officier, qui fuyoit la société qu'il ne peut qu'orner, la recherche. Il a repris son service, pour lequel la restauration de l'organe intellectuel lui a rendu sa précédente aptitude.

Je m'abstiendrai de toute espèce de réflexions sur ce fait extraordinaire; le lecteur les fera lui-même. Puissent-elles le convaincre de cette vérité fondamentale: que le principe de notre vie est une autocratie; que lui seul peut ordonner et exécuter ses propres arrêts; que toute puissance médicinale qui heurte ses loix, ne peut que bouleverser l'organisme, et y introduire l'anarchie. Elle régnoit en maître dans l'économie animale dont j'ai fait le portrait. On y a vu qu'aucune fonction n'étoit en harmonie avec une autre. Les ressorts avoient été forcés, tendus au delà de leur élasticité. Delà, une dissonance générale; aucune corde ne vibroit dans son ton naturel. Je doute que le sujet de cette observation puisse jamais redevenir un homme fort; mais l'état où l'a replacé l'Homéopathie, est le paradis, comparé à l'enfer de ses souffrances.

Observation troisième.

Un officier supérieur de l'armée Polonoise, âgé de 40 ans, servoit, depuis 20 ans, avec distinction. Il fit la campagne de Russie en 1812, où il éprouva tous les

genres de misère. Il eut le malheur de se geler les pieds et les mains. Depuis cette époque, sa santé s'est dérangée notablement. Il menoit une vie languissante, lorsque dans le cours de la même année, une chûte de cheval, et un traitement antisiphilitique y portèrent un nouvel échec. Le foie s'obstrua, les hémorroïdes se formèrent, une fièvre lente s'empara de lui, et la maigreur, la consomption semblèrent devoir mettre fin à ses jours. Divers traitemens arrêtèrent la marche de ce dépérissement. Ils furent répétés chaque année dans la belle saison. En 1825 il lui fut conseillé de boire les eaux artificielles de Carlsbad. Elles lui firent un tel mal, qu'il retomba dans son premier état. En voici l'image fidèle.

Tableau de la maladie.

Fièvre lente, avec exacerbation le soir. La tête embarrassée, de continuels vertiges, quand il se baisse; il voit des étincelles et des points noirs entre les objets et son oeil. Les oreilles tintent, et par fois il entend des détonations. Au front, une douleur pesante, la face colorée, les joues brûlantes, la droite surtout. Cette chaleur de la face augmente le soir. Il lui semble quelquefois que sa figure se gonfle, et que ses tégumens sont tendus. D'autres fois la peau y perd le sentiment, au point de ne pas sentir le frottement de la main. La langue propre, d'un rouge vif, mais habituellement sèche. Le goût est constamment acide. Il éprouve des renvois de même nature. L'appétit est vif,

mais il redoute de manger, pour éviter le gonflement et les crampes de l'estomac, qui accompagnent la digestion; après le repas, son humeur devient morose, colère. Il suffit d'un verre d'eau, pour produire ce phénomène. La nuit, le jour, à tous les instans, les hypocondres sont tendus, douloureux. Il y éprouve des élancemens, surtout dans le droit, et ces douleurs vont se perdre dans le dos et les reins. Point d'évacuation du ventre, sans le secours d'un lavement. Cette constipation dure depuis quelques années. Les urines sont alternativement, ou limpides et abondantes, ou rares et très rouges, avec sédiment. Sa marche est lente, et gênée par la roideur des mouvemens du bassin et des extrémités inférieures. Il ressent dans ces dernières un froid habituel, mêlé de picotemens. Rien ne peut les réchauffer que le lit, où elles deviennent brûlantes. Les extrémités supérieures sont affectées d'un sentiment de chaleur incommode; le malade y éprouve des élancemens, et des saccades convulsives. La peau habituellement sèche; la respiration est courte, gênée par la pression des vents de bas en haut, refoulant le diaphragme. Ces symptômes sont plus marqués depuis le réveil jusque vers le milieu de la journée, tandis qu'ils semblent relâcher un peu vers le soir. Il ressent fréquemment dans le jour l'envie de dormir, et n'ose s'y livrer, le sommeil de la journée aggravant son mal être. Est-il couché le soir, il a la plus grande peine à s'endormir;

le sommeil est agité par des rêves effrayans. La soif est vive, surtout le matin où il éprouve, avant son lever, une telle lassitude, qu'il a de la peine à se lever. Au premier mouvement pour sortir de son lit, la tête lui tourne ; il ne sauroit se baisser sans s'exposer à tomber. Le caractère du malade, naturellement vif et emporté, est inquiet, soucieux, et s'est aigri au point d'être insupportable à lui-même.

Traitement.

C'est au tems que je traitois le malade précédent, que je donnois des soins à celui-ci. Une grande analogie dans les causes occasionnelles, comme dans celles efficientes, rapprochoit à mes yeux ces deux maladies. Aussi l'allopathie les confondit-elle dans un même traitement ; les effets en furent les mêmes. Le cachet de l'incurabilité fut, par elle, imprimé aux deux malades. J'eusse confirmé, sans doute, ce double arrêt, si je n'eusse pas connu l'Homéopathie.

Un des avantages de cette méthode curative, est de ne jamais désespérer du malade, tant que l'économie animale n'est point organiquement lézée. Si cette doctrine ne sauroit, mieux que l'allopathie, triompher d'une lésion organique, du moins jouit-elle, dans sa prudence, du privilège de ne pouvoir la faire naître. C'est beaucoup de n'être point nuisible, quand on ne sauroit être utile. *Sed si non prodest, saltem non noceat*, a dit le Père de la médecine.

J'oubliai la similitude des ces deux maladies entr'elles,

pour chercher celle qu'elles pouvoient présenter avec les maladies médicinales. Ce dernier malade auroit, comme le premier, reçu la pulsatille, si la nature n'avoit tranché la différence qui séparoit leur caractère. Elle étoit immense, le premier étant un ange de douceur, le second, un homme irritable, facile à blesser. Ce point différenciel devint le régulateur de mon diagnostic. La noix vomique, dont les symptômes ont beaucoup de ressemblance avec ceux de la pulsatille, obtint sur ce dernier remède une préférence fondée sur l'état de l'ame et la présence de la soif, qui manquoit chez le premier malade. Il étoit important de bien ménager la susceptibilité de l'organisme, dont j'allois augmenter la souffrance. Un décillionième de la teinture de noix vomique fut tout ce que j'osai me permettre. L'action en fut marquée douloureusement, tant l'organisme étoit impressionnable.

Il suffit de quelques expériences faites dans l'esprit de la doctrine homéopathique, pour appercevoir que le premier bienfait du remède, après avoir aggravé légèrement la situation du malade, est de lui offrir une compensation dans un sommeil bienfaisant, dont ses maux le privent presque toujours. Après avoir dormi quelques heures d'un sommeil tranquille, accompagné d'une moiteur à la peau, inconnue au malade depuis longtems, il éprouva au réveil, une évacuation, difficile, à la vérité, mais abondante, de matières noires et dures. La nuit suivante, moins paisible, ne fut pas

sans sommeil, qui fut également accompagné et suivi de sueur. Dès ce moment toutes les douleurs se calmèrent et la chaleur vint remplacer le sentiment incommode de froid, dont les extrémités inférieures étoient frappées. Le troisième jour, la selle ayant manqué, je n'osai me permettre de troubler l'action du remède. J'attendis, malgré les vives douleurs que le malade ressentoit dans le bas ventre. J'en fus récompensé par l'arrivée d'une espèce de diarrhée critique, que le malade éprouva le quatrième jour. Les matières étoient mêlées de sang, ce qui dégorgea la veine porte, le foie et toutes les dépendances de ce système. Depuis cette crise, les digestions se sont rétablies, et avec elles, les forces. Un peu de gaieté est, avec l'espoir, rentrée dans l'ame du malade. Il passa quelques jours encore à goûter délicieusement ce relâche à son mal, mais le huitième, l'amélioration cessa d'avancer, parce que le remède avoit cessé d'agir. Je le lui rendis en même dose, même effet. Mais cette fois le soulagement fut plus durable. Après quelques jours d'amendement marqué, je fis un relevé nouveau des symptômes, dont suit le tableau.

Une pesanteur constante devant le front: de la sécheresse à la bouche, la langue propre; le goût est acide, quelquefois le soda se fait sentir; la joue droite plus rouge que la gauche. L'hypocondre droit, seul est douloureux. L'épigastre est sensible au toucher. Des tranchées, de tems à autre, tourmentent quelques régions

du ventre. Celle du sacrum est gênée et engourdie. La marche en est rendue lente et difficile. L'appétit trop vif, en raison de la foiblesse de l'estomac; le malade se plaint toujours d'avoir trop mangé, quelque soit sa modération. Les vents passent difficilement par le bas, et sont d'une odeur infecte. Le sommeil toujours fatigué par des rêves effrayans, mais le ventre fait mieux ses fonctions, et l'humeur du malade n'est plus colère que par accès.

L'ellébore blanc couvrant une bonne partie de ces symptômes, et répondant surtout à l'état de l'ame, fut administré à la foible dose de la quadrillionième partie de la goutte primitive. Son premier effet fut de réjouir l'ame, de calmer le sentiment de la faim. Le deuxième jour, les selles redevinrent sanguinolentes, ce qui soulagea l'hypocondre, et fit pâlir la face. Mais le ventre restoit tendu, se gonflant toujours après le repas; ce symptôme ramenoit celui de la roideur des muscles du col et de la nuque. L'atonie régnoit dans tout l'organe digestif, réunie à d'opiniâtres engorgemens. La flatulence n'abandonnoit pas l'estomac. Pour combattre efficacement ces symptômes, je fis choix du treffle d'eau, dont je donnai une goutte pure. L'effet en fut miraculeux. Au chapître des symptômes de ce remède, on trouve l'image de ceux que j'attaquois. La tête devint plus libre, le ventre plus souple, et les selles encore plus régulières. Je laissai agir ce remède pendant une semaine. Mais toujours l'hypocondre droit

restoit souffrant, les reins chargés, et le mouvement du tronc sur le bassin, gêné et douloureux.

L'opiniâtreté de ces derniers symptômes ne me laissoit plus de doute sur l'existence d'une ancienne et forte obstruction de l'organe du foie. La noix vomique et le mercure noir de Hahnemann devoient résoudre ce problème. Je rendis au malade le premier remède, et l'alternai avec le second, en observant de laisser à chacun d'eux toute la durée de son action. Ces deux médicamens, si appropriés à la nature de ce mal, par la similitude de leurs symptômes, n'eurent d'autres effets que de régulariser la digestion et les évacuations, laissant l'hypocondre dans son état douloureux.

A cela près, le major jouit d'une santé passable. Il est vraisemblable que cette infirmité doit se rapporter à la chûte de cheval que cet officier fit quelque années auparavant, laquelle fut suivie immédiatement de ce symptôme, qui se rendit permanent. Une inflammation adhésive pourroit en expliquer la naissance et la durée.

Après ces deux faits mémorables, voudra-t-on s'obstiner encore à rendre la liberté du ventre, exclusivement par les fondans et les laxatifs? On a vu manquer ici tout le bien qu'on en attendoit, et sortir de leur usage tout le mal, que l'on ne craint pas assez.

Sans doute, il est des tempéramens, de leur nature, enclins à la constipation. Mais il en est bien davantage qui sont vicieusement tournés vers cette incom-

modité, par les usages et situations de la société. Le repos, le travail de cabinet, l'abus des épices, des spiritueux, chez des personnes, par goût ou par état sédentaires, les excès de la table, qui amènent la nécessité des purgatifs, le sentiment de soulagement momentané dû à leur usage, telles sont les causes les plus ordinaires de la paresse du ventre, qui ne demande qu'à remplir ses fonctions.

Mais il est plus facile de prendre des pilulles, que de supprimer une jouissance. C'est ainsi que se forme le noyau de ces affections indéfinissables, connues sous le nom d'affections nerveuses, dont nos médecins à l'eau rose parviennent à faire, à force de palliatifs, des maladies incurables.

On a vu comment l'Homéopathie est parvenue à débrouiller le cahos d'une semblable existence, qui ressemble bien plutôt à une mort de détail. Cette cure, toute imparfaite qu'elle est, montre combien longtems une affection peut conserver son caractère dynamique, en dépit des foyers matériels, que doivent engendrer des organes qui sécrètent vicieusement leurs sucs. C'est toujours à ces derniers qu'on adresse le médicament, sans égard au trouble dynamique qui les produit. On les évacue, il est vrai, mais avec quelle célérité ne les voit-on pas se reproduire? le désaccord en est nécessairement augmenté, car la méthode évacuante est, par excellence, une méthode énantiopathique, c'est-à-dire, que l'effet secondaire du remède n'étant que la

maladie elle même, il est inévitable qu'il succède à l'effet primitif, en d'autres termes, que la maladie naturelle reparoisse, aussitôt que la maladie médicinale, qui lui est opposée, a disparu, ce que l'on voit presque toujours arriver.

Ces assertions, si victorieusement démontrées dans les observations précédentes, ne sont point exclusives de tout procédé médical d'évacuation. L'auteur de l'organon a, sans doute, porté trop loin la puissance de sa loi de guérison, lorsqu'il a prétendu que la méthode évacuante étoit d'une inutilité absolue. C'étoit, en d'autres termes, prononcer que les maladies, originairement, peut-être, toutes dynamiques, conservent ce type originel, pur et sans mélange de complication. Je suis loin de le penser.

Combien de fois n'arrive-t-il pas que la cause occasionnelle qui a désaccordé l'organisme, coincide, par la continuité de sa présence souvent non apperçue, et de son action pathogénétique, avec le désaccord lui même, pour l'entretenir, et même l'augmenter! C'est ce que l'on voit dans l'indigestion, où la présence des alimens, que refuse de digérer l'estomac, comme de les rejeter, aggrave souvent le mal, au point de faire craindre une apoplexie. A quelle méthode donnerons-nous, dans ce cas, une juste préférence?

Comme on voit le médecin homéopathe commencer par extraire de l'oeil le corps étranger, avant de combattre l'inflammation que sa présence a détermi-

née, de même aussi ne peut-il se dispenser, pour être conséquent à ses principes, d'extraire du ventricule, le corps irritant qui sans cesse le désaccorde, pour enlever ensuite les symptômes de ce désaccord, s'il arrive que le vomissement ne les ait pas fait disparoître.

De cette concession il n'y a rien à induire contre une doctrine qui n'en reste pas moins le vrai mode de guérison, le plus simple, le plus souvent réclamé par la nature. Rien n'est indépendant dans la création, si ce n'est son Auteur. Toute existence a ses conditions. C'en est une pour l'Homéopathie, d'éloigner de son malade toutes les influences nuisibles. Non seulement elle soustrait l'homme extérieur aux influences qui distraieroient l'organisme de l'impression de son remède, mais elle pénètre jusques à la surface interne, c'est-à-dire, jusqu'à l'homme intérieur, pour éliminer les substances hétérogènes, (qu'elles soient causes ou effets), isoler ainsi le principe de vie, et le mettre en rapport exclusif avec la puissance médicinale qui doit lui restituer son harmonie.

Observation quatrième.

Une femme de 30 ans, constitution sanguine, forte, endurcie au travail et au froid dans lequel elle est née, étant originaire de la Finlande, avoit, au sein de la vie la plus dure, atteint sa vingt cinquième année, sans avoir jamais essuyé la moindre maladie. Blanchisseuse par état, elle avoit, dans toutes les saisons et par toutes

les températures, chaque jour les pieds et les mains dans l'eau, tantôt froide, tantôt chaude. Cette belle santé fut dérangée d'une manière notable par un rhumatisme qui s'empara des deux jambes jusqu'au dessus du genou. Longtems la malade, refusant le secours de l'art, se borna à l'usage des remèdes domestiques. Lassée de souffrir, elle demanda mes soins, ou plutôt, désiroit avoir mon opinion sur la valeur d'un moyen de guérison proposé par ses amis. C'étoit l'application de la laine brute et grasse d'un mouton, tondu à cette fin, sur les parties souffrantes, laquelle devoit être recouverte d'une toile cirée. Quoique souvent j'en aye vû d'heureux effets en pareil cas, je proposai de surseoir à l'emploi de ce moyen, pour ŷ revenir, si un traitement méthodique que j'offris et qu'on accepta, n'amenoit la guérison, si vivement désirée. J'y employai toute ma science. Le résultat fut, après un mois de soins, d'avoir adouci le mal. Il fallut bien alors céder aux instances de la malade et de ses entours, au sujet de la cure empirique dont je viens de parler.

Tableau de la maladie.

Les deux jambes sont également douloureuses. La malade y éprouve des tiraillemens, des élancemens, plus fatigans la nuit que le jour. La marche est impossible, le mouvement aggrave les douleurs. L'oedême affecte le tissu cellulaire depuis les orteils jusqu'au dessus du genou. Cet état est accompagné d'une sensation de froid permanente. Les vésicatoires, les

onctions, les fumigations, aidées des remèdes internes de la classe des altérans, évacuans, sudorifiques, n'eurent d'autre effet que de pallier le mal. C'est sur ces parties que fut appliquée la laine sâle et grasse du mouton. J'assistai au placement de cet appareil, dont j'étois curieux d'observer les effets.

Phénomènes curatifs.

Quelques heures après cette application, la malade ressentit à la peau des parties souffrantes une démangeaison qui ne tarda pas de dégénérer en chaleur mordante. Sa patience à supporter ces nouveaux symptômes, n'alla pas au delà d'une heure. L'appareil fut levé, et les jambes montrèrent une éruption du genre miliaire, sur un fond rosé. On replaca l'appareil, mais cette fois, c'est la toile cirée qui fut posée immédiatement sur la peau, et la laine par dessus. Force fut au médecin femelle, qui dirigeoit cette cure, de relever de nouveau l'appareil au bout d'une heure. La malade disoit avoir les deux jambes dans l'eau. En effet, la sueur, qui ne pouvoit percer la toile cirée, s'écouloit au bas des jambes, au défaut de l'appareil. La rougeur avoit disparu, avec elle l'éruption, et la peau étoit couverte de sueur. Ce n'est pas sans un soulagement marqué, que cette évacuation avoit eu lieu. L'appareil fut replacé et relevé à diverses reprises encore, jusqu'à ce qu'il cessa d'exciter la sueur. Alors la laine reprit sa première place, et la toile cirée la seconde. Même effet qu'après la première application; seulement

il se montra plus tard. La rougeur, l'éruption reparurent, suivies également de la sueur. J'ai compté six applications alternatives de la laine et de la toile cirée, après lesquelles la maladie se trouva enlevée, sans l'aide d'aucun secours intérieur.

Ce succès brillant, dont je fus témoin, me mit mal avec moi-même, un peu plus mal encore avec une science qui veut tout expliquer, et reçoit quelquefois de dures leçons de l'empirisme le plus grossier. La personne dont il est question, jouit de la meilleure santé pendant le cours de trois années, après lesquelles les mêmes causes firent renaître les mêmes effets.

Portrait de la récidive.

Mêmes symptômes que la première fois, mais avec plus de violence. Il ne manquoit que l'enflûre, qui, cette fois, n'accompagna pas le rhumatisme. Point d'appétit, point de soif; les fonctions du ventre étoient régulières. Le sommeil n'eut point manqué, si les douleurs, qui s'exaspéroient le soir et la nuit, eussent permis à la malade de le goûter. Elles étoient déchirantes, et les accès se répétoient à diverses reprises, arrachant des cris à la malade. Nonobstant cet état de souffrance, le caractère conservoit sa patience et sa résignation naturelle.

Traitement.

Je n'hésitai point de renouveler la cure que j'avois vu réussir avec autant de promptitude que de bon-

heur. Je procédai sans délai à l'application de l'appareil qui avoit été si héroïque. Mais la nature en avoit décidé autrement. Il y eut palliation, et la maladie résista opiniâtrément à une application qui dura quelques jours. La peau ne s'humecta point. Elle devenoit brûlante, mais restoit sèche. Il me fallut renoncer à ce moyen de guérison.

Cette fois je fus trompé par l'analogie. Avec la doctrine homéopathique, on n'est point exposé à ces déceptions. Un remède vraiment spécifique, répondant à tous les symptômes caractéristiques, les enlève d'une manière certaine. Les deux maladies, malgré leur grande ressemblance, différoient néanmoins par l'absence, dans la dernière, du symptôme de l'enflûre. Je n'en avois tenu compte, comme il arrive si souvent dans là pratique ordinaire de l'art. Telle fut la cause du non succès du traitement. Force eut été à moi de revenir à la doctrine de l'école, dont j'avois eu à me louer si peu dans le traitement de la première maladie, si l'Homéopathie n'eut été là, pour m'offrir son secours. J'abandonnai donc la recherche de la cause interne, et l'analogie des maladies entr'elles, pour chercher une analogie beaucoup plus sûre, je veus dire, celle que les symptômes de la maladie pouvoient m'offrir avec les symptômes médicinaux.

Traitement homéopathique.

Le mercure noir de Hahnemann a la propriété de produire, dans les membres, des douleurs qui s'exas-

pèrent le soir et la nuit. Il ôte l'appétit et le sommeil; il frappe d'engourdissement et de froid les parties qu'il dilacère. Voilà ce que l'on peut voir dans la matière médicale de cet auteur. Ce remède fut administré à la dose d'un dixmillième de grain, à six heures du matin, pour éviter la rencontre de son effet primitif avec le tems de l'exacerbation. Cette précaution n'empêcha pas que la nuit ne fut fort agitée. La malade étoit prévenue de cet accroissement de son mal, auquel elle espéroit, sur promesse, de voir succèder le soulagement. Elle ne fut point trompée dans son attente. Le matin il y eut intermission, et ses jambes, que n'avoit pu humecter l'appareil, étoient couvertes de moiteur. Cette crise se soutint pendant tout le jour; le soir, le paroxysme parut, mais il fut léger. La malade raconte que ses douleurs, dont le début fut très vif, se perdirent peu-à-peu dans un sentiment de démangeaison. Le lendemain au réveil, les jambes offroient l'éruption miliaire, que j'ai dit plus haut avoir été produite par l'appareil de la laine. Cet accès fut le dernier. Je laissai agir le remède pendant dix jours. Il maîtrisa toutes les douleurs, mais laissa après lui la roideur des tendons, des jarrets, l'engourdissement des jambes, et l'insensibilité dans les orteils. Le mercure avoit rempli toute son indication, et le reste de la maladie n'étoit plus de son ressort. Le *menispermum cocculus* se présentoit avec des phénomènes égaux à ceux qui restoient à combattre (voyez le chapître des

symptômes de cette substance). La quadrillionième partie de la goutte primitive fut administrée. Encore cette fois fis-je bien de prévenir la malade sur l'évènement. Quelques heures après avoir pris le remède, il lui sembla que ses genoux, ses jambes et ses pieds étoient paralysés. Elle ne sortit de cet état, que pour ressentir un fourmillement incommode, signe précurseur du réveil de la sensibilité de ces organes. Dès ce moment, la malade alla mieux de jour en jour, et le huitième, elle commença à marcher.

Observation cinquième.

Une fille de 30 ans, d'une constitution phlegmatique, foible, délicate, contracta au bras droit un rhumatisme, douloureux dans le principe, mais qui, à force de négligence et de répétition des causes qui l'avoient produit, devint de plus en plus grave, et finit, dans l'espace de trois ans, par rendre impossible, sans éprouver de vives douleurs, le mouvement de cette extrémité. La malade avoit, selon la coutume du peuple, employé divers moyens, qui soulageoient le mal. La maîtresse qu'elle servoit en qualité de femme de chambre, la voyant hors d'état de continuer son service, me pria de lui donner des soins.

Portrait de la maladie.

La malade rapportoit la naissance de son mal aux efforts qu'elle avoit faits, en tordant le linge qu'elle étoit chargée de laver. Elle dit avoir ressenti, il y a trois ans, une vive douleur qui du poignet s'étendit jusqu'à l'é-

paule. Longtems elle fut supportable, mais la réitération de ce travail l'entretint et l'augmenta. Le soir et dans la nuit, elle fatiguoit davantage. C'étoit une pesanteur, une compression qui de l'épaule s'étendoit le long du bras jusques aux doigts, qui en étoient engourdis au point de ne pouvoir saisir une aiguille. D'autres fois, lorsque l'atmosphère éprouvoit de grandes vicissitudes, la douleur se manifestoit par des élancemens et la sensation du froid dans toute l'extrémité. Tantôt, il paroissoit à la malade que son bras se gonfloit; tantôt, qu'il s'atrophioit. Ce dernier sentiment n'étoit point une illusion. Les deux bras mesurés selon leur épaisseur, il resta démontré que la partie souffrante étoit plus maigre que le bras sain. Il se joignoit à cette maladie les symptômes suivans. De la foiblesse, de la pâleur, des maux de tête, une écoulement de fleurs blanches, qu'elle éprouvoit depuis deux ans. L'appétit assez bon, absence de la soif, le caractère doux et patient.

Traitement.

Quoique je fusse loin de désespérer de la guérison de cette maladie avec les principes de l'école, je n'hésitai pas un instant de donner à l'Homéopathie la préférence sur la méthode ordinaire. Il y avoit du tems, de la douleur et des frais à éviter. Il en falloit moins pour autoriser cette prédilection. Ajouterai-je, que je voyois plus clair dans le parallèle des symptômes du mal et de ceux de nos remèdes éprouvés, que dans l'é-

tiologie scolastique? je négligeai donc l'à-peu-près, pour embrasser le certitude. Il étoit certain pour moi que la pulsatille a la propriété de produire sur l'homme sain des phénomènes pathologiques semblables à ceux que j'avois sous les yeux. Ce remède convient mieux au sexe féminin qu'au nôtre. Il produit la foiblesse, la pâleur, et remèdie aux pertes blanches. Il n'excite point la soif. Son action se fait sentir le soir et dans la nuit. Elle affecte l'ame d'une tristesse tendre, et porte aux larmes. Aucun remède ne répondoit mieux à tout ce que la maladie demandoit. Il fut administré à la dose de la quadrillionième partie de la goutte primitive.

Résultat.

La malade, qui prit son remède à 6 heures du matin, souffrit plus vivement le soir et la nuit, mais s'éveilla, le lendemain, soulagée, et le bras couvert de sueur. La nuit suivante, elle eut encore une légère exacerbation. Le 3me jour, l'amélioration étoit plus remarquable. Je laissai le remède achever son action, qui dure de 10 à 12. jours, et, comme il il restoit encore de la douleur dans l'articulation du poignet, me rappelant la cause occasionnelle de cette maladie, je songeai à *l'arnica*, si puissant dans les maux qui viennent de lésion mécanique.

Il y avoit longtems, sans doute, que la torsion du poignet avoit eu lieu. Dans les cas de cette nature, l'affection, pour avoir passé de l'état aigu à l'état chronique, ne perd pas toujours pour cela son caractère dyna-

mique. Bien que les symptômes primitifs du mal aient disparu, pour faire place à d'autres symptômes, le moûle des premiers est toujours là, voilé par les derniers. *L'arnica*, dans le cas présent, n'offroit qu'une foible similitude avec le symptôme qui avoit résisté. Il ne cadroit qu'avec les symptômes qui n'existoient plus. Il les fit reparoître, et leur disparition, après la fin de l'action du remède, fut suivi de l'enlèvement du symptôme rebelle, en apparence étranger.

On pourra m'objecter que j'ai fait ici un détour que j'eusse pu éviter, en administrant au commencement le remède que j'ai donné à la fin; que, les symptômes consécutifs n'étant que des symptômes de symptômes, ces derniers devoient fuir avec l'enlèvement de leur cause.

L'expérience contredit ce raisonnement, en démontrant la nullité, dans le principe, d'un remède efficace, lorsqu'il est placé à la terminaison. On doit se faire de ces symptômes consécutifs la même idée que nous nous faisons de ces foyers matériels, qui entravent la dynamique au point d'en arrêter le mouvement. Leur élimination rend de suite à la maladie sa physionomie primitive, et, la dynamique reprenant son action, le remède retrouve sa spécificité. Il en est de même ici, quoique la maladie soit immatérielle. De compliquée qu'elle étoit par l'addition de symptômes nouveaux, on a vu celle dont il est question, se simplifier au point de n'offrir plus qu'un symptôme unique, mais défiguré. Mis

en contact avec les symptômes purs du médicament, il se régénéra, en passant de la chronicité à l'acuité, et la curation en devint plus facile.

Observation sixième.

L'enfant âgé de deux ans, dont je vais parler, est loin de présenter une maladie difficile à guérir, mais on ne sauroit en rencontrer une plus dégoutante. C'est la suppuration de l'intérieur des oreilles, leur ulcération à la partie postérieure, avec écoulement d'une sanie infecte. Il avoit, de plus, les yeux chassieux, les paupières engorgées, et un larmoyement continuel, avec inflammation chronique de la conjonctive. A la faveur de ces fontanelles ouvertes par la nature, l'enfant jouissoit de la santé. On attribuoit cette maladie à deux nourrices malsaines, dont il avoit sucé le lait. Il se peut aussi que ses parens, qui étoient inconnus (car il fut livré par eux à la charité publique) ne fussent pas sains. Cette circonstance me fit, entre plusieurs médicamens analogues à ce mal, donner la préférence au mercure oxydule de Hahnemann. La trillionième partie d'un grain de ce métal suffit pour lui fermer les yeux pour 24 heures, pendant lesquelles les oreilles suppurèrent plus fortement que jamais. Je le vis, dans cette aggravation, pleurant et s'égratignant. Il fut consolé, caressé, bercé, jusqu'à ce que le sommeil vint endormir ses maux. Le lendemain au réveil, le petit malade étoit plus calme. Je le vis et trouvai les parties ulcérées, baignées dans la suppuration, remarquant, néanmoins, que l'o-

deur en étoit déjà corrigée. Cette amélioration augmenta de jour en jour, de sorte que le huitième jour, il ne restoit de la maladie que le gonflement des tarses et un peu de rougeur à la conjonctive. L'écoulement de l'oreille étoit tari le cinquième jour, et la partie postérieure de cet organe cicatrisée. Je laissai quelques jours encore le malade sous l'influence du remède, attendant que son action fut usée. Les deux symptômes ci-dessus ayant survécu à cette action, je les trouvai dessinés dans les phénomènes de la belladonna, d'ailleurs si efficace dans les affections de la tête et du système lymphatique dans l'enfance. Je donnai au malade la 30e division de la goutte de cette substance. Malgré l'infinie petitesse de cette dose, les deux symptômes devinrent plus vifs. Ce n'est que le troisième jour, que les paupières se dégonflèrent, et que la conjonctive commenca à se resserrer et à blanchir. Depuis ce moment la cure fit des progrès si rapides, que l'enfant, au bout de trois semaines, ne conservoit aucune trace de son mal. Il y a deux ans que cette cure est opérée, et ce petit garçon, alors rebut de la societé, en est devenu l'ornement, par la fraîcheur et la santé dont il jouit.

On vient de voir des écoulemens anciens, de matière purulente, se déssecher en quelques jours, et une santé solide et constante en être la suite. Il y a ici contradiction entre cet événement et l'opinion généralement admise, que ces exutoires naturels sont le plus souvent

nécessaires au maintien de la santé. Je l'ai moi même cru longtems, et les respectois, attendant patiemment que la nature en délivra les enfans, en leur faisant traverser les septénaires critiques des deux premiers âges de la vie. Jusqu'à la connoissance de la loi homéopathique, je n'osai croire à la possibilité d'une guérison semblable à celle que je viens de relater. Cette loi explique clairement la nature de la révolution qui caractérise ces époques remarquables, révolution dont le secret consiste dans une aggravation qui n'échappe à aucun de nous, et ne laisse pas de faire quelques victimes.

En effet, ce n'est pas en vain que l'organisme reste désaccordé pendant l'espace de quelques années; que les humeurs s'épuisent à fournir les matériaux de ces abondantes excrétions, et que les organes, qui en sont devenus les dégorgeoirs, s'affoiblissent et se décomposent! que de sourds, de borgnes et mêmes d'aveugles, n'a pas fait cette opinion! sans doute, il ne faut point interrompre ces écoulemens, tant que la source qui les entretient, n'est point tarie. Aussi les soumettoit-on à des traitemens dépurans, longs, et le plus souvent, infructueux. Cette inefficacité ne viendroit-elle pas de ce que nous les avons cru et croyons encore le produit de l'existence d'un vice dans les humeurs? nous aurions peut-être pu présumer que le plus souvent cette source prétendue n'est qu'imaginaire. Combien de fois, n'avons nous pas vu disparoître

ces affections à la suite d'un accès de fièvre scarlatine, et sans que cette suppression ait eu des suites fâcheuses ! mais nos préjugés étoient là, pour détourner nos yeux de la loi qui présidoit à ces guérisons subites. Cependant on convenoit que c'est à la maladie nouvelle qu'on les devoit. On lui faisoit l'honneur d'avoir purgé le sang, entraîné avec elle le vice humoral, qui faisoit les frais de ces écoulemens.

Mais ce peut-il bien que ce soit sur la partie matérielle de ces maladies que l'affection nouvelle, qui amène leur curation, influe et opère ? est-elle vraiment plus intelligible, cette neutralisation, ou évacuation du ferment, source de ces élaborations vicieuses, qu'il n'est concevable que le désaccord d'un organe, ou de tout un système d'organes, doit nécessairement, en dérangeant sa dynamique, altérer la sécrétion de leurs sucs, et les faire pécher en qualité ou en quantité, et que, aussi longtems que durera ce désaccord, aussi longtems les matières hétérogènes se formeront, abonderont dans l'organisme, dont la prévoyante nature a soin de le décharger, en les éloignant des centres de la vie organique, pour les rejeter sur les instrumens de la vie animale ?

Sans invoquer les principes de l'Homéopathie, avant même que cette doctrine ne fut connue, a t'-on pu raisonnablement croire que l'atôme mercuriel qui a occasionné une salivation longue et débilitante, soit toujours présent dans la masse du sang, qu'il con-

tinuera d'atténuer et de dissoudre, jusqu'à ce qu'il en soit éliminé, ou par les forces de la nature, ou par le foie de soufre, reconnu comme l'antidote du mercure?

Et cette prétention, que le même métal donné à doses infiniment petites, ne maîtrise le *cholera morbus* que par la neutralisation ou l'évacuation des sucs bilieux, est-elle plus raisonnable? n'est-il pas plus intelligible, que cette mince dose d'un remède, dont le propre est d'engendrer la diathèse appelée *bilescence*, ne guérit l'une et l'autre affection que parce que ce métal substitue ses symptômes aux symptômes qui caractérisent ces deux maladies, avec lesquelles la maladie mercurielle a tant de ressemblance?

Enfin, si la neutralisation ou l'évacuation sont indispensables à la guérison, comment expliquer celles que l'Homéopathie opère tous les jours avec des doses médicinales beaucoup trop petites, pour neutraliser ou évacuer des sucs, qui péchent autant par leur quantité que par leur acrimonie?

En 1824, une épidémie de *cholera morbus* se montra dans une contrée de l'Allemagne, où l'Homéopathie est en honneur. Un *vingtième* de Grain d'ypécacuhana suffit pour arrêter le vomissement qui signale l'invasion de ce mal, et la *dixmillième* fraction d'un grain de mercure oxydule n'étoit pas moins suffisante pour supprimer les évacuations alvines, avec elles, tous les symptômes qui les accompagnent. Voilà qui fournit

sujet à de graves méditations ! Quelque profondeur qu'y mirent les médecins qui traitèrent cette maladie, d'après les principes de l'école ancienne, ils ne purent arracher à la mort de nombreuses victimes, dispenser d'une longue convalescence les malades qu'ils sauvèrent, tandis que ceux qui furent traités homéopathiquement, se rétablirent promptement, et sans perte de forces.

Je me résume, et revenant à l'enfant qui suppuroit de tous les côtés de la tête, je demande si la nature n'a pas démontré dans cette cure, que l'opposition des symptômes semblables est fondée sur la véritable loi de guérison, ou plutôt, que la loi homéopathique n'est que cette opposition même ? on y a vu le mercure élever d'une manière notable l'inflammation et la suppuration, lesquelles se sont calmées et ont disparu en peu de jours, ne laissant après elles que la fraîcheur et la santé.

On ne fera pas, sans doute, à un trillionième de Grain de mercure l'honneur d'avoir neutralisé un ferment, encore moins celui de posséder une vertu purgative. La nature, elle-même, n'a opéré d'autre évacuation que celle qu'a montrée l'augmentation des écoulemens sanieux: que s'est-il donc passé dans cette guérison ? rien autre chose qu'une impression substituée à celle qui occupoit l'organisme, mais identique avec elle. Le mode pathologique ayant été remplacé par un mode pathologique de même nature, qui prédominoit

le premier, ses produits ont dû disparoître avec lui, par conséquent, plus d'inflammation, plus de suppuration, autres que celles produites par le médicament, qui devoient être fugitives, comme son action.

Je pourrois multiplier les preuves de ce genre, à l'appui de mon assertion: que les vices humoraux sont moins communs que ne le veut la pathologie qui porte ce nom. J'en ai dit assez, pour inviter à l'expérience ceux qui la regardent comme l'unique source de la vérité en médecine. Je ferois d'inutiles efforts, pour convaincre les partisans de la conjecture.

INNOCUITÉ
DE L'ÉPREUVE DES MÉDICAMENS SUR L'HOMME EN SANTÉ.

POLONAIS, illustres enfans de ma seconde patrie! Je ne terminerai pas l'examen de l'Homéopathie, sans parler de l'accueil distingué qu'elle a reçu de vous. Tandis que les esprits les plus éclairés de l'Allemagne, encore divisés sur le mérite de la réforme médicale, n'osent prononcer l'utilité et la nécessité de son adoption, vous avez donné le noble et rare exemple de son épreuve, pour n'encourir point le reproche d'adopter ou de rejeter sans examen. Cette question étoit du domaine de l'expérience; vous en avez appellé à l'expérience, seul juge compétent. Elle est la mère de tous les faits exposés dans cet ouvrage. C'est à votre sagesse impartiale que je les dois. Il étoit juste, après les avoir adressés et fait connoître à ma patrie, à qui j'ai dédié cet ouvrage, que je consignasse ici l'hommage de ma gratitude, pour le généreux appui, et l'honorable confiance dont vous entourez leur auteur. Je pourrois m'énorgueillir d'un tel honneur, lorsque vous ne l'accordez qu'à la science et au talent. Mais la gloire ne put se faire entendre, où le sentiment parle tout seul. Lui seul a triomphé de la répugnance que

l'on éprouve à modifier des principes dans lesquels on a vieilli. Si la victoire sur un préjugé qui repousse la lumière, pour prolonger des ténèbres, peut avoir quelque chose de glorieux, à ce prix je consens à ressentir l'aiguillon de l'orgueil, pourvu que je le partage avec vous, qui m'avez si puissamment secondé dans l'oeuvre de la fondation de l'Homéopathie sur votre terre natale.

A peine trois années sont elles écoulées, depuis que je revins au milieu de vous, chargé du trésor de cette moderne découverte, et déjà votre capitale compte quelques médecins qui ont souri à la nouvelle doctrine. Dans tous les tems, le monopole des lumières fut le privilège des grandes villes. Mais à l'égal du soleil, la capitale en réfléchit les rayons sur tout ce qui l'environne. Aussi, l'impulsion imprimée a la tête, s'est-elle déjà transmise aux membres. Non seulement l'habitant des campagnes vient invoquer le secours de la science homéopathique, mais encore voit-on l'étonnement causé par ses guérisons remarquables, agiter les esprits, ranimer les espérances perdues, et faire naître chez les hommes de l'art, témoins de ces grands succès, le noble désir d'étudier une doctrine si bienfaisante, pour devenir, à leur tour, des bienfaiteurs. Entraîné par l'ascendant de la vérité, l'un deux est allé puiser la science à la source d'où elle est sortie. Cette résolution généreuse est digne d'être remarquée, dans un homme chez qui l'incrédulité la plus systé-

matique fit place à la conviction la plus complète, en face d'un de ces prodiges communs à l'Homéopathie. Ce fait est assez curieux, pour former le sujet d'une observation. On y verra que, de loin comme de près, l'Homéopathie jouit d'une toute puissance, qui lui est propre.

Observation.

Un homme de 30 ans, d'une constitution délicate, nerveuse, disposé par sa conformation à la phtysie pulmonaire, dont son frère ainé est mort, contracta, à la suite de plusieurs refroidissemens successifs mal soignés, une toux, qui resta longtems sèche. Il s'y joignit peu-à-peu beaucoup d'incommodités, comme les hémorroïdes, la constipation, des douleurs dans les reins, des gonflemens douloureux du ventre, et de mauvaises digestions. Le malade traînoit avec lui tous ces maux jusques dans son emploi, dont il ne vouloit point suspendre les occupations. Une dernière attaque de froid vint donner à cet état un caractère de gravité allarmante, en faisant éclater une fièvre catharrale. Dès lors tous les symptômes s'exaspérèrent, et le crachement de sang, avec des sueurs nocturnes, semblèrent tout à coup, et décourager le malade, et ôter à ses médecins tout espoir de le guérir. Rien ne fut négligé, pour l'arracher aux dangers pressans qui le menaçoient. On ne sauroit être mieux placé, pour recevoir tous les genres de secours. Il étoit directeur d'un hospice, entouré, conséquemment, de toute la milice

médicale, dont il étoit le collaborateur. Après deux mois d'un traitement infructueux, un de ses médecins, qu'avoit amené à Varsovie une maladie que l'on disoit être du ressort de nos eaux minérales artificielles, et que les eaux ne guérirent pas, m'ayant consulté avec succès, retourna chez lui, où il rentra homéopathiquement guéri. Il y trouva son malade réduit aux dernières extrémités. Rentré en possession de sa santé, le premier besoin de cet homme reconnoissant, fut de tracer l'histoire de sa propre guérison. Elle fut entendue avec curiosité de la part de ses collègues, avec une résurrection d'espoir, par le malade. Tous d'un commun accord, mûs par ce sentiment, m'adressèrent le tableau de sa situation. Le voici, traduit littéralement de la langue Russe, dans laquelle il est écrit.

Portrait de la maladie.

Le malade est émacié, la fièvre ne le quitte ni la nuit, ni le jour. L'exacerbation est marquée le soir, la toux est continuelle, et les crachats sont teints d'un sang vif et clair. Les pommettes des joues, hautes en couleur, tandis que le reste de la face est pâle; la poitrine est douloureuse, à l'intérieur et à l'extérieur. Sa surface semble être atteinte de rhumatisme, qui se fait sentir dans les bras. La région de l'estomac est tendue, sensible au toucher. Il a très peu d'appétit, mais la soif est vive, le ventre est ballonné, plein de vents, dont on entend les borborygmes. Ce n'est qu'avec peine et douleur qu'ils s'échappent par le haut et

par le bas. Les reins sont brisés, l'anus bordé de tumeurs hémorroïdales douloureuses, et les évacuations ne s'opérent qu'à l'aide des clystères, ou des laxatifs. Les sueurs ruinoient les forces du malade, qui ne pouvoit presque plus quitter son lit. L'espérance, ai-je dit plus haut, étoit rentrée dans son ame, mais le malade n'en restoit pas moins en proie aux plus vives craintes. Ces deux sentimens se partageoient son coeur et sa pensée.

Thérapie.

Certes, la médecine régnante, aidée de l'expérience de toute l'antiquité, n'a jamais, à la vue de ce degré de dépérissement, pu et du pronostiquer que la mort. J'ai moi-même, dans le cours d'une pratique de 40 ans, rendu de ces sortes d'arrêts, qui sont restés sans appel. Dénué de tout motif d'espoir, j'osai pourtant espérer encore. J'avois, pour soutenir ce sentiment, et l'innocuité de l'Homéopathie, lorsqu'elle ne peut être utile, et la continuité de la présence de la cause occasionelle je veux dire, le rhumatisme, encore en action sur les muscles de la poitrine et des bras.

Il n'est pas commun de voir les phtysies pectorales idiopathiques affecter l'organe abdominal de la façon dont il l'étoit chez le malade. Cette affection pulmonaire pouvoit être originaire du bas ventre, et, dans cette supposition, si le poumon, au lieu d'être organiquement vicié, n'étoit que l'aboutissant des mouvemens morbifiques, et l'exutoire des matières peccantes sé-

crétées en d'autres lieux, ne pouvoit-on pas se livrer à l'espoir de sauver le malade?

La douce amère répondant à la cause occasionelle, (le refroidissement,) et à ses effets, qui se retrouvoient en partie chez le malade, ce remède fut choisi, pour l'ouverture du traitement. L'excessive irritabilité du malade ne permettoit à l'Homéopathie qu'une aggression presque insensible du mal. Il falloit le *minimum* de la dose. L'octillionième partie de la goutte primitive de la teinture spiritueuse de cette substance, devoit suffire. Ses effets furent surprenans. Le troisième jour, la fièvre et le crachement de sang avoient disparu, tandis que l'appétit et les forces se remontrèrent. Le médecin, directeur de cette cure, laissa, aux termes de mon instruction, s'écouler 10 jours, après lesquels il devoit administrer un décillionième de teinture de bryone, mais seulement dans le cas où la douce amère n'auroit point enlevé les symptômes du ventre. Il fut administré contre la constipation, le gonflement du ventre, les renvois, et les douleurs des reins, tous symptômes qui ne sont point du ressort de la douce amére. L'effet n'en fut pas moins heureux que le précédent. Le ventre s'ouvrit, les hémorroïdes coulèrent, les reins cessèrent d'être douloureux; dés ce moment, la convalescence fut décidée. Il ne restoit de tous les symptômes de cette maladie désespérée, qu'un peu de toux, suite ordinaire de l'irritation pulmonaire si longtems prolongée, et qui n'étoit, en effet, qu'une

continuité d'irritation. Un régime doux, une diète lactée furent conseillés, pour anéantir ce symptôme.

Ce fait, aussi rapide que prodigieux, enfanta, comme on peut le croire, une reconnoissance sans bornes. Mais son plus beau corollaire fut la conversion du médecin, sous les yeux duquel il se passa. Elle s'est fortifiée depuis, à l'aspect de plusieurs autres cures non moins remarquables, insérées dans cet ouvrage, opérées à Varsovie, dont les sujets ont reporté le bienfait et la gloire dans les lieux que ce médecin habite. Cette conduite, pleine de noblesse et de dévouement, trouvera-t-elle des imitateurs? il ne reste aucun doute à cet égard.

Une des principales causes du peu de progrés de l'Homéopathie, née depuis longtems, est le refus par lequel les hommes de l'art ont répondu à la proposition d'en faire l'épreuve. Sans parler de la presque impossibilité d'abjurer des principes sanctionnés par l'autorité des siècles, auxquels on doit de la gloire et quelque fortune, il faut convenir, toutes fois, que ce refus, de la part du plus grand nombre, a des fondemens respectables, presque religieux.

On ne sauroit le dissimuler, la réforme médicale attaque presque toutes les bases de l'édifice élevé à la science depuis l'origine du monde. L'histoire de la médecine révèle, à chacune de ses pages, la vanité des efforts qui dans tous les siècles furent tentés, pour la rendre sûre et plus parfaite. Le novateur moderne se

présente-t-il avec des vues plus sages, des principes plus clairs, et des secrets plus heureux? soit qu'il regarde en arrière, soit qu'il regarde autour de soi, le partisan de l'école ancienne ne trouve que des motifs de doute, des sujets de dénégation. Quelles sueurs, terminées par le trépas, n'a pas coûté à l'humanité le système de *Browvn*, qui ne voyoit dans toutes les maladies qu'un principe de foiblesse, qu'il conseilloit de corriger par l'usage des excitans? quels torrens de sang ne lui coûte pas tous les jours le principe timide du Docteur Broussais, pour qui la plus légère douleur est le présage certain de l'inflammation? en rejetant cette source univoque de nos mille et une douleurs, introduite dans l'art de guérir par le professeur *Browvn*, nous avons conservé le vin, dont il énivroit ses malades, que la médecine prodigue trop encore dans les convalescences, et dont l'Homéopathie a fait un remède, dont l'application est assez rare, comme, en repoussant cette nuée de sangsues, qui n'enlèvent la douleur, qu'en enlevant la faculté de la sentir, nous avons conservé la saignée locale, pour prévenir la suppuration, dont quelques organes ne pourroient subir le mode, sans subir celui de la désorganisation, et pour conjurer le danger des congestions que l'expérience a signalées, comme très promptement mortelles. D'autres erreurs, pour être moins modernes, n'ont pas moins douloureusement fait gémir l'humanité.

Voilà de puissans motifs d'hésitation, que la droite

raison ne peut récuser, en quelque sorte même, commandés par la religion de la conscience ! ce n'est pas à Dieu seulement, que l'homme de l'art répond de ses faits et de leur intention. La grande famille de ses enfans lui demande compte du principe régulateur de ses actions. Le mandat de sa conservation seroit indignement violé, si, pour garder le trésor de la vie, et le bonheur de la santé, tous les trésors de la sagesse et de l'intelligence n'étoient toujours ouverts devant l'homme de l'art.

Telles sont, à n'en pas douter, les considérations puissantes qui ont retenu jusqu'ici, et retiennent encore dans les liens de l'habitude, le grand nombre des médecins prévenus contre l'Homéopathie. Tout en rendant hommage au principe de cette sage défiance, ne puis-je me permettre d'observer, que cette vertu, comme toutes les autres, doit reconnoître des bornes, au delà desquelles elle dégénère en timidité coupable ? Sans doute, l'humanité commande du respect, et ne doit point être livrée au hazard des spéculations. Mais l'humanité demande de l'intérêt, du dévouement. Si elle a tout à perdre avec l'esprit d'innovation, elle a aussi tout à gâgner à être servie par l'esprit de perfectionnement. Ces belles connoissances, si chères à l'humanité souffrante, d'ou nous viennent-elles ? quelle en est la source, sinon le culte que lui rendit le coeur éclairé par l'esprit ? loin de nous cet axiôme odieux et sacrilège, qui commande de faire servir la

vie à apprendre à triompher de la mort! la justice humaine seule peut disposer d'une existence vile. C'est un sacrifice qu'elle offre au maintien de la morale. Tout autre pouvoir qui en dispose, outrage le Ciel, la nature et les hommes. Que les hommes timorés, consciencieux, déposent toute crainte! L'Homéopathie ne leur propose rien que ne puisse avouer la morale, que ne puisse consentir la conscience. Elle peut soutenir l'examen de ces juges rigides, pure qu'elle est, depuis sa source jusqu'à son confluent, où elle se perd dans la santé de l'homme, qu'elle guérit avec autant de douceur, que de certitude et de célérité.

En effet, que demande son auteur à tous ceux qui dénient sa doctrine, avant de l'avoir fait passer au creuset de l'expérience? qu'ils veuillent un instant déposer des armes toujours dangereuses, quand elles ne sont pas salutaires, pour en saisir de plus délicates, jamais nuisibles, quand elles ne sont pas utiles. C'est-à-dire, sans figure, d'échanger de grandes doses de médicamens contre des doses plus petites, même infiniment petites.

Une proposition qui porte un semblable caractère de modération, ne peut que prévenir en faveur de celui qui la fait. Je sais qu'il faut, pour y consentir, renoncer à attaquer la maladie d'une manière antipathique, c'est-à-dire, avec des médicamens dont l'action est opposée à celle de la maladie. Mais ce n'est point encore une abjuration d'un côté, une nouvelle

profession de foi de l'autre, que l'on demande. On peut, on doit garder tous ses principes, jusqu'à ce que l'expérience ait fait parler la nature. L'atôme médicinal, en arrivant à l'organe souffrant, y développe une légère aggravation de la maladie, qui se convertit bientôt après dans une santé réelle et durable.

Qu'y a-t-il là que ne puisse se permettre l'homme qui respecte le plus la vie de ses semblables? je n'y puis voir que de l'étonnement, de l'admiration même, tels que je les ai éprouvés, lorsque, sans aucune prédisposition à la confiance, je fis la première épreuve d'un procédé contre lequel j'étois prévenu, mais que je ne pouvois me décider à rejeter, sans examen.

Il leur faudra encore, et cette condition est de rigeur, remonter aux causes génératrices de ce fait frappant. Il n'y a rien, dans cette exigeance, que de flatteur pour l'intelligence, qui ne consent à se rendre que sur conviction. L'auteur de la réforme les assure que le remède n'a enlevé la maladie, que par la faculté qu'il possède de produire sur l'homme sain qui le prendroit, une affection semblable à celle dont le malade est atteint. En conséquence, il exige encore de l'homme de l'art, qu'il n'oppose point un remède à la maladie, sans l'avoir préalablement opposé à la santé. Il attend de son équité, qu'il suspende son jugement sur la méthode proposée, jusqu'à ce que cette épreuve ait été faite. Voyons si la conscience et l'humanité autorisent cet examen.

J'ai dit dans un des chapîtres précédens, que les empoisonnemens, les médicamens pris par mégarde, ou, pour se mieux porter encore, (manie qui entre dans le plan de santé de bien des gens,) avoient, en offrant à Hahnemann une série de symptômes semblables à ceux de nos maladies, ouvert ses yeux, et fait entrevoir à sa sagacité une connexion intime entre l'action du remède, et l'action du mal. Cette idée le porta à essayer sur lui-même la plupart de nos médicamens en honneur. S'il en fut ressorti quelque chose de fâcheux, c'eut été un suicide. Je n'entreprendrai pas de justifier cette entreprise sur soi-même, en la peignant de couleurs moins noires que celles sous lesquelles se présente l'homicide. Déposons toute crainte; Hahnemann jouit, à 74 ans, d'une santé solide et brillante, en dépit des maladies artificielles nombreuses qu'il s'est données, dans la vue de connoître les propriétés de ces médicamens. On sait l'usage qu'il fit de ses découvertes, en plaçant les symptômes qu'il éprouva, en regard des symptômes que nous font ressentir les maladies naturelles, rapprochement dont son sorties, et sa pathologie, et sa matiere médicale.

Ainsi donc, l'innocuité la plus parfaite est attachée à ces sortes d'expériences. Aussi ce noble exemple rencontra-t-il de nombreux imitateurs. La foule de ses disciples marcha sur ses traces, enflammée de passion pour de beaux résultats, obtenus au prix de légers sacrifices. Aujourd'hui que ces expériences son

terminées, que leur multiplicité, jointe au scrupule religieux qui les a dirigés, nous a mis en possession de l'histoire de presque toutes nos maladies, il ne reste plus à ceux qui consentent à éprouver l'Homéopathie, qu'à y ajouter une foi pleine, si mieux ils n'aiment, dans le doute où ils pourroient être sur la fidélité des tableaux de la matière médicale, renouveler les épreuves sur eux-mêmes, ou, y soumettre la santé d'autrui.

La vie des hommes, qui ont fait à l'humanité cet inestimable présent, n'ayant souffert aucune altération, on ne voit pas ce qu'il pourroit y avoir de coupable dans la répétition et la continuation de ces épreuves sur la santé des personnes qui, volontairement, consentiroient à s'y soumettre. Quelques douleurs en sont inséparables, on n'en sauroit disconvenir. Mais à quelle entreprise la douleur n'est-elle pas attachée? où est la conquête qui n'ait pas coûté du sang, et des larmes? quelle est la découverte qui ne soit pas marquée du sceau des souffrances de toute une génération? aujourd'hui encore, pouvons-nous ajouter une jouissance de plus à la masse de nos jouissances, sans l'acheter, ou la payer d'une perte momentanée de la santé, ou, d'une diminution temporaire de nôtre bonheur? ce n'est pas au dévouement héroïque du médecin, jaloux de s'éclairer et d'être utile, que s'attachera l'animadversion, mais elle pourra poursuivre le savant qui employe la séduction de l'argent, pour trouver des su-

jets d'expériences, et l'expérimentateur qui y succombe.

Il y auroit bien des professions à retrancher de la société, si l'on ne vouloit y souffrir que celles qui n'éprouvent point la santé des hommes. Croit-on le desséchement des marais, l'évacuation des fosses d'aisance, le métier des doreurs, et tant d'autres états, sans influence maligne sur la santé? qui porte à les embrasser et à les continuer, sinon l'intérêt, le besoin d'une existence dans le monde? qu'on cesse donc de trouver coupable l'offre d'un salaire à celui qui, à ce prix, consent à supporter un peu de mal de tête, de la gorge, ou des membres, de la constipation, ou de la diarrhée, une augmentation de chaleur ou de froid, même un rhume de poitrine, tous accidens que l'homme vivant en société, trouve à chaque instant sur ses pas, déterminés par l'intérêt, ou le plaisir.

On connoît l'influence exercée sur les moeurs, autant que sur le bonheur domestique, par nos guinguettes, où nuit et jour, on verse la folie en bouteille. Il n'y a guère que le médecin qui sache ce que l'artisan échange de santé et de longévité contre quelques heures de sensualité. Je pourrois appeller en témoignage toutes les conséquences de la gourmandise, toutes les indigestions de la bonne chère, et les suites mortelles de nos passions, tous plaisirs interdits à celui qui se soumet à nos épreuves, et qui, peut-être se seroit énivré mortellement, dans le tems où quelques douleurs passagères seront dédommagées par un ac-

croissement d'aisance, et peut-être aussi, par l'habitude de la modération, qui peut lui rester de la nécessité d'éviter, pendant ces épreuves, les impressions qui pourroient modifier l'action du médicament en épreuve. On voit qu'il ne manque aux expériences de cette nature, que l'attrait du plaisir, pour y attirer la foule, qui en sortiroit plus saine, que l'on ne s'échappe de nos maisons de plaisir.

Mais, du moins, l'Homéopathie ne vend elle pas le dégoût avec la douleur. Des doses impalpables de médicamens franchissent l'organe du goût, sans être apperçues. Elles vont, à la vérité, désaccorder l'organisme, et y porter le germe d'une maladie. Mais il faut bien se garder de croire que l'expérimentateur ait besoin de constituer le danger, pour apprendre à le conjurer. Une légère esquisse de chacun des symptômes propres au médicament, suffit à l'objet de ses recherches. Elle contient l'image du mal, comme l'esquisse du portrait de notre ami renferme tous les traits de son visage, sans avoir, ni l'une ni l'autre, besoin d'être coloriées. La nature lui en donne le complément, dans le degré de gravité dont elle charge tous nos maux, et que le consciencieux homéopathe évite soigneusement de produire, par respect pour l'humanité. Oui, la maladie médicinale se dessine en entier dans cette douce miniature, comme le plus grand arbre est complétement représenté par le jeune arbuste, dont il doit sortir

Toutes fois si, malgré ses efforts pour établir la légitimité de ces épreuves, si fécondes en résultats heureux, l'Homéopathie ne pouvoit se faire absoudre de les avoir tentées et de les conseiller encore, il faut bien, par le parallèle de son mode d'éprouver, avec celui en usage jusqu'à ce jour, essayer de prouver que la manière qui lui est propre, réunit, à plus de douceur, plus de sureté encore.

On se plaint de la nécessité d'altérer la santé de l'Homme qui en jouit pleinement, pour apprendre à le guérir, lorsque la nature, ou plutôt ses propres erreurs, l'ont rendu malade. L'Homéopathie répond qu'il le faut, sous peine d'ignorer jusqu'à la fin des siècles, les vertus des médicamens. Elle demande de quel côté est la douceur du procédé, et s'il y a plus d'humanité à ajouter aux souffrances d'un malade des souffrances inutiles, lorsqu'elles ne sont pas dangereuses, qu'à porter dans l'harmonie des fonctions d'un homme parfaitement sain, un léger trouble, dont on peut mesurer le degré, et maîtriser la durée, avec puissance même de le terminer subitement et à volonté, par l'emploi des antidotes?

Qu'on le remarque bien, cette réponse n'est entachée d'aucune exagération. Les douleurs inutiles, mais toujours aggravantes, souvent, et très souvent dangereuses, d'un remède dont la manière d'agir est douteuse et souvent inconnue, sont d'une bien autre importance dans l'organisme souffrant, que celles

avec lesquelles l'Homéopathie rompt l'équilibre harmonieux d'une belle santé. Car, c'est toujours parmi les santés florissantes, quelque soit l'âge et le sexe, qu'elle choisit ses sujets d'expériences.

L'école ancienne, pour ses épreuves, n'a pas le choix; elle les prend tels que les lui offre le hazard, tantôt débiles, ou viciés dans les humeurs, tantôt parvenus à ce degré de gravité de maladie, qui enchaîne l'action de l'homme de l'art, pour le borner à l'expectation. Dans laquelle de ces deux positions doit se faire entendre davantage la conscience du médecin? et, si le malade pouvoit soupçonner que c'est un remède incertain dans ses effets, ou un médicament inconnu dans ses propriétés, qu'on lui offre, croit-on qu'il fût possible, à quelque prix que ce fût, de le lui faire accepter? on peut consentir, au sein de l'opulence, à perdre quelques commodités de la vie, telle est la situation de l'homme en santé, qui prend médecine. Le désespoir seul, peut porter à avaler un remède incertain.

Je pourrois, en continuant ce parallèle, porter jusqu'à l'évidence mathématique, la prééminence du mode d'épreuve de l'Homéopathie. Je me contenterai de le fortifier encore de cette réflexion.

La matière médicale une fois créée, l'humanité cesse d'être mise à contribution. Le léger prêt qu'elle a fait, est remboursé avec usure; que dis-je, c'est un fond perpétuel, dont les intérêts seront payés jusqu'à.

la fin des siècles. On est revenu depuis longtems de cette opinion erronnée, que chaque âge du monde amène de nouveaux fléaux morbifiques; que l'espèce humaine, injustement accusée de dégénérer sans cesse, a, de siècle en siècle, de nouveaux tributs à payer à la douleur. Accordons que les formes varient sur un fond essentiellement immuable, mais ne refusons pas de convenir que les règnes de la nature ne sont pas moins féconds dans la production des symptômes analogues, virtuellement contenus dans les substances médicinales qu'ils nous offrent.

On n'en sauroit dire autant de la matière médicale en honneur. Si l'on en excepte les substances médicinales appliquées aux maladies qui portent un caractère fixe, que savons-nous des propriétés de tout le reste? des données générales, des à-peu-près sur leurs vertus, forment le fond stérile, mais pourtant inépuisable, dont sont sortis tant de volumes, consacrés à l'énumération des vertus hypothétiques de nos médicamens. S'il étoit possible que chaque médecin laissât, en mourant, le répertoire, à lui propre, de sa matière médicale, il seroit curieux de reconnoître l'infinie diversité des opinions sur les remèdes que chacun d'eux employoit de préférence. Il est permis de penser que chacun de ces dépôts ne seroit que la consignation de ces dissentimens, dont le lit du malade est tous les jours témoin, et le malade, souvent victime. Le talent d'écrire est peut-être

plus rare encore que le tems que le praticien pourroit donner à la composition, ce qu'il faut regretter vivement. Il est aussi vrai que déplorable, que les grands et heureux praticiens ne laissent après eux qu'un nom cher à l'humanité qu'ils ont servie, tandis que la plupart de nos traités de médecine composent la succession brillante de quelques hommes de génie, dont l'immortalité dans le monde littéraire, est presque ignorée de l'humanité souffrante.

Si donc telle est l'infidélité de nos règles scolastiques sur cet intéressant objet, qu'on ne puisse trouver deux hommes de l'art parfaitement d'accord sur les vertus des médicamens, et leur application aux maladies; si encore, ce que nous voyons arriver tous les jours, des maladies semblables, ou du moins, jugées telles par les médecins qui les rapportent aux mêmes causes, attaquées par des méthodes différentes, et des remèdes également divers, sont terminées heureusement, en dépit de ces différentes manières de voir, n'est-il pas juste d'en conclure que rien n'est encore positif et déterminé sur ce point; que la matière médicale est abandonnée à l'arbitraire; que chaque médecin est condamné, au milieu de cette abondante stérilité, à se créer à lui et pour lui, une matière médicale propre, qu'il composera de ses expériences personnelles.

Ne voit-on pas ici l'humanité tentée, éprouvée, dolorifiée tous les jours, et à chaque instant, sans es-

poir d'échapper jamais aux épreuves, puisque les siècles marcheront, sans que la science puisse cesser d'être stationnaire, chaque médecin n'ayant travaillé que pour lui, et laissant l'ouvrage à recommencer à ses successeurs!

Et quel service pourroit-on attendre de tous ces travaux isolés, en supposant que, en les ralliant en faisceaux, on pût en former un tout? Hahnemann se plaint avec raison de l'impureté des sources où nous avons puisé, et puisons encore chaque jour nos connoissances sur la vertu médicamenteuse. Il ne sauroit s'en rapporter à nos sens, pour la juger. Le goût et l'odorat, qui s'en établissent les premiers juges, sont en défaut. La similitude ou dissimilitude de leurs formes extérieures, ne sont propres qu'à fonder des préjugés dangereux. La chymie, en les décomposant, les altère, et ne nous indique pas mieux les propriétés de ceux qu'elle compose. Il restoit la nature, à qui on devoit le demander. On ne pouvoit interroger que l'homme sain, ou l'homme malade. On a donné la préférence à ce dernier, sans vouloir remarquer que ses réponses seroient équivoques, attendu l'impossibilité de discerner la voix de la maladie, de celle du médicament. C'est cette confusion qui a amené celle dont nous nous plaignons que notre matière médicale est obscurcie.

Toutes fois, ce procédé ne laisse pas d'être utile. Attaquée par la loi des contraires, la maladie re-

pondant par le soulagement, fonda la méthode palliative. Mais le noeud gordien restoit à résoudre. Il ne pouvoit être délié par des moyens qui défigurent le mal, au lieu de le décomposer. La maladie demeuroit entière, moins la douleur, hors les cas où l'affection, étant brève et rapide de sa nature, se terminoit avant la fin de l'action du remède, et souvent en dépit de lui.

Voilà le seul côté avantageux de la matière médicale de l'école ancienne. Il suffiroit, peut-être, à la médecine, si la médecine pouvoit n'être qu'une science propre seulement au soulagement de nos maux. Leur extirpation fait son triomphe, et il ne pouvoit être obtenu, tant qu'on se bornoit à l'épreuve des médicamens sur l'homme malade.

En effet, quand on scrute attentivement l'intention de l'homme de l'art, on ne peut ne pas remarquer que le désir de soulager son malade, lui fait tourner le dos au seul et unique chemin qui conduise à la cure radicale des maladies. Avec quel soin n'éloigne-t-il pas de sa recette tout remède capable d'agir comme la maladie même ! et, si l'on y rencontre quelquefois, comme aussi dans les ouvrages classiques, des médicamens qui soient en analogie d'action avec la cause du mal, c'est que le fil directeur de son procédé palliatif l'a abandonné ; c'est que le malade, d'abord si reconnoissant pour le bien qu'on lui a fait, et qui ne se soutient pas, devenu impatient, rebelle même, demande

des remèdes plus vifs, demande à souffrir davantage, s'il le faut, pour en finir, et se jette, en cas de refus, dans les bras de l'empirisme, qui moissonne quelquefois glorieusement dans le champ de la médecine méthodique.

Telle est la source de cette foule de pratiques domestiques, dont le peuple est resté en possession de tems immémorial, et qui, de tems à autre, font éclore de son sein ces docteurs grossiers et sauvages, auxquels on demanderoit en vain compte des miracles qu'ils opèrent. Mais, tout en méprisant leur audacieuse ignorance, n'auroit-on pas pu, longtems avant Hahnemann, et comme lui, se demander la cause de l'étonnement que l'on éprouvoit à la vue des ces prodiges? De la chaleur, de l'irritation, de la douleur, ajoutées à la douleur, à l'irritation, à la chaleur, étoient bien propres à frapper, à confondre même l'imagination, et à faire soupçonner qu'il doit exister un procédé curateur, autre que la palliation. Il suffisoit de désirer de connoître si les moyens héroïques qui étouffent subitement une maladie, en la grossissant visiblement, ne seroient pas capables de la développer dans un corps sain. Mais les choses les plus simples sont souvent les plus difficiles à trouver. Je ne sais même si ce n'est pas leur trop de simplicité, qui leur mérite l'inattention dont on les frappe. Avec un peu de mécontentement de l'obscurité de notre science, on pouvoit, on devoit même, se laisser tenter de s'ouvrir une autre

route, sauf à revenir à la première, si la seconde n'eût point satisfait. Mais pour y réussir, il falloit, comme Hahnemann, en pratiquant cette voie nouvelle, ne point se séparer de l'idée que fait naître toute cure empirique, c'est-a-dire, que la nature semble exiger qu'on lui fasse violence par les médicamens, si l'on veut qu'elle réponde curativement à leurs effets.

C'est pour avoir négligé cette vue précieuse, que les expériences faites dans tous les tems, et par des hommes qui brûloient du désir d'être utiles à l'humanité, ont laissé la science dans l'état de pauvreté et d'obscurité dont ils vouloient la faire sortir. Je n'en citerai que deux, *Collin* et *Stoerch*, à qui nous devons les plus belles épreuves de l'effet de quelques poisons, qu'ils ont eu le courage d'avaler. Quel usage ont-ils fait de la connoissance acquise des propriétés de ces venins? dominés par le principe régulateur de la pratique médicale, ils ont signalé leurs effets comme une force, hostile partout ailleurs que lorsqu'il faut combattre des effets contraires à leurs effets. C'est ainsi que, dans les cas d'endurcissement glanduleux, sans chaleur ni douleur, Collin conseille l'usage de la ciguë, qui échauffe, et fait souffrir. La glande s'enflamme, en effet, devient douloureuse, et retombe, après cet effet primitif, dans un état de froideur et de dureté plus grande encore. Il n'est aucun praticien qui n'ait été à même de remarquer la succession de ces deux phénomènes.

Combien est différente l'observation de Hahnemann, pénétré de la nécessité d'aggraver le mal, pour le guérir ! la ciguë donnée à un homme sain, entre un grand nombre de symptômes, lui fait bourgeonner le visage. Des taches, rouges d'abord, deviennent des boutons, qui tendent à se réunir, y parviennent et forment ces plaques d'un rouge bleuâtre, qu'on appèle la couperose. Une chaleur brûlante, le besoin de gratter, les accompagnent d'une manière inséparable. On sait combien elles sont odieuses à la vue, et désespérantes pour la femme même la plus vertueuse et la plus sobre. Eh bien, lorsque cette affection survient naturellement sur une belle figure, Hahnemann, au lieu de recourir aux cosmétiques intérieurs, conseillés sans succès par la médecine régnante, ordonne une goutte de suc de la ciguë vireuse. Après trois semaines, il la renouvéle, et il est rare qu'une troisième dose soit nécessaire, la maladie, quelque soit sa gravité, cédant toujours sa place à la maladie semblable du médicament.

Voilà des résultats positifs de l'épreuve des médicamens sur l'état de santé ! En veut-on de plus frappants encore ? qu'on essaye de prendre de légères doses de belladonne. On n'évitera pas le mal de gorge, le gonflement des amygdales, accompagnés de la fièvre, d'une forte chaleur à la tête. Pour peu que l'on en continue l'usage, la peau commencera à rougir, à brûler d'une chaleur érésypélateuse. Hahnemann, à son exemple, ses disciples, attaquent l'esquinancie,

et l'érésypèle avec de plus petites doses encore de cette substance, et la cure de ces maux succède, comme par enchantement. Le célèbre Stoll ne nous a pas dit comment il avoit découvert que la belladonne est spécifique dans les mouvemens convulsifs des membres, dont l'agitation ne cesse qu'à l'arrivée du sommeil, et recommence, lorsque la veille lui succède. Il expose dans son *râtio medendi* plusieurs guérisons opérées par ce remède. Je me souviens d'en avoir fait une de même nature, à St: Petersbourg, que j'ai habité 15 ans. Après avoir inutilement employé les calmans, sédatifs et antispasmodiques, j'employai la belladonne, sur l'autorité de ce grand homme, et je réussis. La malade en tira beaucoup de fruit. Oserai-je m'en honorer, lorsque je ne fus conduit que par une servile imitation? aujourd'hui seulement je comprends cette cure, parce que j'ai appris que la belladonne fait danser sur la même mesure que dansoit ma malade. Il est difficile de ne pas appercevoir dans ces faits la loi des semblables en action, car l'action de ce médicament est diamétralement opposée à l'action réfrigérante des sangsues, de la saignée, et des gargarismes, en pareille circonstance.

En me faisant cette concession, on m'opposera, sans doute, que la médecine n'est point bornée au procédé palliatif, et que la méthode allopathique, en mettant en jeu la loi de l'antagonisme, triomphera de la maladie. Je suis loin de nier des succès qui furent les miens, avant de connoître la loi des semblables. Je conserve

la faculté de les reproduire, qui peut m'être nécessaire encore, lorsque la maladie me commandera ce mode de guérison, ou que la nature, quelquefois rebelle à ses propres loix, refusera obéissance à l'Homéopathie, ou enfin, il faut bien l'avouer, lorsque le répertoire de nos médicamens, encore pauvre, parce qu'on refuse de l'enrichir, ne m'offrira aucune des couleurs qui composent le portrait d'une maladie.

Cette dernière considération assure à la loi médicale des contraires un long règne encore. On ne sauroit espérer que le principe opposé obtienne promptement croyance. Il ne faut pas même le désirer. Trop d'empressement lui donneroit l'air d'un préjugé, lui prêteroit la physionomie de la mode, dont les brillantes productions ne peuvent échapper à l'oubli. L'Homéopathie n'acceptera point la législation de cette capricieuse souveraine. N'a-t-elle pas frappé de son mépris des moyens de guérison qui, pour n'avoir pas voulu se prêter à nos théories transcendantes, ont été indignement expulsés de nos pharmacies, n'ayant d'autre refuge que des traditions populaires, d'où le génie, quand il est au désespoir, les exhume quelquefois, mais en se cachant sous le voile du mystère, donnant clandestinement un démenti à l'esprit de système qui, expliquant tout, ne peut presque rien?

Pourtant, c'est du sein de ces croyances, auxquelles se mêle la superstition, que se sont échappées les semences de la doctrine homéopathique. Hahnemann en

fait l'aveu sincère; il leur doit ses principes et sa gloire. Jadis le poëte *Ennius* sema des perles dans le fumier. *Virgile* lui succèda, et nous eumes l'Enéide, qu'il a puisée dans cette source, en apparence impure.

Comme le poëte Romain, le Docteur Allemand découvrit dans ces hétérogénéités, des vérités que nous croyons toutes neuves, parce qu'elles étoient recouvertes de la crasse du peuple, que fuit la civilisation. Il n'avoit pu les trouver aux grandes sources de l'instruction, dont on sait qu'il est chargé, à l'égal des premiers savans. Il dut descendre jusqu'au berceau de toutes nos connoissances, la tradition populaire. C'est-elle qui lui révéla le mystère de la loi homéopathique. C'est à cette école, simple comme la nature, qu'il apprit que *l'arnica* est l'antidote de tous les accidens d'une chûte. C'est en lisant un voyage en Perse, qu'il remarqua avec étonnement, que chaque hôte offre au voyageur fatigué d'avoir marché, un soulagement certain dans un bain de pied, composé des tiges du chanvre. Médecin de l'école ancienne, il avoit employé le premier de ces remèdes, comme stimulant dans la fièvre nerveuse stupide. Il le voit réussir et guérir avec célérité les suites douloureuses d'une chûte, presque toujours suivie de mutilation et de déchirement de la fibre. Il dut douter de la légitimité de la loi des contraires, si évidemment démentie par ce qui se passoit sous ses yeux. Il n'avoit pu ranimer la fibre nerveuse engourdie, en la stimulant; il l'a voit s'appaiser,

se détendre, et perdre sa sensibilité exaltée, sous l'influence irritante de ce médicament. Que devoit-il en induire? la conséquence, qu'à sa place nous eussions tirée, si, comme lui, répugnant à manier des médicamens inconnus contre une cause de maladie, que nous ne connoissons pas davantage, nous eussions fait les mêmes recherches, pour nous éclairer, conséquence qui ne peut échapper à ceux qui interrogeront la nature par les mêmes épreuves. La mode n'entrera pour rien dans cette généreuse résolution. Bannissons la seule qui ait montré de la constance dans un règne si mobile, je veux dire, la mode absurde de préjuger les vertus des médicamens, sur leur couleur, leur odeur, leur saveur, ou, celle plus dangereuse, de les déterminer sur l'expression équivoque de leurs effets sur le corps souffrant. Et, si l'on ne veut complétement secouer son joug, ne reconnoissons plus d'autre mode, que le mode d'épreuve des médicamens sur l'homme sain, seul miroir qui puisse réfléchir fidélement nos maladies, en nous présentant l'image de leurs symptômes, dans les symptômes qu'ils ont la faculté de produire.

Puisque j'ai nommé le chanvre, je dirai ce que j'ai vu de son usage entre les mains de l'homme grossier des champs, et de l'homme du peuple des cités. Il est extrêmement rare, dans le nord, qu'un homme atteint d'une gonorrhée siphillitique, consulte un homme de l'art, pour la guérison de cette maladie. L'émulsion de la graine du chanvre lui est déjà connue, comme un

remède spécifique contre cette forme de la siphilis. Il suffit de quelques jours de son usage, pour se débarrasser de ce symptôme, aussi douloureux que dégoutant. A la vérité, le mal empire d'une manière inquiétante pour un médecin qui en seroit témoin. Le malade qui en est prévenu, souffre patiemment cette aggravation, dans l'espoir de terminer plus promptement son mal, espoir presque toujours réalisé.

J'ai maintes fois été témoin de semblables guérisons que, selon les règles de l'école, je n'aurois opérées que dans l'espace d'un mois, et que l'impatience et l'ennui ont produites sous mes yeux, dans le court espace de 48 heures. Qu'on ne crie pas au charlatanisme, à l'empirisme! Ce sobriquet peut être adressé à l'opérateur de la cure, qui ne sait ce qu'il fait; mais il seroit injuste de le donner au remède, dont la spécificité, consacrée par des milliers de guérisons, a reçu le sceau de l'évidence, dans les expériences qui en on été faites sur l'homme sain. Le tableau des symptômes de ce remède, qui fait partie de la matière médicale pure de l'Homéopathie, est riche de vérités, qu'elle propose à ses adversaires de confirmer, quand ils le voudront. Ils reconnoîtront que, avec une goutte de la teinture spiritueuse de cette plante, on peut décomposer promptement et sans violence une maladie, que l'empirique ne détruit, qu'en imposant un tribut onéreux de douleur, que l'Homéopathie enseigne à éviter.

Voilà de puissans motifs, pour nous porter à transporter de l'homme malade à l'homme en santé, le médicament dont nous voulons dévoiler les vertus.

Beaucoup d'expériences sont déjà faites; elles sont satisfaisantes. Avec un peu de confiance dans la matière médicale nouvelle, on reconnoîtra qu'elle renferme les formes les plus ordinaires de nos maladies, et que ces dernières cèdent fort bien leur place aux maladies médicinales, dont ces formes sont l'image. On pourra remarquer quelques lacunes. C'est à la conviction de ces premières vérités, qu'il est réservé de donner l'impulsion qui doit les remplir, en continuant et prefectionnant ce travail.

A l'exemple de Hahnemann, descendons de notre région imaginaire, pour habiter le pays des réalités. Entendons, receuillons tout ce qui se fait, se dit au-dessous de nous. Nous ne devons pas rougir d'aller chercher si bas des connoissances qui nous placeront si haut dans le système de la création. Après le phénomène de l'organisation harmonieuse de l'économie animale, attribut inaliénable du Créateur, qui peut commander plus d'admiration que le rétablissement de cette harmonie, quand elle est troublée? Est-il une destinée plus glorieuse? changeons notre usurpation contre le droit de la légitimité, nos injustes prétentions contre des titres positifs. Ils ne nous seront plus contestés, lorsqu'ils seront fondés sur la connoissance des véritables loix de la nature, que

nous avons supposées jusqu'ici, dans l'impuissance où nous étions de les trouver. Peu importe la source d'où elles sont sorties! fallût-il les puiser dans le limon de l'humanité, dépouillons tout orgueil, et rappellons nous, que ce sont ces mêmes loix qui ont organisé le limon dont nous sommes composés!

D'ailleurs, tout n'est pas fait, et une grande et belle part de mérite et d'honneur nous est réservée dans la découverte de la loi Homéopathique. Livrée brute encore, pour ainsi dire, au génie, à la raison du siècle, elle a besoin d'être polie par l'un et l'autre de ces maîtres, pour paroître au grand jour, dégagée et purifiée de cet alliage grossier, qui signale la barbarie de son origine, comme l'or demande à subir l'expérience du creuset, pour revêtir les formes brillantes qui le font rechercher.

C'est aux Académies, c'est aux sociétés savantes, chargées de l'enseignement de la médecine, à recueillir le germe précieux de la nouvelle doctrine. Hahnemann le leur a offert avec désintéressement: qu'elles embrassent, avec le même zêle, la mission de le féconder et de hâter son développement. En simplifiant l'éducation médicale, elles simplifieront aussi les charges de l'humanité souffrante; c'est pour elle que l'art fut créé, et non l'humanité pour l'art. Ce contre-sens doit disparoître. Quelque soit le dommage de cette révolution, la souffrance de l'amour propre, la réforme de nos pharmacies, le rétrécissement

scientifique de l'art, tout doit être généreusement immolé au bonheur de l'humanité.

Un voeu est à former encore, c'est que les souverains, ces pères des peuples, daignent honorer la doctrine d'un de ces regards qui, comme ceux du soleil, animent et vivifient tout ce qui en est l'objet. S'il est quelque chose qui soit digne de leur protection toute puissante, c'est une science qui a pour objet la santé de l'ame et du corps. La sobriété est la mère de bien des vertus, et le salut des empires repose essentiellement sur la force physique des peuples. La médecine homéopathique, commandant la tempérance, tend à rendre les hommes meilleurs; l'obéissance leur devient plus facile, et la résistance aux invasions hostiles ne peut être victorieuse, que par l'opposition de la vigueur mâle, que la science leur apprend à conserver. Un jour, n'en doutons pas, les peuples lui devront une faveur bien douce. En prolongeant la carrière des princes bien aimés, elle prolongera le bonheur des nations, et quand l'humanité, que les rois partagent avec les peuples, leur imposera le tribut de la douleur, ces derniers lui devront d'avoir moins longtems à gémir sur des maux dont elle abrège la durée.

Quelques cures intéressantes, filles de la loi homéopathique, venant d'être opérées pendant que j'écrivois ce dernier chapître, je le terminerai par leur relation. Ce sont probablement les dernières dont

j'entretiendrai le public. Je laisserai désormais le plaisir de ces récits aux prosélytes nombreux que les expériences pratiques de la doctrine, vont former à l'Homéopathie. Point de doute que, s'ils se décident à les pratiquer, ils ne se déterminent à les communiquer. La prévention vaincue, le préjugé renversé, l'émotion de la victoire n'est pas du nombre de celles qui se contiennent facilement. C'est du bonheur, c'est de la joie. Elle déborde involontairement d'un coeur pénétré d'amour pour l'humanité.

CURES HOMEOPATHIQUES.

Observation première,

Un enfant de cinq mois, qui perdit sa nourrice, confié à une autre, eut le malheur de recevoir de la nouvelle un lait vicié par le virus siphillitique. Cet état de corruption avoit échappé aux recherches de la matrône chargée de procurer la nourrice. Après quelques semaines de ce nouvel allaitement, il parut sur le corps de l'enfant des boutons pustuleux, que l'on regarda d'abord comme un échau[illegible]. Ce n'est qu'après un laps de tems, que les parens, effrayés de cet état, consultèrent un homme de l'art, qui reconnut la nature du vice. Dans l'impossibilité où l'on étoit de donner à l'enfant une nouvelle nourrice, on prit le parti sage de lui laisser celle qu'il avoit, et de traiter ensemble la nourrice et le nourrisson. Ils furent délivrés tous deux de cette maladie. L'enfant, sévré à la fin de sa première année, paroissoit jouir

d'une bonne santé, lorsque, quelque tems après son sévrage, on vit reparoître sur sa peau des éruptions qui, pour être moins graves que les premières, portoient le même caractère. Nouvelles alarmes, nouvelle consultation. Cette fois, je fus appelé, par suite de la confiance qu'avoit inspiré en moi la guérison du père de cet enfant, que j'avois traité homéopathiquement. Voici le tableau fidéle des symptômes que je trouvai réunis sur ce petit malade.

Portrait de la maladie.

L'enfant, d'ailleurs bien constitué, avoit la peau parsemée, ici, de boutons suppurans, là, de plaques dartreuses. A leur sortie, ces boutons étoient douloureux; à leur desséchement, ils causoient un prurit incommode; quelques uns, après avoir été quelque tems discrets, se réunissoient à leurs voisins et formoient des plaques irrégulières, tantôt sèches et tombant en farine, tantôt se ranimant et suintant une sérosité acre; d'autres gardoient une forme ronde, creusoient [illegible]levoient, et finissoient par se cicatriser, mais pour donner naissance à d'autres qui éclatoient dans leur voisinage; le cuir chevelu avoit échappé à cette éruption, ainsi que le visage. Un seul organe de la tête se trouvoit atteint de l'influence du vice, c'étoit l'oeil droit, dont la conjonctive étoit injectée, mais sans douleur vive. La paupière inférieure étoit gonflée, et le tarse chargé d'une croûte jaunâtre qui tomboit, pour se renouveler. Après sa

chûte, ou découvroit plusieurs petits ulcères boutonneux, dont sortoit cette sanie, que l'impression de l'air durifioit aussitôt. L'enfant y éprouvoit beaucoup de démangeaison, et, l'irritant sans cesse par le frottement, il envenimoit son mal; la même démangeaison se faisoit sentir dans toutes les parties de la peau malade. La chaleur du lit, en l'augmentant, troubloit le sommeil de l'enfant, qui ne goûtoit le bonheur de dormir que sur les bras de sa mère; à la maigreur près, la santé du malade se soutenoit. Il mangeoit et buvoit beaucoup. Mais il étoit triste, grondeur, impatient, et emporté.

Thérapie.

En rapprochant les symptômes de cette affection, de ceux que l'arsenic produit sur la peau; en considérant, surtout, la soif, l'aggravation nocturne, l'amaigrissement successif, on pouvoit espérer de rencontrer dans cette substance un remède spécifique contre cette maladie. Mais le mercure a aussi la propriété de développer les mêmes phénomènes. Il avoit, de plus que l'arsenic, de l'analogie avec la cause occasionnelle et primitive; il se pouvoit aussi, ce que je soupçonnai, que le traitement antérieur n'eût été que palliatif. Prévenu de cette idée, je donnai la préférence au mercure. L'affection de l'oeil faisoit pencher en sa faveur. On sait qu'il est merveilleusement efficace dans la maladies de cet organe, surtout dans l'âge de l'enfance. Après quelques jours d'un ré-

gime propre à garantir au remède toute son efficacité, (car il n'est pas rare de voir les mères d'aujourd'hui partager avec les enfans en bas âge toutes les jouissances de l'âge mûr), j'administrai au malade un millionième de grain de mercure noir de Hahnemann.

Le lendemain, une phlogose remarquable avoit paru sur toutes les parties de la peau atteinte de boutons et de pustules, et l'oeil malade étoit fermé par l'augmentation du gonflement de la paupière. L'enfant en fut quitte pour gratter un peu plus que de coutume; le 3 e jour, cette phlogose étoit entièrement dissipée, l'oeil ouvert, la paupière dégorgée, et tous les boutons, pustules et dartres, en pleine exfoliation.

Il y a long tems que je n'ai vu une guérison aussi rapide. Le 8 e. jour, il ne restoit que les vestiges de cette dégoutante maladie. Mais, n'oubliant pas que cette siphilis dégénérée avoit de profondes racines dans l'organisme, je ne crus pas devois me fier aux apparences d'une guérison qui pouvoit n'être pas radicale. Je réitérai le remède, avec l'attention de réduire sa dose à un millionième de grain. Il en résulta un réveil de la démangeaison, mais aucune éruption nouvelle ne se fit appercevoir. Pour consolider cette cure, après avoir laissé le malade pendant 8 autres jours sous l'influence du remède, je terminai le traitement de cette maladie par une dose de daphné mézéreon.

Hahnemann n'est point le premier qui ait reconnu à cette dernière substance la propriété de déraciner la siphilis, quand elle est invétérée, et qu'elle a échappé à l'influence mercurielle. Le Docteur Franck, à Vienne, son fils, à Vilna, ont enseigné dans ces deux écoles, l'usage interne de cette substance, jusques là bornée à l'usage extérieur. Ces deux célèbres médecins étoient loin, en donnant ce conseil, de se douter que ce remède affecte les membranes qui recouvrent les os, les articulations, et tout le système cutané, d'une manière analogue à l'action du virus siphillitique lui-même. Ils lui supposoient seulement une vertu antidotaire, contre la saturation mercurielle. Cette conjecture a été convertie en certitude, par les nombreuses expériences des médecins homéopathes. Elles concourent, avec celles de l'école régnante, à placer ce remède à la tête des antidotes du mercure, mais spécialement, lorsque les parties membraneuses et cutanées de l'organisme, sont le théâtre sur lequel le mercure exerce sa fureur.

Il seroit curieux de savoir si son usage pourroit suppléer à celui du mercure, dans les affections siphillitiques qui, pour n'avoir encore été soumises à aucun traitement, auroient pénétré jusques dans les organes que j'ai nommés. Malgré la ressemblance frappante de ses symptômes avec ceux du mercure inconsidérément administré, il est vraisemblable que ce dernier obtiendra toujours la préférence, tant à rai-

son de notre longue habitude de le manier adroitement, que pour sa ressemblance, plus parfaite encore, avec les phénomènes propres au vice siphillitique.

J'ai dit, il n'y a qu'un moment, que le mercure est spécifique dans quelques maladies des yeux, quelqu'en soit la cause occasionnelle, à laquelle il est si rare que nous puissions adresser le remède, attendu qu'elle fuit presque toujours après voir désaccordé l'organisme. Cette assertion n'apprendra rien à ceux qui administrent depuis longtems la pomade mercurielle rouge, dans les affections de cet organe. Cette recette, qui se trouve dans tous les formulaires pharmaceutiques, a passé des mains de nos apothicaires dans celles du peuple, qui se l'administre empiriquement. Il n'est pas un de ces docteurs, en saro ou en fontages, qui ne prévienne son malade, avant l'application de ce remède externe, qu'il doit s'attendre à une augmentation de la maladie. Cette remarque a été faite des milliers de fois par les hommes de l'art eux-mêmes, et le mercure est resté en possession de guérir les maux d'yeux, sans qu'on en tira d'autre conséquence sur ses vertus, sinon qu'il a la propriété de les guérir, par la même raison que l'opium fait dormir, en vertu de sa propriété somnifère. Il a bien fallu s'en contenter, dans le défaut d'une explication plus satisfaisante.

La loi des semblables ne satisfait-elle pas davantage l'esprit, auquel elle dit: que le mercure ne guérit certaines inflammations des yeux, que par la propriété

que possède ce métal, d'affecter l'oeil de la même manière qu'il l'est dans ces inflammations? C'est l'épreuve que Hahnemann propose de tenter, à tous ceux qui refusent croyance à sa doctrine. Pour la confirmer, en cas qu'ils s'y décident un jour, il leur propose de plus, de faire, dans l'exercice de leur art, un parallèle aussi parfait que possible, entre les symptômes de l'inflammation de l'oeil, et ceux qu'ils auront recueillis dans leurs expériences, ou, s'ils ne veulent les établir, avec ceux qu'il a déposés dans sa matière médicale, qui n'est que le résultat de ses propres épreuves, et, lorsqu'ils découvriront de la conformité entre les uns et les autres, d'administrer ce remède, soit extérieurement, soit intérieurement. Ils en verront toujours résulter l'aggravation nécessaire à la guérison.

Cet accroissement de douleur a, peut-être, par l'effet de l'habitude, cessé d'étonner, dans l'emploi externe de ce métal. Mais peut-on ne pas l'éprouver, et à un haut degré, lorsqu'elle est la conséquence d'une dose interne de ce remède, descendu jusqu'à la fraction billionième d'un grain? c'est pourtant un phénomène qui, tout inexplicable qu'il soit dans nos théories, ne manquera pas de se présenter, toutefois, s'il y a ressemblance entre les symptômes de l'une et l'autre maladie. Qu'elle raison peut-on en donner, autre que celle si bien établie dans l'organon, c'est-à-dire, que cette dose interne de mercure arrive aussi sûrement à l'oeil malade, qu'il est certain que la petite portion de pomade mercurielle

y est introduite par la main de l'artiste? les routes sont néanmoins bien différentes; plus grande encore est la différence de leur quantité, et cependant leur effet est le même. Si l'on pouvoit encore avoir besoin d'une preuve de la sympathie qui lie tous nos organes entre eux, on la trouveroit bien prononcée dans cette cure, faite à distance de l'organe malade.

Ce seroit sans justesse, qu'on m'objecteroit la cure antagonistique d'une inflammation de l'oeil, par l'application d'un vésicatoire au bras, sur lequel il produit une inflammation. On a, maintes fois déjà, rendu justice à la loi de l'antagonisme. Les médecins homéopathes seront les derniers à la lui refuser, lorsqu'elle appuye leur doctrine, au lieu de l'ébranler.

En effet, si l'inflammation du vésicatoire ne guérit celle de l'oeil, que parce qu'elle est une maladie semblable à celle de cet organe, la loi de l'antagonisme n'est autre chose que la loi homéopathique en action dans un organe éloigné. Il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'il arrive souvent à cette irritation opérée en lieu étranger à la maladie, de laisser subsister et survivre la maladie à guérir, comme il arrive à l'Homéopathie des insuccès, lorsqu'elle manque la spécificité du remède. Dans l'un et l'autre cas, il y a erreur dans le choix du médicament, qui ne peut-être toujours le même, vû la diversité des formes de la maladie. De quel côté est le danger le plus grand, de tomber dans cette erreur? La similitude des symptômes médicinaux et des symp-

tômes de la maladie, est pour le médecin homéopathe, une boussole qui manque entièrement au médecin de l'école qui préjuge la vertu des médicamens, au lieu de les explorer sur l'homme sain, à qui ils donnent des maladies semblables aux nôtres, maladies, avec lesquelles l'Homéopathie guérit ces dernières. C'est sur la nature de l'inflammation de l'oeil, que se décide le premier. Il lui faut encore deviner jusqu'à quel point cette affection dépend d'un dérangement intérieur de l'organisme, enfin, si elle est liée avec ce désaccord, ou si la maladie est purement locale. Le grand nombre des cures manquées indique assez combien cette solution est difficile, et souvent impossible. Ces difficultés disparoîssent devant un principe de toute vérité: que les maladies se peignent clairement dans les formes, ou symptômes qu'elles développent, et que, dans l'impossibilité de saisir le mode de désaccord intérieur, c'est-à-dire, la cause interne, une doctrine qui propose l'enlèvement des symptômes, et l'opère réellement, est bien plus propre à guérir, que celle qui donne moins d'attention aux symptômes visibles, pour attaquer une cause invisible.

C'est en vain qu'on contestera la nécessité de la similitude des deux maladies, la médicinale, et la naturelle, pour opérer la guérison de cette dernière. Non seulement elle est marquée, cette absolue nécessité, dans le succès constant des cures homéopathiques, lorsque cette condition est rigoureusement remplie, mais

elle l'est davantage encore, par leur insuccès, quand elle a été oubliée, ou négligemment observée. C'est à la même cause qu'il faut attribuer le non succès, encore assez fréquent, de l'enlèvement de l'inflammation de l'oeil, par l'inflammation cantharidale. Cette dernière inflammation à une essence fixe et invariable, tandis que celle de l'oeil peut varier infiniment. On en peut dire autant des collyres, usités dans cette maladie. Et fussent-ils aussi nombreux, aussi variés que le sont les formes de l'affection naturelle, il reste toujours vrai de dire que, autant de tems leur action sur l'organisme ne sera pas plus clairement démontrée, autant de fois le choix qu'on en fait, sera fortuit, et la guérison incertaine et accidentelle.

Au médecin homéopathe, au contraire, il est égal que l'affection soit de telle ou telle nature; qu'elle soit locale, ou l'expression sensible d'un désaccord caché; que l'estomac en soit la source, comme l'a observé Stoll, ou qu'elle résulte d'un refroidissement; qu'elle soit catarrhale ou rhumatique, ou bien encore, la suite de l'application trop constante de l'oeil: il ne se jette point dans ce dédale d'énigmes, dont le mot est si difficile à trouver; il sait, à n'en pas douter, que le médicament qui produit sur l'homme sain des phénomènes égaux à ceux de la maladie à guérir, renferme une maladie de la même nature que cette maladie. Il s'arrête, sans chercher, comme le fait l'école, l'essence du désaccord causé par son médicament, pour ne point

tomber dans l'abyme des hypothèses, où s'égarent tous les jours ceux qui veulent connoître l'essence du désaccord opéré par la maladie. Cette dernière connoissance est la science de la nature. Notre part à nous, est la collection des choses visibles, et soumises à nos sens. C'est sur des faits matériels que notre intelligence doit s'exercer, et non à la solution de problèmes, qui probablement resteront toujours à résoudre, et dont la nature n'a pu faire dépendre notre guérison.

Qu'on applique maintenant ce que je viens de dire de l'inflammation fixée sur l'oeil, à ce même mode de maladie, occupant un organe voilé. Ne voit-on pas se multiplier les obstacles à la connoissance de la cause interne, en raison du degré de profondeur à laquelle elle se trouve? Si déjà le raisonnement, aidé par le secours des sens, a tant de peine de saisir la nature d'un mal exposé à nos yeux, combien ne s'accroît pas l'embarras de l'intelligence, abandonnée par ces premières sources de nos idées, dans le jugement qu'elle doit porter sur l'essence de ce mal, jugement dont l'école fait dépendre sa curation? Certes, il est souverainement difficile de faire le portrait d'un absent: l'amour seul a pu opérer ce prodige. Que penser d'un artiste qui entreprendroit de tracer celui d'un inconnu?

Observation deuxième.

Un jeune homme, d'une constitution fleurie, sanguine, caractère doux, d'une humeur inconstante, étoit

sujet à des maux de tête, visiblement causés par la pléthore, et les congestions sanguines de cet organe. Il avoit coutume de les combatre par l'application des sangsues aux tempes et au col. Ce moyen lui réussissant toujours, il y revenoit à chaque attaque. Mais les récidives se rapprochèrent tellement, qu'il commença à se défier de l'emploi de ce moyen. M'ayant un jour trouvé sur son chemin, il me demanda mon opinion à cet égard. Je répondis que c'étoit un moyen palliatif, qui renforçoit les causes de son mal. Je le confirmai ainsi dans l'idée vague qu'il avoit déjà conçue à cet égard. Sur la demande qu'il me fit, de lui indiquer un autre secours plus efficace, je lui fis rendre compte de sa manière de vivre, dans laquelle je trouvai beaucoup de réformes à faire. Je le déterminai à renoncer au vin, aux assaisonnemens de toute espèce, qui entrent dans la préparation de nos alimens. Cette réforme eut des effets heureux, qui se bornèrent à éloigner les accidens, peut-être aussi à les mitiger; mais le malade ne fut point complétement délivré de son mal. De vrais motifs de chagrin vinrent un peu plus tard lui rendre sa précédente gravité. Un jour, pour étourdir ses pensées tristes, il imagina d'aller à la chasse, passion qui entraîne quelquefois le chasseur jusques dans les marais. Il revint de cet exercice, tout aussi chagrin qu'il y étoit allé, et de plus mouillé et refroidi. Le lendemain de cet événement, il se trouva réduit à

garder le lit, par l'impossibilité de se servir d'un pied, atteint d'un rhumatisme goutteux. C'étoit la première fois qu'il éprouvoit cette maladie, dont sa mère étoit atteinte; de plus, le mal de tête étoit de la dernière violence. Il s'y joignoit une soif ardente, qui se portoit sur la bière, et une démangeaison des plus incommodes sur toute la surface du corps. La peau étoit sèche, la face haute en couleur, point de fièvre, seulement le pouls plein, et quelque peu dur. Le malade, habituellement bon mangeur, étoit sans appétit; le ventre ne donnoit aucun signe de souffrance. Il étoit réglé, et les urines, à quelque rougeur près, naturelles; l'humeur, naturellement douce et enjouée, étoit aigrie de la pensée d'être goutteux de si bonne heure.

Thérapie.

Il étoit facile de reconnoître le caractère phlogistique imprimé sur la constitution du sujet, et gravé avec la même évidence sur les affections locales de la tête et du pied. Nul doute que les sangsues appliquées sur ces deux organes, ne les eussent soulagés, et peut-être guéris immédiatement. Mais il n'est pas moins certain que l'aconit jouit de la même puissance de détruire l'éréthisme inflammatoire de la fibre, et d'en faire subitement cesser les accidens. Voyez, au tableau des symptômes produits par ce remède, combien ils ont de ressemblance avec ceux qui composoient cette maladie. Il donne le mal de tête, qu'é-

prouvoit le malade, il rougit la face, la remplit de chaleur, cause une soif vive, une grande sécheresse à la gorge; il n'est pas moins propre à sécher la peau, à la rougir, à occasionner des démangeaisons. Il affecte les articulations, à la manière de la goutte, avec rougeur, chaleur, et gonflement. En un mot, ce remède renferme tous les symptômes que j'avois à combattre.

Attendu l'irritabilité excessive du malade, je bornai la dose du remède à l'octillionième partie d'une goutte de la teinture. Elle fut administrée à midi, et le soir, les maux de tête, la soif, la chaleur et la démangeaison avoient cessé. Le malade dormit tranquillement, et transpira doucement le matin. La douleur et le gonflement de l'articulation du pied droit avoient passé au pied gauche; même impossibilité de marcher. Je laissai agir le remède pendant 24 heures, durée ordinaire de son action. Le 2e jour, le pied restant dans le même état, je pris en considération le refroidissement, et l'humectation des pieds, qui avoient eu lieu dans la partie de chasse. La douce amère possédant la vertu de réaccorder l'organisme troublé par le froid, j'en donnai un quintillion au malade, que le lendemain je trouvai, en le visitant marchant dans sa chambre. Il me dit que, la nuit après avoir ressenti quelques élancemens dans son pied, il s'étoit endormi, avoit sué beaucoup, et qu probablement c'étoit à cette sueur qu'il devoit l délivrance de son pied.

La douce amère a une durée d'action de deux semaines, lorsqu'elle est administrée à dose assez forte. Je laissai quelques jours le malade sous son influence médicatrice, et la cure fut entièrement terminée. Il s'est déjà écoulé deux ans, et le sujet de l'observation n'a point ressenti la douleur de tête; il est instruit que sa constitution, éminemment disposée à l'éréthisme inflammatoire, ne sauroit être tempérée par un régime trop doux, et que les plus légères transgressions reproduiroient les accidens. On ne change pas la nature, on peut la modifier. Le régime est tout puissant, pour opérer ces modifications, parce que son action sur l'organisme est de tout les instans.

Il étoit bien urgent, pour le salut de l'humanité, que quelque moyen vînt remplacer la saignée, dans la cure des maladies inflammatoires, ou réputées telles. Si l'abondance, la superfluité du sang, sont rarement les causes premières des maladies de cette nature, combien ne doit-on pas regretter la perte de ce fluide précieux, surtout, lorsqu'il est constant que son effusion n'est souvent qu'un palliatif, dont l'effet est d'autant moins durable, que ce fluide se répare avec une grande célérité. Témoins les accidens du malade dont il est ici question, attribués à la pléthore, qui, loin d'être vaincue par la saignée, prenoit plus d'empire, à mesure qu'on lui opposoit plus souvent la saignée.

Il est facile de se rendre compte du mouvement de

détente imprimé au ton de la fibre crispée et roidie dans le mode inflammatoire, par la déplétion subite des vaisseaux qui en sont le siège. L'effet primitif de l'évacuation sanguine est marqué par le relâchement et le ramollissement. Faute d'avoir voulu regarder au delà, l'effet secondaire, qui n'est que la réaction de l'organisme, a été entièrement oublié. C'est pourtant lui qui doit renfermer la curation. Il la contient, en effet, dans les cures homéopathiques, puisque cet effet consécutif est un état contraire à celui de la maladie, par conséquent, ne peut être que la santé elle-même. Mais pour l'obtenir, il faut, de toute nécessité, que l'effet primitif du médicament soit sympathique avec la maladie, ce que fait l'Homéopathie, par l'addition, aux symptômes du mal, de symptômes semblables à ceux du mal, addition dont le résultat consécutif, quand la réaction de l'organisme commence, est la diminution de ces mêmes symptômes, et définitivement leur disparition complète. Le dernier événement, (la disparition absolue), est la conséquence forcée de la loi reconnue par toutes les écoles: que dans l'identité des impressions, la plus foible disparoît nécessairement devant la plus forte. On demande maintenant si, tous les symptômes enlevés, il peut rester autre chose que la santé?

Que l'on procède en sens diamétralement opposé, c'est-à-dire, que l'on oppose, comme on le fait dans l'exécution de la saignée, un effet rafraîchissant et

relâchant à un état de chaleur et de crispation; l'état de fraîcheur et de relâchement succède, en effet, à l'état contraire, qui est celui de la maladie. Mais cet état ne durera que le tems de la durée d'action du remède qui l'a amené, durée qui est relative à la puissance de ce remède et qui, en se terminant, est remplacée par l'état contraire, c'est-à-dire, que de nouveau, la chaleur, la roideur, la crispation reparoîtront, comme conséquence obligée de l'organisme, réagissant toujours en sens opposé au stimulus.

C'est ce qu'on a pu remarquer dans les paroxysmes pléthoriques de mon malade, dont le rapprochement et la plus grande force se sont montrés dans une raison proportionelle au nombre et à la fréquence des saignées qu'il subissoit. C'est ce que Hahnemann a fait voir plus clairement encore, dans les phénomènes qui accompagnent et suivent l'immersion du bras dans l'eau chaude, ou l'eau froide. Ces démonstrations sont péremptoires. Après l'une et l'autre de ces opérations, on voit l'organisme réagir, en remplaçant la chaleur et le froid, dans des degrés égaux aux impressions primitives. Ce sont deux états de maladie momentanés, que l'art a institués. Peu importe que ce soit l'art, qui calcule tout, ou le hazard, qui ne calcule rien, qui soit l'auteur du désaccord de l'organisme, la loi que nous y voyons en action, est la même; elle ne peut pas plus changer que l'organisme lui même, conservant

éternellement le sceau qui lui fut imprimé, lors de la création.

Observation troisième.

Un enfant de six mois, encore au sein de sa mère, fut effrayé dans une chûte qu'il fit de la hauteur d'une chaise. Il étoit tombé sur le sternum, où l'on ne voyoit aucune contusion, mais il ne pouvoit supporter qu'on lui touchât cette partie, sans jetter les hauts cris. Les parens recoururent aux frictions avec les esprits, moyen usité par le peuple, en pareille occurrence. Comme rien ne le soulageoit, ils me demandèrent conseil; j'allai voir l'enfant, que je trouvai dans l'état que je vais décrire.

Portrait de la maladie.

La partie antérieure de la poitrine étoit intacte à l'oeil, mais le plus léger attouchement causoit de vives douleurs, que l'enfant témoignoit par des cris percans. Sa respiration étoit gênée et entrecoupée de soupirs. On ne pouvoit le remuer, qu'il ne se mit à crier. Les mouvemens de flexion du corps en avant, lui étoient impossibles. Il ne respiroit avec facilité, que lorsqu'il étoit étendu sur le dos, et couché tout à plat: il vouloit teter continuellement, ce qui annoncoit une grande soif. D'ailleurs, point de toux, le ventre serré, et la face rouge.

Thérapie.

Les symptômes de l'aconit étoient trop marqués, pour ne pas les reconnoître à la première vue. Un

octillionième de la teinture de cette substance rendit en quelques heures à cet enfant la liberté de la respiration et des mouvemens. Après 36 heures, durée de l'action de l'aconit, l'enfant montrant encore de la sensibilité au sternum, je lui administrai un billionième de goutte *d'arnica montana*, et le fis frotter avec une goutte pure de la teinture de cette plante, mêlée avec un peu d'eau, sur la partie qui avoit été froissée dans la chûte. Il y eut aggravation momentanée du mal, et disparition complète de la douleur, au bout de 48 heures. J'avois cessé de voir l'enfant pendant quelques jours, lorsqu'on vint me chercher de nouveau, pour le visiter. Il avoit encore une fois été effrayé, en manquant de tomber de la même chaise dont il avoit fait la première chûte. Cette fois, les symptômes étoient autres; en voici l'image fidèle.

L'enfant étoit atteint d'un spasme tonique, qui tenoit la tête renversée sur le dos. Elle y étoit fixe, immobile, et ne pouvoit, par aucune force, être ramenée dans sa position naturelle. La respiration en étoit mécaniquement gênée, la face étoit bleue et les pupilles dilatées. Le malade buvoit avec peine, mais avec délices. Cet état duroit depuis presque deux jours. Plein de confiance dans le témoignage de Hahnemann, qui nous assure que l'épilepsie elle-même, lorsqu'elle est causée par la frayeur, et récente encore, cède à la fève de *St. Ignace*, et rencontrant entre les phénomènes ci-dessus et les symptômes de ce

remède une parfaite similitude, je l'employai à la dose d'un trillionième de goutte. Il étoit six heures du matin, lorsque je donnai le remède, et, à six heures du soir, le mal étoit vaincu. J'ai suivi cet enfant pendant les 5 jours de la durée d'action de ce médicament, et n'ai vu reparoître aucun accident. Il y a aujourd'hui deux ans que cette cure est opérée, et l'enfant jouit d'une santé parfaite.

On ne peut rien voir de plus héroïque que ces deux cures. Ne semble-t-il pas qu'on assiste à la suspension de la fièvre intermittente par le quinquina? il y a, en effet, parité. Il y a toujours guérison, et d'une manière certaine, lorsqu'il y a spécificité. Quel praticien n'est pas enchanté de voir la fièvre continue passer à l'intermittence? sa joie est celle d'un homme qui passe des ténèbres à la clarté du jour. Elle est un aveu tacite de l'obscurité qui enveloppe la nature de la maladie et les vertus des médicamens, obscurité qui disparoît devant la spécificité. D'où vient donc cette contradition, qui appèle de tous ses voeux la lumière, et de toutes ses forces maintient les ténèbres? on consent à conserver le peu de spécifiques, je ne dirai pas connus, mais usités; que dis-je? on se souleveroit à la pensée d'en perdre un seul, et l'on refuse d'entrer dans l'unique voie, qui, non seulement doit en augmenter le nombre, mais encore nous faire toucher du doigt et de l'oeil leurs véritables propriétés, sans prendre garde que, en refusant cette matière médicale pure, nous

rejetons aussi le plus beau traité de pathologie, dont jamais l'esprit humain ait fait présent à la science. Il faudroit fermer opiniâtrément les yeux à la lumière, pour ne pas reconnoître dans l'exposé des symptômes des médicamens sur l'homme sain, l'histoire fidèle de toutes les affections de l'homme malade.

A ne considérer, dans l'Homéopathie, que son application aux maladies de l'enfance, quel service ne rend-elle pas à l'humanité? cet âge n'est-il pas la pépinière du genre humain? la méthode la plus propre à la conservation de l'homme encore enfant, doit être, par cela même, la méthode curative par excellence. Et quelle méthode pourroit, à cet égard, entrer en lice avec l'Homéopathie? cet âge est celui de la foiblesse, de la délicatesse, tous attributs incompatibles avec les grandes doses de médicamens, et leur saveur nauséabonde. Qui se met mieux à sa portée, que l'Homéopathie, qui peut, s'il le faut, voiler son remède sous la forme de l'aliment! combien de fois n'a-t-on pas vu ces petits opiniâtres courir le risque des convulsions, effet de la violence que commande l'intérêt de leur salut? avec l'Homéopathie, rien de semblable n'est à craindre. Sous le voile de l'amitié, avec l'appât d'une caresse, en paroissant même faire leurs volontés, l'Homéopathie arrive à son but. *Jucunda curatio veterum.*

Observation quatrième.

Une petite fille de six ans, d'une constitution foible,

nerveuse et sujette aux vers, fut, à la suite d'un refroidissement, saisie d'une fièvre catarrhale, avec enchifrenement et toux de nature convulsive. On ne lui donna aucun remède pendant quelques jours. Mais l'enfant ne tarda pas à donner de vives inquiétudes à ses parens, par les cris que lui arrachoient de violentes douleurs de la poitrine et des épaules, lesquelles redoubloient dans les accès de la toux, qui étoient assez fréquens. Sa mère, se rappelant que je l'avois homéopathiquement elle-même délivrée d'une maladie grave, m'envoya chercher, et je trouvai sa fille dans l'état que je vais décrire.

Portrait de la maladie.

La tête est douloureuse, surtout, la région du front, et lorsque la malade veut ouvrir les yeux. Lorsqu'elle soulève la tête, il y a de suite vertige. La face est rouge, et la joue gauche plus foncée que la droite. Tintemens d'oreilles, et élancemens dans ces deux organes. La langue est jaune, la soif ardente; il distille du nez une humeur acre. La toux est quinteuse, et cause dans le côté gauche de la poitrine et les épaules, un ébranlement douloureux, qui arrache des cris à la malade. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que se fait l'expectoration d'une glaire visqueuse. De tems à autre, l'estomac se soulève pendant la toux, et il y a vomissement d'un peu de bile jaune, mêlée de glaires. Le ventre est parfois douloureux, tendu par les vents, et fait éprouver de fausses envies d'aller à la selle. Il y a deux

jours que dure la constipation. La fièvre est continue, accompagnée d'une chaleur vive et sèche. La tête seulement s'humecte de sueur ; le reste du corps est sec et brûlant. Les urines sont chaudes et rouges, et déposent un sédiment briqueté.

Thérapie.

La diathèse rhumatico-inflammatoire ne peut être méconnue dans tous les phénomènes dont je viens d'offrir le tableau. Je ne dois pas oublier de dire que cette maladie s'est développée au passage d'un tems froid et sec à une chaleur égale à celle de la canicule, à la fin du mois de Mai. C'est la physionomie constante du printems en Pologne. Ainsi, ces deux constitutions de l'air, et celle de l'enfance, où l'irritabilité et la mucosité dominent, imprimoient à cette affection le sceau du rhumatisme phlogistique. Le traitement en est connu, et souvent heureux. Mais l'Homéopathie la signale mieux encore dans les symptômes attachés à l'usage de la bryone. Je l'administrai incontinent, à la dose de la plus petite partie de la goutte décillionième de cette substance. L'organisme, atteint dans sa partie souffrante, répondit par l'accroissement du mal, présage de la guérison. Après quelques heures d'aggravation, les symptômes se calmèrent, et une forte évacuation alvine fit tomber la fièvre et la soif. La toux aussi se calma, et le sommeil vint donner de la consistance à ce bien être. Il y avoit, au réveil, sueur générale, et apyrexie. La malade demanda à manger.

Cependant la toux ne tarda pas à s'exaspérer, et avec elle, la douleur de la poitrine et des épaules. Malgré le bien être sensible que le remède avoit amené, j'étois loin de croire à la guérison. Beaucoup de symptômes étoient enlevés, mais le plus essentiel, la toux rhumatique, avoit résisté. Je laissai agir le remède, jusqu'à nouvelle indication. Elle ne se fit pas attendre longtems. Le soir du deuxième jour, la fièvre reparut, sans frisson prédécesseur, et augmenta la douleur de poitrine, d'une manière intolérable. La soif étoit ardente; après deux heures de cet état, la malade s'endormit, et s'éveilla encore couverte de sueur, et dans une apyrexie complète.

Il est remarquable que cette toux féroce n'amenoit aucun crachat. Elle ébranloit la poitrine, et et soulevoit l'estomac. Dès que la fièvre tomboit, ces accidens se dissipoient avec elle. Cette intermittence ne me frappa pas autrement; j'attendis encore plus de clarté, pouvant attribuer ces mutations à l'action du remède, qui ne dompte pas tout de suite la maladie. Mais un troisième paroxysme arrivant, et avec lui, les accidens avec un nouveau degré de violence, il n'y eut plus moyen de ne pas reconnoître une fièvre intermittente pernicieuse. Je me préparai donc à l'enchaîner avec son antidote. Un billionième de goutte de la teinture spiritueuse de quinquina suffit pour prévenir le retour de la fièvre et de son douloureux cortège. Elle fut répétée deux fois, à 48 heures d'intervalle, pour effacer

plus sûrement le type intermittent. Cette durée d'action est, d'après les expériences homéopathiques, celle des petites doses de ce remède. On sait que la quotidienne intermittente produit ses rechûtes, après l'espace de huit jours. Mes trois doses de kina remplirent de leur action antifébrile tout cet espace, et la malade se rétablit entièrement dans le cours de ces huit jours.

Je suis loin de m'émerveiller au récit d'une cure que la méthode ancienne a opérée des milliers de fois. Mais on ne peut refuser de l'admiration à la singulière efficacité d'un fraction aussi exiguë d'un remède qu'elle a coutume d'administrer à des doses, comparativement, monstrueuses. Que devient donc cet énorme superflu de quinquina dans les cures ordinaires? quel est le praticien qui n'ait pas vu la nature s'en décharger par le vomissement, ou une légère diarrhée? cette élimination n'a pas d'autre objet, que celui de se délivrer de ce qui peut lui être contraire. Cependant l'homme de l'art n'est pas sans inquiétude devant cet effet, qui quelquefois fait manquer la guérison, en évacuant le fébrifuge, avant que la fièvre ne soit domptée. D'autres fois, on le voit regretter que cette évacuation n'ait pas lieu, l'expérience lui ayant appris que la constipation produite par le kina, peut amener des obstructions plus dangereuses que la fièvre elle-même. C'est de là que vient, sans doute, l'usage introduit dans beaucoup de recettes fébrifuges, d'allier au kina des substances laxatives, propres à prévenir ce dernier résultat.

Voilà pourtant comme nous comprenions la spécificité, avant que Hahnemann ne nous eût appris en quoi elle consiste! le plus léger parallèle entre ces deux manières d'arrêter la fièvre d'accès, ne permet pas de balancer sur la prééminence à accorder à l'une d'elles. Certitude, douceur, simplicité, absence de tout danger, exemption de suites fâcheuses, tels sont les avantages de la fraction homéopathique. Incertitude, violence, complication d'effets, maladies secondaires: on ne peut nier que ces inconveniens n'accompagnent les masses fébrifuges, ou ne marchent à leur suite. Un premier pas fait vers cette réforme particulière, il n'en coûtera plus rien, si l'on veut être conséquent, d'envisager le reste de la matière médicale du même point de vue (*). Je n'exige pas que l'on induise cette nécessité de la démonstration que je viens d'offrir à l'es-

---

(*) Ce premier pas vient d'être fait, dans la substitution du sulphate de kinine à la poudre brute de cette substance. Cette préparation représente assez bien les atômes médicinaux de l'Homéopathie, avec laquelle, son emploi à petites doses, et sans aucun alliage, achève de lui donner un grand air de ressemblance. C'est, en effet, l'Homéopathie elle-même, et dans toute sa perfection. Si quelques grains de kinine, suffisans pour maîtriser la fièvre intermittente, semblent former une dose immense encore, comparativement avec des millièmes de goutte de teinture de kina, c'est que le procédé qui concentre les vertus du kina dans le sulphate de kinine, est de beaucoup inférieur à la friction que l'Homéopathie lui fait subir, pour en développer les propriétés.

prit du lecteur. Je demande seulement que l'on agisse conséquemment à la manière dont on a pensé de l'action du quinquina, depuis que cette substance est connue.

On n'a pas été jusqu'ici sans se demander comment agit le kina sur l'organisme malade. De toutes les présomptions émises jusqu'ici à l'égard de ses propriétés, la plus généralement adoptée est celle qui lui fait opérer dans le corps une révolution plus forte que celle qu'y a développée la fièvre. On a toujours mis le plus grand soin à recommander de ne pas donner ce remède pendant le cours de l'accès, sûr que l'on étoit, d'après la leçon de l'expérience, que la maladie en seroit fortement aggravée. Si l'on interprète raisonnablement le sens vrai de ces deux pensées, peut-on y voir autre chose que l'expression de la loi homéopathique, entrevue, pressentie, mais demeurant une loi particulière à la nature dans ce cas, où tout autre semblable, tandis que, si, comme Hahnemann l'a fait, on y eût regardé de plus près, on se fut apperçu que cette loi, dont l'application est si frappante dans le cas précité, est le mode uniforme de guérison propre à

Mais les choses en sont restées là, faute de l'intelligence claire de l'expression spécifique. La cure des fièvres intermittentes en a été simplifiée et régularisée. Aussi ne voit-on plus, depuis cette découverte, les cures manquées, et les fausses cures, qui ont valu au quinquina les reproches qui ne devoient s'adresser qu'au mode vicieux de son emploi.

la nature, dans tous les genres de désaccord de l'organisme.

Je ne redirai pas ce que je crois avoir prouvé dans la première partie de cet ouvrage, que c'est mal comprendre le Créateur, que de lui prêter les vues bornées de la créature. Les loix multiples que nous avons créées, sont trop peu dignes de la plus haute des intelligences. Celui qui d'un seul mot organisa les mondes, ne fit point cet honneur au plus chétif de ses ouvrages. Je terminerai ces réflexions, en fixant celles du lecteur sur le procédé des gens du peuple, dans la cure de la fièvre intermittente.

Après avoir pris inutilement nos vomitifs et fébrifuges, lassés, enfin, de la perte de leur tems, de leur argent, ne les voit-on pas tous les jours recourir à une grande dose de vin chaud imprégné d'aromates, et se guérir, en l'avalant au début du paroxysme? à la vérité, ils montent ce paroxysme à un degré de violence qui pourroit donner la mort. C'est à notre face, et presque en se moquant de notre art, qu'ils tentent cette épreuve, qui le plus souvent leur réussit. Qu'ont-ils fait, ces hommes grossiers et ignorans? ils ont fait, sans s'en douter, la médecine homéopathique, c'est-à-dire, ajouté sans mesure, à la vérité, à leur mal un mal semblable, pour en opérer la guérison. L'école ne sauroit dénier l'analogie de ces deux maux, lorsque, comparant les effets du vin avec ceux du kina, elle en a conclu que ces deux moyens se ressemblent dans

leur manière d'agir. Aussi les combine-t-elle presque toujours ensemble, pour les renforcer l'un par l'autre.

Observation cinquième.

Un homme de 30 ans, d'une constitution nerveuse, caractère vif et sensible, fut atteint à l'âge de 24 ans, à la suite de travaux d'esprit trop soutenus et de longues veilles, d'un dérangement dans les organes de la digestion. Son humeur s'altéra; il perdit sa gaieté et devint inquiet et morose. Après avoir cherché vainement dans le repos de l'esprit et la distraction, un remède à son mal, il consulta un médecin, qui aggrava sa situation, en prenant cette désharmonie de l'organe digestif pour un état humoral. Force purgatifs et fondans lui furent administrés, sans que le malade pût parvenir à bien digérer. L'insuccès de ce traitement le porta à renoncer aux remèdes, espérant, de sa jeunesse, de la nature, et de la belle saison, dans un des plus beaux pays de la Suisse, son rétablissement parfait. Cette espérance ne s'étant point réalisée, il invoqua de nouveau les secours de la médecine. Cette fois, il s'adressa mieux. Le médecin qui lui donna des soins, s'appercevant que chez le malade le moral souffroit plus que le physique, lui fit subir un traitement doux, dont les calmans, les émolliens et les antispasmodiques, furent la base. Le malade fut soulagé, mais conserva son humeur mélancolique, ainsi que les causes physiques qui en étoient

la source. Des voyages lui furent conseillés; il les fit, après avoir, toutesfois, essayé encore de se guérir par la cure du petit lait, qu'il prit dans les montagnes de la Suisse. Cinq à six ans s'écoulèrent ainsi, sans qu'il pût recouvrer sa première santé. Dans ses voyages, il mit à contribution les lumières des plus célèbres médecins qu'il trouva sur son passage; tous, d'un commun avis, s'accordèrent à lui faire envisager sa guérison absolue comme devant être l'ouvrage du tems. Un régime, accommodé à sa situation, lui fut prescrit, et il le suivoit encore, lorsque, ayant perdu toute confiance dans la médecine ordinaire, il vint, après avoir lu l'organon, me demander les secours de l'Homéopathie. Un dernier voyage l'avoit amené en Pologne, où se rendoit une famille illustre à laquelle il étoit attaché. Voici le portrait de son mal.

Tableau de la maladie.

La tête lourde, sans douleur marquée, souvent un sentiment de vide, peu d'aptitude au travail d'esprit, les idées sont fugitives. Une seule domine, celle qui rappèle la santé perdue. Elle noircit toutes les autres. Le sommeil l'engourdit, mais au réveil, elle se présente la première, et le malade se demande, que vais-je faire de cette journée? rien ne le distrait, ne l'amuse. Il est triste au sein de la joie, ou grondeur. Sans motif de plainte, il se plaint de tout, et de tout le monde. A un mouvement d'humeur succèdent les larmes, et aux larmes l'humeur et la gronderie, sans

que l'une et l'autre soient fondées. Il est vraiment à plaindre, et rend malheureux tous ceux qui l'entourent. Le plus beau tems de sa vie est celui du sommeil; aucun songe ne lui rappèle son malheur; il dort du sommeil de l'insensibilité.

Le corps n'est guère mieux traité que l'ame; les yeux sont fatigués, sensibles, l'odorat voilé par des rhumes de cerveau fréquens; le goût effacé par une disposition saburrale glaireuse de la langue et du gosier, avec saveur fade; il y a de la soif et de l'appétit, mais il ne savoure qu'à demi, dans l'état de préoccupation d'esprit, où il est continuellement; l'estomac ne souffre point, mais les régions hypocondriaques sont serrées, d'autres fois tendues, et la respiration en est gênée. C'est au dessous du nombril qu'est le principal siège de son mal. Il y éprouve une pression continuelle, et un roulement de flatuosités, que l'on entend à chaque mouvement qu'il fait. Il lui semble de plus que ses intestins n'ont point d'appui, et qu'ils flottent dans un espace vide. Ce sentiment de pression s'étend en arrière jusqu'aux reins, en avant et en bas dans les deux aines et sur la vessie. Il ne sauroit se passer d'une ceinture qui serre le bas ventre et qui le soutient. Cette gêne du ventre entraîne celle de la respiration, qu'il ne peut exercer profondément, sans ressentir de la douleur depuis le nombril jusqu'aux os pubis. Le malade va librement à la selle chaque jour, sans aucune trace hémorroïdale. Tantôt

les membres ont de la souplesse et de la légèreté, tantôt ils sont lourds et engourdis, sans aucune cause évidente de ces mutations. Son réveil est accompagné d'une lassitude générale, qui ne se dissipe qu'après avoir mangé. En général, les alimens le soulagent toujours, mais, après le repas, il ressent de la chaleur à la face et de la pesanteur à la tête. La soif devient plus vive, et peu à peu l'humeur s'ai grit et devient grondeuse. Le malade est alarmé sur son état, en désespère, et perd de son attachement à la vie. Il lui arrive souvent de souhaiter la mort.

Thérapie.

Voilà une véritable hypocondrie, maladie aussi mentale que corporelle! Elle est née, comme je l'ai dit, à l'âge de 24 ans, âge de la gaieté et de l'insouciance. Elle a eu pour cause occasionnelle l'abus de l'exercice de la pensée, et, pour auxiliaire, celle des purgatifs, qui n'étoient point propres à réaccorder le cerveau, et le centre épigastrique dont le concours est indispensable au travail de l'esprit. On est d'accord sur la profonde obscurité qui couvre la cause interne de ce mal. Il n'y a que des présomptions à former à cet égard.

Mon malade soumis à l'examen des médecins les plus célèbres, l'avoit été aussi à des traitemens qui ont varié, comme les idées conçues sur la nature et le siège que présentoient les apparences de son mal:

la guérison n'en fut point opérée. Je me garderai d'en conclure qu'aucun de ces diagnostics ne fut juste. Il est même vraisemblable que le siège du mal étoit découvert, et que l'opinion, sur l'aberration des organes souffrans et leur mode pathologique, étoit l'image de la vérité. Mais de quelle utilité peut être le diagnostic, lorsque la matière médicale est en défaut? irascibilité morale, irritabilité physique, sensibilité exaltée, tels sont les grands traits caractéristiques de l'affection dont il s'agit. La méthode allopathique n'a pu les effacer, avec des remèdes qui n'avoient aucune analogie avec le mal. Le procédé antipathique, en lui opposant ses palliatifs, ne réussit pas davantage. L'Homéopathie seule pouvoit le dompter, en l'attaquant par un mal semblable à lui-même. Le malade, préparé par un régime exclusif de tout ce qui peut irriter en échauffant, reçut un décillionième de noix vomique, dont il éprouva une augmentation de ses souffrances, pendant l'espace de quelques heures. L'effet de ce remède fut de lui ôter la soif, la fatigue des membres, et d'alléger le bas ventre, en facilitant la sortie des vents, dont l'emprisonnement augmentoit la tension. Ce soulagement, vivement ressenti, ramena dans le coeur et l'esprit du malade, le consolant espoir de la possibilité de sa guérison; l'humeur en fut éclaircie, et le sourire reparut sur des lèvres, qui jusqu'alors n'avoient peint que la tristesse, exprimé que le désespoir. La durée d'action du remède terminée, je l'alternai

avec la teinture *d'ignatia amara*, dont j'administrai la billionième partie d'une goutte. On trouve, au chapître des phénomènes de cette substance, tous les symptômes dont le malade étoit atteint. On y lit aussi, dans l'avant-propos, que ce remède est peu propre au traitement des maux chroniques, à cause du peu de durée de son action. Il pouvoit être utile, comme remède intermédiaire, et c'est dans cette vue que je l'employai. Il augmenta les symptômes ainsi que le soulagement, comme l'avoit fait la noix vomique, à laquelle il ressemble tant. Après cinq jours de son action, la noix vomique fut rendue au malade qui, cette fois, en fut changé d'une manière plus avantageuse encore. Légèreté, gaieté, force, goût du monde qu'il avoit fui jusqu'alors, tout lui fut restitué, au point qu'il se croyoit déjà guéri. Un symptôme avoit résisté, et c'étoit le plus grave, celui dont presque tous les autres n'étoient que des corollaires. C'étoit la pression des gros intestins, et la liaison de cette incommodité avec la poitrine et la tête, qui en étoient toujours affectées. *Le cocculus menispermum* répondant parfaitement à ce symptôme, comme on peut le voir au chapître des symptômes de ce remède sur l'homme sain, j'en donnai au malade une fraction quadrillionième du grain primitif. L'effet en fut si heureux, que le malade quitta sa ceinture, dont il ne pouvoit se passer depuis 7 ans. L'effet des petites doses de ce remède étant de courte durée, j'appris au bout de cinq jours, que le ventre se tendoit de

nouveau, et que l'esprit s'obscurcissoit de vapeurs noires. Il me sembla reconnoître que l'imagination grossissoit au malade tous ses maux. J'abandonnai le *cocculus* pour la millionième partie d'un grain d'or, remède qui a déjà guéri des hypocondriaques tentés de se donner la mort. L'effet en fut héroïque. Je le renouvelai, en descendant la dose à un billionième, mais après 12 jours seulement, tems de la durée d'action de la première dose. Le printems étoit ouvert. Le malade, entraîné par les charmes de cette saison si séduisante, parcourant les bois, les prés, oublioit, et sa maladie, et son médecin. Quelques erreurs de régime, en réveillant quelques douleurs, réveillèrent en lui, mon souvenir. Il me revint, promit d'être sage, et reçut une nouvelle dose de *cocculus*, qui convenoit encore à l'état du bas ventre, et de la tête. Les dernières traces de l'affection du ventre en furent effacées; la tête seule conserva quelque tems encore une impression de foiblesse, et du penchant aux idées tristes, dont quelques doses successives d'or triomphèrent définitivement.

J'ai d'autant plus de confiance dans cette cure, que de vrais sujets de chagrin sont survenus à cette personne, sans que sa santé en ait été altérée. Née profondément sensible, elle les sent vivement, jusqu'à l'attendrissement et les larmes, mais cet état reste isolé dans l'esprit et le coeur, sans que les fonctions de l'organisme en ressentent le contre-coup. Etrange

effet de ce métal, source de tant de forfaits! il étoit bien juste qu'il fût employé à réparer une partie des maux qu'il engendre! Sans parler du coeur qu'il corrompt, que d'esprits n'a-t-il pas troublés par les profondes méditations sur les moyens de l'acquérir? sa perte nuit peut-être plus encore à la pensée, que son acquisition. Il est naturel de passer de la gaieté à la tristesse, en passant de l'aisance à la gêne. Il n'y a que les ames fortement trempées, qui sachent prendre de suite l'unisson. Chez les foibles, la tristesse, devenant bientôt de la mélancolie, touche de tout près au désespoir, qui commande le suicide. Que de crimes de cette nature épargnés, si ceux qui les ont commis, avoient su qu'une légère parcelle de ce métal, objet de leur regrets, pouvoit en adoucir l'amertume, et même en faire oublier la perte! Serré dans un coffre fort, il attache à la vie, en l'embellissant: introduit dans l'estomac, à la dose d'un centième de grain, il a la propriété d'y rattacher, et de la faire chérir encore à celui qui, la trouvant odieuse, méditoit de la quitter.

Ils sont nombreux, les exemples des personnes détournées de cette funeste pensée, par la puissance anti-suicide de l'or! l'Homéopathie conserve tous les jours à la société une foule de malheureux, dont elle seroit privée, sans les belles expériences instituées par Hahnemann. Ce qu'il avance sur la vertu de ce métal est si vrai, qu'il n'est pas un médecin homéopathe qui ne se soit apperçu, dans l'emploi de ce médicament,

de la nécessité de bien préciser sa dose. Portée au delà du besoin, et adressée à d'autres maux que la mélancolie, ils l'ont vu introduire instantanément chez le malade le dégout de la vie, et le désir de la mort. C'est en vertu de cette similitude de symptômes, que l'or est spécifique dans les affections mentales, composées de ces deux symptômes.

C'est ici le lieu de faire remarquer aux médecins qui croient à l'authenticité de la nouvelle matière médicale, que l'exercice de la médecine homéopathique leur fournira, à chacune de leurs cures, l'occasion de faire un cours de cette matière médicale pure, qu'ils n'auront ni le tems, ni le désir de répéter, à la manière de son illustre Auteur.

A moins d'une appréciation dans la dose, portée à une exactitude extrême, dont le tems, un jour peut-être, nous fera obtenir l'acquisition, on ne peut encore se flatter aujourd'hui, que le remède le plus réellement spécifique, et le plus scrupuleusement dosé, ne développera dans l'organisme souffrant que les symptômes congénères aux symptômes de la maladie qu'ils doivent enlever. A côté des symptômes curateurs se montrent presque toujours des phénomènes parasites, appartenant à la substance éprouvée, lesquels sont indiqués au tableau de ses symptômes, et qui jouent, dans le traitement, le rôle de ces symptômes anomaux qui apparoissent dans toutes les maladies, sans aucune influence sur leur nature, comme sur le procédé thé-

rapeutique. De même qu'ils sont négligés dans l'idée et le traitement de ces dernières, de même aussi le médecin homéopathe n'y fait attention, que pour se confirmer davantage dans la certitude de leur vérité pathologique. C'est ainsi que j'entends l'assertion de la possibilité de faire un cours complet et constant de matière médicale homéopathique, en exerçant la médecine dans l'esprit de la nouvelle méthode curative. *fabricando fabri fimus.* Un mot encore au lecteur, avant de terminer l'histoire de mon cours de doctrine homéopathique.

Les médecins qui me feront l'honneur de me lire, sont naturellement partagés en deux classes, les jeunes et les vieux praticiens. La curiosité, naturelle au jeune âge, me garantit suffisamment que les jeunes médecins ne laisseront point la doctrine nouvelle sans épreuve. Dès lors, le procès de l'Homéopathie est gâgné à leur tribunal. C'est sur eux que repose l'avenir de l'art, dont il feront triompher la réforme. Les hommes mûris par l'expérience leur laisseront-ils cet honneur, lorsque l'initiative, en les comblant de gloire, leur seroit si facile? je leur adresse cette unique réflexion.

Convaincus de l'infidélité de nos théories, pleins de défiance contre des médicamens dont les propriétés sont inconnues, vous avez pris la consciencieuse résolution de vous borner à l'observation de la nature, dont les efforts contre les maladies sont le plus souvent heureux. Cette conduite, toute passive qu'elle est, vous

paroît plus sage qu'une activité qui ne seroit dirigée que par le hazard, à la merci duquel l'homme honnête ne peut livrer son semblable. Mais, si votre cœur se complait dans ces nobles sentimens, en est-il de même de votre esprit, humilié par la pensée du rôle insignifiant auquel cette infidélité, cette incertitude, vous condamnent? mille efforts ont été tentés, dites-vous, pour soulever le voile qui couvre les opérations de la nature, qu'ont-ils produit? le tourment de l'humanité, et le désespoir de l'homme qui la sert. On ne vous propose point de les renouveler. Entrez seulement dans la route nouvelle, où l'humanité n'a point à gémir sur des épreuves cruelles et incertaines. Apprenez à connoître la portée des armes dont votre méthode, toute expectante qu'elle est, est forcée de se servir encore quelquefois. Ne donnez à cette étude, si vous le voulez, que quelques uns de ces momens, dont la perte échappe à l'homme le plus avare de son tems. Ah! si vous pouviez prévoir le riche résultat de cet emploi de vos loisirs! Jamais, non jamais, salaire plus beau ne récompensa un seul de vos pas, dans l'honorable carrière que vous parcourez. Ne m'alléguez pas les glaces de l'âge, l'engourdissement de la pensée, l'infidélité de la mémoire. Et moi aussi, je sens s'approcher tout ce cortège de la vieillesse; déjà même, j'en éprouve les infirmités, et néanmoins j'ai parcouru commodément et sans fatigue, le chemin que Hahnemann a mis 40 ans à nous frayer. Il en a arraché les

épines, et nous laisse les fleurs à cueillir. Il ne s'agit que de se baisser, pour les amasser. Elles ne déparont point la couronne, dont l'humanité reconnoissante ceignit depuis longtems vos fronts nobles et glorieux.

CONCLUSION
DE L'EXAMEN THÉORIQUE ET PRATIQUE DE L'HOMÉOPATHIE.

J'ai, dans le cours de cet ouvrage, trop souvent montré le triomphe de la loi homéopathique, pour qu'on puisse raisonnablement nier son existence. On a vu la nature obéir à son application dans toutes les espèces de maladies, soit intérieures, soit extérieures, soit aiguës, soit chroniques. Il faut donc que cette loi soit, de sa nature, une loi générale, une loi dont les organes, sans aucune exception, sont tributaires.

En effet, comment pourroit-il en être autrement, lorsque l'exercice de cette loi repose sur ce que le principe de vie, si obscur dans son essence, a de plus évident dans ses attributs. Partout où il a vie, n'y a-t-il pas sensibilité, irritabilité?

Si les mouvemens vitaux ne sont que l'action constante de ces deux forces, c'est dans la régularité de leur exercice, que doit consister l'état de santé. Cet état disparoît, lorsque l'harmonie de ces mouvemens est troublée.

La rupture de l'équilibre est toujours due à des causes physiques ou morales. Ces causes, dites occasion-

nelles, soit qu'elles excitent, soit qu'elles dépriment, introduisent dans l'organisme des changemens que nous nommons maladies. Bien que la totalité de l'organisme en soit modifiée, on ne sauroit douter que la perception de cette mutation ne soit recueillie par les facteurs sensible et irritable. Modifiés l'un et l'autre, ils modifient à leur tour, et immédiatement, la matière organique qu'ils animent, et dont ils sont animés. Mais on ne peut s'empêcher de reconnoître, dans le phénomène primitif de cette aberration, l'initiative de la sensibilité, de sorte qu'on pourroit introduire dans la théorie animale cet axiôme: *nihil est in fluidô, quod non priùs fuit in solidô.*

Cependant, quelque profonde que soit ma conviction de la vérité du dogme médical que l'expérience m'a contraint d'adopter, je n'en suis pas moins obligé, au nom de cette même expérience, de faire aux adversaires de la doctrine homéopathique les concessions suivantes.

Je reconnoîs, avec eux, que, si les maladies sont dynamiques dans leur principe, il n'en est pas de même dans leur dégénération par l'influence du tems, et des mauvais traitemens auxquels elles peuvent avoir été soumises. C'est tout ce qu'on peut, ce me semble, raisonnablement conserver de la pathologie humorale. La part est encore assez belle.

Toutefois, tout en convenant de la complication humorale avec le désaccord de la fibre sensible et irri-

table de l'organisme dans les maladies dégénérées, ne peut-on accorder à cette complication que le second rang dans l'oeuvre de la maladie, comme il est évident que, dans l'oeuvre de la guérison, le médicament n'exerce sur cette complication humorale qu'une action secondaire à celle qui est communiquée aux solides. Le sudorifique, le purgatif, l'émétique agissent-ils autrement qu'en stimulant les organes qui doivent opérer ces évacuations? c'est donc à la dynamique animale que s'adresse le médecin de l'une et de l'autre école.

En dépit de ses principes, le partisan de l'humorisme met en jeu l'irritabilité, pour obtenir des évacuations. Que fait de plus le sectateur par excellence du solidisme? il irrite un peu plus l'organe irrité; mais toujours est-il vrai, que l'irritation est, dans les mains de l'un et l'autre médecin, l'instrument de la guérison, comme elle est, dans l'influence des causes de nos maladies, l'instrument de la maladie. Tous deux introduisent également, le premier à son insçu, le second avec connoissance de cause, dans l'organisme malade, une autre maladie.

Il est nouveau, sans doute, de représenter le médecin appelé pour guérir une maladie, sous les traits d'un homme qui, le médicament à la main, va en produire une autre. Et cependant, s'il est vrai que le mal ne cède qu'à un mal semblable, mais un peu plus fort, comme je l'ai démontré, le médecin n'est lui-même qu'un instrument, éclairé, à la vérité, un véritable instrument

générateur d'une maladie, innocente, il est vrai, mais toujours est-ce une maladie. C'est la maladie du médicament, en tout semblable à la maladie naturelle, si le médicament est spécifique ; en tout opposée à sa nature, si le remède est antipathique; tout-à-fait étrangère à son essence, si le médicament n'a aucune affinité avec le système ou l'organe malade. Mais dans tous les cas, il y a introduction d'un mal nouveau.

Par la voie homéopathique, les deux maux se rencontrent plus vîte, et la cure est instantanée. Après ce chemin, le plus court est celui que prend le remède étranger au mal. L'antagonisme de deux systèmes en opposition de fonctions, soumet promptement, mais pas toujours sans péril, le foible au plus fort. De toutes les voies, la plus longue est celle de la palliation, qui tend à suspendre le mouvement curateur. Si la nature, irritée de cette contrainte, en triomphe, c'est que le modérateur est presque toujours subjugué par l'impulsion médicatrice du principe vital. Mais quelque soit la route que prenne le remède, pour introduire dans l'organisme la nouvelle maladie, il ne peut échapper à l'oeil de l'observateur, non plus qu'au sentiment du malade, que cette modification nouvelle ne s'opère qu'à l'aide du principe sensible et irritable.

Ce n'est donc point à tort que l'on fait à la sensibilité organique l'honneur de la perception première du stimulus qui forme l'élément primordial de la maladie. La dynamique humaine est donc le premier

mobile du mouvement d'aberration de l'état physiologique.

Cette loi, si elle n'étoit depuis longtems reconnue par les vrais observateurs de la nature, seroit née des observations du docteur Hahnemann. Que dis-je? sa pratique ne la montre-elle pas dans chaque cure opérée dans l'esprit de sa doctrine?

On a vu qu'une fraction infiniment petite d'un médicament, suffit pour aggraver un mal auquel l'action de ce remède ressemble. A la verité, c'est sur des organes infiniment exaltés qu'elle exerce son action. Mais lorsque les adversaires de la doctrine homéopathique nient son influence quelconque sur l'organisme, il leur siéroit mal de lui en accorder une sur le matériel de l'économie animale, Cependant, le stimulus du médicament est senti, le mal s'aggrave, diminue et disparoît. Et comme, dans la majeure partie des cas, ce phénomène dynamique se renouvelle, il faut en conclure que le médecin homéopathe, dans la production de ce phénomène, ne met en jeu que le principe sensible et irritable, c'est à dire, qu'il ne fait qu'imiter la nature, en modifiant pathologiquement l'organisme, comme elle le modifie elle-même, quand elle pose les fondemens d'une maladie.

En exerçant la médecine homéopathique, on trouvera comme moi, que les complications dont se hérisse une maladie, par le tems, la négligence, un régime vicieux et des traitemens hypothétiques, peu-

vent, sans lui faire perdre son caractère dynamique, l'entraver et l'obscurcir au point qu'elle ne puisse offrir un accès immédiat à la cure homéopathique. Entr'autres exemples, je citerai celui d'un enfant de six ans, dont le ventre étoit énormément tuméfié, l'haleine aigre, la bouche pâteuse. Il ne faisoit aucune bonne digestion. A ces symptômes se joignoit une sensibilité excessive, ce qui me détermina à n'employer le remède qu'à une dose très atténuée. Je ne produisois aucun effet; renforcé, il demeura inefficace. Soupçonnant un état d'empâtement de l'organe digestif, dans lequel se perdoit mon foible remède, je donnai un émétique, qui fit sortir une grosse masse de glaires. Je m'en tins là, pendant quelques jours, pour explorer le caractère de la maladie, qui sembloit être toute matérielle. Les symptômes persistèrent. Je rendis le premier remède, infructueux avant le vomissement, et, la dynamique humaine ayant retrouvé son ressort, le mal céda avec promptitude.

Cette observation démontre que les produits matériels d'une maladie peuvent la soustraire pour quelque tems à la cathégorie à laquelle elle appartient. On y voit les produits de la maladie, enchaînant la puissance de la loi homéopathique, comme elle seroit paralysée, dans l'affection du refroidissement, par exemple, que l'on voudroit traiter, avant d'avoir soustrait le malade à la cause occasionnelle qui l'a produite.

A cet égard, remarquons bien l'inutilité de l'augmentation de la dose du remède le plus spécifique, lorsque les voies qu'il doit parcourir, pour arriver à son adresse, sont encombrées. Cet encombrement doit s'entendre de toutes les difficultés matérielles qui peuvent enchaîner le principe sensible. Que ce soit sympathiquement, ou idiopathiquement, que cela arrive, il ne sera peut-être pas toujours au pouvoir de l'Homéopathie de lever immédiatement ces obstacles, du moins, dans l'état actuel de son développement scientifique, qui est loin d'être achevé. C'est pourquoi nous avons confessé la nécessité de garder les principes de l'école ancienne, pour remplir les lacunes de l'Homéopathie, jusqu'à ce qu'il plaise à ses adversaires, de les combler, avec un zèle d'épreuve, égal à la répugnance qu'ils ont montrée jusqu'ici.

C'est dans le besoin d'évacuer les premières voies, afin de laisser passer un remède envoyé plus loin, que l'intervention de la méthode ancienne paroît, jusqu'à certain point, nécessaire. Ce n'est pas qu'il manque à l'homéopathe, dès à présent même, de moyens directs, propres à enlever les symptômes impéditifs, et que, surséant à la cure principale, il ne puisse, par leur emploi préalable, ouvrir la marche à son traitement. Mais peut-être encore est-il plus court, dans les engorgemens matériels, d'en finir avec eux tout d'un coup, avec un évacuant héroïque, comme je l'ai pratiqué dans le cas ci-dessus.

Après cet aveu, il me semble entendre les opposans à la réforme, entonner l'hymne de la victoire! avant de triompher, il faudroit attendre la fin du combat. Car, si l'école ancienne paroît tenir, en quelque sorte, l'Homéopathie dans sa dépendance, par le besoin qu'elle lui impose d'emprunter ses armes pour entamer la cure, cette dernière, à son tour, pour n'être point en reste avec elle, lui enseigne à finir ce qu'elle a appris d'elle à commencer.

J'ai, à diverses reprises dans cet ouvrage, dépeint le médecin hyppocratiste se bornant, après les évacuations préliminaires, au rôle tranquille de l'expectation, dans l'impuissance où il se reconnoît d'opérer les crises, qu'il n'appartient qu'à la nature d'exécuter. L'Homéopathie, plus encore que l'école ancienne, pénétrée de cette impuissance, lui propose d'en faire cesser le besoin, et, en lui en offrant le moyen, s'acquitte envers elle, largement ce me semble, d'une dette légère. Après cet acquit réciproque, les deux méthodes, aujourd'hui encore si divisées, n'ont rien de mieux à faire que de se rapprocher, et de s'offrir, sans confondre leurs principes, qui se repoussent, un mutuel appui.

On a vu précédemment que c'est à l'exiguité de ses doses médicamenteuses que l'Homéopathie doit l'incroyance de beaucoup de médecins. Il faut pourtant les prévenir que le médecin homéopathe leur ressemble quelquefois dans la manière de doser son

remède, ne fût-ce que pour prévenir l'objection, toute prête à lui reprocher de s'écarter de ses principes, qu'il a déclaré être absolus. Ils le sont, en effet, et, dans ce cas même, l'homéopathe ne cesse pas d'obéir à la loi des semblables. Son remède est pur et sans alliage, et, s'il en élève la dose beaucoup au dessus de sa mesure ordinaire, c'est que le ressort dynamique de son malade est descendu lui-même beaucoup au dessous de son excitabilité accoutumée. Il y auroit inconséquence à se conduire autrement, dans les affections d'une grande chronicité, auxquelles seules ce procédé est applicable. Ces affections étant diamétralement opposées aux maladies aiguës, le remède qui leur convient, ne sauroit être trop vif, comme on a entendu dire et prouver que, dans celles aiguës, il ne sauroit être trop foible.

On pourra peut-être s'étonner aussi, de voir le praticien de cette méthode paroître donner le démenti au précepte également rigoureux, de ne point répéter l'administration d'un remède, avant que son action ne soit terminée. Ainsi, la noix vomique, la bryone, qui ont la propriété de relâcher le ventre, après l'avoir resserré, ont, en durée d'action, la première 8 à 10 jours, la seconde 12 à 14 jours, et cependant, il m'est arrivé d'administrer l'un et l'autre remède pendant 3 ou 4 jours consécutifs, et avec le plus grand succès. Ai-je véritablement violé le principe, dans ce procédé, en apparence contradictoire? non, je n'ai

pas cessé d'y être fidèle, et je vais en offrir la preuve.

Nous avons déjà démontré qu'une cure homéopathique ne s'opére que par l'opposition des symptômes semblables aux symptômes de la maladie. Lorsque l'homéopathe administre la noix vomique contre la constipation, il oppose à cette constipation naturelle la faculté médicinale que possède la noix vomique, de resserrer le ventre, et de retenir les évacuations alvines. C'est l'effet primitif de ce remède. Mais, dans l'affection très chronique de ce genre, il est difficile de déterminer au juste la dose qui doit la vaincre et en triompher. L'expérience à montré maintes fois une dose très mitigée, luttant inutilement contre l'opiniâtreté de ce symptôme, comme aussi elle a fait voir tout autant de fois une dose un peu vive, suivie immédiatement d'abondantes évacuations, et la cure de la maladie également manquée, dans l'un et l'autre cas. Dans le premier, il n'y a point d'effet consécutif, par raison de la foiblesse d'action du remède; dans le second, il y a perturbation et révolution subite, à la manière de l'allopathie; c'est un purgatif, administré sans opposition de symptômes semblables. Aussi, voit-on les évacuations succéder au remède, et remplacées par une constipation nouvelle, souvent plus opiniâtre encore.

C'est pour éviter ce résultat, deux fois fâcheux, que le médecin homéopathe partage la dose de son remède en plusieurs fractions successives, mais qui, à

le bien prendre, ne forment toujours qu'une seule et même dose. Cette unité apparoît évidemment dans l'unité de l'indication qu'elles sont destinées à remplir. Or, cette indication étant de resserrer le ventre, avant de le relâcher, l'homéopathe, qui connoît la durée de l'effet primitif de son remède, a soin d'administrer la seconde dose, avant que l'effet primitif de la dose précédente ne soit terminé. Dans cette répétition, il n'a toujours que la même intention, celle d'opérer des effets successifs qui soient de la même nature, celui de resserrer chaque jour davantage le ventre, s'il a donné la noix vomique, dans le dessein et l'espoir fondé, d'obtenir un effet consécutif plus sûr et plus durable, espoir qui se réalise presque toujours.

Je dois être compris de ceux de mes collègues qui administrent, à grandes doses, la noix vomique. Leur intention, en employant ce remède, n'est pas, sans doute, de constiper leurs malades. Elle les purge, et vivement. C'est ce que ne manqueroit pas de faire une dose homéopathique trop forte, ce que le véritable homéopathe évite soigneusement, pour ne pas cesser d'être lui-même.

Arrêtons-nous un moment sur les modifications imprimées à l'organisme par les traitemens dictés par la loi des contraires. Croit-on que ce soit impunément que pour prévenir un abscès dans un organe glanduleux, on employe les calmans et les réfrigérans? plus d'un squirre insoluble est résulté de cette pratique.

Et l'on s'étonne de l'impuissance de l'Homéopathie contre un vice organique! Qu'il soit l'ouvrage de la nature ou de l'art, il trouvera toutes les méthodes impuissantes.

Toutefois l'expérience a-t-elle prouvé que beaucoup de ces maux, indestructibles par toute autre méthode, ont cédé aux atômes de l'Homéopathie, et que, lorsqu'ils ne peuvent les enlever, ils leur offrent une palliation précieuse. Ce que j'ai dit de la glande carcinomateuse, s'applique à toutes les maladies, défigurées quelquefois, au point d'être méconnoissables. S'il n'arrivoit encore assez souvent que l'Homéopathie en triomphe, il resteroit à sa rivale une arme redoutable, avec laquelle, pourtant, elle ne fait que de demi-blessures.

Mais, quelqu'aspères que soient les difficultés de ce genre, elles sont loin d'égaler les obstacles que lui opposent les infractions au régime, dont l'Homéopathie fait la première condition de la guérison. On n'a pas trop à les redouter dans les maladies aiguës, qui ôtent toute envie de boire et de manger. Aussi, n'est ce que dans les affections chroniques, que l'allopathie cherche et trouve des objections spécieuses, se contentant de proclamer dangereuse, la doctrine dans les maladies aiguës.

Les succès que j'ai obtenus dans le traitement des premières, m'autorisent à croire que les malades contribuent par des fautes essentielles à l'insuccès de

beaucoup de cures, insuccès, qu'on se plait trop à relever. Avec un peu de bonne foi, on pourroit en convenir, surtout, lorsqu'on se plait à proclamer le régime diététique de l'Homéopathie, comme l'agent principal et unique de ses guérisons.

Il faudroit, pourtant, prendre parti. Il est peu honorable de vanter la diète, pour y trouver ensuite un moyen de nullité du pouvoir homéopathique, et de ne pas confesser que l'infraction peut amener des résultats, dont l'allopathie a quelquefois à se plaindre de la part de ses malades, qu'elle impose moins rigoureusement.

Une autre source de l'impuissance de l'Homéopathie se rencontre dans l'éloignement du malade, qu'il est plus difficile à l'homéopathe de traiter à distance, qu'au médecin de l'école ancienne. Il faut au premier une image complète de la maladie, image qu'il ne peut trouver dans quelques symptômes marquans, dont se contente le dernier. Entreprendre ces cures, c'est, en les manquant, compromettre l'Homéopathie. Il est à craindre que le refus ne soit interprété comme un aveu de l'impuissance de la doctrine.

Enfin, l'extrême vétusté de certains maux, leur opiniâtreté, soit qu'ils proviennent des vices de régime, ou qu'ils aient poussé des racines profondes sous l'influence du traitement palliatif, si complaisamment administré aux personnes qui veulent jouir et ne pas souffrir, amènent, à la longue, une telle déviation de

l'ordre naturel, qu'il n'est plus possible de penser à y faire rentrer l'organisme. Telles sont, par exemple, les vieilles dartres, qui servent d'exutoire aux produits vicieux d'un régime plus vicieux encore. L'organisme est monté sur ce ton; la santé, s'il est permis de parler ainsi, a composé, en quelque sorte, avec la maladie; l'une et l'autre se sont identifiées au point de devenir inséparables. J'ai plus d'une fois tenté d'en opérer le divorce. Qu'est-il arrivé? le régime ne pouvoit être observé, soit qu'il parût insoutenable au malade, soit qu'il fût vraiment impossible de soustraire la nature, modifiée jusques dans ses fondemens par l'habitude, à des sensations devenues, par le tems, nécessaires, indispensables.

C'est à regret, néanmoins, que je me rends à cette opinion, surtout après avoir lu dans la revue scientifique de Genève, qu'un Anglais, qui avoit abusé de l'opium pendant quelques années, pour prolonger la jouissance des extases qu'il lui procuroit, les voyant remplacées par les incommodités qui en suivent l'usage, eut le courage d'y renoncer. Il lui fallut une année entière, pour en déshabituer l'organisme, tant cette substance s'étoit identifiée avec lui. Il est curieux de lire les graduations de l'échelle qu'il descendit, pour arriver à l'abandon total de ce faux principe de vie, qu'il avoit substitué au véritable.

Je n'en doute pas, la médecine opéreroit de semblables prodiges, si la nature créoit plus souvent de

ces caractères forts, qui trouvent le suprême bonheur dans l'exécution d'une volonté, ou, ce qui peut-être n'est pas moins vrai, si la force imitative de la société ne détrempoit pas les types primitifs dont la nature les empreint. Cette félicité est immatérielle. Elle a sa source dans le sentiment du moi, ou tout au moins, dans l'amour de la vie, amour où l'on peut puiser la force de souffrir un peu plus, pour échapper enfin à toute souffrance.

Mais les personnes grevées d'affections chroniques, ne sont pas toutes, et à tous les instans, picotées par la douleur. Elle a ses rémissions, ses intermittences; l'ame s'y rouvre à l'espoir, les sens au plaisir. Cette compensation est savourée délicieusement; on espère un avenir meilleur, et, s'il ne se réalise, un peu de raison familiarise avec cette sorte d'équilibre de bien et de mal, dans lequel on se trouve placé. Que le médecin le plus persuasif, le plus éloquent, renonce à l'espoir de guérir cette sorte de malades! j'y ai souvent échoué. Un degré de plus de douleur, et ils se rendront. Mais qui répondra que la dégénération de l'organisme, n'a pas décidé son incurabilité?

Il est une autre inculpation dirigée contre l'Homéopathie, dont je dois l'absoudre, et dont l'homéopathe doit seul rester chargé. Si le malade indocile peut contrarier la spécificité d'un remède, à son tour, le médecin, par défaut de connoissances, ou par mégarde, est exposé à l'erreur dans le choix du remède. L'erreur

est de l'essence de l'humanité. Elle s'attache davantage, peut-être, à la célébrité de l'homme de l'art, dont le grand nom appèle le grand nombre des malades. Il s'en faut que le médecin homéopathe puisse répondre aux invitations, auxquelles la médecine ordinaire satisfait avec ses à-peu-près. L'imagination va vîte dans les régions de la conjecture. Le domaine du peintre de portraits est plus circonscrit, et le médecin homéopathe est un véritable peintre, dont tout le mérite consiste dans l'art de saisir la ressemblance.

Cependant en dépit des soins les plus attentifs, l'erreur, dans le choix du remède, n'est pas toujours évitable. Mais il est consolant pour le médecin, comme pour le malade, de penser avec la médecine ancienne, qu'une fraction minime de remède ne peut influencer ni le malade ni la maladie, de songer avec l'Homéopathie, que son effet ne peut être senti, par le défaut d'affinité du remède avec l'organe souffrant.

En dernier résultat, n'oublions pas qu'il n'est rien de parfait dans les conceptions de l'esprit humain. Aucun système, jusqu'ici, n'a répondu complétement à l'attente de ceux à qui il fut adressé. Celui de Hahnemann, pour présenter moins d'imperfections, n'est pas, sans doute, exempt de défauts. Son extrême jeunesse donne l'espoir de les voir disparoître, lorsqu'un jour on apportera autant de soin à l'examiner, qu'on a mis jusqu'ici de zèle à le combattre. Je m'étonne de le voir encore au monde, après la guerre d'extermination qu'il

a soutenue. On diroit que la nature, reconnoissante de l'interprétation fidèle de ses loix, l'a placé sous une protection spéciale. Avec un tel patron, il est vrai, on ne va pas vîte à la fortune. Que son Auteur ne lui mettoit-il l'habit du jour! quelques hypothèses, ingénieuses autant que nouvelles, qui eussent flanqué le corps maigre de sa doctrine, en lui prêtant un air scientifique, son triomphe étoit assuré.

Mais n'est-il pas dangereux de croître trop vîte? voyez ce qui est arrivé à *Brovvn*, ce qui déjà arrive à ses successeurs, pour n'avoir pas rencontré l'opposition que, de tous tems, souleva la vérité! l'homme n'aime que son propre ouvrage, qu'il brise aussi facilement qu'il l'élève. C'est pour cela, peut être, qu'il résiste si opiniâtrément à la vérité, dont on ne peut plus secouer le joug, dès qu'elle a établi son empire.

Dans tous les tems, les médecins les plus heureux furent les médecins ecclectiques. Heureux celui qui, ayant à sa disposition plus d'une méthode, peut et sait appliquer celle qui convient à la circonstance!

C'est en vain que l'on inviteroit les médecins à faire les épreuves demandées, si l'on ne mettoit à leur disposition la matière médicale de l'Homéopathie. Le premier tôme de cet ouvrage vient d'être traduit de l'allemand en latin. Les suivans ne tarderont pas à paroître. Quoique la langue latine fasse partie de l'éducation primaire du médecin, il n'est pas moins désirable que cette matière médicale trouve un traducteur

francais. Il se pourroit également que le lecteur de cet ouvrage, jaloux d'éprouver la méthode, ne fût point, pour le moment, en possession de cette matière médicale. Pour ne point retarder l'accomplissement de son désir, je terminerai mon examen de l'Homéopathie, par le tableau des symptômes de quelques médicamens. Je donnerai la préférence aux remèdes dont les phénomènes sur l'homme sain, représentent ceux des maladies qui reparoissent le plus fréquemment. Ce choix, en donnant lieu à des expériences plus répétées, hâtera la conviction des médecins qui les auront faites. Ce premier pas les conduira naturellement au désir de connoître les médicamens dont je ne parle pas, dont les vertus, constatées avec la même fidélité, répondront à leurs épreuves, avec le même bonheur.

Ce procédé est celui que jai suivi, comme étant le plus libre de toute prévention. C'est par lui que l'Auteur de la réforme médicale fut initié au conseil de la nature, et initia lui-même ses nombreux disciples. Les écoles allemandes et italiennes ont été formées sur ce plan. Ces dernières sesont empressées de traduire dans leur langue tous les ouvrages de Hahnemann. Elles pratiquent l'Homéopathie, sous la protection royale.

Les francais seront-ils les derniers à rendre hommage à la vérité? précepteurs du genre humain, l'humanité leur doit l'initiative dans presque tous les genres, et le perfectionnement de ce qu'ils n'ont pas découvert.

L'intérêt de leur gloire fut mon second mobile; jai trouvé le premier, dans l'amour de l'humanité.

SYMPTÔMES MÉDICINAUX.

Noix vomique.

Sa préparation homéopathique consiste à faire dissoudre 50 grains de cette substance, après l'avoir réduite en poudre très fine, en la pilant dans un mortier un peu chaud, dans mille gouttes d'esprit de vin rectifié. Cette opération dure huit jours. La teinture achevée, on procède à la division, en mêlant une goutte de cette teinture avec cinq cents gouttes d'esprit de vin. Cette première division fournit la fraction dixmillième, dans la goutte qu'on y prendra. Pour conduire l'atténuation jusqu'à la fraction décillionième, il suffit de prendre une goutte de la dernière fraction, et de la mêler à 99 gouttes d'esprit de vin. A la trentième répétition de ce mélange, on a obtenu la fraction décillionième, fraction minime de la goutte primitive. Hahnemann n'a pas cru devoir porter plus loin l'atténuation de ses remèdes. Cependant, l'expérience ayant plus d'une fois prouvé que cette dernière fraction est encore trop active, il conseille, dans les cas d'une irritabilité excessive, d'affoiblir l'action de cette goutte décillionième, en la divisant par moitié, par quarts, même par huitièmes, et, lorsque la division ultérieure est devenue impossible, de se contenter d'appliquer l'extrémité du bouchon humecté de la phyole qui contient le remède, sur quelques grains de poudre de

sucre de lait, qui en reçoivent une activité suffisante, pour les cas dont nous venons de parler.

Avant d'énumérer les symptômes capitaux que la noix vomique développe sur l'homme sain, j'établirai quelques préceptes généraux sur son usage, qui sont ressortis des expériences innombrables auxquelles cette substance a été soumise.

Ce remède convient mieux, toutes choses égales d'ailleurs, aux personnes dont l'humeur est inquiète, le caractère vif, ardent et emporté. S'il s'y joint de la malice, de la méchanceté, son application en est mieux indiquée encore.

Dans le flux menstruel qui dévance son époque, comme dans son trop d'abondance, les femmes sont sujettes à beaucoup d'incommodités, dont les unes précèdent ou accompagnent cette fonction, et d'autres lui succèdent, lesquelles incommodités trouvent leur guérison dans l'usage de la noix vomique.

L'abus du vin, du Café, chez les personnes qui mènent une vie sédentaire; l'immodération dans les travaux de l'esprit, sont du ressort de la noix vomique.

Quelques affections épidémiques, comme la grippe, le catarre nazal, quelques fièvres aiguës, celles où la chaleur précède le froid, ou se trouve mêlée avec lui, cèdent à son usage.

Le propre de la noix vomique est de produire ses symptômes le matin de bonne heure, et après le diner. Elle donne, le soir, une forte envie de dormir,

avant l'heure accoutumée de se coucher, mais elle réveille de bonne heure, permet difficilement de se rendormir, et, lorsque cela arrive, l'on éprouve des rêves fatigans. Ce second réveil laisse ressentir une grande lassitude, qui dure quelque tems après le lever.

A moins d'urgence, ce remède ne doit être administré que le soir, au moment de se coucher. Le matin, et tout de suite après le diner, son action se mêleroit avec l'action des symptômes de la maladie, ce qu'il faut éviter, pour rendre la guérison plus douce.

Le remède pris, il faut éviter tout travail d'esprit. La lecture, la déclamation, une conversation animée, favoriseroient le développement des symptômes céphaliques du remède; il faut même s'abstenir de l'écriture.

La durée d'action des fortes doses de ce remède est de 15 jours, celle des petites doses s'étend jusqu'à 8, à 12 jours.

Lorsque ce remède a été trop fortement dosé, ou qu'il a été employé d'une manière non spécifique, on remédie à l'excès de son action, et aux symptômes douloureux qu'il provoque, par l'usage des antidotes que l'expérience a signalés. Le vin, l'eau de vie, le camphre, neutralisent son action. Le café enlève le mal de tête qu'il occasionne, tandis que le coq levant dissipe les engourdissemens qu'il cause dans les membres. L'exaltation de la sensibilité, et l'oppression de la poitrine ne résistent point à l'aconit, comme aussi

l'on voit la mauvaise humeur et le chagrin, auxquels ce remède a donné lieu, céder à l'emploi de la camomille.

Entre une foule de symptômes dont le nombre passe celui de mille, recueillis chez des personnes de toutes sortes d'individualité, voici les plus marquans, et qui ont bravé la puissance de l'individualité. On les a retrouvés en tous tems, en tous lieux, sur les deux sexes, et dans tous les âges. Ils sont inhérens à ce remède, et en sont inséparables, comme la lumière est inséparable du soleil. Nous procéderons, dans cet exposé, en suivant l'action du remède, de la tête jusques au fond du ventre, puis de la poitrine jusques dans les membres, où nous finirons aux orteils.

Accès d'étourdissement, vertiges, et perte de connoissance momentanée. Obscurcissement de la tête, comme dans l'yvresse. La tête est vide, surtout le matin, comme après une insomnie ou une débauche de nuit. Mal de tête au réveil, qui se dissipe après le lever. La tête est lourde, vertigineuse; on ne peut la baisser, sans en sentir augmenter le poids, sans y sentir monter le sang, sans éprouver un éblouissement. Il semble aussi que quelque chose se détache du front. Ces symptômes se renouvellent après avoir diné, et s'accompagnent d'une grande chaleur à la face, quelquefois d'une rougeur vive. Tout le front jusques au fond des orbites, éprouve une compression, que le mouvement augmente, que le repos ou le coucher sou-

lage. Ce mal de tête éveille de bonne heure, et se fait sentir, avant d'avoir ouvert les yeux. D'autres fois, c'est à la nuque, ou aux tempes qu'il commence, et finit par embrasser toute la tête. Souvent encore, il n'existe que d'un seul côté de la tête, et se trouve placé au dessus du sourcil, en manière de migraine. Il suffit quelquefois de se retourner du côté opposé, ou de se coucher sur le dos, pour le faire cesser. D'autres fois, il disparoît en se couchant sur le côté douloureux, lorsque le mal a commencé du côté où l'on n'étoit pas couché; tiraillemens et déchiremens des parties extérieures de la tête, s'étendant jusqu'à la racine du nez et la mâchoire supérieure, augmentés par le mouvement, et s'accompagnant de mal-aise de la poitrine et de l'estomac, d'alternatives de chaud et de froid, le matin, après le diner, avec un sentiment de fatigue générale et forte inclination au sommeil, tous symptômes qui se dissipent le soir après le coucher, pour reparoître le lendemain. De tems à autre, douleur de la moitié latérale de la tête, comme provenant d'un clou implanté dans le pariétal. Cette douleur commence le matin, ou après le diner; sensibilité des tégumens de la tête; on ne sauroit toucher les cheveux, sans une vive douleur. Le cuir chevelu et la face se couvrent de petites tumeurs ou boutons, dont le sommet se remplit de pus; d'autres fois, on éprouve une démangeaison semblable à celle qui accompagne la guérison des abscès. Tantôt du fourmil-

lement, tantôt des palpitations dans les muscles du visage, qui passe alternativement de la rougeur à la pâleur. Dans les affections chroniques, la face est blême, jaune, ou couleur de terre, sans que le blanc de l'oeil en soit changé.

Les yeux sont irrités, surtout les paupières ; on y éprouve de la démangeaison, que le frottement soulage ; d'autres fois, c'est une sensation de brûlure, et une sécheresse dans les angles des yeux, où il s'amasse de la cire, dans la nuit. Souvent ils pleurent involontairement, comme dans l'inflammation humide des yeux, ou à l'invasion d'un enchiffrenement. Extravasation du sang dans la conjonctive, sans douleur; enflûre des yeux, inflammation de ces organes; leur extrême sensibilité, horreur de la lumière; le matin, obscurcissement de la vue, goutte sereine momentanée. Palpitation des paupières, passage et danse de points noirs devant les yeux. Ces symptômes sont plus fréquens, plus vifs dans la matinée.

Les oreilles bruissent, démangent, tintent. Tiraillemens, compressions, percussions dans l'intérieur des oreilles, picotemens, élancemens. Sentiment de contraction dans les muscles des mâchoires, espèce de trismus.

Dépouillement douloureux de la peau des lèvres. Il y vient des boutons, des gerçures, des plaies, des croûtes dartreuses; éruption de taches dartreuses au bas du menton.

Gonflement des gencives, avec sentiment de brûlure dans ces parties, et douleurs dans les dents. Le matin, après le diner, et le soir, douleur dans les dents, composé d'élancemens, de piqûres, de déchiremens, qui gâgnent les yeux et les oreilles, passent d'une dent à une autre, et s'accompagnent souvent de taches rouges et brûlantes aux joues, au col, ainsi que de l'irritation du caractère, de la plainte, et du reproche. Ces douleurs s'aggravent par le mouvement, par la méditation, s'appaisent par la chaleur du lit et de l'oreiller. L'excès du chaud et du froid les exaspère. Ebranlement, vacillation de dents, tiraillemens dans les mâchoires.

La langue, l'intérieur de la bouche et du gosier, sont frappés de sécheresse, de petits aphtes, avec un enduit muqueux, et le sentiment douloureux de rudesse et de blessure. Sensation d'un corps étranger dans la gorge, plus remarquable, quand on avale la salive, que dans l'acte du manger.

Sentiment de brûlure dans le fond de la gorge, à la manière du soda; c'est de l'estomac, ou de l'ésophage qu'il part, pour aboutir a la bouche. Le jour, la nuit, le matin surtout, il arrive à la gorge, dans la bouche, une salive abondante, dont l'impression fait ressentir de la chaleur, et du resserrement dans le col. Le goût est acide, les renvois ont la même saveur; d'autres fois, ils ont un goût de pourriture, sans que les alimens et les boissons en soient moins agréables. L'amertume les

caractérise quelquefois. L'appétit manque, surtout pour le pain; le lait produit des aigreurs, mais, en revanche, la soif est vive pendant tout le jour. Il paroît souvent une faim canine, quoiqu'on éprouve du dégout pour les alimens. Quelque peu qu'on mange, il y a de suite satiété, plénitude de l'estomac, gonflement du ventre, rougeur, chaleur à la face, mauvaise humeur, bâillemens, envie de dormir. Les renvois acides ou amers suivent le repas, quelquefois aussi le hoquet. La digestion est accompagnée de tension dans l'épigastre et les hypocondres, d'oppression de poitrine; d'autres fois, c'est un poids dans l'estomac, qui le soulève et donne des envies de vomir. Ces symptômes sont accompagnés de variantes de chaud et de froid. Un peu plus tard, sans doute lorsque les alimens ont passé dans les intestins, ce sont des pincemens, des tiraillemens autour du nombril et dans le fond du ventre, où l'on sent de la crampe, de la brûlure, qui gâgnent peu-à-peu le creux de l'estomac. Les borborygmes sont continuels; il semble que les alimens ne se soient convertis qu'en air; souvent, au lieu du ballonement, on ressent un vide dans le ventre, et une espèce de ballottement des intestins, qui semblent flotter sans appui. Le ventre devient sensible au toucher, à la marche, et à la plus légère pression des habillemens.

La constipation est dominante, et souvent alternant avec des selles diarrhéiques, qui se montrent surtout

le matin. Le ténesme, la chaleur, la brûlure à l'anus, sont communs. Il y a des hémorroïdes aveugles, qui pèsent au fondement, et teignent de sang les excrémens.

Les urines sont limpides, abondantes; ténesme de la vessie. Leur écoulement est accompagné de démangeaison, de brûlure dans le canal de l'urèthre, atteint quelquefois de gonorrhée bénigne.

Excitement des organes de la génération, érections douloureuses, la nuit et le matin, pollutions. Picotemens, sentiment de brûlure, démangeaisons, au pré puce, au scrotum, au gland. Ces symptômes sont communs aux deux sexes. Accélération des règles, surabondance du flux menstruel. La tête, les reins, le ventre, souffrent pendant son écoulement.

Catarre nazal, sanguinolence du mucus des narines. Les aisles du nez, son intérieur, sensibles, irrités. Toux nocturne et matinale, avec douleur de tête et des bronches; expectoration difficile, sentiment de grattement dans le fond de la gorge, qui excite la toux. La glaire est fixe, on ne peut l'arracher. La toux brise l'épigastre, les hypocondres. Oppression de la poitrine, resserrement asthmatique dans le mouvement et quand on monte, battemens du coeur. Ces symptômes surprennent dans la nuit, forcent de se lever, pour pouvoir respirer. On les éprouve après le repas. Bouillonnement du sang dans la poitrine.

Roideur, douleur de la colonne épinière, plus sensibles entre les épaules et dans les reins. Difficulté de

se retourner dans le lit, de se baisser en avant; tiraillemens, brûlure dans ces régions, et jusques à la nuque; tous ces symptômes plus douloureux, le matin, après dîner, et le soir.

Les extrémités supérieures, brisées au réveil, même après un bon sommeil. Engourdissement des extrémités. Lassitude extrême, quand on se lève pour marcher; le mouvement l'augmente. Fatigue, douleur dans les épaules, les coudes, au point de ne pouvoir les remuer. Même état des cuisses et des jambes. Crampes dans les gras de jambes, et les doigts des pieds. Démangeaison brûlante dans différentes parties du corps, avec rougeur à la peau; éruption de furoncles, élancemens, piqûres, qui font tressaillir. Tremblemens, convulsions des membres, spasme tonique, qui saisissent, le jour, la nuit, s'accompagnent du vomissement et de selles involontaires. Paroxysme hystérique, dans lequel les mains, les pieds s'engourdissent, avec fourmillement, chaleur à la face, sensation de brûlure à l'estomac, s'étendant jusques à la gorge; serrement du col, étouffement, et défaillance.

Amaigrissement, foiblesse excessive, horreur du mouvement et de l'air libre. Bâillemens continuels, invincible envie de dormir qui, satisfaite, aggrave les douleurs. Après le coucher, inquiétudes dans les membres, anxiétés des parties précordiales; tantôt incommodé du froid, tantôt de la chaleur. Sommeil pénible, songes effrayans, réveil en sursaut, difficulté de se

rendormir; plus accablé le matin que le soir, avant de se coucher.

Accès de fièvre erratique, frissons, secousses des membres, suivies d'une chaleur brûlante, puis de fortes sueurs. Soif vive et constante, rougeur, chaleur de la face, frissonnement du reste du corps. Paroxysmes de palpitation du coeur, anxiétés, angoisses, désespoir, fureur, irritabilité extrême; on ne peut souffrir la contradiction; éclipse fréquente de la raison, horreur de la vie, désir de la mort.

Camomille vulgaire.

Le suc exprimé de la plante fraîche, au moment de sa floraison, doit être mêlé avec égale partie d'esprit de vin. Deux gouttes de ce mélange, et 99 gouttes d'esprit de vin, donnent la division par centièmes. On l'atténue jusqu'à la fraction quadrillionième, en descendant l'échelle d'atténuation, que nous avons exposée.

L'action de ce remède a une courte durée. Les grandes doses agissent pendant quelques jours, les petites quelques heures seulement. Dans le langage homéopathique, une grande dose est une goutte pure, ou un centième de la teinture spiritueuse de cette plante.

Généralement parlant, ce remède convient aux personnes d'une sensibilité excessive à la douleur, et susceptibles de s'en affecter à l'extrême. En vertu de cette propriété, il est l'antidote des maux du café et des narcotiques, dont l'abus exalte la sensibilité. Il faut donc exclure de son usage les personnes douées de pa-

tience et de résignation. Hahnemann recommande spécialement cette distinction, dont la pratique m'a justifié l'importance.

C'est encore en général, qu'on la présente comme trouvant l'antidote de son abus, ou du défaut de spécificité dans son emploi, dans le café, la fève de St. Ignace, la pulsatille, et l'aconit, selon que ses symptômes offrent plus ou moins de ressemblance avec les symptômes que ces divers médicamens développent sur l'homme sain. Le lecteur prévoit d'avance que la possibilité d'employer ce remède n'est point en rapport avec le grand nombre des maladies qui le réclament, attendu l'usage, ou plutôt, l'abus qu'on en fait dans la médecine domestique. Puisse-t-il se convaincre de la puissance médicinale de cette substance, par l'exacte observation des symptômes qui lui sont propres, et en recommander l'abstinence aux personnes dont elles possèdent la confiance, qui, par cet abus, se privent de tout le bien qu'elle peut leur faire, dans beaucoup de maladies!

Vertiges, en se baissant, en parlant, après avoir mangé, en voulant se lever, en sortant du lit, périodiques, et près de la défaillance. Obscurcissement de l'entendement, somnolence, sans pouvoir dormir. Mal de tête, composé de pesanteur et de brisure, permanent, avec des exacerbations marquées par des élancemens, et déchiremens dans le front et les tempes. Mal de tête latéral, avec tiraillemens, spécialement du

côté droit; enflûre de la tempe, ou de la face du même côté, avec rougeur pourprée. Battemens dans un côté de la tête, revenant avec périodicité, surtout après le repas. La face enflée, en même tems que les mains. Inflammation des yeux, rougeur de la conjonctive, avec pression dans les paupières, qui séparent beaucoup de chassie. Sensation de feu sortant des yeux, éclairs devant les yeux. Déchiremens dans l'intérieur des oreilles, difficulté de l'ouie, bruissemens, tintemens. Saignement de nez, ulcérations des narines. Gerçures aux lèvres, qui se fendent dans le milieu et se recouvrent de croûtes.

Douleur des dents, vacillement des dents; mal de dents, avec enflûre de la joue, chaleur et rougeur, comme s'il vouloit sy former un abscès. Le mal de dents éveille dans la nuit. Mal de dents, qui craint la chaleur, les boissons chaudes, le café surtout. Mal de dents, qui augmente après le manger, le boire, quoique l'un et l'autre ne soient ni chauds ni froids. Mal de dents périodique, avec enflûre de la joue et salivation abondante, changeant de siège, s'étendant jusqu'aux yeux, que les boissons froides augmentent. Douleur nocturne des dents, avec enflûre de la joue et élancemens dans les oreilles, paroissant de préférence la nuit, où elle tourmente plus que dans le jour. Petites vésicules dessus et dessous la langue, avec douleur. Douleur dans le fond du col, en avalant, et en remuant la tête. Mal de gorge avec enflûre de la parotide; salivation, bouche pâteuse,

défaut d'appétit, jusqu'à l'horreur des alimens; dégout pour la bière, le café; désir des acides, soif ardente.

Renvois aigres, amers, qui exaspèrent les douleurs. Le café, pris le matin, cause de la chaleur ,de la sueur, le vomissement de pituite amère. Après le repas, ballonnement du bas ventre, mal-aise général, plénitude de l'estomac, nausées. Le manger, le boire, produisent la chaleur, la sueur de la face; poids sur l'estomac, comme de la présence d'une pierre. Gonflement venteux des hypocondres, qui donne de l'anxiété et de l'oppression de poitrine. Coliques vives, tranchantes, avec retours périodiques. Du nombril jusqu'aux deux aines, le mal de ventre va se perdre dans les reins, qui sont comme brisés.

Evacuations diarhéiques, avec odeur d'oeufs pourris, avec ou sans douleur. Dévoiement blanc, glaireux, accompagné de vives douleurs, de brûlure à l'anus, après les évacuations. Ardeur d'urines, elles brûlent au passage; elles sont rouges, odorantes, sédimenteuses; titillation de l'organe vénérien, érections, pollutions. Ecoulement, par la vulve, d'une matière jaune, acre et mordicante.

Ténesme de la matrice, pression, contraction, semblables aux douleurs d'enfantement. Coliques du bas ventre, tiraillemens dans l'épaisseur des cuisses, à la veille des règles. Ecoulement abondant de sang par la matrice, accompagné de fortes douleurs semblables aux douleurs de l'accouchement, et de tiraillemens dans

les jambes. Il part, de l'épine du dos, des efforts qui vont aboutir à la matrice, qui ne cessent qu'après la sortie de gros caillots de sang; hémorragie utérine, même dans l'âge avancé. Mauvaise humeur, disposition à quereller, caractère insupportable, à l'époque des règles.

Enchiffrenement, avec obstruction des narines. Raucité de la voix, causée par des phlegmes qu'on arrache difficilement de la gorge. Sensation de brûlure à la gorge. Même sensation dans la poitrine, avec resserrement de cet organe et gêne autour du coeur. Constriction asthmatique, avec serrement au col et excitation à la toux; accès de toux dans la nuit, avec étouffemens; titillation continuelle dans le gosier, toux sèche et forte. Elancemens dans la poitrine, partant du ventre, avec grande soif.

Le col, les épaules, toute l'épine du dos, tiraillés, brisés, avec sensation, tantôt d'engourdissement, tantôt de brûlure, principalement dans la nuit. Douleur insupportable dans la hanche et l'articulation de la cuisse avec le bassin, du côté sur lequel on n'est pas couché. Même douleur dans l'épaule, le long du bras jusques aux doigts, avec compression dans les articulations, déchiremens dans le périoste, lorsqu'on est couché sur le dos, et qui se calment, lorsqu'on se couche sur le côté souffrant. Roideur, engourdissement des bras, au moment où l'on veut saisir quelque chose avec la main. Le soir, mains brûlantes, brisure des articulations des mains, des doigts; d'autres fois, elles

sont froides, endormies, avec fourmillemens, le reste du corps ayant une température naturelle.

Tiraillemens dans les cuisses et les jambes; roideur paralytique des cuisses, avec fatigue extrême; craquemens dans les genoux, dans le mouvement. Le soir, tiraillemens dans les genoux, les jambes et les pieds, avec engourdissement de ces parties; crampes dans les gras de jambes, lorsqu'on veut s'étendre, qui cessent par la flexion. La nuit, foiblesse paralytique des pieds; impossibilité de marcher; veut-on se lever, on tombe, en éprouvant de forts tiraillemens dans les jambes, et un engourdissement de la plante du pied. La plante des pieds est brûlante; il y a des démangeaisons, comme dans les parties affectées d'engelûres; contraction convulsive des orteils, accompagnée de déchiremens dans les membres.

Picotemens, démangeaisons dans différentes parties du corps, augmentées par le grattement; pustules çà et là sur la figure, douloureuses au toucher; taches pourprées sur les joues et le front; éruption de boutons qui paroissent sur une large tache rouge, la nuit surtout, avec morsure, démangeaison; leur siège est sur les reins et les côtés du ventre; de tems en tems, spécialement le soir, ils s'accompagnent de frissons dans leur voisinage. Disposition des tégumens à se blesser, à suppurer, et difficulté à se guérir. S'il est une plaie, elle cause une douleur brûlante, et la sensibilité en est exaltée. Elle s'entoure de boutons qui suppurent et

s'encroûtent. Tous les membres font mal; les articulations craquent et sont comme brisées, le matin, le soir, la nuit surtout. Le soir, accès de douleurs déchirantes, tant dans l'intérieur des os, que dans les muscles et les tendons.

Mouvement convulsif des membres, au moment de s'endormir; convulsions des enfans. Tour-à-tour, il lève et abaisse l'une et l'autre jambe, veut atteindre, saisir un objet, et contourne sa bouche, avec des yeux hagards. Sa respiration est râlante, il change de couleur, tousse beaucoup, bâille et s'étend. Roideur générale momentanée de tout le corps. Les douleurs et l'engourdissement se succèdent; fatigue, foiblesse, horreur du mouvement. Les enfans veulent rester couchés, et se lamentent; ils ne souffrent point d'être portés.

Défaillanee, disposition à la défaillance. Pesanteur des membres, bâillemens, envie de dormir; lassitude, envie de dormir. Insomnie, anxiétés, visions; il croit entendre la voix de personnes absentes. Gémissemens, pleurs, hurlemens, pendant le sommeil. Il parle, crie, se retourne sans cesse, et saute dans son lit. Il fuit le lit, qui augmente ses douleurs.

Froid de tout le corps, avec chaleur brûlante à la face, les yeux brûlans, l'haleine enflammée. Fièvre, soif dans le frisson, absence de la soif dans la chaleur, sueur après la chaleur, alors mal de tête latéral; le lendemain de l'accès, grande amertume à la bouche.

Fièvre après midi, frisson vif, on ne peut se ré-

chauffer; douleurs de ventre jusqu'à onze heures de la nuit, brisure des membres, mal de tête, au front; la nuit, chaleur brûlante, soif ardente, insomnie.

Le soir, chaleur des joues, frisson de tout le corps. Rougeur périodique d'une seule joue; chaleur interne, frisson extérieur. Chaleur brûlante des joues, avec soif. Soif ardente, sécheresse de la langue, anxiétés, tremblemens, palpitations de coeur; accumulation du sang vers le coeur.

Inquiétude affreuse, agitation agonisante, avec douleurs déchirantes dans le bas ventre, suivies de stupeur et de violens maux de tête. Pleurs, caprices; l'enfant veut une chose, il en désire une autre et la repousse, quand on la lui présente; il hurle, si on la lui refuse. Crainte, peur, pour la moindre chose, facilité à s'offenser, il est soupçonneux. De deux, de trois en trois heures, accès convulsifs; l'enfant roidit les membres, se renverse en arrière, bat des jambes et des bras, crie, et jette tout ce qui se trouve sous sa main. Hypocondrie, mauvaise humeur, colère, semblant venir de l'hébêtement, et de la constipation.

On ne sauroit méconnoître la ressemblance des symptômes de la camomille, avec les symptômes de la fièvre bilieuse aiguë qui attaque immédiatement après un accès de colère, tels que chaleur à la face, soif, amertume de la bouche, nausées, anxiétés, agitation. Il ne faut donc pas s'étonner que la camomille soit spécifique dans cette maladie. Il suffit de la qua-

drillionième fraction du suc de cette plante, pour la dompter, comme miraculeusement.

Pulsatille.

Son suc se prépare, en l'exprimant de la totalité de la plante en état de fraîcheur. On le mêle ensuite avec égale partie d'esprit de vin. La division se conduit depuis l'unité jusqu'à la fraction quadrillionième.

Une foule de symptômes morbifiques de la vie ordinaire sont réfléchis par ceux de cette substance. C'est avec justice, qu'elle est placée au rang des remèdes les plus utiles.

Elle est propre à la guérison des maladies aiguës et des maladies chroniques, à raison de la longueur de la durée de son action, qui s'étend de 12 à 14 jours.

Les épreuves de ce remède sur l'homme sain ayant été faites avec de très petites doses, on doit regarder tous les symptômes qui vont être décrits, comme des symptômes primitifs. Les grandes doses ne les laissent point paroître. Ils se perdent dans les symptômes consécutifs, qui forment les succès de la médecine allopathique.

Il est essentiel, dans le parallèle à établir entre les phénomènes des maladies et les phénomènes médicinaux, d'avoir égard aux dispositions de l'ame, ainsi qu'au caractère et au tempérament du malade. Ce précepte trouve une application spéciale dans l'emploi du remède dont nous allons décrire les symptômes. Les constitutions froides, phlegmatiques,

s'en accommodent mieux que les personnes vives et ardentes, comme aussi il convient mieux aux caractères portés à l'affliction qui aime à se cacher, à la tendresse de l'ame, qui se soulage en versant des larmes.

Les tempéramens sujets au froid, qui n'éprouvent point le sentiment de la soif, y trouvent un remède assuré, quand, d'ailleurs, les autres symptômes se correspondent. Les femmes disposées au retard de leur menstruation, les malades dont les symptômes se développent ou s'exaspèrent le soir, le prennent avec avantage. Il remédie aux incommodités causées par l'usage de la viande de cochon.

S'il arrive qu'on l'ait employé à trop forte dose, ou bien, sans rapport spécifique, la camomille, la fève de St. Ignace, la noix vomique, offrent, dans leurs symptômes, un antidote assuré. Le café, surtout, a la propriété d'enlever la fièvre, les douleurs, et de faire cesser les anxiétés que produit cette substance. On l'administre le matin; il agiteroit trop, pris le soir.

Vertiges, avec sentiment de l'ascension du sang vers la tête; chancellement vertigineux, avec sentiment de chaleur dans l'intérieur de la tête, pâleur de la face, spécialement le soir. Vertiges, quand on est assis, qui disparoissent, dès qu'on commence à marcher. Dans le sommeil de l'après-dînée et celui de la nuit, mal de tête dans le côté de la tête, sur lequel on n'est pas couché; le soir, pesanteur de la tête, mal de tête dans la pro-

fondeur des orbites, lorsque l'on remue les yeux. Sorte d'hébêtement, causé par le mal de tête, avec brisure dans le front. Mal de tête, que la chaleur de la chambre cause ou augmente, que le mouvement, dans l'air libre, diminue. Mal de tête, comme provenant du battement des artères dans le cerveau. Douleur du front, avec battemens, dans le moment où l'on se baisse et dans la contention d'esprit, que la marche fait cesser. Battemens et compression de la tête, que l'on fait cesser ou diminuer, en la comprimant. Compression de la tête, quand on l'incline en avant; larmoyement d'un oeil, avec tiraillemens dans la tête. Mal de tête au front, qui s'aggrave par l'ouverture et le mouvement des yeux. Coups aigus dans une moitié de la tête. Elancemens d'un côté de de la tête. Elancemens dans les tempes; mal de tête tranchant, le soir; mal de tête, comme dans le rhume de cerveau, chaleur sèche dans le lit, sommeil d'yvresse, délire, et rêves. Mal de tête, comme dans la surcharge de l'estomac, ou si l'on eut mangé des viandes trop grasses; de tems à autre, mal de tête, comme si de l'air traversoit le cerveau. Craquement dans le cerveau pendant la marche, suivant les mouvemens du pouls.

Rétrécissement des pupilles, suivi de leur dilatation; obscurcissement de la vue, pâleur de la face; obscurcissement vertigineux de la vue, quand on se lève et commence à marcher. Le matin au lever, obscurcissement de la vue, périodique, pendant quelques jours. Suspension momentanée de la vue et de l'ouie, avec ti-

raillemens douloureux de la tête; sensation de pesanteur et de fourmillemens dans le cerveau, suivie de froid.

Eclairs devant les yeux, on voit des cercles de feu, qui s'étendent toujours davantage. L'un ou l'autre oeil souffre des douleurs piquantes, sans inflammation de la conjonctive; on ne peut envisager la flamme d'une lumière, ni ouvrir les paupières. Inflammation, enflûre des paupières, avec larmoyement. Grains d'orge aux paupières, inflammation de la conjonctive, tantôt dans un angle de l'oeil, tantôt dans un autre, avec tension, tiraillemens dans ces parties par le mouvement des muscles de la face, avec ulcération des narines; sécheresse des paupières. Sécheresse des yeux, sensation de la présence d'une glaire que l'on peut essuyer, dont la vue est obscurcie. Sensation d'un corps étranger dans les yeux, le soir surtout; à la lecture, pression, chaleur dans les yeux, pression dans les yeux, comme par un grain de sable, qui cesse, en cessant de lire, et recommence, en lisant. Brûlure, démangeaison des yeux, qui oblige de frotter et de gratter. Démangeaison, picotemens dans les yeux vers le soir; le lendemain, collement des paupières, par la chassie. Brûlure, démangeaison des paupières vers le soir; l'air, le vent, obscurcissent les yeux et les font pleurer; boutons au front, dans le cuir chevelu; démangeaison, douleur dans ces parties, comme si elles suppuroient. Palpitations des muscles de l'une ou l'autre joue, frissons d'un côté de la face; pâleur de la face, tension de la face et des mains, comme si elles vouloient s'enfler.

Murmure dans les oreilles, suivant les battemens du pouls, le sang paroit s'y porter; tintemens, bruissemens semblables au mouvement des feuilles, du vent, d'une chûte d'eau; surdité, démangeaison, picotemens, élancemens dans une oreille. Grande douleur dans une oreille, il semble que quelque chose fasse effort, pour en sortir; chaleur, rougeur, enflûre de l'oreille externe. Ecoulement de pus par l'oreille.

Sensibilité, douleur dans les narines, comme s'il y avoit abscès; les ailes du nez sont ulcérées, suintent, élancemens dans le nez. Saignement de nez, on mouche du mucus sanguinolent; fissure des lèvres, leur gonflement. La langue recouverte d'une mucosité visqueuse, sensation à la langue, comme si elle étoit brûlée; insensibilité de la langue. Empâtement de la langue et du palais; la nuit et le matin, sécheresse extrême de la langue, de toute la bouche, du gosier, sans soif.

La nuit, le matin, goût pâteux, salé, et de pourriture à la bouche. Goût de viandes gâtées, goût empyreumatique. Le goût est rarement amer, excepté immédiatement après avoir bu ou mangé; grande amertume, en mangeant du pain noir.

Renvois amers, ou acides, le soir et le matin. La bouche se remplit d'une salive aigre ou amère. Salivation continuelle, comme provenant des vers. Diminution, perte de l'appétit. Absence de la soif, fausse faim, rien ne plait; faim canine, rougement de l'estomac, sentiment d'un dérangement grave de l'estomac. Renvois,

rapportant le goût de ce qu'on a mangé; les alimens remontent à la gorge, nausées, envie de vomir, sans pouvoir vomir. Il semble qu'un ver remonte au gosier.

Nausées après le repas, accompagnées de murmures dans le bas ventre. Le soir, la nuit, nausées, vomissemens, accompagnées de beaucoup de frissons; hoquet dans la nuit. Le matin, tiraillemens, pression dans le creux de l'estomac, élancemens dans le côté, dans le dos; tension dans le creux de l'estomac, jusques dans les seins. Pulsations du creux de l'estomac; on les sent, en y posant la main; crampes de l'estomac, avec envie de vomir et oppression de la poitrine. Toutes les affections du bas ventre sont accompagnées de la gêne de la respiration. Spasme à l'ésophage, comme quand on a avalé un morceau trop gros, à diverses reprises.

Sentiment de tension et de resserrement du bas ventre; il semble dur, plein, rempli de vents, de matières qui ne peuvent sortir, et cependant, les vents, les matières sortent, quoiqu'avec quelque peine. Douleurs dans le bas ventre, comme produites par les vents. Ballonnement du bas ventre, après le repas. Tranchées au fond du bas ventre, périodiques chaque soir, pendant plusieurs jours, soulagées par la flexion du corps en avant.

Les vents ne sortent par le bas qu'avec de fortes tranchées; coliques, qui semblent annoncer une diarrhée, suivies d'une selle naturelle. Coliques nocturnes; coliques, succédant aux évacuations. Sentiment de

froid au bas ventre, sensibilité des parois du bas ventre, ils craignent le toucher.

Constipation opiniâtre; chaque jour une selle dure, avec forte pression sur l'anus et douleurs hémorroïdales s'étendant jusques aux reins. Ténesme, accompagné de la pâleur de la face et de disposition à la défaillance, annoncant une diarrhée qui n'arrive pas; besoin continuel d'aller à la garde robe, sans ténesme, venant des petits intestins; évacuation difficile, avec pressions, douleurs dans le dos.

Selles glaireuses, fréquentes. Selles jaunes, blanches, mêlées de sang; mêmes selles, la nuit, le matin, accompagnées de murmures dans le ventre. Après l'évacuation, frisson dans le dos et pression dans le creux de l'estomac; dévoiement nocturne, avec coliques; dévoiement glaireux, le matin.

Hémorroïdes internes, démangeaisons, élancemens dans le rectum et l'anus, immédiatement après avoir pris le remède; constipation quelques jours plus tard, hémorroïdes saillantes, douleurs à l'anus pendant et après l'évacuation; la nuit, le matin, douleurs des reins, sensibilité à l'os sacrum et dans les muscles fessiers.

Douleur de pression et de ligature dans le bas ventre jusques à la vessie, ténesme de la vessie, pissement involontaire dans la nuit. Dans le jour, l'urine s'échappe goutte à goutte, sans la volonté; difficulté d'urines, l'urine blesse, coupe, et brûle le canal; urines limpides,

décolorées, hystériques; plus tard, urines avec sédiment rouge.

Relâchement des organes de la génération; plus tard excitation des mêmes organes, érections nocturnes et matinales; gonorrhée, de la couleur et épaisseur du sperme, avec douleur brûlante, après avoir uriné. La gonorrhée qui a précédé le remède, devient sanguinolente, après le remède.

Tranchées de la matrice; tiraillemens douloureux du bas ventre vers la matrice, avec maux de coeur, le matin. Douleurs du bas ventre, comme dans l'accouchement; fleurs blanches avec chaleur, douleur; leucorrhée acrimonieuse, fleurs blanches glaireuses, laiteuses, avec gonflement de la vulve.

Avant l'apparition des règles, frissons, bâillemens, pendiculations; poids dans le bas ventre, comme celui d'une pierre, avant l'arrivée des règles. Pendant l'écoulement des règles, même poids dans le bas ventre et le dos, avec disposition des extrémités inférieures à s'engourdir, et envies fréquentes et vaines d'aller à la garderobe. Douleurs, crampes du bas ventre, pendant les règles; épaisseur, noirceur du sang menstruel; il coule, s'arrête, et recommence à couler. Le mouvement en facilite l'écoulement, le repos le suspend; il se fait mieux le jour que la nuit, dans l'air frais, que dans une chambre chaude; retard du flux menstruel, suppression, avec frisson, tremblement des extrémités inférieures, nausées, cardialgie, points de côté.

Enchiffrenement, ulcération, suppuration, écoulement purulent des narines; démangeaison dans les narines, éternuemens multipliés, soir et matin. Perte continue de l'odorat. Le matin au lever, la poitrine prise, toux, crachemens. Toux nocturne, qui empêche le sommeil, et fatigue. Toux, qui commence, quand on est couché, s'appaise, quand on s'assied dans le lit, et recommence, quand on se couche. Le soir, toux opiniâtre, crachement de sang. Toux, crachats abondans, jaunes, épais, tantôt amers, tantôt salés. Oppression, vertiges, foiblesse de tête, quand on est couché sur le dos, qui cessent en s'asseyant. Resserrement du canal de l'air, comme par une force extérieure. Le soir, oppression, sommeil, réveil avec étouffement; toux, douleur vive dans le front jusqu'aux yeux, fourmillement de la langue, froid des pieds, sueur froide au visage et beaucoup de renvois. Constriction spasmodique de la partie inférieure de la poitrine. Crampes, qui traversent la poitrine; piqûres dans la région du coeur, anxiétés oppressives, que la marche soulage. Accumulation du sang vers la poitrine et le coeur, pendant la nuit; on rêve qu'il est mûré, reveil en sursaut, avec des cris. Douleurs, comme celles d'un abscès derrière le sternum, et mal de tête au front, vers le minuit.

Dans le mouvement, élancemens entre les épaules, qui gênent la respiration. Les mêmes dans le repos, tiraillemens dans le col, entre les épaules et dans le

dos. Elancemens à la nuque, douleur rhumatismale de la nuque, avec lassitude des jambes. Gonflement de la nuque et des deux côtés du col; ces parties souffrent, quand on les touche, une douleur semblable à celle d'un abscès. Douleur dans les glandes maxillaires.

Elancemens, tiraillemens, déchiremens dans l'épine du dos, liés à des douleurs dans le ventre, accompagnés de froid et d'oppression de la poitrine, spécialement le soir et la nuit.

Tiraillemens de l'épaule jusqu'aux doigts; sensation de brûlure le long des bras, le soir et la nuit. Palpitation des fibres musculaires dans les bras, engourdissement des extrémités supérieures; leur refroidissement, elles s'endorment; roideur des articulations et des tendons, dans le mouvement des bras. Pustules, remplies d'eau, entre les doigts. Elles causent la douleur d'une épine, quand on les touche ou qu'on remue les doigts.

Mêmes affections des extrémités inférieures. Lassitude extrême des cuisses et des jambes, avec tremblement des genoux. Pesanteur excessive des jambes dans le jour, le mouvement la soulage. Varices des jambes, elles saignent. Douleur dans le périoste des tibias, pustules qui suintent de l'eau, douleur brûlante. Le soir après le coucher, tendreur, sensibilité des chairs des jambes, soulagées, quand on les presse avec la main. Enflûre des pieds, pieds brûlans;

enflûre rouge et chaude des pieds et des jambes, douleur brûlante, fourmillement, comme dans les engelûres, et élancemens.

Le coucher sur le dos appaise tous les symptômes, tandis qu'ils s'aggravent dans le coucher sur le côté, ou se renouvellent. La pulsatille a la propriété singulière de n'attaquer souvent qu'une moitié du corps. On ne peut trop répéter qu'elle n'excite point la soif, que le frisson accompagne ordinairement ses douleurs, et que, quelque peu que la douleur s'éveille, il est rare que la poitrine ne se prenne d'oppression.

Démangeaison brûlante par tout le corps, dans la nuit, causée par la chaleur du lit, que la marche et l'air frais font cesser; on a beau gratter, il ne se fait point d'éruption. Furoncles çà et là, taches rouges et chaudes, semblables aux piqûres d'orties, avec démangeaison. Les plaies, les ulcères, les fontanelles, s'enflamment et deviennent brûlantes.

Battemens des artères dans toutes les parties du corps. Dans le repos, assis, couché, anxiété, tremblemens, que le mouvement soulage. Le matin dans le lit, douleur des membres, des articulations, qui obligent de s'étendre, et sans soif. Le soir à la brune, pesanteur paralytique des membres, brisure des articulations, comme à l'invasion d'une fièvre intermittente. Agitation dans la nuit, insomnie, comme ve-

nant du bouillonnement du sang. Dans la nuit, frayeur, réveil en sursaut, causeries pendant le sommeil.

Après midi, frissons, avec tremblement des membres. Le soir, frissons, suivis de chaleur, dans une chambre chaude. Frissons, suivis d'une grande chaleur dans tout le corps, surtout à la figure. Fièvre froide, sans soif dans le froid; grande soif, dans l'accès de chaud. Le soir, accès de froid, suivi d'une grande chaleur, avec fatigue, accablement. Dans la soirée, frissons répétés; dans la nuit, chaleur brûlante, soif ardente, sommeil agité, douleurs des membres. Tranchées du ventre. Dévoiement, chaleur sèche de tout le corps, la nuit et le matin. Le soir, chaleur sèche avec gonflement des veines des mains. Main droite brûlante; froid de la main gauche. Le soir, la nuit, le pied et la main d'un côté, rouges, froids; chaleur du côté opposé. Gonflement des veines, varices, enflûre des parties variqueuses, sans chaleur locale. Incommodé par la chaleur intérieure, dans le gonflement des veines.

Le matin, disposition à la sueur. Pendant toute la nuit, sommeil d'yvresse, visions fantastiques, soif, sueur d'un seul côté du corps. Chaleur, anxiétés, le front glacé. Sueurs, jour et nuit. Battemens du coeur, angoisses. Les habillemens incommodent. Anxiété le soir; tremblement des mains, couvertes de taches rouges, sans chaleur. Désespoir, crainte de la mort. Moro-

sité, hypocondrie, on s'offense de tout. Chagrin, pleurs.

Bryone.

Son suc s'exprime de la racine fraîche, dans le moment où elle fleurit, et se mêle avec égale partie d'esprit de vin. On le divise en trente fractions, c'est-à-dire, depuis l'unité jusques au décillion.

Les propriétés de cette substance ont beaucoup de ressemblance avec celles du *rhus toxicodendron*. Cependant il est extrêmement remarquable que les symptômes de la bryone se développent ou s'exaspèrent dans le mouvement, tandis que c'est le repos qui développe et aggrave les symptômes du *rhus*. L'un et l'autre remède n'influencent pas l'ame de la même manière. Cependant l'un sert d'antidote à l'autre, quand il arrive qu'on les a administrés à dose trop forte, ou employés sans rapport spécifique.

Le tableau des symptômes de ce remède offre l'image de beaucoup de maladies communes à la vie ordinaire, spécialement certaines fièvres, et les crampes du bas ventre, qui attaquent les deux sexes, particulièrement les femmes. Dans les affections aiguës, la fraction décillionième est encore trop forte; il faut descendre jusques à un atôme de cette fraction, si l'on veut éviter d'aggraver trop le mal. On remarquera, mais rarement, que ce remède, quoique spécifiquement administré et en dose convenable, ne remplit pas l'indication. Dans ce cas, il faut répéter la mê-

me dose au bout de 24 heures. Cette nouvelle dose enlève les effets de la première, et produit sûrement son action homéopathique, c'est-à-dire, l'aggravation et la guérison. Sa durée d'action est de 10 à 12 jours.

Vertiges, tout tourne, quand on est debout. Vertiges, quand, couché dans le lit, on veut s'y asseoir; mal de coeur, défaillance. Vertiges dans la station, quand on veut marcher, ou sortir de son lit. Vertiges et foiblesse des membres, tout le jour. Foiblesse de tête, fuite des idées, défaillance. Le matin, mal de tête, en ouvrant et remuant les yeux. Ascension du sang vers la tête, et pression des tempes de dehors en dedans, ou de dedans en dehors. Mal de tête, comme si le front s'ouvroit, surtout en se baissant. Le matin au réveil, couché sur le dos, mal de tête à la nuque, s'étendant jusqu'entre les épaules. Mal de tête latéral, qui tiraille et déchire les mâchoires supérieure et inférieure, et les glandes maxillaires. Elancemens dans les tempes et du front à la nuque, dans la marche. Battemens au front et à la nuque. Une place, de la grandeur d'un écu, où la tête brûle douloureusement, sans que le toucher l'augmente.

Palpitations dans toutes les parties de la face. Tension de la peau du visage, dans le mouvement des muscles; taches rouges à la figure et au col. Chaleur, gonflement de la face. Inflammation, rougeur des yeux; inflammation, gonflement des paupières.

Morsure des yeux, comme s'ils renfermoient du sable; le bord des paupières, les angles des yeux, pincent, démangent et brûlent; besoin de les frotter.

Murmure dans les oreilles. Elles semblent bouchées; élancemens dans l'une ou l'autre oreille; il en sort du sang, suppuration de la conque de l'oreille.

Fourmillement, chatouillement à la cloison du nez, quand on se mouche. Suppuration d'une narine, enflûre d'un côté du nez, douleur, quand on y touche; comme d'un abscès. Dabord, saignement du nez, puis, ulcération des narines. Le matin en se levant, saignement du nez. Saignement de nez, qui éveille dans la nuit, éruption douloureuse aux lèvres. Douleur des dents, aggravée par le froid et la chaleur. Le soir, la nuit, douleur qui passe d'une dent à l'autre; douleur de dents, qui descend jusques dans les muscles du col. Douleur de dents, soulagée par l'eau froide et en plein air, accompagnée de déchiremens à la joue, de pincemens dans les oreilles; douleur de dents, qui semble causée par un nerf à découvert dans une dent creuse, s'aggrave, lorsqu'on est couché du côté opposé à la douleur; elle s'appaise, lorsqu'on se couche sur la joue souffrante.

Sécheresse de la gorge, de la langue, du palais, des lèvres; la langue est blanche et chargée; amertume de la bouche, après avoir mangé; amertume de la bouche, le matin. Avec une langue propre, goût de pourriture à la gorge. Défaut d'appétit. Faim canine, sans

appétit; faim, sans trouver de goût aux alimens; désir du vin, du café; renvois d'air fréquens, suivis du hoquet; renvois après le repas, depuis le matin jusqu'au soir; renvois, rapportant le goût des alimens; renvois continuels, non après le boire, mais après le manger; c'est de l'air, sans saveur ni odeur. Renvois amers, après le manger, renvois non interrompus, nausées, vomissemens, le matin au réveil; la bouche se remplit d'une eau aigre ou amère. Le soir, la nuit, nausées, vomissement de bile, salivation, comme dans la présence des vers. Douleur de tête après le repas, qui se dissipe peu-à-peu et revient après le repas suivant. Après chaque repas, gonflement du bas ventre; après le repas, poids, comme une pierre sur l'estomac. Violente pression dans le creux de l'estomac, augmentée par le mouvement. Après le repas, crampes d'estomac. Tranchée de l'épigastre, renvois, chaleur à la face, nausées, vomissement des alimens. Après le repas, mauvaise humeur. Elancemens, torture des intestins, dans la station, dans la marche. Sensation de brûlure dans la région du foie, dans le bas ventre. Elancemens dans les deux côtés du bas ventre, plus vifs dans le mouvement que dans le repos. Accumulation de vents, qui ne sortent qu'avec douleur. Coliques du bas ventre, tranchées violentes, comme avant la purgation ou le dévoiement, sans que l'évacuation s'ensuive. Poids considérable dans le fond du bas ventre, pincemens au nombril et dans le bas

ventre, comme après un refroidissement, suivis de selles liquides. Gonflement du ventre, murmures, tranchées, constipation, sentiment d'un corps étranger dans le bas ventre, constipation. Selles difficiles, et dures. (*) Diarrhée, précédée de coliques. Diarrhée nocturne, avec brûlure à l'anus, envies d'uriner continuelles. Elancemens, brûlure dans la vessie, dans l'urêthre. On ne peut retenir l'urine. Le mouvement donne l'envie d'uriner. Eruption pourprée au prépuce, au gland. Enflûre de ces parties. Enflûre des grandes lèvres, pustules dans ces parties. Les règles sont précédées de ballonnement du bas ventre, de pincemens; règles avancées. Les règles paroissent deux fois dans le mois.

Enchiffrenement, sans toux; raucité de voix. Catarre violent du nez, sans écoulement; élancemens dans la tête, surtout, quand on se baisse. Toux sèche, comme venant de l'estomac, précédée d'un chatouillement, d'un grattement dans le creux de l'estomac. Toux, causée

---

(*) L'effet primitif de la bryone est de constiper. Son action consécutive, ou la réaction de l'organisme, ce qui est synonime, est l'évacuation, effet qu'elle partage avec la noix vomique et l'opium. On pourra, au premier abord, être surpris de rencontrer l'opium à côté des substances laxatives, lui, avec qui on arrête les diarrhées! c'est précisément parce qu'il constipe par son effet primitif, que son action consécutive est relâchante, *similia similibus curantur*. L'expérience montre tous les jours le flux de ventre chronique, se renouvellant avec plus de force, après sa suspension par l'usage de l'opium.

par un grattement dans la gorge, expectoration glaireuse. Toux sèche et continue le matin, dans laquelle la bouche se remplit d'eau; l'estomac se soulève, rejette les alimens; le coeur éprouve des élancemens. Toux, le soir après le coucher; le matin au réveil, toux, sèche dabord, puis humide. Crachement de sang pur, crachats teints de sang. Toux, avec élancemens dans le sternum, dans les côtés. Les secousses de la toux répondent à la tête; pression dans le creux de l'estomac, qui gêne la respiration; chaleur brûlante dans la poitrine. Oppression, courte haleine. Oppression, points de côté, impossibilité de respirer; il faut se lever, et alors, élancemens dans la tête. Dans la profonde inspiration, élancemens dans la poitrine, du sternum à l'épaule. Elancemens dans la poitrine, quand on veut se retourner dans le lit. Inspiration très courte, pour éviter la douleur, et, nonobstant, élancemens, comme d'un abscès dans un lieu circonscrit sous le sternum; on ne sauroit y toucher, ni lever le bras, sans éprouver une horrible douleur. Douleur dans toute la poitrine, avec oppression, qui cesse aussitôt après avoir été à la garderobe.

Roideur du col, des muscles du col, dans le mouvement. Pressions, crampes entre les épaules, pénétrant jusqu'à la partie antérieure de la poitrine. Elancemens dans les côtés de l'épine, qui cessent, lorsque l'on se couche. Impossibilité de se plier dans aucun sens, sans éprouver des déchiremens dans le dos; tiraillemens de l'épine du haut en bas, que le coucher fait disparoître.

Grands élancemens dans la hanche, semblables à des coups de couteau.

Compression douloureuse dans l'os des deux bras, qui, le soir, empêche de dormir. Tiraillemens de l'épaule jusques aux doigts, dans la cavité des os. Tiraillemens nerveux dans l'intérieur des bras; douleur dans l'épaule, en levant le bras, comme dans une luxation. Enflûre du bras jusques au coude; élancemens, fourmillemens dans le bras. Elancemens dans le coude, avec tiraillemens des tendons jusques à la main, augmentés dans le mouvement. Sensation d'entorse dans l'articulation de la main, à chaque mouvement. Inflammation du dos de la main, avec chaleur brûlante. Engourdissement du creux de la main; sentiment de paralysie des deux mains et des doigts. Elancemens dans l'articulation du pouce avec la main; enflûre des doigts, douleur, quand on les remue. Eruptions entre les doigts; on ne peut les toucher, sans ressentir des élancemens.

Brisure de l'épine et des cuisses. Elancemens dans l'articulation de la cuisse jusqu'au genou, quand, étant debout, on se baisse. Douleur du trochanter; élancemens violens, quand on fait un faux pas; douleur sourde dans le repos; on ne sauroit toucher cette partie, sans éprouver une vive douleur. Battemens dans le milieu des cuisses; roideur douloureuse des genoux. Tiraillemens, brûlure dans un genou, éruption de petits boutons purulents; piqûre, quand on y touche; tirail-

lemens douloureux dans les cuisses et les jambes, le long des os. Soubresaut des jambes, comme d'un coup électrique; crampes dans les gras de jambes, les pieds, les talons, que le mouvement fait cesser; enflûre chaude des pieds et des jambes, avec brisure; on ne peut les étendre, les remuer sans douleur, qui augmente, quand on y touche. Tiraillemens dans le tibia, avec enflûre des pieds, brisure des membres. Les pieds sont tendus et enflés le soir; la nuit, élancemens dans les talons, pendant un quart d'heure. Douleur de luxation dans les pieds. Elancemens dans la plante des pieds, sentiment de pesanteur et d'engourdissement dans les pieds, comme s'ils étoient enflés. Elancemens dans les articulations des orteils.

Brisure des bras et des jambes, on ne sait où les placer; tout le corps fait mal, comme s'il y avoit blessure, surtout, le creux de l'estomac; tiraillemens de tous les membres, comme à l'approche d'un accès de fièvre intermittente. Elancemens dans la partie souffrante. Après une émotion, même le rire, piqûre, démangeaison brûlante par tout le corps, comme après avoir touché des orties. Battemens douloureux des artères dans tout le corps. Elancemens dans les jointures, quand on les remue, ou qu'on y touche.

Éruption psorique aux articulations; éruption pourprée aux bras, sur la poitrine, autour des genoux, avec brûlure et démangeaison, vers le soir; la chaleur du lit les fait disparoître. Boutons au bas ventre,

sur les hanches, dans différentes parties du corps, avec démangeaison brûlante. Le soir, démangeaison aux jambes, aux genoux, aux cuisses; le grattement fait sortir de petits boutons ronds, qui causent, en paroissant, une chaleur brûlante. Les plaies recoivent un degré de plus d'inflammation et de douleur.

Horreur du mouvement, qui augmente tous les maux; on ne veut être que couché. Bâillemens continuels, envie de dormir; agitation toute la nuit, anxiétés, causées par le sentiment d'une chaleur brûlante à l'intérieur, d'un bouillonnement du sang. Après le coucher, chaleur intérieure, sans soif; si on se découvre, frisson; douleurs de ventre, crampes des intestins, causées par les vents; insomnie, produite par la foule des idées; le matin arrive et fait cesser cet état, sans qu'il y ait d'évacuation, ni de vents ni d'excrémens. Frayeur, réveil en sursaut, rêves effrayans. Insomnie, réveil toutes les heures. Colère, dispute, en rêves; en rêve, toujours occupé des affaires de la journée, des intérêts de sa maison. Sommeil tout le jour, chaleur sèche; il ne boit ni ne mange; mouvemens convulsifs de la face, selles involontaires en grand nombre, excrémens infects. Après le sommeil du jour, frisson, vide de la tête; frissons, mal de tête, tout le jour. Frissons le soir, frissons, après s'être couché. Fièvre, chaleur, soif, bâillemens, nausées; le soir, chaleur à la face, frisson de tout le corps, soif. Soif ardente le matin au lever. Chaleur interne, soif inextinguible, causée par un sentiment de

brûlure au creux de l'estomac. Les pommettes sont rouges et brûlantes, le sang semble bouillir dans les veines, urines rouges, enflammées. Sueur au plus léger mouvement. Sueurs matinales, surtout aux extrémités inférieures. Sueurs continuelles pendant un bon et long sommeil. Sueurs critiques et bienfaisantes.

Absorbtion des idées, craintes. Inquiétudes de l'ame, on change de place, on ne se trouve bien nulle part. Irritabilité de l'ame, craintes, épouvante, disposition à la querelle, à la colère. On prend tout en mauvaise part.

Soufre.

La fleur de soufre doit être bien lavée à l'eau chaude, pour la dépouiller de tout acide. L'Homéopathie n'en forme que trois fractions après l'unité, c'est le centième, le millième et le dixmillième de grain. On les forme, en broyant longtems et avec soin un grain de soufre avec 99 grains de sucre de lait. On prend un de ces centièmes, pour le combiner de la même manière avec 99 grains de sucre de lait, ce qui donne les dixmillièmes. La millième fraction sortira du mélange de l'unité avec 99 grains de sucre, en ajoutant successivement jusques à neuf fois 100 grains de sucre, pour obtenir une combinaison parfaite.

C'est depuis nombre de siècles, qu'on fait usage du soufre dans la gale des ouvriers en laine, sans qu'on se soit douté que ces cures étoient fondées sur la loi ho-

méopathique, c'est-à-dire, que le soufre ne guérit les affections psoriques, que parce que l'homme sain, qui en fait usage, est susceptible de les contracter. On avoit pourtant remarqué ces éruptions chez les personnes qui prennent les eaux sulphureuses, ou s'y baignent, mais ces observations sont restées sans application.

On a également remarqué que la gale ne cédoit pas toujours au soufre; alors, on lui a associé d'autres substances, et quelques uns lui ont substitué des préparations mercurielles, qui quelquefois ont été efficaces. Il en ressortoit, pourtant, une conséquence toute naturelle, c'est que toutes les gales ne sont pas de même espèce. Voilà, ce me semble ici, la loi homéopathique bien clairement prononcée, ainsi que la nécessité d'un remède spécifique, pour le traitement efficace de chaque maladie. En effet, si le mercure guérit des psores rebelles au soufre, c'est qu'on trouve au tableau des symptômes mercuriels, une espèce particulière de cette affection. *La bryone et le toxicodendrum*, en renferment aussi des espèces, qui leur sont propres. Il en est d'autres encore, qui affectent la peau, à la façon de la psore, mais avec des symptômes qui la font différer d'elle-même. La gale des ouvriers en laine, la seule qui soit du ressort du soufre, ne peut se confondre avec aucune autre espèce de cette maladie, comme on peut le reconnoître dans l'exposé des symptômes médicinaux du soufre.

Avant de les exposer, il est bon de noter ici les propriétés anti-hémorroïdales du soufre, comme aussi la

vertu qu'il possède d'enlever le ténesme nocturne. La première de ces propriétés est depuis longtems connue des médecins, mais ils sont loin de penser qu'ils ne guérissent leurs malades avec le soufre, que parce que ce remède est propre à donner cette maladie à celui qui ne l'auroit pas. Combien de cures manquées, qu'elle aggravation sans bornes, ne sont pas la suite de ce remède, administré à des doses énormes, tandis que sa fraction dixmillième va directement au but, avec douceur et sureté ! il étoit réservé à l'Homéopathie de faire connoître l'aptitude du soufre à la guérison du ténesme qui, la nuit, tourmente les hémorroïdaires, ainsi que celle de faire cesser, sans secousses, certaines espèces d'ophtalmies et de toux, dont les symptômes répondent aux symptômes propres à ce médicament.

Mal de tête, dans la matinée. Pression dans le globe des yeux, en marchant en plein air. Enflûre et rougeur des yeux, avec des taches rouges sur les paupières. Chaleur brûlante des paupières. Sentiment de brûlure à la face, chaleur, rougeur, spécialement autour de la bouche. Après midi, hémorragie nazale, plusieurs jours de suite; douleur au nez, quand on le touche; morsure à la langue, comme s'il y avoit des boutons, des vessies. Salaison de la salive. Sensation d'enflûre dans la gorge, élancemens dans cette partie; gonflement aux angles de la mâchoire inférieure. Défaut d'appétit, goût pour les acides. Renvois acides, avec pression dans le creux de l'estomac, le matin. Cha-

leur brûlante dans la partie antérieure de la poitrine, comme dans le soda. Soda tout le jour, salivation abondante, nausées, vomissement, longtems après le repas. Le matin, nausées, vomissement de phlegmes acides. Crampes de l'estomac, avec gêne de la respiration.

Douleur dans l'épigastre et les hypocondres, immédiatement au dessous de la poitrine, qui semble provenir de congestion du sang, seulement dans le mouvement et en respirant. Sensibilité exagérée du bas ventre, comme s'il étoit blessé, comme après l'accouchement. Tout semble s'y remuer; il y a des élancemens, qui répondent à toutes les parties du corps. La nuit, douleur dans le bas ventre, comme meurtri et gorgé de sang. Tranchées dans le haut ventre, on croiroit que c'est dans la poitrine. Murmures dans le bas ventre, comme dans l'inanition. Selles, moitié liquides, selles glaireuses, fréquentes. Evacuation, immédiatement après, ténesme pendant une heure, la douleur à l'anus empêche de s'asseoir. La nuit, envie continuelle d'aller à la garderobe; on se lève dix fois du lit, on ne peut ni s'asseoir ni rester couché, tant les douleurs à l'anus sont vives; on diroit que le ventre est sorti, spécialement, lorsqu'on resserre l'anus, où l'on éprouve une sensation de blessure, et comme des coups d'épingles.

Tiraillemens dans les aines. L'urine brûle au passage. Ténesme de la vessie; envie pressante d'uriner,

il faut la rendre de suite, ou, elle s'échappe involontairement. L'urine sort avec violence, envie fréquente d'uriner. Foiblesse des organes de la génération, supression des règles, au milieu de leur cours.

Violent enchiffrenement avec raucité de la voix, douleur à la poitrine, toux et crachement abondant. Enrouement, mal de gorge. Les bronches sont remplies de phlegmes, qui font toussoter. Bouillonnement du sang dans la poitrine, mal-aise jusqu'à la défaillance, tremblemens des extrémités supérieures. Violens maux de reins, en se baissant, que l'on ne sent point, quand on est couché; contraction de ces parties qui semblent trop courtes; ces douleurs passent par le bas ventre, pour se rendre au creux de l'estomac, dans les cuisses et dans les genoux. Sentiment de brûlure, pincemens dans l'épine du dos.

Gonflement des glandes de l'aisselle. Suppuration de ces glandes. Excoriations entre les cuisses. Tremblemens, élancemens et tiraillemens dans les deux jambes, avec les pieds froids. Des gras de jambes jusqu'aux orteils, élancemens, tiraillemens; pesanteur de tout le corps, frissons dans le dos, sans soif; rougeur aux joues, sans chaleur; constriction du creux de l'estomac, resserrement des fausses côtes, avec gêne de la respiration, et des picotemens dans la poitrine et le bas ventre. Sensation de brûlure dans l'articulation du pied, augmentée par le frottement. Elancemens dans les articulations du tarse, augmen-

tés par le mouvement. Picotemens dans les chairs de tout le corps, accompagnés de démangeaison, quand on marche en plein air.

Eruption avec démangeaison brûlante. Eruption, démangeaison, douleur brûlante, dès qu'on commence à gratter; le sentiment de brûlure continue après le grattement. Démangeaison, surtout la nuit, et le matin au reveil. Eruption à la peau, boutons semblables à ceux de la Vaccine (*)

La marche est difficile, les pieds ne veulent point porter le corps; oppression de la poitrine, en marchant. Fatigue après midi, désir de rester assis; on est sans force, pour marcher. Invincible envie de dormir. On veut travailler, mais le sommeil l'emporte. La nuit, insomnie, agitation, rêves effrayans; soif, réveil en sursaut. Le soir, frisson, tremblement des membres, sans

(*) Les symptômes cutanés qu'on vient d'exposer, laissent appercevoir une grande ressemblance avec les symptômes de la maladie appelée gale des ouvriers en laine. Il n'est pas besoin d'observer que cette psore médicinale n'est point la gale elle-même, mais une affection semblable à la gale; autrement on pourroit et devroit employer le virus psorique, pour enlever une maladie psorique, comme aussi se servir du virus d'un chancre vénérien, pour guérir une siphilis. Il n'est que la bêtise ou la mauvaise foi, qui puissent confondre les mots identité et similitude. l'Homéopathie, pour guérir une maladie, n'employe que des substanees médicinales propres à produire un mal semblable, dans ses effets, au mal à guérir, et non les causes excitantes et génératrices de ce mal.

soif, mais avec un poids sur l'estomac; la chaleur et la soif succèdent. Soif tout le jour, avec chaleur, mais non la nuit. Vers le matin, disposition à la sueur. Sombre, de mauvaise humeur, la tête lourde, comme à l'invasion du rhume de cerveau.

Foie de soufre.

En mêlant la poudre très fine d'écailles d'huîtres avec la fleur de soufre bien purifiée, et l'exposant pendant dix minutes à une vive chaleur, on forme le foie de soufre homéopathique, que l'on conserve dans des vases bien bouchés.

Mal de tête, avec tension au dessus du nez. Clou hystérique dans un côté de la tête. La nuit, violent mal de tête, comme si le front vouloit s'ouvrir, avec soif, chaleur générale. Depuis minuit jusquà midi, mal de tête, comme produit par des furoncles, lequel dégénère en piqûres, dans la toux et quand on s'incline en avant, extérieurement, quand on touche le front. Douleur semblable à celle du furoncle; élancemens, éruption de boutons dans le cuir chevelu et à la nuque, douloureux, seulement quand on les touche. Même éruption sur les côtés du front. Même éruption sur les paupières supérieures, et au dessous des yeux.

Les angles des yeux font mal. Rougeur des yeux, ils font mal, quand on les remue. Inflammation; rougeur, gonflement de la paupière supérieure, douleur comprimante. Les yeux suintent la nuit, ne peu-

vent, le soir, soutenir la lumière; ils sont troubles et chassieux. Rougeur des joues, chaleur; rougeur et démangeaison de l'oreille externe, pendant plusieurs jours. Douleur dans le nez, qui s'étend jusqu'aux yeux; on ne peut toucher le dos ni le bout du nez, sans douleur. Hémorragie nazale. Ulcération aux commissures des lèvres. Eruption avec chaleur aux lèvres. Eruption boutonneuse au menton, au col, à la lèvre et au dessous d'elle, sensible au toucher.

Courbature des muscles du col, avec mal de gorge intérieur; on sent de l'enflûre, en avalant. Le matin, sensation dans le col, d'un flocon de glaires qui ne peut sortir. Sensation de gonflement à l'entrée de la gorge; on fait de continuels efforts pour avaler. Grattement dans le gosier, lors même qu'on n'avale pas, plus fort, quand on avale. Renvois acides, nausées, vomissement, salivation. Point d'appétit, grande soif. Pincemens, qui partent des deux côtés du ventre, gâgnent le nombril, puis le creux de l'estomac; ils produisent le mal-aise, des anxiétés, de la chaleur aux joues, comme si l'on s'étoit refroidi, ou lorsque doit arriver le flux menstruel. Flatuosités du ventre, tranchées, sans dévoiement. Tranchées, diarrhée glaireuse, sanguinolente, sans douleur. Selles fréquentes, surtout la nuit, peu copieuses, accompagnées de ténesme et de lassitude. Selles liquides, avec beaucoup de vents. Selles glaireuses, plusieurs jours de suite.

Tumeur au dessus de l'anus, sensation de gonfle-

ment. Bubons, suppuration des glandes de l'aine. Urine sanguinolente, chaleur des urines, sentiment de brûlure au gland, aux grandes lèvres. Démangeaison, élancement, au gland, au prépuce; il s'y forme de petites plaies chancreuses. Inflammation, rougeur du canal de l'urêthre.

De tems à autre, dans le jour, profonde inspiration involontaire. La toux fatigue, en marchant. Sentiment d'un corps étranger dans le creux de l'estomac, poids dans cette région, puis crachement de sang; enfin, sueur odorante, et foiblesse générale. De tems en tems, forte secousse de toux, et crachats abondans. Toux, le matin et le soir. Toux sèche continuelle, provenant d'une irritation dans un côté du col, qui augmente en parlant et se baissant, qui s'aggrave le soir et cesse tout d'un coup. Toux, qui soulève l'estomac. Toux, crachats sanguinolens.

Boutons sur le devant de la poitrine, douloureux, et se remplissant de pus. Furoncles lancinans. Abscès aux glandes de l'aisselle. Douleurs dans le dos et les reins, qui empêchent de se retourner dans le lit, de se baisser, de marcher, et qui se répandent dans les membres. Douleurs au sacrum, et dans les hanches.

Tiraillemens dans les bras, les coudes et les mains. Eruption et démangeaison aux poignets et au dos de la main. Rougeur, enflûre d'une main, avec douleur qui s'étend jusques au bras. Aux articulations des doigts, douleurs lancinantes et brûlantes, comme dans la goutte.

Furoncles aux fesses. Tiraillemens dans les cuisses et les jambes, enflûre de l'articulation des pieds. Elancement dans les pieds, et sentiment de brûlure dans ces organes. Démangeaison brûlante aux orteils. Elancemens dans le gros orteil. Gerçures aux mains et aux pieds. Les plus légères lésions de la peau s'enflamment, suppurent et se forment en ulcères. L'ulcère saigne, dès qu'on le touche. Démangeaison piquante. Démangeaison brûlante. Eruption de petites vessies qui se remplissent d'eau. Eruption de boutons de la grosseur d'un pois. Sensation d'érosion dans l'ulcère.

Insomnie, sommeil agité. Querelles en songe, rêves d'incendie. Augmentation des douleurs dans la nuit. Le soir, fièvre, avec frisson suivi de chaleur, de sueur. Sueur toute la nuit et tout le jour. Excitabilité, susceptibilité extrême des nerfs. Peu de chose suffit pour mettre en colère. Fureur, on ne se connoît plus. Abattement, tristesse, hypocondrie, anxiétés.

Dans ce tableau, on ne lira point les symptômes de la gorge et de la poitrine, ceux de la tête et de la face, sans être frappé de leur similitude avec les phénomènes particuliers à la maladie du croup. Aussi, ce remède est-il souverain dans cette maladie, si dangereuse et si courte. J'invite les médecins qui me feront l'honneur de me lire, à ne jamais désespérer de leurs malades, quelque périlleuse que soit leur situation. Pour en triompher plus sûrement, ils feront bien, avant d'administrer le foie de soufre, de faire

prendre à leurs malades un octillionième d'aconit. L'aconit, comme on le verra incessamment dans le tableau des symptômes de ce remède, est un puissant antiphlogistique. Il a tous les avantages de la saignée, sans en avoir les inconvéniens. L'inflammation domptée, le foie de soufre opère en quelques heures la résolution de la maladie. On recommande de bien mitiger la dose du remède, dont la dixmillième partie d'un grain est suffisante.

Aconit.

On obtient la teinture d'aconit, en mêlant avec égale partie d'esprit de vin, le suc exprimé de la plante, dans le moment de sa floraison.

Enfin il est exaucé, le voeu des praticiens qui souhaitoient un remède à l'inflammation, plus sûr et moins dangereux que la saignée! L'aconit est l'antidote du mode phlogistique pur, de ce mode pathologique, que nous nommons inflammation exquise. Au lieu d'énumérer les maladies que, plus ou moins arbitrairement, l'on a renfermées dans cette cathégorie, j'exposerai la série des symptômes engendrés par cette substance sur l'homme sain. Le lecteur reconnoitra, dans cette revue, les phénomènes qui appartiennent à la diathèse inflammatoire, beaucoup plus sûrement au moins, que les dénominations, adoptées jusqu'ici, ne les lui signalent.

Hahnemann assure, que le succès des cures opérées par l'aconit, a quelque chose qui tient du mer-

veilleux. Mon expérience personnelle a confirmé l'assertion de l'auteur de la réforme médicale. L'occasion est belle, pour les médecins qui déplorent la nécessité de verser par flots le sang de leurs malades, pour les guérir, de substituer à un moyen profondément débilitant, un spécifique, qui anéantit le type inflammatoire, sans toucher à ce fluide précieux. L'aconit jouit de cette propriété à un degré éminent. Non seulement il décompose l'inflammation aussi promptement que la saignée, mais encore, il ne laisse point, comme cette dernière, le malade dans une foiblesse qui l'expose à des maladies consécutives. Célérité, sureté, douceur, tels sont les caractères de son action. *Tutò citò et jucundé.*

La durée d'action de ce remède est très courte, ce qui le rend très propre à éloigner rapidement le danger, toujours pressant dans les maladies inflammatoires. Malgré la célérité d'action de l'aconit, il est cependant des cas, comme celui du point de côté suffocant, de l'apoplexie foudroyante, où l'imminence du danger ne permet pas d'attendre les effets de ce remède. Il faut conjurer le péril, et la saignée est merveilleusement propre à remplir cet objet, comme moyen palliatif. Le danger dissipé, ou, pour parler plus juste, ayant perdu de son imminence, c'est à la médecine homéopathique à l'anéantir, ce qu'elle opère, comme nous l'avons dit, dans l'espace de quelques heures. Il s'évanouit au bout

de deux ou trois heures, comme le remède lui-même a épuisé son action, au bout de 24 ou 36 heures.

Il semble, au premier aspect, qu'un remède aussi prompt dans son action, aussi court dans sa durée, ne soit propre qu'au traitement des maladies aiguës. Cependant il ne manque pas d'efficacité dans les maladies chroniques, où règne cette disposition de la fibre, que les anciens ont désignée sous le nom de *strictum;* mais il n'y doit être employé que comme moyen auxiliaire. C'est, sans doute, en vertu de cette propriété, qu'il convient dans les maladies qui sont le résultat de l'épouvante à laquelle se réunit le chagrin, maladies qu'il guérit aussi sûrement que promptement. C'est pourquoi, dans son emploi, on doit chercher la plus parfaite ressemblance des symptômes qui marquent la situation de l'ame. Ainsi, l'état tonique de la fibre, la concentration, sont les caractères distinctifs de cette substance, ainsi que ceux du malade auquel elle convient. Les acides et le vin sont ses antidotes.

Vertiges, foiblesse de mémoire. La tête prise, comme après une débauche, avec pression dans les tempes. Brisure de la tête et des membres. Mal de tête, les yeux sont pressés de dedans en dehors, ainsi que le cerveau ; ces symptômes augmentent dans le mouvement, en buvant, en parlant. Battemens dans la tête, comme d'un abscès. Mal de tête, battemens d'un côté du front, et, par intervalle, heurtemens de l'autre côté. Tension, pression derrière les orbites. Compression au front, au dessus

de la racine du nez; il semble qu'on va perdre l'esprit; le mouvement aggrave cet état. Dans les tempes, dans le nez, au front, sensation d'un craquement semblable à celui du clinquant. Pressions, élancemens au dessus des orbites, qui s'étendent jusques dans la mâchoire supérieure.

Dilatation des pupilles, les yeux hagards, ils cherchent le grand jour. Voltige de taches noires devant les yeux. Sécheresse des paupières, pression sur les yeux. Inflammation douloureuse des yeux. Boursouflement de la figure et du front. Douleur dans les os de la pommette, comme d'un abscès; douleur dans les articulations de la mâchoire; fourmillement douloureux dans les joues, en mâchant. Saignement de nez. Sécheresse des lèvres, de l'intérieur de la bouche; chaleur qui monte de la poitrine vers la tête. Paralysie momentanée de la langue. Fourmillement dans la gorge, picotemens, sensation de brûlure. Amertume de la bouche. Soif ardente, désir de boire de la bière, laquelle pèse sur l'estomac. Perte de l'appétit, nausées. Envie de vomir, comme si l'on avoit mangé des choses fades, ou trop grasses. Mouvement de renvois, qui ne peuvent s'effectuer; hoquet, après le boire ou le manger. Douleur au creux de l'estomac, comme s'il étoit enflé, avec oppression. Poids énorme à l'estomac et pesanteur dans les hypocondres. Sensation de resserrement dans les hypocondres. Sensation de brûlure au nombril. Poids dans la région du foie, qui gêne la res-

piration, suivi de pincemens dans la région du nombril. Ictère; toute la nuit, des borborygmes dans le bas ventre. Contraction, pression, tiraillemens des deux côtés du ventre, qui ne permettent pas de se courber en avant. Colique venteuse, comme dans le purgatif. Selles molles, peu abondantes, avec ténesme, plusieurs fois par jour. Selles blanches, avec urines rouges, douleur à l'anus. Elancemens à l'anus. Paralysie momentanée du sphincter de l'anus, selles involontaires. Diarrhée aqueuse. Hémorroïdes fluantes. Sensibilité du bas ventre, au toucher. Foiblesse des intestins, comme après l'abus des purgatifs. Dyssurie, tènesme urinaire, avec anxiétés. Paralysie momentanée du col de la vessie, incontinence d'urines. Sensation de brûlure à la vessie. Urines sombres, sensation de brûlure en urinant, sédiment briqueté. Hémorragie utérine.

Sensibilité exaltée de l'odorat. Enchiffrenement, catarre, raucité de la voix, toussotement causé par un chatouillement dans le canal de l'air, le jour, la nuit, revenant très fréquemment. Crachement de sang, haleine courte, dans le sommeil. Puanteur d'haleine. Respiration sonore, avec grande ouverture de la bouche. Angoisses, oppression de la poitrine, sueur au front. A chaque inspiration, élancemens dans les fausses côtes, qui traversent la poitrine et se rendent à la pointe de l'omoplate, avec gémissemens. Point de côté violent; tristesse, anxiétés, élancemens, palpitations dans le côté, chaleur générale, compression de la tête. Sen-

sation de brûlure dans la poitrine. Sensation d'engourdissement dans le canal de l'air et sous le sternum. Douleur pongitive aux côtés, que le toucher augmente. Resserrement douloureux de la poitrine, sous le sternum. Fourmillement douloureux de la poitrine. Grattemens dans la poitrine, comme si quelque chose s'y remuoit.

Courbature de l'épine, plus douloureuse à la réunion de la dernière vertèbre avec l'os sacrum. Douleur rhumatismale à la nuque, dans le mouvement du col. Enflûre des muscles de l'épaule et tiraillemens depuis l'épaule, le bras, jusques au poignet et aux doigts; pendant la douleur, la main bleuit. Engourdissement d'une main, qui devient froide et sans sentiment. Sueur froide de l'intérieur des mains. Fourmillement dans les doigts des mains.

Au réveil, dès qu'on veut se mouvoir, douleurs dans l'articulation de l'épaule et de la hanche, comme de meurtrissure. Foiblesse paralytique dans les extrémités inférieures. Après le sommeil, après avoir été couché, impossibilité de marcher, à cause d'une douleur insupportable dans l'articulation de la cuisse avec le bassin. Foiblesse des genoux; ils chancelent en marchant. Pesanteur des pieds. Foiblesse et relâchement des ligamens de toutes les articulations. Craquement non douloureux des articulations.

Picotemens par tout le corps, comme des morsures de puces, surtout aux mains et à la face. Sensibilité

douloureuse de tout le corps, au toucher. Accablement des membres, surtout des jambes, avec mauvaise humeur, envie de dormir; on ne peut dormir ni sur le dos, ni sur les côtés. Rêves fatigans, sommeil agité, délire, réveil en sursaut.

Fièvre, frisson de tout le corps, avec chaleur au front, aux oreilles; chaleur intérieure, sèche. Fièvre; froid et roideur de tout le corps, rougeur et chaleur d'une joue, froid et pâleur de l'autre joue; les yeux fixes, les pupilles rétrécies, même dans l'obscurité. Paroxysmes fréquens de foiblesse et d'insensibilité; on ne peut remuer ni mains ni pieds, pas même s'asseoir dans son lit; on ne sent pas ses douleurs, on ne peut ni voir, ni entendre, ni parler haut.

Alternatives de froid et de chaud par tout le corps, avec rougeur des joues, tantôt avec grande douleur de la tête, en remuant les yeux, tantôt avec sentiment de brûlure au nombril; quelquefois disposition de l'ame à la joie, d'autres fois aux gémissemens, aux lamentations. Le soir, chaleur sèche à la face, anxiétés. Chaleur brûlante, soif ardente, désir de boire de la bière. La nuit, grande chaleur, avec gêne de la respiration; on a de la peine à tousser, à parler; anxiétés, gémissemens, douleurs dans les mains, les pieds, le bas ventre, le dos. Sueur douce sur tout le corps. Sueur aigre générale. Sueur débilitante. Tremblemens, palpitations de coeur, angoisses inconsolables, cris, hurlemens, plaintes, reproches sur des choses insignifiantes, désespoir. Crain-

tes d'une mort prochaine. Anxiétés de l'agonie; peur d'un grand malheur. Frayeur des hommes; tristesse; chagrin. Exaltation de la sensibilité; le moindre bruit est insupportable, même la musique. Disposition à l'épouvante, à la colère, à la querelle, aux reproches, alternant, d'heure en heure, avec un délire joyeux et le récit d'espiègleries d'enfans; misanthropie.

Ypécacuanha.

L'Homéopathie n'employe ce remède que sous la forme de teinture spiritueuse. Quant à ses indications, le médecin homéopathe est loin de ne voir en lui qu'un moyen propre à faire vomir, et à modérer et arrêter le dévoiement. Son usage, dans ce dernier cas, a coûté la vie à bien des hommes, en tant qu'il a été étendu jusqu'au traitement de la dissenterie, d'après la recommandation de Leibnitz, ces deux maladies étant diamétralement opposées l'une à l'autre. On a pu être séduit par la propriété que possède ce remède, de modérer le flux de sang et d'appaiser les coliques, tandis qu'il ne touche point aux autres symptômes bien plus essentiels de cette affection, n'ayant point la faculté d'en produire de semblables. En revanche, quel puissant secours n'offre-t-il pas dans les nausées et le vomissement, dans les hémorragies et les accès d'oppression convulsive de la poitrine, les suffocations périodiques, et même quelques espèces de tétanos. Mais son succès dépend rigoureusement de la parfaite ressemblance des autres symptômes de la maladie, avec ceux que produit l'y-

pécacuanha. Enfin, dans l'extrême variété de la fièvre intermittente, on trouvera des espèces, aux symptômes desquelles les symptômes de ce remède répondent merveilleusement, et, quand on se sera trompé dans son emploi, on trouvera dans l'arnica, le kina, la fève de St. Ignace et le coq levant, des antidotes certains contre ses mauvais effets et l'état dans lequel il aura laissé la fièvre, à laquelle il ne convenoit pas. Mais si le kina peut enlever les effets pernicieux de l'ypécacuanha, à son tour, l'ypécacuanha remédie antidotairement à l'abus que l'on peut avoir fait du quinquina. Il efface aussi les traces que laisse après lui l'arsenic, et sert de puissant contre-poison dans les empoisonnemens par de fortes doses d'opium. Il n'est que les grandes doses de café ou de camphre, qui ne lui cèdent point en vertus, dans les cas de cette nature. On donne jusqu'à 30, et 40 gouttes de la teinture d'ypécacuanha, pour enchaîner les effets mortels de l'opium, sans qu'il excite le vomissement. Sa dose est ordinairement d'un millionième de grain, dans l'analogie de ses symptômes avec ceux des maladies, et sa durée d'action, de quelques heures seulement. Il est, avec la noix vomique, un spécifique sûr dans le vomissement qui accompagne les premiers mois de la grossesse, symptôme si pénible à cette époque de la gestation.

Vertiges, tiraillemens, élancemens à la tête, que le toucher augmente. Mal de tête, sensation de brisure dans le cerveau et le crâne, qui traverse tous les

os, pour arriver jusqu'à la racine de la langue, accompagnée de maux de coeur. Pâleur de la face, les yeux cernés de bleu, sentiment de foiblesse, comme après une maladie grave. Disposition des pupilles à la dilatation. Sensibilité douloureuse de toutes les parties de la bouche, qui y attire beaucoup de salive. Salivation abondante. Picotemens à la gorge, douleur en avalant, comme d'une enflûre. Douleur à la gorge, comme si elle étoit sèche et blessée, que l'on appaise un moment, en buvant ou avalant sa salive. Absence de la soif. Fadeur du goût. Nausées, vomissemens. Défaut d'appétit, il semble que l'estomac n'est pas soutenu, qu'il est vide et relâché. Crampes sous les fausses côtes, points, élancemens dans les hypocondres.

Inquiétudes, ballonnement du bas ventre, coliques venteuses; pincemens dans les intestins, que le repos calme, que le mouvement aggrave. Pincemens dans les deux hypocondres et dans le creux de l'estomac. Tranchées autour du nombril, accompagnées de tressaillemens ; le toucher augmente la douleur ; il s'y joint une salive blanche, abondante, écumeuse, et la dilatation des pupilles; d'autres fois, un frisson de tout le corps, avec l'ascension d'une chaleur interne vers la tête. Déchiremens au dessus du nombril; douleur lancinante, brûlante dans le rectum, avec ténesme. Selles liquides et vertes, avec élancemens au rectum et à l'anus. Selles d'un jaune de citron.

Selles diarrhéiques, mousseuses et infectes. Selles sanguinolentes, urines rares et rouges. Ténesme de la matrice et du rectum. Ecoulement puriforme de l'urêthre.

Râlement des bronches, dans la respiration. Resserrement de la poitrine, courte haleine, oppression de quelques heures. Oppression, le soir. Resserrement de la poitrine, après le repas. Toux suffocante, avec roideur des membres et bleuissement de la face. Toux sèche, provenant d'un chatouillement à la gorge; toux continuelle le matin et le soir, après le mouvement en plein air, et après s'etre couché, par la profondeur de l'inspiration, accompagnée de douleur de ventre et de déchiremens au nombril, de chaleur à la tête, à la face, et de sueur au front. Toux qui provoque le vomissement, sans nausées. Battemens dans la tête et dans le creux de l'estomac, après la toux.

Douleurs des membres, brisure des os. Douleurs dans les articulations. Fatigue dans les extrémités inférieures. Propension au sommeil. Sommeil, avec les yeux à demi ouverts. Sommeil inquiet, avec gémissemens. Secousse des membres, au moment de s'endormir. Reveil subit, accompagné d'épouvante. Disposition à l'emprosthotonos et à l'opisthotonos. Spasme tonique chez les enfans. Roideur, extension de tout le corps, suivies de mouvemens convulsifs des bras. Palpitation de coeur, frissons, bâillemens, ren-

vois d'air. Froid de tout le corps. Sensibilité au froid, dont on ne peut supporter la sensation. Toute la nuit, sensation de froid, qui empêche de dormir. Après le diner, frisson, sans soif. Froid des pieds et des mains, couverts d'une sueur froide; tandis qu'une joue rougit, l'autre pâlit, avec foiblesse genérale du corps, abattement de l'esprit. Froid extérieur, auquel se joint une chaleur interne. Chaleur, rougeur de la face, sans soif. Sueur aux parties supérieures du corps, froid des parties inférieures.

Humeur grondeuse, haut degré d'impatience. Penchant à la colère. Frayeur, découragement.

Belladonne.

Son suc s'exprime de toute la plante, au commencement de sa floraison. On le mêle avec égale partie d'esprit de vin.

La médecine homéopathique fait de ce remède un grand usage, fondé sur la ressemblance de ses nombreux symptômes avec un nombre non moins grand des maladies de la vie ordinaire.

C'est à tort qu'on redoute, qu'on abandonne, qu'on décrie même cette substance, comme vénimeuse, et qu'on a voulu lui substituer des remèdes prétendus éprouvés, tandis que le principe de la spécificité ne peut admettre aucun surrogat, tandis que l'expérience journalière enseigne l'innocuité du poison même, donné à de petite doses, et la nocuité des médicamens les plus doux, administrés à grandes doses.

Combien d'esquinancies, surtout de l'espèce qui s'accompagne du gonflement du col, ont amené la mort, en dépit des saignées générales et locales, des gargarismes, des vésicatoires, malgré le déploiement de l'appareil des méthodes dérivatives et révulsives, qui cèdent miraculeusement à un ou deux atômes au plus, de ce prétendu poison.

Ce remède jouit d'une grande activité, témoin sa faculté d'engendrer l'hydrophobie, donné aux plus foibles doses répétées tous les trois ou quatre jours, et de la maîtriser, avec deux doses les plus exiguës.

Hahnemann a trouvé dans cette substance un préservatif assuré contre la fièvre scarlatine. Pendant le règne d'une épidémie de cette nature, on s'en garantit, en prenant tous les huit jours les doses les plus foibles de ce remède. Les médecins qui confondirent la fièvre pourprée avec la scarlatine, nièrent longtems cette propriété de la belladonne. Ce n'est que plus tard, et après bien des mépris prodigués à l'illustre auteur de cette découverte, que la vérité se fit jour, que la justice se fit entendre. La belladonne, dit Hahnemann, n'a rien à faire dans la cure du pourpre. C'est à l'aconit et au café, qu'il appartient d'opérer ensemble cette guérison. Le premier est indiqué, lorsque l'inquiétude et les angoisses vont toujours augmentant; le second, dans la violence des douleurs et les gémissemens. La fraction octillionième de l'aconit et celle millionième du café

doivent alterner toutes les douze, quatorze ou seize heures, suivant leur indication réciproque,

C'est une grande erreur de croire, sur le témoignage de beaucoup d'auteurs, que le vinaigre est l'antidote de la belladonne. L'opium, qui provoque le sommeil, fait cesser la somnolence causée par la belladonne. Le délire, la fureur qu'elle produit, disparoissent devant la jusquiame, et son yvresse est corrigée par quelques gouttes de vin. Enfin, la pulsatille enlève le mal de tête, le froid et les gémissemens, effets de la belladonne. Mais les fortes doses de cette substance, comme, par exemple, les grains entiers de la plante, il faut en solliciter le vomissement, par de fortes doses de café qui, par une action antipathique, maîtrise les convulsions tétaniques et resuscite l'irritabilité éteinte, pendant que, avec les barbes d'une plume, on titille la gorge, pour accélérer le vomissement. Les enflûres érésipélateuses, auxquelles la belladonne donne lieu, cèdent au foie de soufre.

Accès de vertiges, étourdissement. Yvresse, après le repas. Diminution de la mémoire. Mal de tête, avec pesanteur au dessus des yeux. Mal de tête, avec pression dans un des côtés de la tête. Dilatation des pupilles, rougeur de la conjonctive, chaleur, inflammation des yeux. Chaleur, rougeur de la face et gonflement de la tête. Sueur de la face. Elancemens dans les oreilles. Saignemens du nez; sensibi-

lité, rougeur et boutons, aux aisles du nez. Ulcération des narines, des lèvres et de leurs commissures. Gonflement, boutons, gerçures des lèvres. Trismus. Chaleur, tiraillemens dans les gencives, les dents, avec élancemens dans l'oreille; souvent, gonflement de la joue. Douleur de dents, après le coucher, pendant la nuit. Paralysie incomplète des organes de la parole.

Mal de gorge, avec élancemens, sensation d'enflûre en avalant et en tournant la tête. Resserrement du col, impossibilité d'avaler, besoin continuel d'avaler, pour ne pas étouffer. Mal de gorge, avec sensation de blessure; long dégout des alimens. Le pain paroît aigre. Amertume de la bouche, la langue propre, rouge; sécheresse extrême de la bouche, soif ardente. Le matin au réveil, bouche pâteuse, avec mal de tête. Renvois, hoquet. Dans la matinée, nausées fréquentes, soulévement de l'estomac, sans pouvoir rien rendre. La nuit, douleur au creux de l'estomac. Pression, crampes à l'estomac, pendant et après le repas, soulagées quand on se renverse en arrière, augmentées en se courbant en avant.

Mal de ventre, crampes et tension, depuis la poitrine jusqu'au fond du bas ventre. Plénitude sous les fausses côtes et à l'épigastre, obscurcissement de la vue, tranchées au nombril. Contraction de cette région, qui paroît être comme clouée; élancemens dans les glandes de l'aine. Constipation, ténesme, impossibilité d'é-

vacuer. Douleur de pression au rectum, sur les organes de la génération, périodique, avec constriction de l'anus. Ténesme et vomissement. Selles glaireuses, suivis du ténesme. Flux hémorroidal. Ténesme de la vessie. Urines limpides, puis rouges, épaisses, brûlantes, sédimenteuses. Elancemens dans le scrotum, qui est contracté. Eruption des règles, accélération du flux menstruel, avec tiraillemens dans le dos et les bras.

Enrouement, enchiffrenement. Catarre, avec toux; toux venant de l'estomac. Irritation, toussotement à chaque inspiration; la poitrine est prise; toux, crachement d'une matière catarrhale. Toux, qui commence le soir et revient souvent dans la nuit. Toux, crachats sanguinolens. Toux creuse, comme dans la coqueluche. Toux matinale, sanguinolence des crachats; toux convulsive, qui s'annonce par l'anxiété. Toux qui soulève l'estomac. Chaleur brûlante dans la poitrine. Elancemens, points de côtés. Poids sur la poitrine, avec anxiétés; grande difficulté de respirer.

Douleur, roideur du col, qui s'étend jusqu'entre les épaules; on ne peut remuer la tête. Gonflement des glandes du col et des aisselles; secousses convulsives des bras, tiraillemens, pesanteur paralytique de ces parties. Au col, aux bras, boutons qui suppurent de suite et forment des croûtes.

Secousses convulsives des extrémités inférieures, tiraillemens, pesanteur paralytique de ces parties.

Le soir, enflûre des pieds. Les pieds sont brûlans. Sentiment de luxation dans les pieds et les genoux, quand on les remue. Fourmillement dans les pieds, élancemens dans la plante des pieds. Tiraillemens dans les pieds, qui montent jusqu'entre les épaules, gâgnent les bras, les doigts et les dents qui s'en émousent et chancelent.

Douleur épouvantable et subite, principalement dans le sommeil, qui saisit un côté de la poitrine ou du ventre, ou une hanche, ou le coude. Elle force de se fléchir. Tiraillemens douloureux dans tous les membres. Les ulcères deviennent douloureux, brûlans, ainsi que leur pourtour, seulement dans la nuit; ils ne fournissent qu'une sanie sanguinolente. Fièvre ardente, érésypélateuse, scarlatine; la peau rougit et s'enflamme. Tremblemens, secousses convulsives des membres. Exacerbation des douleurs dans la soirée. Horreur du mouvement, du travail. Insomnie, causée par des angoisses, des tiraillemens dans les membres. Le soir dans le lit, picotemens universels à la peau. Rêves effrayans. Froid des pieds, chaleur, rougeur de la face, ascension du sang vers la tête. Gonflement érésipélateux de la face. Fièvre, froide, puis chaude; soif ardente, sécheresse de la bouche. Sueurs nocturnes, exaltation des sens, mutabilité extrême, tant physique que morale. Frayeur, épouvante, gémissemens, cris, hurlemens, sans sujet. Visions, délire mêlé de terreur; il voit mille objets qui l'épouvantent. Gestes, contorsions, colère, fureur, rage.

Un examen attentif de ce petit nombre des symptômes de la belladonne, fera découvrir facilement au lecteur praticien la généralité des cas de son application. Sans rien préjuger sur la spécialité, qui demeure la règle invariable de la thérapeutique, il ressort clairement de ce tableau abregé, que ce remède jouit de la spécificité dans les maladies les plus graves. On y reconnoît les élémens des affections phlogistiques du cerveau et de son hydropisie, dans laquelle, souvent, elles se convertissent, ainsi que les rudimens de l'esquinancie et de quelques ophtalmies. Les phénomènes de la poitrine et du ventre peignent, avec non moins d'évidence, la toux convulsive, le catarre bilioso-inflammatoire, les fièvres composées de ces deux principes. La fièvre des nouvelles accouchées, avec le cortège de ses complications abdominales et utérines, n'y est pas moins bien dessinée. On y a vu également le système glanduleux attaqué dans toutes ses branches, avec le caractère de l'irritation vive et chaude, qu'il est si important de distinguer de la froideur et de l'atonie. Enfin, les affections convulsives du système nerveux, affections, dont nous ne connoissons encore que les noms que nous leur avons donnés, et dont le traitement est livré à l'empirisme le plus arbitraire, y sont représentées avec une fidélité de ressemblance qu'on chercheroit en vain dans les analogies, plus vainement encore dans nos fictions conjecturales. J'invite le lecteur à relire le chapître de Stoll, *de affectionibus systematis nervosi.* Quelle parfaite

similitude entre les symptômes qu'il y expose, et ceux que je viens d'exposer ! quelle conformité entre sa thérapeutique, et celle propre à l'Homéopathie ! Il traitoit les maladies les plus terribles. Cependant, c'est avec des atômes médicinaux qu'il les attaquoit, et, si le succès, le plus souvent, couronnoit cette pratique, c'est qu'il ajoutoit, sans le savoir, au mal un mal semblable, c'est que les doses de son remède étoient, encore à son insçu, en raison inverse de la gravité du mal. Il est bien digne de remarque, que la médecine, de tous tems, ne fut véritablement heureuse, que quand elle cessoit d'être rationnelle. Démonstration péremptoire du peu de fidélité des principes sur lesquels elle s'appuye, d'après lesquels elle raisonne. Lorsque son fil directeur l'abandonne, on la voit presque toujours, prenant le contre-pied de ses oeuvres, se jetter dans l'opposition de sa doctrine, et, retournant son arme, attaquer homéopathiquement une maladie qui a résisté opiniâtrément aux procédés de la palliation et de l'antagonisme. Alors, ses succès sont certains et légitimes, et la victoire, son propre ouvrage. Cependant, par une singularité de l'amour propre, ces succès sont ceux dont elle fait le moins de cas, ostensiblement du moins. Le moyen, en effet, de les reconnoître tout haut, lorsqu'ils ne sont point les enfans légitimes de la doctrine que l'on a déclaré être la seule vraie ! ainsi s'explique la naissance laborieuse de l'Homéopathie.

Or.

Depuis l'antiquité jusqu'aux arabes, ce métal fut regardé comme une substance insoluble dans nos humeurs. Sa résistance au feu le plus vif, permit encore moins de croire à sa dissolution par la chaleur animale, de là son exclusion de la matière médicale, qui, ne pouvant rêver son emploi, aima mieux le rejeter. Quelques médecins arabes, l'ayant employé en poudre impalpable, lui reconnurent des vertus, que la chymie fit bientôt oublier, en substituant à cette préparation les solutions acides de ce métal, qui ne satisfirent point. Hahnemann le soumit à la friction, et de son emploi sous cette forme, ressortirent des propriétés précieuses, dont suivent les généralités, puis les phénomènes spéciaux.

Certaines espèces de mélancolie, principalement celle qui, produisant le dégout de la vie, fait désirer et se donner la mort, sont de son ressort. L'abus du sublimé corrosif, dans la cure de la siphilis, est corrigé par les vertus de ce métal. La carie des os du front, celle des os du nez, effets du virus ou du mercure, cèdent merveilleusement à ce métal. Certaines éruptions de la face, la couperose du nez, sont combattues avec avantage par ce remède. L'hystérie, dont les symptômes correspondent aux symptômes de l'or, ne lui résiste pas.

Sa préparation homéopathique consiste à broyer un grain d'or le plus pur, avec 99 grains de sucre de lait, pendant une ou deux heures. On le divise ensuite par fractions dixmillièmes et millionièmes, et on les porte même jusqu'au billion, pour les personnes très impressionnables. Quand on procède à la division, il faut, à chaque fraction nouvelle, que la friction soit la même que pour l'unité. Ce procédé est commun à toutes les préparations des remèdes en poudre, tandis que, pour

ceux qui sont liquides, on se contente, dans l'opération de leur division, de bien agiter la phyole qui réunit chaque fraction à l'esprit de vin.

Ascension du sang vers la tête. Bruissemens dans la tête, comme le bruit d'une cascade. Le travail de tête fatigue, épuise, le matin. Mal de tête, augmentant d'heure en heure, montant jusqu'au plus haut degré, lorsqu'on veut réfléchir, lire, écrire et parler; la pensée se trouble, la mémoire s'efface. Tous ces accidens finissent avec la cessation de ces causes, et le mal de tête disparoît de lui-même vers le soir. Mal de tête, tantôt avec sensation de brisure du cerveau, tantôt sous la forme de compression d'une partie seulement de la tête, tantôt avec déchiremens. Il se dissipe de lui-même le soir, comme il s'étoit de lui-même montré le matin. Mal de tête latéral, composé de rongemens, de percemens, de battemens; il commence au réveil, s'aggrave par la toux et le renversement de la tête en arrière; il semble, en se couchant, que les os du crâne sont rompus; l'intelligence, les esprits vitaux en sont troublés. Tumeur d'exostose sur le pariétal, au front. Elancemens au front, secousse de la tête, qui la jette en avant, en arrière, sur les côtés. Boursouflement de la face, elle luit comme dans la sueur; les yeux sont gonflés et comme poussés en dehors. Démangeaison, piqûres dans un des côtés de la face. Eruption de petits boutons dont le sommet suppure, sur la figure, le col et la poitrine. Foiblesse, pression dans les yeux; ils brûlent, et il semble, lorsqu'on s'en sert, que le sang comprime le nerf optique. Chaleur, brûlure des paupières, étincelles devant les yeux, qui en sont obscurcis, dont les angles internes sont bleuâtres. Bruissement des oreilles, le matin. Gonflement des joues, des lèvres et du nez, avec tiraillemens

et déchiremens dans les deux mâchoires et les dents, qui paroissent allongées.

Sensibilité des os du nez, et des mâchoires supérieures, au toucher. Gonflement du nez, son obstruction; ulcération, douleur des narines; on ressent, par momens, l'odeur de l'eau de vie et du resserrement dans la poitrine; d'autres fois, une odeur de pourriture, quand on se mouche. Compression, douleur obtuse des glandes de la mâchoire et du col, comme dans leur gonflement. Enflûre des gencives et des joues, élancemens dans les dents. Puanteur de l'haleine. Gonflement de l'épigastre; on ne sauroit y toucher, sans ressentir des élancemens. Poids dans les hypocondres, sur l'estomac, dans le bas ventre; borborygmes, flatuosités, surtout après le manger, le boire; ces symptômes s'aggravent par le mouvement et la marche, et disparoissent, sans que les vents s'échappent. La nuit, colique venteuse; les vents, qui ne peuvent sortir, causent des angoisses. Colique venteuse, après le repas le plus léger. Battemens des pieds et des mains. Contraction du bas ventre, élancemens dans les aines; tiraillemens qui des aines descendent dans les cuisses. Roideur des muscles et tendons fléchisseurs de la cuisse sur le bassin. Constipation, dureté des excrémens, flux abondant d'urine. Erections, la nuit, le matin; excitation, spasme vénérien, pollutions, souvent répétées, sans affoiblissement. Sensibilité, titillation de la verge. Sensation dans le bas ventre, comme à la veille du flux menstruel.

Forte oppression de poitrine, en marchant dans l'air libre. Au réveil, catarre sec, la poitrine est prise; la glaire épaisse ne s'en détache qu'avec peine et après le lever; alors seulement, la respiration devient libre. Forte constriction de la poitrine. Dans l'expiration, gron-

demens, murmures dans la poitrine, le bas ventre et les aines, suivis de battemens de coeur, avec lassitude, anxiétés, terminés par le sommeil. Efforts, pour inspirer profondément. Elancemens sous les côtes, dans l'inspiration profonde et le bâillement. Battemens de coeur, élancemens au dessus du coeur. Douleur de l'épine, engourdissement des membres, le matin au réveil. Démangeaison, picotemens, entre le pouce et l'index. Accablement, roideur des cuisses. Roideur paralytique des genoux, dans le repos et le mouvement. Douleur dans les genoux, comme d'une ligature. Elancemens à la racine des orteils. Au point du jour, brisure des articulations, surtout de l'épine et des genoux, qui ne cesse qu'après le lever. Bouillonnement extraordinaire dans le sang. Démangeaison picotante et brûlante cà et là sur tout le corps. Lassitude extrême au réveil. Rêves effrayans; on tombe d'une éminence, on croit être dans les ténèbres. Agitation nocturne, insomnie, érections, pollutions. Angoisses nocturnes, sommeil fatiguant. Le soir, frisson. Couché, on ne peut se réchauffer. Frisson du corps, chaleur de la face. Le matin, sueur générale. Le soir, alternatives de ris et de pleurs. On n'a pas l'air d'avoir la conscience de soi-même. Par fois, colère. Peur au moindre bruit. Peur, cris, gémissemens, on se croit perdu. Mal avec soi-même, mal avec les autres. Dégout de la vie, désir de la mort.

Hypocondrie, misanthropie, maintien sérieux, taciturnité. Saccades nerveuses, sursauts. Emportemens, à la moindre contradiction, inquiétude intérieure, on recherche le mouvement. Angoisses, qui viennent de la région du coeur; on ne tient pas en place, on va d'un lieu à un autre, cherchant du bien-être et ne pouvant le trouver. Foiblesse extrême, anxiétés; on le croiroit

tout près de mourir. Pleurs, lamentations, sur la croyance d'avoir perdu la confiance de ses amis. Mélancolie; on ne se croit plus propre au monde, on pense avec délices à la mort. Anxiétés du coeur, tremblemens. Chûte des forces, défaillances, sueur froide des membres, vomissement violent, convulsions. Chez les enfans, douleurs de ventre, fort dévoiement.

Ellébore blanc.

Cette substance est celle que l'ancienne Grèce a tant célébrée, pour son efficacité dans la cure des affections mentales. C'est dans la manie, l'hypocondrie, que les médecins de cette nation en faisoient usage, *capiat elleborum,* disoient-ils, en parlant d'un fou.

La médecine moderne en continue l'usage, et, si les maniaques, les mélancoliques en tirent peu de fruit, la faute en est à la grandeur des doses en usage, dont souvent on obtient des effets à peine visibles sur la santé générale, tandis que les organes de l'intelligence en sont encore un peu plus désaccordés.

Cette erreur, comme presque toutes les autres en médecine, découle de la manière dont la pathologie envisage les causes de nos maladies. Dès que ces causes résident dans nos humeurs ou dans l'atonie de certains organes, les évacuans vifs, les remèdes qui secouent fortement, devoient obtenir la préférence. C'est dans cette vue double, que l'ellébore fut toujours, est encore aujourd'hui, administré.

Cependant l'excellente et robuste santé dont jouissent d'ailleurs les maniaques et les foux, étoit bien propre à faire soupconner que, chez eux, l'organisme jouit d'une parfaite harmonie. Système sanguin, système digestif, système excréteur, rien n'offre l'image d'une rupture d'équilibre. Et néanmoins, c'est à ces facteurs har-

monieux que s'adresse cet appareil imposant de remèdes purgatifs et secouans, tandis qu'on traite leur intelligence, comme à Constantinople, ou à Alger.

Sans doute, les ténèbres les plus épaisses enveloppent les liens mystérieux qui unissent l'ame et le corps. Ici, la chymie, l'anatomie, restent en défaut, en face de l'invisibilité de l'organe qui nous distingue de la brute, et le solidiste, et l'humoriste, si peu embarrassés pour expliquer le mécanisme des fonctions animales, avouent franchement qu'ils sont réduits à la conjecture. Néanmoins, au sein de cette obscurité, lorsque la pensée est muette, la science, qui ne souffre point de lacunes, soumit impérieusement ces affections à ses théories spéculatives, et les maladies mentales durent subir le joug des systèmes qui se sont successivement partagé l'empire de la nature. Doit-on s'étonner, après cela, que cette nature, prise au rebours de ses loix, réponde si rarement aux voeux de l'homme de l'art, qui la violente ?

Si donc, les foyers matériels sont le plus souvent étrangers aux affections des organes de l'intelligence, il ne reste plus qu'à rechercher leur désordre pathologique dans le système sensible et irritable de l'organisme. Mais quel oeil appercevra le mode de ce désaccord, dont l'anatomie pathologique ne peut même saisir les traces, après la mort ? Après l'aveu de notre ignorance sur le mécanisme de la pensée et du sentiment, que peut-il coûter d'y joindre la franche confession, que la désharmonie des ressorts qui le composent, dépasse les bornes de notre intelligence.

Mais si nous ne pouvons pénétrer l'essence de ce trouble de la dynamique humaine, tout au moins est-il en notre pouvoir d'observer les phénomènes qui le

signalent, et l'Homéopathie s'en contente, certaine qu'elle est, que les symptômes qui sont l'expression de ce trouble, sont si étroitement unis à leur cause, que cette dernière disparoitra, lorsque des symptômes médicinaux, analogues aux symptômes de la maladie, leur seront substitués. Mais pour cela, il faut renoncer à administrer à grandes doses les remèdes propres à produire ces symptômes analogues. La fraction billionième, le plus souvent celle quadrillionième de l'ellébore, conserve encore assez de vertus, pour opérer cette substitution. A ces doses, sa durée d'action est de cinq à six jours seulement.

Certaines douleurs périodiques, dont le propre est de jeter le malade dans une sorte de délire sans fièvre, trouvent un remède assuré dans l'ellébore, propre lui-même à les produire.

Les fièvres intermittentes, composées de froid extérieur ou seulement de chaleur interne, accompagnées d'urines sombres, dans lesquelles le corps, ou tout au moins le front, se couvre d'une sueur froide, cèdent à l'usage de l'ellébore.

Il est spécifique dans beaucoup d'hypocondries. On corrige sûrement ses effets exagérés, avec le café. Le camphre remédie aux compressions de la tête, au froid de tout le corps et au sommeil d'engourdissement, que l'abus de ce remède peut causer, tandis que l'aconit fait cesser l'exaltation mêlée d'angoisses et la chaleur brûlante du cerveau, que ses grandes doses produisent.

Enfin, les maux chroniques qui résultent de son abus, la fièvre quotidienne nocturne, par exemple, trouvent leur antidote dans le quinquina.

Vertiges. Les idées manquent, la présence d'esprit se perd, on est dans un état de rêves. Délire tranquille, le corps est froid, les yeux ouverts, la mine riante. Il cause sur un sujet religieux, parle de voeux à faire et croit être ailleurs que chez soi. La mémoire s'éclipse, la tête est vide et comme démontée. Au réveil, lourdeur et pression au sommet de la tête, battemens dans la tête, périodiques, quelquefois d'un seul côté. Par accès, cà et là dans le cerveau, douleur, pression et brisure. Mal de tête latéral, accompagné de douleur à l'estomac. Douleur de resserrement dans le cerveau, même sensation à la gorge. Sensation mêlée de chaleur et de froid dans le fond de la tête, avec sensibilité des cheveux. Pesanteur de la tête, vertiges, tout tourne. Douleur de tête, avec compression à son sommet, que le mouvement convertit en battemens. Sensation dans les cheveux, comme s'ils étoient électrisés, fourmillement au cuir chevelu; les cheveux se dressent, on frissonne à la tête. Douleur de tête, qui s'étend jusqu'au col, qui en est roidi.

Sueur froide au front. Disposition des pupilles au resserrement, rétrécissement des pupilles, avec une douleur de pression dans les yeux. Plus tard, dilatation extrême des pupilles.

Fatigue des yeux apparente, ils sont cernés de bleu. Proéminence des yeux, leur renversement, on voit double. Sécheresse des paupières, pesanteur paralytique de cet organe. Larmoyement abondant, douleur tranchante, avec sensation de sécheresse et de chaleur dans les yeux. Chaleur des yeux et de toute la figure, avec rougeur des joues. Ophtalmie douloureuse, avec violent mal de tête. La face

est froide et défigurée. Couleur bleue de la face, mouvemens convulsifs de ses muscles. Tintemens des oreilles, bruissemens, qui couvrent l'ouie. Tiraillemens de l'oreille externe, pression du conduit auditif, élancemens derrière les oreilles. Sentiment de sécheresse des narines. Hémorragie nazale, dans la nuit. Sécheresse brûlante des lèvres, leur fissure, avec éruption de boutons aux commissures. Ecume à la bouche, impossibilité de parler, trismus. Crampes du gosier, avec sensation de brûlure au gosier; sécheresse de la gorge, qui résiste aux boissons.

Horreur des alimens chauds, désir des alimens acides, du citron; perte de l'appétit, salivation acide, goût d'aigreur, goût pâteux. Sensation de froid à la bouche, comme après la menthe poivrée; chaleur brûlante à l'ésophage, accompagnée d'envies de vomir; renvois acides, renvois d'air pur, renvois d'alimens, salivation abondante. Violens maux de coeur, avant le vomissement. Envies de vomir, avec amertume à la bouche. Vomissemens par accès, nausées continuelles dans l'intervalle. Avant le vomissement, frisson de tout le corps, après, foiblesse extrême. Vomissement de bile, puis de glaires épaisses. Hoquet, souvent répété, serrement de coeur, resserrement de l'épigastre. Pression violente dans le creux de l'estomac, qui embrasse le sternum, les hypocondres et les hanches. Gonflement des hypocondres, causé par les vents; tranchées dans diverses régions du bas ventre. Le matin de bonne heure, tranchées et dévoiement. Coliques venteuses, qui déchirent tout le ventre; éruption de vents par le haut et par le bas. Avant d'aller à la selle, tortures, foiblesse, défaillance, qui cessent après l'évacuation. Selles fré-

quentes et liquides, incontinent après avoir pris le remède. Acrimonie des selles. Brûlure à l'anus, pendant et après l'évacuation. Constipation, ténesme; c'est avec peine qu'on rend des matières dures et en petite quantité; il semble que les intestins soient paralysés. Gonflement, tension du bas ventre par les vents, avec anxiétés. Suspension de toutes les évacuations, effet d'une grande dose du remède. Disposition à la hernie inguinale. Pression à l'anus, hémorroïdes aveugles, chaleur d'urines; elles sont acres et troubles au passage. Pincemens, élancemens dans l'urèthre, ténesme de la vessie; sensibilité exaltée des parties génitales. Accélération de l'époque des règles.

Chatouillement dans le fond de la poitrine, qui provoque la toux. Toux sèche, avec resserrement de la poitrine. Au plus léger mouvement, oppression, courte haleine, que fait cesser le repos. Crampes, convulsions de la gorge, dilatation des pupilles. Paroxysme d'étouffemens; les yeux sortent de la tête. Crampes douloureuses d'un côté de la poitrine, avec périodicité. Douleur comprimante dans la région du sternum, après avoir mangé, plus vive après le boire. Douleur tranchante dans la poitrine, angoisses extrêmes, oppression excessive. Battemens de coeur, dont la violence jette les vêtemens en dehors et repousse la main.

Roideur paralytique des muscles du col. Rhumatisme des muscles du col; on ne peut mouvoir la tête, le col, sans ressentir une douleur vive. Eruption au col, à la poitrine, de taches urticaires et scarlatines. Douleur rhumatismale entre les épaules, s'étendant jusqu'au sacrum, on ne peut se mouvoir.

Douleur arthritique du muscle deltoïde et des genoux; douleur comprimante dans les os de l'avant bras. Tremblement des extrémités supérieures, quand elles doivent saisir quelque chose. Saccade de la main, jusques au coude. Dartre sèche entre le pouce et l'index, démangeaison de cette partie. Fourmillement des mains et des doigts, engourdissement des doigts. Eruption de boutons sur le dos des doigts. Démangeaison brûlante à quelques phalanges des doigts, comme dans les engelûres.

Pesanteur paralytique des extrémités supérieures, on peut à peine les mouvoir. Marche chancelante, craquement des genoux. Elancemens dans les genoux et les os du tarse. Les jarrets sont contractés et semblent être trop courts. Ebranlement électrique du corps, suivi de brisure des coudes et des genoux. Il semble, en marchant, que les os des jambes soient brisés. Les gras de jambes et les tibia sont tourmentés par un fourmillement, qui alterne avec la crampe. Tiraillemens de haut en bas, dans le tibia. Gonflement subit des pieds, passager. Mouvemens convulsifs des extrémités inférieures, périodiques. Froid des pieds, avec tremblement. Crampes dans les orteils. Sensation de brûlure aux tarses, élancemens dans le gros orteil. La goutte reparoît. Démangeaison brûlante aux talons.

Démangeaison rongeante de la peau. Eruption galeuse de la peau. Taches, boutons, à la peau. Taches pourprées, avec démangeaison dans la chaleur; le grattement est suivi d'une sensation de brûlure et de traces urticaires. Douleurs de compression et de brisure dans tout le système musculaire. Elancemens passagers, çà et là sur tout le corps. Tiraillemens dans

les membres. Douleurs des membres, comme après une grande fatigue.

Foiblesse extrême. Sensibilité au froid, comme quelqu'un qui relève de maladie. Epuisement, relâchement, penchant au sommeil. Sommeil comateux, sommeil imparfait; un oeil est ouvert, l'autre à demi fermé; on se réveille en sursaut, tout effrayé. Après le coucher, anxiétés jusqu'à minuit, tiraillemens dans le bas ventre, bruissemens des oreilles. Le soir, sueur générale, lorsqu'on veut s'endormir. Les bras sur la tête, dans le sommeil. Gémissemens, pendant le sommeil. Rêves effrayans. Mouvemens fébriles. Fièvre périodique quotidienne; les accès viennent avant minuit, sueur froide. Froid de tout le corps. Le soir, rougeur, chaleur a la face, frisson du reste du corps.

Silence, ou l'on ne parle, que pour injurier. Inquiétude, agitation, exaltation de la sensibilité, de l'irritabilité. Imagination exaltée, gaieté excentrique. Tremblement frayeur, découragement, désespoir. Mélancolie, froid général, nausées. Tristesse, affliction, pleurs involontaires; la tête inclinée, humeur inconsolable. Visions d'un malheur; on se lève, on court par la chambre, en criant, en hurlant; on s'arrête et reste absorbé, gîssant dans un coin, les yeux fixes vers la terre; les pleurs recommencent, on est inconsolable. Fureur, il déchire ses vêtemens, mange ses excrémens, ne reconnoît personne. Il rie, chante, joue la pantomine, fait toutes sortes de grimaces. Calme, modération, résignation, indifférence.

Dans cette série de symptômes, on ne peut, en y regardant attentivement, méconnoître l'image de ceux dont est composé le cholera-morbus. Non seulement la médecine ordinaire doit les y voir, mais

encore ils doivent lui rappeler qu'ils se sont toujours montrés à elle, lorsqu'elle a tenté la guérison des maladies mentales, avec les grandes doses de ce remède. Un cholera morbus artificiel lui paroît être une révolution propre à réaccorder l'organisme, tant par l'élimination des foyers matériels du mal, que par la mise en jeu de la puissance antagonistique de la nature. Pour qui reconnoitra la vérité de la loi de guérison des maladies dynamiques par l'opposition des symptômes semblables, la spécificité de l'ellébore dans le cholera-morbus, doit être une vérité revêtue du caractère de l'évidence.

Douce amère.

Le suc exprimé des jeunes tiges et des feuilles de cette plante, doit être mêlé avec égale partie d'esprit de vin.

Ce remède est spécifique dans beaucoup d'espèces de refroidissement, comme aussi dans certaines maladies de la peau et quelques fièvres épidémiques. Il développe ses symptômes dans la nuit, c'est pourquoi il ne faut, à moins d'urgence, l'administrer que le matin. Dans les affections aiguës, la fraction octillionième est suffisante. Sa durée d'action, à cette dose, est de 10 à 12 jours.

Vertiges en sortant du lit, foiblesse générale, tremblement de tout le corps. Etourdissement violent. Le matin de bonne heure et au lit, mal de tête, qui augmente, dès qu'on se lève, foiblesse, frisson et nausées. Pesanteur, chaleur de la tête, douleur au front, à la nuque et dans les tempes. Pesanteur et compression à la partie postérieure de la tête, jusqu'au bas du col. Dans les tempes, sensation de pression, comme l'effet

d'un instrument mousse et obtus. Sensation de gonflement de la partie postérieure de la tête. Le soir, sentiment de roideur au front et à la racine du nez. Au dessus de l'oreille, une place circonscrite et comprimée comme par un corps obtus, de dehors en dedans.

Tension, pression au dessus de l'oeil droit; sensation de perforation de dedans en dehors, au dessus du sourcil droit. Tiraillemens aux bords orbitaires supérieurs. Pression dans les yeux. Commencement de goutte sereine, on voit les objets troubles, et les paupières sont à demi paralysées. Obscurcissement de la vue, inflammation des yeux. Tintemens d'oreilles. Elancemens dans les oreilles et les parotides. Tiraillemens dans les branches des mâchoires. Saignement de nez. Eruption de boutons dans les narines et sur les joues. Tiraillemens, déchiremens dans les joues. Démangeaison aux joues, au menton, aux lèvres; éruption de boutons brûlans, qui suppurent et forment croûtes. Sensation de relâchement de la luette. Mal de gorge. Salivation abondante, épaisse et savonneuse. Chaleur à la gorge, montant de l'estomac. Sécheresse de la langue. Engourdissement, commencement de paralysie de la langue. Défaut d'appétit. Renvois nombreux, sans saveur, sans odeur. Le plus léger repas incommode; les alimens remontent à la gorge et causent des borborygmes, du gonflement, des pincemens dans le bas ventre. Nausées, vomissement.

Contraction des hypocondres, tension près de l'épigastre, comme après avoir levé un fardeau trop pesant. Sensibilité au creux de l'estomac, comme après un coup porté par un instrument obtus, aggra-

vée par le toucher. Elancemens sourds dans le creux de l'estomac et sous les fausses côtes, qui arrêtent la respiration.

Elancemens, pincemens à la région du nombril; le matin, de bonne heure, pincemens autour du nombril, comme pour aller à la garderobe. Mal de ventre, comme quand on s'est refroidi, comme dans un tems humide, lorsqu'on s'est mouillé les pieds. Tumulte de côté et d'autre dans le ventre, comme lorsque le dévoiement se prépare. Douleur au ventre, qui soulève le nombril, comme s'il vouloit s'y former une hernie. Douleur dans la région du nombril et la hanche gauche, qui force d'aller à la garderobe; il sort quelques vents, très peu d'excrémens durcis. Mal de ventre, comme précurseur du dévoiement, que la sortie de quelques vents fait cesser. Le soir, pincemens dans tout le bas ventre, envie d'aller à la garderobe, après avoir eu déjà une selle naturelle, mais ferme; on rend des matières liquides, d'une odeur aigre et en grande quantité, ce qui soulage, mais affoiblit.

Dévoiement glaireux; selles alternativement jaunes et vertes. Diarrhée glaireuse et blanche. Ténesme, nausées, mal de coeur, pendant tout le jour, sans pouvoir rien rendre. Pression subite sur le rectum, impossibilité de retenir les excrémens, et, lorsqu'on se présente à la garderobe, on éprouve du ténesme, de la douleur dans diverses parties du ventre et l'on ne rend que peu de matières très dures. Coliques venteuses; les vents ont l'odeur de *l'assa foetida*, et les urines, dabord claires, plus tard sont troubles, rouges et brûlantes. Urines avec sédiment glaireux et briqueté. Ténesme de la vessie. Eruption dartreuse aux grandes lèvres. Chaleur, démangeaison aux parties

génitales, excitation, spasme vénérien. Accélération, augmentation du flux menstruel. Retard, diminution du flux menstruel, après un long usage du remède.

Toux sèche, crachement de sang, tiraillemens, déchiremens dans un des côtés de la poitrine. Tiraillemens, palpitation sous le cartilage xiphoïde ; une pression douloureuse, comme produite par un instrument obtus, et quand on se relève, cette douleur revient à de longs intervalles et dégénère en coups profonds dans la poitrine. Elancemens dans les côtés de la poitrine, toux fatigante, expectoration de mucus épais. Grande oppression de poitrine, tant à l'inspiration qu'à l'expiration; à gauche de la poitrine, on diroit que quelque chose fait effort pour sortir. Battement violent de coeur.

Douleur le long de l'épine. Douleur de reins. Douleurs tranchantes, élancemens dans les flancs. Au dessus d'une hanche, douleur comme provenant d'un coup. Près des vertèbres des lombes, douleur, élancemens, à chaque inspiration. Elancemens dans les omoplates. Roideur des muscles du col, on ne peut tourner la tête. Contraction douloureuse des muscles du col.

Douleur violente au bras droit. Il est lourd, immobile et froid, comme paralysé. Au plus léger mouvement, douleur insupportable au coude qui paroît comme brisé. Le lendemain, le mal revient à la même heure. Tiraillemens le long du bras, déchiremens de haut en bas; le coude et l'articulation de la main souffrent d'horribles douleurs, plus vives dans le repos que dans le mouvement. Le bras gauche, sans force, comme paralysé, avec douleur dans l'articulation du coude. Elancemens dans l'articulation de la main. Eruption dartreuse sur les mains. Apparition de verrues sur les

mains. Elancemens, tiraillemens dans les articulations des doigts.

Pincemens, déchiremens dans les hanches. Tiraillemens, déchiremens dans les cuisses, soulagés par le mouvement; ils reviennent dans le repos. Foiblesse paralytique des extrémités inférieures. Saccades convulsives des jambes. Déchiremens de l'articulation des genoux. Elancement subit dans un gras de jambes, comme d'un coup d'épingle, suivi de la sensation d'une goutte de liquide chaud, qui coule de ce point vers le pied. Crampes dans les gras des jambes, en marchant. Douleur pulsative et déchirante dans les deux premiers orteils, piqûres brûlantes aux orteils.

Mouvemens légèrement convulsifs des pieds et des mains. Convulsions des muscles de la face, puis de tout le corps. Tremblement violent des membres. Picotemens dans toutes les parties de la surface du corps, et douleurs, comme si ces parties étoient refroidies.

Démangeaison de tout le corps. Démangeaison brûlante, comme provenant de vermine; obligation de gratter, ce dont la démangeaison est aggravée; elle tourmente moins le jour que la nuit. Eruption de taches rouges avec vésicules, accompagnée de démangeaison. Eruption de croûtes dartreuses sur tout le corps. Boutons rouges, en pointe, qui se remplissent de pus au bout de cinq à six jours. Taches urticaires. Sécheresse, chaleur brûlante de la peau, suppression des urines et des selles.

Lassitude, pesanteur de tout le corps, brisure des membres, paresse, bâillemens, envie de dormir, le jour; la nuit, inquiétude, agitation, insomnie. Sommeil inquiet, soubresauts, frayeurs. Le matin au réveil,

acccablement extrême. Insomnie, fermentation du sang, élancemens, démangeaison à la peau.

Sorte de fièvre, grande chaleur, peau sèche, délire; les accès se renouvellent deux fois par jour. Fièvre quarte double. Froid, mal-aise de tout le corps. Frissons répétés, douleur de tête, courbature générale. Chaleur de tout le corps, brûlante à la figure, constipation. Sueurs, qui durent plusieurs jours. Sueur continuelle toute la nuit. Aggravation des douleurs dans la nuit, délire. Le matin au réveil, impatience, colère, fureur.

Mercure noir oxydule.

S'il est un remède à qui l'art du chymiste ait fait subir de nombreuses mutations, dans le dessein de le rendre plus propre à la guérison de la maladie dans laquelle il est spécifique, c'est le mercure.

L'histoire de ce remède est celle d'une des nos plus déplorables erreurs, comme elle est aussi un nécrologue partiel de l'humanité. On ne sauroit, sans gémir, se rappeler l'abus que la médecine a fait de cette substance, tout en la regardant comme le plus puissant et l'unique remède, à la fois, contre le plus virulent des fléaux.

C'est encore le défaut d'une idée juste et claire de la spécificité, qui, ébranlant l'opinion de la puissance exclusive de ce remède dans la siphilis, fit tenter l'essai d'autres médicamens dans le traitement de cette maladie. On ne voulut pas voir que ces remèdes auxiliaires, impuissans contre le virus proprement dit, n'exercoient, à la manière des antidotes, de pouvoir que contre les effets nuisibles de ce remède mal administré. En y regardant de près, on devoit s'appercevoir, et on s'apperçut en effet, que l'abus du mercure, au lieu de maîtriser les accidens du virus, le plus souvent les aggravoit et

les multiplioit. Combien de fois n'a-t-on pas vu le praticien, chargé de recommencer une cure antisyphillitique, rester embarrassé de reconnoître si les ulcères chancreux, échappés au traitement mercuriel, étoient encore les symptômes du virus, ou seulement les symptômes du mercure lui-même?

Mais si le mercure a la propriété d'engendrer des symptômes semblables aux symptômes de la maladie contre laquelle on le regarde comme spécifique, la spécificité de ce remède consiste donc dans cette similitude, et les hommes de l'art, même les plus opposés à l'Homéopathie, ont guéri homéopathiquement, et à leur insçu, les maladies siphillitiques qu'il leur est arrivé de guérir. Refuseront-t-ils, à la faveur de cette doctrine, d'opérer avec connoissance de cause, comme aussi avec plus de sûreté pour le malade, ce qu'ils n'ont exécuté jusqu'ici que d'une manière peu satisfaisante pour leur esprit, et périlleuse pour l'humanité?

J'ai dit que les opposans à la doctrine homéopathique avoient, à leur insçu, fait tout le chemin qui conduit aux principes nouveaux, ou, pour parler juste, aux principes nouvellement découverts, mais vrais, de toute éternité. Effrayés des ravages opérés dans l'organisme par les grandes doses de mercure, convaincus en même tems de la puissance spécifique et exclusive de ce remède, on les a vus, d'époque en époque, ramener le mercure à sa préparation la plus pure, et le traitement à l'emploi le plus modéré de ce médicament. Enfin parut Hahnemann, et le mercure noir oxydule, qu'il découvrit, placa son nom à côté des noms illustres dont la chymie s'honore, et sa personne, au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

En effet, si le mercure noir de Hahnemann est d'une efficacité invariable contre la siphilis, il ne la doit qu'au soin que son auteur a pris de le dépouiller de toute substance étrangère à son essence. Le mercure oxydule est un remède simple, tandis que les autres préparations de ce métal sont composées, et l'on sait que l'Homéopathie n'employe jamais de remèdes combinés. L'emploi homéopathique de ce médicament est plus simple encore, car le sectateur de cette doctrine descend sa dose jusques à la fraction dixmillième d'un grain de ce métal, et sa constante efficacité dans la cure des affections antisyphillitiques, de concert avec l'aveu universel de son aptitude à créer des symptômes semblables à ceux de la siphilis, place la loi des semblables dans le jour de l'évidence la plus parfaite.

Pour ses besoins divers, l'Homéopathie, partant de l'unité, forme 12 fractions de ce remède, c'est-à-dire, qu'elle s'arrête à la quadrillionième partie de cette unité. Je ne répéterai point le procédé de l'échelle graduée de cette division. Qu'il me suffise de prévenir le lecteur de l'importance de bien choisir le mercure oxydule et d'opérer longtems et avec soin les frictions qu'il doit subir dans son mélange avec le sucre de lait. De cette exactitude scrupuleuse dépend le succès de son emploi.

La durée de son action sur l'organisme est relative à la quotité de la dose. Les centièmes, les dixmillièmes de grain étendent leur action jusques à 2 ou 3 semaines, tandis que les billions et trillions de grain ont terminé la leur en huit jours. Administré à des doses trop fortes, ou sans rapport homéopathique, il produit des symptômes dangereux, auxquels on remédie avec le soufre ou le foie de cette substance, comme aussi avec l'acide nitrique, le quinquina et l'opium.

Quant aux empoisonnemens chroniques produits par le mercure, comme, par exemple, le tremblement des doreurs, on trouve leur remède dans l'électricité.

Vertiges, dans le jour. Dans la chambre, vertiges, que le grand air dissipe. Vertiges, obscurcissement de la vue, spécialement le soir. Couché sur le dos, on éprouve des vertiges, qui se dissipent, en se couchant sur un des côtés. Sorte d'yvresse, après avoir mangé; chaleur, rougeur de la face qui se gonfle. Foiblesse de la tête. Plénitude du cerveau. Embarras de la tête, qui se dissipe en plein air. Au lever, vide de la tête, trouble des idées, mémoire fugitive. Pesanteur de la tête, douleur sourde dans le cerveau. La lecture, la conversation fatiguent; on ne peut même entendre parler un peu haut. Le soir, un sentiment d'inquiétude dans la tête, que le coucher fait cesser. Tête brûlante, il semble que la tête soit fortement serrée. Douleur de tête, pression de dedans en dehors, comme si le crâne vouloit s'ouvrir. Douleur aux os du front, au dessus des sourcils. Tiraillemens aux parties extérieures de la tête; on ne peut les toucher sans douleur.

Goutte sereine passagère. Sensation de brûlure dans les yeux, comme après une longue lecture, rougeur des yeux. Compression des yeux, quand on les remue, ou qu'on les touche. Larmoyement en plein air. Gonflement, rougeur des paupières, elles sont collées. Le matin, inflammation, gonflement de la conjonctive, sentiment de brûlure, de morsure dans les yeux, démangeaison de ces organes.

Obtusion de l'ouie, bruissemens dans les oreilles; tintemens dans les oreilles, suivant les battemens du pouls. Elancemens dans l'oreille interne. Taches, bou-

tons, rougeur, inflammation, gonflement au nez. Démangeaison dans les narines. Enflûre de la lèvre supérieure, avec boutons et petites ulcérations. Suppuration des commissures des lèvres. Pustules au menton. Roideur de l'articulation des mâchoires, tiraillemens dans leurs muscles. Chaleur, gonflement des gencives. Douleur des gencives, sur tout la nuit. Sensation de brûlure aux gencives, qui empêche le sommeil. La nuit, violent mal de dents, suivi d'un froid général, qui le fait cesser. Tiraillemens dans les dents, s'étendant jusqu'à l'intérieur des oreilles et de là dans toute la tête. Tiraillemens dans les racines de toutes les dents et dans les mâchoires. Pulsations dans les racines des dents.

Gonflement de la langue. Fourmillement dans la langue. Ulcération des bords de la langue. Ulcères à l'intérieur des joues. La nuit, sensation de brûlure dans la bouche, sécheresse et tumeurs fongueuses dans la bouche.

Mal de gorge, sensation d'un corps étranger dans la gorge. Sentiment de brûlure à la gorge, puis dans le bas ventre. Après un léger repas, sensation d'une vapeur brûlante, qui monte du ventre dans la gorge qui en devient plus douloureuse, et cause une soif ardente. La langue est humide et blanche et la gorge extrêmement sèche. Sécheresse du gosier, difficulté d'avaler la salive, qui abonde dans la bouche. Elancemens dans le gosier, qui répondent jusques dans les oreilles. Douleur piquante aux amygdales, en avalant. Suppuration des amygdales. Ulcération de l'orifice des canaux salivaires. Salivation épaisse, infecte, plus considérable la nuit.

Gonflement des glandes maxillaires et parotides.

Douleur, enflûre des glandes salivaires. Douleur lancinante des glandes du col. Pression dans l'ésophage, comme s'il s'y formoit un abscès. Sensation de blessure dans un de côtés du col, même lorsqu'on n'avale pas.

Goût métallique à la bouche. Amertume de la bouche. Goût d'oeufs pourris à la bouche. Le matin, amertume extrême de la bouche. Les alimens les plus doux ont un goût salé. La bouche est pleine de phlegmes. Défaut total d'appétit, mais faim. Grande soif. On ne peut manger, sans éprouver de suite le sentiment de la satiété et de la plénitude.

Mal de coeur, nausées, sans pouvoir vomir. Nausées, besoin de vomir qui suspend la vue et l'ouie, pour un moment. Soda, abord à la gorge d'un liquide acre et spiritueux. Renvois d'air continuels. Renvois après le boire et le manger. Hoquet fréquent, dans la matinée. Douleur brûlante dans le creux de l'estomac. Douleur à l'estomac, dans la profonde inspiration et quand on y touche. Poids, comme celui d'une pierre sur l'estomac, après avoir mangé. Faim, et nonobstant, impossibilité de digérer ; un peu de pain pèse, mauvaise humeur après avoir mangé. Sensation de relâchement des intestins ; il semble, en marchant, qu'ils sont ballottés dans leur cavité.

Sensation de froid au bas ventre. L'air frais provoque le mal de ventre et le dévoiement. Rougeur, chaleur des joues, pincemens et douleur brûlante dans le bas ventre. La plus légère douleur du bas ventre est accompagnée de froid. Tranchées dans le haut ventre. Le soir, tranchées du bas ventre, douleur comprimante à l'épigastre. La nuit, tiraillemens dans le bas ventre, que le coucher soulage ou dissipe. Poids

dans le bas ventre, comme d'une pierre. Le matin, pression douloureuse dans le côté droit du bas ventre. Pression de dedans en dehors, dans la région du foie. Ictère, avec sentiment de pression et de plénitude de l'hypocondre droit. Gonflement du bas ventre. Le soir, démangeaison piquante au bas ventre; le grattement produit de la brûlure, mais sans éruption.

Pression, tiraillemens dans les glandes de l'aine. Elancemens dans les aines. Enflûre des glandes de l'aine; elles rougissent, s'enflamment, sont douleureuses à la marche et au toucher.

Constipation de plusieurs jours, avec fièvre d'enchiffrenement, disposition à l'hypocondrie et dégoût des alimens. Fausse envie d'aller à la garderobe, ténesme avec anxiétés; nausées, presion dans les tempes, avant et après l'évacuation. Anxietés, sueur froide à la face, mal-aise extrême pendant un quart d'heure, selles diarrhéiques, suivies de renvois acres et du soda. Pression au bas ventre, besoin continuel d'aller à la garderobe. Selles semblables aux crottes de mouton.

Selles glaireuses, d'une odeur aigre, précédées de frissons. Alternatives de chaud et de froid avant et pendant une selle de dévoiement. Froid dans l'intervalle d'une selle à l'autre; chaleur subite, surtout à la face, pendant l'évacuation; foiblesse extrême, après une selle diarrhéique. Selles mêlées de sang, accompagnées de tranchées et de ténesme. Flux de sang, avec sensation de brûlure à l'anus. Pression dans le bas ventre, comme d'une boule, suivie de selles d'un vert foncé. Selles vertes, brunes, glaireuses et écumeuses, qui brûlent le fondement. Démangeaison à l'anus, comme par la présence des ascarides.

Ténesme de la vessie. Urines, chaudes, brûlantes. Flux abondant d'urines, la nuit et le matin. Urines troubles, avec sédiment blanc, glaireux, sédiment farineux. Urines brûlantes et mêlées de sang; on ne sauroit toucher le membre viril, sans éprouver des élancemens, un sentiment de brûlure.

Le soir, élancemens dans l'urèthre, qui répondent au bas ventre. Sentiment de brûlure autour du gland, petites ulcérations à l'intérieur du prépuce. Vésicules au prépuce, qui s'ouvrent et forment de petites plaies qui se guérissent promptement. Gonflement du prépuce; il est enflammé à sa surface interne, et très sensible. Forte sueur aux parties génitales et dans leurs environs, pendant la marche; excoriations entre les parties génitales et les cuisses. Erections nocturnes. Pollutions, mêlées de sang, suivies d'affoiblissement et de froid. Gonorrhée bâtarde. Gonorrhée douloureuse, écoulement vert, la nuit surtout. Démangeaison aux grandes lèvres, chronique, avec éruption de boutons dans ces parties. Gonflement inflammatoire de la vulve. Fleurs blanches, acrimonieuses. Leucorrhée corrosive.

Toux sèche et courte, venant d'une irritation dans la partie supérieure de la poitrine, quand on veut parler. La nuit, toux causée par une irritation qui semble venir de l'estomac. Le soir quelquefois, toux violente avec secousses qui semblent ouvrir la poitrine; on ne peut s'endormir. Toux accompagnée de nausées. Oppression, courte haleine, en marchant, en montant.

Douleur, courbature, sensation de brûlure à l'épine et aux omoplates. Elancemens, craquement dans l'articulation de l'épaule, déchiremens dans les épaules,

le long du bras, dans la main, dans l'articulation de la cuisse, du genou et le long du fémur. Pesanteur douloureuse des épaules, des bras; on ne sait où les placer; on les fléchit, on les étend; l'extension soulage plus que la flexion. Tiraillemens, soubresauts des deux bras. Eruption miliaire à l'avant-bras, avec démangeaison. Elancemens, déchiremens dans l'articulation du coude; douleur, comme de fatigue, dans les os de l'avant bras et les os des jambes. Petites tumeurs rouges, brûlantes qui s'élèvent sur le dos des mains. Contraction, crampes des doigts de la main. Extension douloureuse des doigts de la main; on peut à peine les fléchir, ou bien, flexion forcée de la main et des doigts, que l'on n'étend qu'avec difficulté. Sous l'ongle de quelques doigts de la main, palpitation brûlante, élancemens. Le soir, mouvemens convulsifs des tendons des doigts, des orteils, de celui d'achille, avec un frisson violent, qui fait sauter tout le corps.

Boutons rouges, sur les fesses, avec un sommet blanc où l'on éprouve une douleur lancinante. La nuit, déchiremens dans la hanche, le genou, l'épaule, la main et le long des os des bras et des cuisses. Roideur des jambes, en marchant; roideur du tendon des jarrets, comme s'il étoit trop court. Le soir, démangeaison aux cuisses; le grattement produit la brûlure et fait suinter une sérosité brûlante comme de l'eau forte; la démangeaison est remplacée par une sueur au bas ventre et aux cuisses. Elancemens aux extrémités inférieures, dans le mouvement. Tiraillemens de haut en bas dans les extrémités inférieures. Foiblesse des articulations des genoux et des pieds. Lassitude, inquiétude dans les jambes. Crampes dans les

gras de jambes, il s'y forme des noeuds. Déchiremens dans les articulations du tarse jusqu'au col du pied. Elancemens, qui partent du tarse et vont aboutir au jarret. Froid des pieds, le soir après coucher. Sueur froide des pieds, le matin. Tiraillemens périodiques du gros orteil au genou. Crampes des orteils.

Jaunisse, accompagnée d'une démangeaison au bas ventre. Dartres, que le toucher rend brûlantes. Eruption de taches rouges, élevées, avec démangaïson piquante. Sueur abondante, en marchant et dans tous les mouvemens. Douleurs des articulations, semblables aux douleurs de la goutte, avec gonflement. Le soir, la nuit, inquiétudes, tiraillemens, brisure des articulations, on ne peut rester en place. La nuit, tiraillemens dans les membres. Insomnie jusqu'à minuit, réveil matinal, sueur. Anxiétés, bouillonnement du sang dans les veines, pendant la nuit. Angoisses, frayeurs, poids au creux de l'estomac, sueur des mains, chaleur à la face. Alternatives de chaud et de froid à la tête et à la face. Paroxysmes fébriles, la nuit surtout. Sensation constante de froid extrême, sensibilité au froid. Le pouls bat partout, avec vîtesse et violence; soif vive, constante, sueurs nocturnes abondantes. Tremblemens périodiques de tout le corps. douleurs des membres, que la chaleur du lit, la sueur soulagent; dès qu'on les découvre, déchiremens. Battemens de coeur, violens, souvent répétés. Rêves effrayans.

Enflûre des jambes, des pieds et des orteils. Eruption galeuse au ventre, aux extrémités inférieures. Eruption de boutons pleins d'une eau acre, rongeante, ressemblant à la grosse gale, qui démangent et suppurent. Eruption de petits boutons ronds, qui se ré-

unissent et forment des croûtes dartreuses, avec démangeaison. Dartres sèches, élevées, dans toutes les parties du corps, principalement aux jambes, aux bras, aux poignets et entre les doigts. Démangeaison aux articulations, jour et nuit, sans éruption. Pustules aux extrémités supérieures et inférieures, avec formation de pus à leur sommet et démangeaison. Croûtes épaisses, sèches, d'autres fois humides, dans le cuir chevelu, avec démangeaison. Eruption de boutons rouges qui suppurent et forment croûtes avec démangeaison, dans le cuir chevelu.

L'esprit inquiet, craintif. Craintes, angoisses, mauvaise humeur. Porté à la querelle, au chagrin, au découragement, au désespoir. Pleurs involontaires.

Quelque multipliés que puissent être les symptômes propres au mercure, que je viens d'énumérer, leur nombre est loin d'équivaloir à celui des maladies dans lesquelles ce remède est aujourd'hui employé. Il n'est presque plus d'affections dans lesquelles il ne serve, ou de base, ou d'auxiliaire à leur traitement. On est, à son égard, passé d'un extrême à l'autre, et du spécifique de la siphilis, borné longtems à la cure exclusive de cette maladie, on a fait la panacée universelle de tous nos maux. Seroit-ce que l'on suppose que ce virus, à nous transmis par nos pères, nous a transmis l'épaississement de la lymphe que ce remède sait si bien atténuer, ou bien, l'espèce humaine a-t-elle changé au point que nos maladies ne releveroient plus que des vices de cette humeur ? On n'oseroit l'avouer, lorsqu'on le voit administrer journellement contre les affections pathologiques les plus opposées de caractère. Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre la fièvre gastrique bi-

lieuse proprement dite et l'inflammation exquise du poumon et de la plèvre. Se peut-il que le même médicament soit adapté à ces deux antipodes de la nature en souffrance? Qu'elle analogie pourroit-on trouver entre le croup et le bubon indolent, qu'on résoud si bien avec des frictions et emplâtres mercuriels? n'est-t-il pas tems enfin, de sortir des voies de l'arbitraire qui a gouverné jusqu'ici la matière médicale, pour entrer dans celles de la certitude qui brille de toutes parts dans le domaine de la spécificité?

En parcourant avec attention cette galerie de phénomènes mercuriels, le lecteur a du reconnoître le dessin générale de beaucoup de nos maladies. Sans infirmer la loi de la spécialité, pierre de touche du diagnostic, on peut en inférer, que la siphilis y est exprimée clairement dans les similitudes symptomatiques. Les maladies bilieuses, soit aiguës, soit chroniques, s'y réfléchissent de même, avec leurs symptômes les plus alarmans, tels que la dyssenterie et le cholera morbus. Certaines maladies cutanées, ainsi que quelques espèces d'ophtalmies, y sont également représentées. Il ne peut échapper à l'observateur que ce métal attaque les glandes, comme elles le sont dans plusieurs affections de ce système, et que beaucoup de rhumatismes des membres ressemblent, dans leurs symptômes, aux rhumatismes mercuriels. Voilà, ce me semble, une assez belle part, pour un seul et unique médicament! Il y a loin de là, je le sais, à celle dont il a été doté dans ces derniers tems. Qu'on se récrie tant qu'on voudra contre le principe d'individualisation de la doctrine homéopathique! Ce principe est fondé sur les caractères différenciels de l'organisme humain, qui ne peut exprimer ses affections par des généralités. Il est, j'en conviens, plus commode

pour le médecin, d'avoir à n'opposer à un petit nombre de maladies, qu'un nombre plus petit encore de médicamens, mais il sera toujours plus utile au malade d'être traité de l'espèce de maladie dont il est atteint, en vertu de la spécialité de son individu, et ces spécialités pathologiques, comme on l'a vu, ne se trouvent que dans les spécialités médicinales, autrement dit, dans la spécificité.

Sureau.

Après la camomille, la fleur de sureau est le remède dont on abuse le plus. Chacun en fait usage à son gré, tantôt pour se préserver de la maladie, tantôt pour s'en guérir. Le médecin n'est plus consulté, on sait qu'elle est un remède sudorifique. On ne sauroit, en effet, lui refuser cette vertu. Aussi, le médecin homéopathe s'en sert-t-il, pour supprimer les sueurs débilitantes, quand ce symptôme compose seul la maladie.

Au lever, la tête prise. Taches rouges et brûlantes sur les joues. Elancemens, tiraillemens dans les deux mâchoires et les dents, jusques à l'oeil; il semble que les joues enflent, et il n'en est rien. Espèce d'angine membraneuse. On dort la bouche et les yeux à demi ouverts. Au réveil, suffocation; la respiration est sifflante, les bras agités, la face et les mains sont bleues. L'accès arrive communément après minuit; il est annoncé par des pleurs. Il y a absence de toux. Sommeil inquiet, rempli de rêves effrayans. Angoisses au réveil, oppression. Le soir après le coucher, bouillonnement du sang, chaleur, rougeur de la face. Chaleur sèche insupportable, par tout le corps, puis sueur générale, sans soif. Ce petit nombre de symptômes suffit pour réfuter l'innocuité de ce remède. Ils sont assez graves, pour que le remède qui ne les enlève à l'homme malade, que parce qu'il peut les produire sur l'homme sain, ne soit point prodigué.

Arnica montana.

Malgré l'antiquité de l'usage de l'arnica en médecine, ses véritables propriétés ne sont connues que depuis les épreuves que Hahnemann en a fait sur l'homme sain. Il ne craint pas d'avouer qu'il a été conduit par l'observation des pratiques populaires. Il cite un médecin nommé *fehr*, qui vivoit au 16 siècle, et prônoit ce remède, sous le nom de *panacea lapsorum*. Désireux de savoir si les usages populaires de ce remède étoient fondés, il le fit prendre à l'homme qui jouit de la santé, et le constitua dans tous les accidens qui suivent les chûtes, les coups, meurtrissure et déchiremens de la fibre, par les corps contondans. C'est ainsi que la loi homéopathique reçut une nouvelle confirmation, en confirmant la spécificité de l'arnica, dans les affections de cette nature.

Il est difficile de croire au prodige de ses effets, à moins d'en avoir été témoin. J'invite donc le lecteur à éprouver l'action de ce remède dans les nombreuses occasions que l'imprévoyance, la maladresse, la témérité, et même la fatalité peuvent lui offrir, d'en faire usage.

C'est sous la forme de teinture spiritueuse que ce remède est susceptible de se conserver mieux et de déployer plus efficacement ses vertus. Après avoir pulvérisé sa racine, on en fera infuser 50 grains dans mille gouttes d'esprit de vin. Le procédé d'atténuation étant connu, on se procurera des fractions successives jusqu'à la division billionième, en partant de la goutte primitive de la solution ci-dessus exposée, qui est la vingtième partie du grain, parce qu'il y a 20 fois 50 dans le nombre mille.

Dans les cas très graves, la friction billionième est suffisante. A l'usage interne de ce remède, toujours dans les cas que nous venons de préciser, on associe son emploi extérieur, en étendant quelques gouttes de la solution par vingtièmes dans de l'eau distillée, à la quantité de quelques onces, dont on fait une seule lotion sur les parties souffrantes. Du reste, le régime homéopathique doit être rigoureusement observé, tout autre médicament soigneusement éloigné. A ces conditions, on peut, ai-je dit, s'attendre à des miracles.

Il est encore d'autres affections qui cèdent à sa vertu spécifique, comme, les faux points de côtés, les furoncles, si communs, surtout après les chûtes et les vives frayeurs, certaines espèces de gouttes, de rhumatismes, et cette agitation nocturne dans laquelle le sommeil est rempli de rêves épouvantables, de cris et de soubresauts convulsifs. On verra, au chapître de ses symptômes, combien il est nuisible dans les inflammations pures, accompagnées de beaucoup de chaleur, comme aussi dans le dévoiement, qu'il n'arrête que par une action antipathique.

Le matin, mal de tête, avec étourdissement. La tête est brûlante, on y éprouve de la pression, le reste du corps d'une température ordinaire. Poids au front, sensation d'un clou qui perce les tempes, avec sueur générale pendant la nuit, suivie d'une grande fatigue. Elancemens à la tête, dans la toux et le mouvement, que l'on soulage en se couchant sur le côté souffrant. De tems à autre, tiraillemens, élancemens dans la tempe gauche. Debout, assis, mal de tête, qui cesse en se couchant. Sensation de froid dans une petite partie de la tête. Mal de tête, avec rougeur de la face et grande soif.

Les yeux sont hagards et peignent l'angoisse. Rougeur, chaleur d'une joue, gonflement des lèvres, tête brûlante, le reste du corps en état de fraîcheur, avec les pieds très chauds. Bruissemens, élancemens, tiraillemens, dedans et derrière les oreilles; l'ouie, dabord avivée, s'affoiblit plus tard. Gonflement du nez, ulcération des narines, boutons suppurans, en dehors et en dedans du nez. Crevasses aux lèvres, ulcération de leurs commissures, douloureuses au toucher et au mouvement.Picotemens à la langue, qui semble blessée. Sécheresse de la bouche, de la langue; chaleur brûlante au gosier, avec élancemens; chaleur intérieure, que l'on ne ressent point à l'extérieur. Déglutition gênée par une sorte de nausées, comme si les alimens ne pouvoient descendre.

Bouche pâteuse, goût d'oeufs pourris. Inappétence, horreur des viandes et des bouillons gras. Renvois d'oeufs pourris. Fausses envies de vomir. Poids au creux de l'estomac. Plénitude de l'estomac, satiété mêlée de dégoût. Crampes de l'estomac, causées par les vents. Fermentation flatueuse du ventre, surtout au nombril. Ballonnement du bas ventre, depuis le matin jusqu'après midi, soulagé par la sortie des vents. Douleurs dyssentériques du bas ventre, surtout à l'intérieur des hanches, avec mal-aise et assoupissement. Ténesme; à chaque instant, envie d'aller à la garderobe, il ne sort que de la glaire. Pression à l'anus, au rectum. Selles fréquentes de glaires blanchâtres. Dévoiement nocturne, avec pincemens causés par les vents. Selles involontaires, dans le sommeil.

Ténesme de la vessie, strangurie. Avant d'uriner, sensation de brûlure dans l'urèthre. Elancemens dans l'urèthre, après avoir uriné. Tous ces accidens arri-

vent peu d'heures après avoir pris le remède. Plus tard, flux abondant d'urines. Urines brunes, avec sédiment briqueté.

Au réveil, violente érection, penchant au plaisir, spasme vénérien. Plus tard, pollutions, rêves lubriques.

La nuit, toux dans le sommeil. Crachement de sang. Toux qui provoque le vomissement. Toux, qui brise les côtes. Toux, avec élancemens dans les côtés du ventre. Points lancinans aux fausses côtes. Points des deux côtés sous les côtes, comme provenant des vents. Douleur, comme de luxation à la réunion des côtes, aux vertèbres; douleur comprimante sur un point étroit de la poitrine. Tumeurs rouges et dures, qu'on ne peut toucher, sans une vive douleur. Douleur de luxation dans les articulations. Elancemens dans les articulations des doigts, des pieds et des genoux; douleur arthritique au pied, avec un peu de fièvre, le soir. Le soir, élancemens dans l'articulation du gros orteil, avec rougeur et chaleur. Courbature des membres, brisure des articulations, dans le mouvement. Crépitation douloureuse dans tous les membres, en marchant. Sensation de brûlure à la peau, picotemens brûlans, çà et là. Bâillemens fréquens, le soir surtout, sans envie de dormir. Rêves effrayans, cris, sursauts. Insomnie, causée par l'angoisse et la chaleur. Au lit, chaleur extrême, soif vive, et si l'on se découvre, froid, frisson. Le plus souvent le soir, fièvre, chaleur, rougeur de la face, soif dans le froid, dans le chaud, avec brisure du dos des bras, et des hanches. Mal-aise, douleurs dans le périoste de tous les os, tiraillemens, comme dans le début de la fièvre intermittente. Accès d'anxiété, avec bouffées de chaleur sur tout le corps. Humeur noire, mélancolie. Inquiétude du corps et de

l'ame. Exaltation de la sensibilité physique et morale, alternant, et quelquefois simultanée. Morosité, colère, facilité à sentir et à prodiguer l'injure.

Rhubarbe.

Sa préparation consiste à faire infuser une partie de la poudre de cette racine, dans 20 parties d'esprit de vin. On a soin d'agiter le vase plusieurs fois par jour, en le tenant dans une chambre d'une température ordinaire, après quoi l'on décante la teinture.

La rhubarbe est employée par la médecine comme purgative, et comme un astringent dans certaines diarrhées. On ne sauroit concevoir un contre sens plus complet, que celui que présentent ces deux indications. Si l'on avoit su que les remèdes ne guérissent sûrement et d'une manière durable que les maladies qu'ils donnent à l'homme en santé, on ne seroit point resté pendant des siècles dans l'ignorance des propriétés de ce précieux médicament, comme aussi on n'en eut pas fait un usage quelquefois bien pernicieux. Le tableau suivant des symptômes positifs de la rhubarbe, indiquera clairement les cas auxquels elle convient. Ils sont encore assez nombreux, dans le cours ordinaire de la vie. L'enfance les présente au praticien plus fréquemment que l'âge adulte. Ce n'est pas qu'on l'épargne à ces petits malades, dont on aggrave les maux, au lieu de les soulager, avec les grandes doses de ce remède. Encore ici, la pratique ordinaire sera tentée de rire, en entendant dire qu'une fraction trillionième de la teinture de ce remède suffit pour maîtriser les accidens qui sont de son ressort. Il n'est qu'un moyen de faire au rire succéder les réflexions les plus sérieuses, c'est d'employer ce remède dans la similitude de ses symptômes avec ceux de nos maladies. Alors peut-être, au lieu de rire,

on gémira des douleurs que l'on a provoquées avec lui, et les hommes sensés rougiront de l'ignorance avec laquelle on en use et on en abuse.

Vertiges, quand on est debout. Mal de tête général, mais plus vif au sommet de la tête. Pesanteur de la tête, vers laquelle monte une chaleur humide. Il semble, en se baissant, que le cerveau se remue. Hebêtement, comme à la suite d'une debauche. Sentiment de tension dans la peau du visage. Eruption pourpree au front et aux bras. Tiraillemens aux paupières; elles sont brûlantes et les yeux pleurent. Resserrement plus ou moins fort des pupilles. Chaleur à la face, specialement autour du nez. Bruissemens dans les oreilles, qui gènent l'ouie. Palpitations, battemens dans les oreilles, quand on se baisse. Tiraillemens, engourdissement de la racine du nez, fourmillement à la pointe du nez. A la reunion de la tête avec le col en arrière, pression comme avec un doigt.

Amertume de tous les alimens. Defaut d'appétit, mais sentiment de la faim. Sensation de jeûne, de vide de l'estomac. Mal-aise de l'estomac, dégoût, nausées. Secheresse, sensation de sécheresse de la bouche, sans desir de boire. Plénitude de l'estomac, comme après avoir beaucoup mange, et envie de dormir. Sentiment de contraction de l'estomac, mal de coeur, nausées. Tranchees du ventre, un quart d'heure après le diner, soulagées, quand etant assis, on se courbe en avant, insupportables dans la station. Douléurs de ventre, avant et pendant l'evacuation alvine, qui cessent après elle. Coliques, qui précèdent la sortie des vents. Pincemens dans le ventre, besoin urgent d'aller à la garderobe, impossibilite d'evacuer, le rectum semble paralyse. Les vents semblent monter du ventre vers la

poitrine qui en est gênée et comprimée. Selles dont la première partie est ferme, et la suite très liquide. Selles glaireuses diarrhéiques. Le mouvement provoque les coliques et les selles. Gloussemens pulsatifs de l'épigastre, sans douleur. Tranchées du nombril; tranchées sous les fausses côtes et au dessus du pubis; borborygmes, ballonnement du ventre. Ténesme fréquent, on fait d'inutiles efforts. Selles liquides, infectes, accompagnées de tranchées suivies de ténesme; ce n'est qu'après beaucoup d'efforts, que l'on rend quelque chose avec quelque soulagement, mais bientôt le ténesme reparoît, avec des douleurs plus violentes encore dans tout le ventre. Le matin au lit, après le réveil, tranchées, sortie des vents, dès que l'on se découvre. Sensation de brûlure dans les reins et dans la vessie. Difficulté d'uriner; les urines sont d'un jaune rouge, comme dans la jaunisse et la fièvre ardente.

Resserrement de la poitrine, oppression. Chaleur brûlante dans un côté de la poitrine. Toux sèche, peu d'heures après avoir pris le remède. Tiraillemens dans les bras, les mains, les cuisses et les jambes. Lassitude de tout le corps, foiblesse générale. Chaleur, agitation dans tout le corps. Les joues sont brûlantes. Engourdissement des membres sur lesquels on est couché. Ronflement dans le sommeil, rêves effrayans, sommeil agité; l'enfant se plaint, gémit, renverse la tête en arrière. L'enfant se remue sans cesse, crie, raconte, en tremblant, qu'il voit des hommes autour de lui. L'enfant a la face pâle et des tiraillemens convulsifs dans les paupières, les muscles de la face et dans les doigts. Le soir en dormant, il délire, puis tourne dans son lit, les yeux fermés, sans parler, et son corps est tout brûlant. Après le sommeil, il ne peut reprendre ses

esprits, a le corps pesant, les yeux chassieux, la bouche pleine de glaires, l'haleine puante, un poids à l'épigastre. Frissonnement, sans froid extérieur. De tems à autre, rougeur d'une joue, pâleur de l'autre. Alternatives de chaud et de froid, fugitives, suivies d'anxiétés. Les pieds, les mains, brûlans, la figure froide. Sueur froide au visage, surtout autour du nez et de la bouche. Au plus petit effort, sueur au front, au cuir chevelu. Silence, insensibilité à tout ce qui l'envirronne. Paresse; pleurs, cris, angoisses, gémissemens. L'enfant demande toutes sortes de choses, en pleurant, criant et tempêtant.

Si l'on compare à présent les symptômes dyssentériques exprimés au tableau des symptômes mercuriels, avec les symptômes diarrhéiques qui sont propres à la rhubarbe, on sera frappé de l'énorme différence qui les sépare. Les douleurs du ventre, dans les deux maladies, peuvent avoir une grande ressemblance, mais ce qui manque de similitude, c'est la nature des selles qu'on éprouve dans l'une et dans l'autre. La diarrhée de la rhubarbe fait sortir, bien qu'avec coliques et ténesme, des matières d'excrémens, tandis que la dyssenterie n'entraîne que du mucus et du sang. Les évacuations, bien que douloureuses, sont plus faciles et plus abondantes dans cette dernière; dans la première, au contraire, la difficulté est plus grande et les selles plus rares. Les symptômes accessoires de la dyssenterie manquent aux symptômes de la rhubarbe, comme aussi on ne voit point ces derniers au tableau des symptômes de la dyssenterie.

Les tourmens, les agitations, les insomnies des premiers jours de la vie, sont peints des couleurs les plus vives, dans les phénomènes que développe la rhubarbe sur l'homme qui jouit de la santé. C'est avec quelques

grains de ce remède, pris successivement de jour en jour, que la plus belle santé se convertit en la maladie de la rhubarbe, et l'on prétend la dompter, quand elle est naturelle, avec des doses incomparablement plus fortes! aussi voit-on souvent s'aggraver à l'extrême les accidens de ces petits malades, et ce remède leur faire autant de mal, qu'il leur auroit fait bien, s'il eut été plus ménagé, parce que, à l'insçu du médecin qui l'administre, il est en rapport homéopathique avec la maladie.

Coq levant, menispermum cocculus.

Cette substance qui, jusqu'ici, n'avoit servi qu'à empoisonner les animaux nuisibles et à étourdir le poisson, pour le prendre ensuite à la main, est, d'après les expériences de Hahnemann, douée de propriétes médicinales, dont les principales sont: de remédier aux crampes du bas ventre, chez les femmes surtout, de guérir quelques espèces de paralysies des membres, et de faire cesser certains troubles de l'intelligence. Son antidote est le camphre, sa durée d'action est de 8 à 9 jours. On le prépare, en faisant infuser une partie du remède dans 20 parties d'esprit de vin. La division de la goutte primitive de la teinture ne se porte point au delà de la fraction quadrillionième.

Vertiges, quelques heures de suite. On ne peut s'asseoir dans son lit, sans éprouver le vertige et l'envie de vomir. Vide de la tête, stupidité, comme après une débauche; yvresse, surtout après le boire et le manger. Ebranlement du cerveau, en marchant, remuant la tête, et même en parlant. Sensation de ligature à la tête, d'autres fois de brûlure, de déchiremens, et quelquefois comme si on la perçoit, on la serroit dans un étau. Accès fréquens de mal de tête sur un point cir-

conscrit du front; la douleur y est, tantôt piquante, tantôt avec battemens, et se termine par un fourmillement du côté opposé. Tremblement convulsif de la tête.

La nuit, pression sur les yeux, impossibilité de les ouvrir. Mal de tête nocturne; le matin, enflûre d'un oeil et d'une moitié du nez. Taches noires, voltige de mouches devant les yeux, comme menace de goutte sereine. Crampes des muscles des mâchoires. Bruissemens, détonation dans les oreilles, difficulté de l'ouie. Elancemens dans les joues et leurs muscles. Gonflement et dureté des glandes de la mâchoire inférieure. Tiraillemens, déchiremens dans les mâchoires. Allongement, ébranlement d'une dent cariée, gonflement douloureux de la gencive. Sécheresse de la langue, de la bouche, du gosier, sans soif. Sensation de brûlure depuis le gosier jusqu'au palais, de gonflement de la racine de la langue, de resserrement du col, qui gêne la déglutition et la respiration. Commencement de paralysie de la gorge.

Goût métallique à la bouche. Renvois, qui laissent un goût bilieux. Mouvement de renvois qui ne peuvent s'accomplir. Il produit de la douleur à l'épigastre et dans la poitrine. Disposition au hoquet. Défaut d'appétit, horreur du boire et du manger, ainsi que des acides. Les alimens et les boissons provoquent la nausée. Vertiges, nausées, défaillance, dès qu'on veut sortir de son lit. Envies de vomir fréquentes. Le moindre froid excite l'envie de vomir et une salivation abondante. Mal de coeur, réuni au mal de tête, avec douleur et sensation de brisure dans les entrailles. Poids à l'estomac et dans les hypocondres, quelque tems après le repas et la nuit dans le lit. Crampes violentes de l'estomac. Tiraillemens douloureux dans les intestins.

Ballonnement du bas ventre. Coliques venteuses. Les vents sortent difficilement et sans aucun soulagement. Constriction du bas ventre, avec pression vers les parties génitales, maux de coeur et salivation. Disposition à la hernie inguinale. Dilatation des anneaux de l'aine. Selles molles, dévoiement, quelques heures après avoir pris le remède. Plus tard, constipation, selles tous les deux jours seulement. Selles glaireuses, brûlure à l'anus.

Retention d'urines momentanée. Urines aqueuses. Elancemens dans l'urèthre, au prépuce; démangeaison et tiraillemens au scrotum. Accélération des règles, dont l'écoulement est accompagné de tranchées dans le ventre, à chaque mouvement, à chaque inspiration, et de ballonnement du ventre. Poids, comme d'une pierre au bas ventre, dans le mouvement et dans la session. Le toucher y produit la douleur d'une plaie. Hémorragie utérine. Spasme vénérien, pollutions nocturnes.

Toux, provenant d'irritation au larynx. Toux d'irritation, revenant, comme la fièvre quarte, tous les trois jours, dans la nuit. Resserrement convulsif de la poitrine; la respiration est râleuse et la figure gonflée, comme dans le catarre suffocant. Elancemens dans les côtés de la poitrine. Courbature de l'épine, tiraillemens, palpitations dans le dos. Elancemens, partant du bas ventre, allant se perdre dans les reins et les hanches. Douleur aux omoplates et à la nuque; craquement dans le col, quand on remue la tête. Douleur violente dans l'épaule et dans l'os du bras, lorsqu'on veut le lever. Elancemens dans l'articulation de l'épaule et ses muscles, pendant le repas. Dans l'épaule et le coude, ainsi que dans l'os du bras, une douleur déchirante, avec pesanteur, insupportable dans le repos; le mou-

vement la soulage. Convulsions des bras, le pouce est serré dans le poing. Pendant et après le repas, un bras est engourdi et comme paralysé. Sueur froide de l'un ou l'autre bras ou de tous deux. Tantôt une main, tantôt l'autre, est froide et sans sentiment; d'autres fois, chaleur d'une main, et froid de l'autre. Tiraillemens dans les doigts des mains.

Immobilité, paralysie des extrémités inférieures. Craquement des genoux, dans le mouvement. La nuit, crampes aux gras de jambes, dans la flexion des genoux. Tiraillemens, fourmillement dans les pieds. Tiraillemens douloureux dans les genoux, lorsqu'on se lève de sa chaise. Roideur des gras de jambes, dans le mouvement. Le soir, enflûre des pieds. Chaleur et enflûre des pieds, avec démangeaison rongeante.

Démangeaison à la peau, le soir et la nuit, augmentée par le grattement. Boutons cà et là sur le corps, avec sommet purulent. Eruption miliaire à la figure, au dos, à la poitrine, avec démangeaison dans la chaleur; éruption de pustules dures, sans humidité, entourées d'un cercle rouge, accompagnées d'une démangeaison brûlante, aux membres, aux poignets et sur le dos des doigts. Taches de vin, sans forme, sur la poitrine, les côtés du col et derrière les oreilles, sans chaleur ni douleur. Des tumeurs glanduleuses froides deviennent douloureuses, avec chaleur, élancemens. Les symptômes s'aggravent, surtout ceux de la tête, par le boire, le manger, le sommeil et en parlant. Le froid, le chaud sont insupportables. Chaleur à la face, après avoir bu. Brisure des membres, dans le mouvement. Tiraillemens dans les membres, d'un côté du corps seulement. Engourdissement des pieds et des mains, alternativement et par accès. Immobilité paralytique des

membres, avec douleur dans les os. Paralysie d'un côté du corps; hémiplégie, paraplégie. Foiblesse extrême, somnolence, bâillemens continuels .Coma vigil. Insomnie, causée par une inquiétude intérieure, par des piqûres, des morsures à la peau. Rêves effrayans; on voit des spectres, des mourans, des morts. Réveils, sursauts, frayeurs, on ne peut se rendormir. Sommeil d'engourdissement; on ne peut se réveiller; réveillé, on ne peut ouvrir les yeux.

Accès d'épilepsie. Chûte subite, avec convulsion des membres, écume à la bouche, oppression, suffocation, écoulement d'urines involontaire. Frissons, tremblement, le matin et le soir; on ne sauroit se réchauffer, le dos est glacé. Fièvre, alternatives de froid, de chaud, sans soif. Fièvre, avec frisson croissant, auquel succèdent la chaleur, l'angoisse, l'oppression et les nausées; la soif est vive, la sueur peu abondante, froide, seulement au front et aux mains, et l'anxiété continue. Chaleur brûlante aux joues, avec les pieds froids. Accès passagers, mais fréquens, de chaleur et de rougeur aux joues, accompagnés de soif. Désir des boissons froides, surtout de la bière. Transpiration, sueur générale, le matin et au plus léger mouvement.

Découragement. Concentration de l'ame dans une idée désagréable. Tristesse, pleurs. Anxiétés, effroi, désespoir. On se fâche, on s'irrite de tout. Chagrin, morosité, silence, immobilité; d'autres fois, querelle, colère, fureur. Délire, sans fièvre; on fredonne, on chante. Irritabilité extrême. Le moindre bruit fait tressaillir.Susceptibilité du caractère,un rien peut offenser.

A juger du cocculus par le nombre et la gravité des symptômes qu'il développe sur l'homme sain, ce remède doit avoir, et a véritablement une grande

importance en médecine. On a vu de quelle manière il affecte la tête, le ventre et les membres. Quelques affections nerveuses du sexe féminin y sont peintes avec une grande ressemblance. Il guérit beaucoup de hernies, que le bandage ne fait que contenir. Mais sa propriété par excellence, est de rétablir le mouvement des membres, dans beaucoup d'espèces de paralysies. J'ai, avec son secours, délivré un homme de 40 ans, d'une incontinence d'urines et de matières fécales, qui accompagnoit une paralysie des extrémités inférieures, rendu imparfaitement la faculté de marcher, et ranimé les organes de la génération, complètement éteints. Beaucoup de maux de dents cèdent aussi à ses vertus.

Arsenic.

Au nom de cette substance, qui ne tremble? La mort aux rats, est devenue trop souvent, par erreur, autant que par désespoir, la mort aux hommes. L'arsenic est si redouté, si redoutable tout à la fois, qu'il ne sort des pharmacies qus sous l'inscription d'un *ex voto.* Deux fémurs en croix, surmontés d'une tête de mort, dénoncent le plus dangereux ennemi de la vie.

De tous tems, la médecine n'aborda l'arsenic, qu'en tremblant. Il fut dabord borné à l'usage extérieur. On trouve dans toutes les pharmacopées, des préparations de cette substance, sous forme de poudres, d'onguents et d'emplâtres, propres à corroder et détruire les végétations charnues des plaies cancéreuses. On ne tarda pas à s'appercevoir que l'absorption de ce poison subtil provoquoit des accidens graves. La chirurgie lui substitua ses instrumens, et la médecine interne ses moyens sédatifs. La première sauve le tout, avec le sacrifice de la partie; la dernière, à l'infortuné pour qui il n'est point de salut, ferme les yeux sur le tombeau qui l'attend.

Cependant, après avoir abandonné ce terrible agent, on y revint. Le nombre de nos maladies opiniâtres, souvent incurables, est trop grand, pour que l'homme de l'art que l'humanité et le besoin de succès animent, n'y cherche pas un remède. Le dogme étant muet, l'empirisme fut consulté. Pour le malheur de l'humanité, il circule encore parmi le peuple, des remèdes secrets, dont l'arsenic forme la base. Quelques cures étonnantes, inattendues, surgirent au milieu de nombreux trépas. Il en falloit moins, pour inviter à recommencer les expériences. Des recherches exactes, une observation attentive signalèrent le typhus nerveux, avec type intermittent, ainsi que les fièvres intermittentes rebelles aux fébrifuges, comme le domaine des vertus médicamenteuses de l'arsenic. L'induction mena de proche en proche jusqu'à penser, que les affections du système nerveux, dont la marche est si clairement subordonnée à l'intermittence, pouvoient et devoient être de son ressort. Sur ces données, moitié rationnelles, moitié expérimentales, des expériences furent tentées sur les personnes atteintes de ce genre d'affections, dont le succès couronna les résultats. C'est ainsi que le docteur *Lalori* parvint à guérir une prosopalgie dont le caractère intermittent avoit résisté aux moyens les plus puissans. De même aussi à *Tiflis* en Georgie, les médecins de l'hôpital militaire de cette ville ne parviennent à sauver leurs malades atteints de la fièvre bilieuse maligne, qu'à la faveur de l'arsenic, qui toujours les maîtrise, lorsque les exacerbations intermittentes sont compliquées avec un état humoral qui contrindique le quinquina. On lit dans la relation de ces cures, que le remède fut employé à des doses infiniment petites. La seixième partie d'un grain est la dose la plus

forte qui en ait été administrée, et cela une seule fois par jour. Encore, dès que le malade se plaignoit de ressentir une grande chaleur à l'estomac, la dose étoit-elle diminuée ou suspendue, pour être reprise après la disparition de ce phénomène. Ces guérisons s'opérèrent, sans que les médecins s'apperçurent d'aucune évacuation, du moins n'en font-ils point mention.

Dans ces faits authentiques, il est difficile de voir autre chose que des guérisons opérées en vertu de la loi des semblables, en dépit de l'ignorance dans laquelle se trouvent peut-être encore aujourd'hui leurs auteurs, à l'égard de cette loi. Il n'y avoit que l'épreuve de cette substance sur l'homme sain, qui pût en interpréter le mode. On trouvera les élémens de ces maladies, dans la série des phénomènes propres à l'arsenic.

Il est superflu de répondre à l'anathême prononcé par une classe de médecins, contre l'emploi des poisons en médecine. Sans doute, l'arsenic doit, comme l'aconit, la cigüe, le mercure et tant d'autres substances vénéneuses, être ménagé dans ses doses, et, de ce qu'un grain de cette substance peut donner la mort, il ne s'ensuit pas qu'un quintillion, un octillion de son unité, ne puissent point conserver la vie. On ne boiroit pas impunément une bouteille d'esprit de vin, et beaucoup de gens, peut-être parmi ces médecins proscripteurs, se trouvent fort bien d'en boire tous les jours un petit verre, et même deux. Loin de nous toute méthode exclusive! Le mal que font les poisons, n'est point l'ouvrage des poisons, mais bien l'oeuvre de ceux qui les ont mal employés. Est-ce la faute du créateur, si le métal dont est formé le soc, nourricier de l'humanité, fût transformé par l'inimitié ou la haine, en instrument meurtrier?

Il n'est pas plus raisonnable de se moquer des fractions décillionièmes de l'arsenic. En quoi l'excès n'est-il pas nuisible? C'est précisément parce qu'il nuit, donné à grandes doses, que ses petites doses sont bienfaisantes. On se les procure par le procédé connu d'atténuation. Seulement il faut avoir bien soin d'obtenir une solution parfaite de l'unité. Après avoir mêlé un grain d'arsenic pur avec six dragmes d'eau distillée, dans un vase de verre à fond plat et mince, on fait bouillir ce mélange sur la flamme d'une bougie, jusqu'à parfaite dissolution de l'arsenic, ayant soin de remplacer l'eau qui s'est évaporée. A ces six dragmes d'eau arsenicale, on ajoute la même quantité d'esprit de vin très rectifié, et l'on a formé des millièmes parties d'un grain d'arsenic. A cette dose, sa durée d'action peut aller jusques à 3 et 4 semaines, tandis que ses petites doses la terminent en 12 à 14 jours. On remédie antidotairement à ses effets excessifs, par de petites doses, ou de noix vomique ou d'ypécacuanha. Les empoisonnemens par l'arsenic ne sont du ressort de l'Homéopathie, que lorsque la méthode palliative a évacué ou neutralisé le poison. Les affections nerveuses qui en sont la suite, sont victorieusement combattues par elle.

Vertiges, dès qu'on veut fermer les yeux, chaque soir. diminution, abandon de la mémoire. Foiblesse de tête, stupidité, vers le midi. Pesanteur de tête, avec bruissemens dans les oreilles, qui cessent, dès qu'on est dans l'air libre, et reprennent dans le repos de la chambre. Le matin au réveil, ou en sortant du lit, mal de tête latéral, comme si ce côté étoit brisé. La nuit, mal de tête avec battemens dans la partie inférieure du front, immédiatement après avoir pris le remède. En marchant, le cerveau semble se mouvoir dans la boëte du

crâne. Sensibilité du cuir chevelu, même des cheveux qu'on n'ose toucher. La face hyppocratique. Démangeaison autour des yeux et aux tempes, picotemens brûlans dans ces parties. Les yeux sont brûlans, d'autres fois, jaunes comme dans l'ictère. Tremblement continuel des paupières; elles sont sèches et frottent douloureusement le globe de l'oeil. Vive inflammation des yeux. L'oreille externe brûlante, élancemens, démangeaison de l'oreille interne, bruissemens à chaque douleur, quelque part qu'elle se fasse sentir. (le propre de l'arsenic est de réveiller d'autres symptômes, à l'invasion d'une douleur). Eruption de pustules, de croûtes noires, aux lèvres, tout autour de la bouche. Gonflement effrayant de la face et de la tête; éruption sur la tête, de boutons, de croûtes, avec sensation de brûlure, sur tout quand on y touche, et vive démangeaison. Douleur aux gencives et aux dents, nocturne, sur laquelle on ne peut être couché, soulagée par l'application de la chaleur (il en est de même de tous les symptômes arsenicaux). Soif ardente, sécheresse affreuse de la bouche, mais on ne boit que très peu et souvent. Goût pâteux et de pourriture à la bouche. Défaut d'appétit, et, si l'on mange, on trouve du goût aux alimens, mais après le repas, amertume du gosier. Ce symptôme paroît chaque deux jours, comme la fièvre tierce. Salaison de tout ce qu'on mange. Mal de coeur, nausées, défaillance, tremblement, chaleur générale, suivis d'accès de frissons. Hoquet, prédécesseur de la fièvre. Poids énorme à l'estomac, brûlure à l'épigastre, crampes de cette région. Le soir, froid du haut ventre, rien ne peut le réchauffer. Le soir après le coucher, le matin au lever, tranchées violentes, ballonnement de tout le ventre, chaleur vive à la face. Le matin, diarrhée, tranchées au fond du bas

ventre, sensation de brûlure au rectum, à l'anus. Ténesme, évacuation douloureuse de glaires vertes, jaunes, et de sang. Chûte du rectum, tumeurs hémorroïdales. Selles liquides, abondantes, suivies d'une grande foiblesse. Sensation de brûlure dans tout le bas ventre. (ce symptôme est le trait caractéristique de l'arsenic). Urines, dabord limpides, puis troubles. Urines brûlantes, picotemens brûlans à la vessie, dans l'urèthre. Accélération des règles, hémorragie utérine.

Enchiffrenement violent, flux très acre des narines, quelquefois teint de sang. Toux violente, matin et soir. Le soir, froid excessif dans la poitrine, périodique, comme la fièvre quotidienne. Toux, surtout après avoir bu. Après minuit, toux sèche, courte, profonde et continuelle; elle cause de la chaleur à la tête, des élancemens dans les côtés, des points dans le ventre, des crampes à l'épigastre. Le mouvement provoque la toux et l'oppression. Le soir, et lorsqu'on entre au lit, oppression, suffocation, comme d'une vapeur de soufre. Le soir, toux sèche et courte; la poitrine se ressere, la respiration manque, agitation, angoisse extrême. Oppression qui dure 8 jours.

Roideur du col. Tiraillemens, déchiremens entre les épaules, qui se répandent ensuite dans le dos, les reins, les hanches et les extrémités, spécialement la nuit. Fourmillement aux mains, dans la nuit. Depuis le matin jusqu'à midi, crampes douloureuses dans les doigts, les gras des jambes et les orteils. Enflûre des pieds et des jambes, avec taches rouges, rondes, et douleur brûlante. Accès convulsifs, épileptiques. Brisure des membres; sensibilité extrême au froid, qui aggrave les douleurs que la chaleur soulage. Chûte successive des forces. Soulagement des douleurs nocturnes par le mouvement; on ne peut rester ni assis ni couché. Angoisses

épouvantables, on ne sauroit garder une place. Le soir après le coucher, puis après minuit, anxiété extrême. La nuit, chaleur brûlante, sans soif, sans sueur. Sueur, au moment où l'on s'endort. Fièvre; la sueur ne paroît qu'à la fin de l'accès. Amaigrissement, consomption. Sensation de brûlure à la peau. Eruption de taches sur la peau, surtout à la tête, à la face et au col; elles sont tantôt rouges, tantôt noires, tantôt pourprées, d'autres fois urticaires, avec démangeaison brûlante, surtout la nuit. Tumeurs cancéreuses; saignement des plaies, des ulcères, qui deviennent scorbutiques. Fièvre tierce. Foiblesse, anxiétés, qui amènent la mort. Soif inextinguible. Convulsions, spasme tonique. Fièvre quarte, revenant à la même heure. Irritabilité extrême, irascibilité. Un symptôme en appèle un autre, c'est la fièvre qui s'y joint, ou bien la fièvre éveille d'autres symptômes.

Combien de nos maladies les plus graves sont peintes, traits pour traits, dans ce tableau ! Les couleurs en sont horribles, il est vrai, mais les maux auxquels elles ressemblent, le sont-ils moins? *Similia similibus sanantur.*

Rhus toxicodendron.

Ce médicament est le proche parent de la bryone. Leurs symptômes ont beaucoup de similitude. Il est remarquable que la bryone les développe, ou les aggrave dans le mouvement, tandis que le rhus les fait sentir, ou les exaspère dans le repos. Ils se servent mutuellement d'antidote. Le typhus nerveux, qui ravagea les plaines de Leipzig en 1813, trouva son maître dans ces deux spécifiques des fièvres putrides nerveuses. On verra, dans le court exposé de ses symptômes principaux, que le rhus est efficace dans l'érésypèle pustuleux et phlegmoneux, ainsi que dans certaines maladies de la peau, et dans beaucoup d'affections rhumatismales. Quelques espèces de dissenteries sont de son

ressort. Il est propre au traitement des maladies chroniques, eu égard à la longue durée de son action dans l'organisme. C'est aussi pour cela, que son action se fait attendre 24 ou 36 heures. On ne voit, en effet, après l'administration de ce remède, survenir l'aggravation, signe de la spécificité, qu'après ce laps de tems. Ce remède est tellement actif, qu'on ne peut se permettre, dans les maladies aiguës, que les dernières fractions de l'unité, que l'on atténue jusqu'au décillion.

Vertiges alarmans, pendant qu'on est assis, on croit être enlevé en l'air. On chancèle en marchant, on est porté d'un côté. Gonflement érésypélateux de la face; les lèvres, le nez, les paupières, les oreilles, sont atteints d'un gonflement, de vésicules pleines d'eau; cet état dure 8 jours, après quoi la peau tombe en écailles semblables à du son. Tiraillemens, déchiremens dans les mâchoires, dans les gencives et les dents, revenant par accès, le soir, la nuit surtout. Elancemens, fourmillement dans les joues et le nez. Boutons croûteux aux aisles du nez, aux commissures des lèvres; ils se multiplient à la face et jusques dans le cuir chevelu; on y éprouve une démangeaison brûlante. Rudesse de la peau de la face et de la tête, comme si elle étoit tannée.

Sensation de sécheresse à la bouche, soif vive. Défaut d'appétit. Selles glaireuses, infectes, fréquentes, accompagnées de grandes douleurs de ventre, qui cessent après l'évacuation, pour recommencer peu de tems après, et ramener d'autres évacuations. Flux de sang avec ténesme. Selles subites, liquides, écumeuses, sans odeur, qui sortent involontairement, comme si l'anus étoit paralysé. Eruption de boutons, de pustules humides aux parties génitales, avec enflûre de ces organes. Accélération du flux menstruel, avec douleur mordante à la vulve.

Battemens de coeur, qui agitent le corps. Un sen-

timent désagréable de foiblesse au coeur, tremblement du coeur, sensation de foiblesse dans la poitrine; resserrement, oppression extrême de la poitrine. Respiration courte, accompagnée d'anxiétés. Toux, qui ébranle toute la poitrine et soulève l'estomac. Elancemens fréquens dans les côtés de la poitrine. Crachement de sang.

Tiraillemens depuis l'épaule, le long des bras, jusques aux doigts, plus vifs dans le repos que dans le mouvement. Le dos des mains est crévassé et rugeux. Eruption de boutons durs sur les mains, avec démangeaison rongeante. Fièvre continue, exacerbation nocturne. Pustules noires, enflammées, avec démangeaison; elles se répandent sur tout le corps. Eruption brûlante de pustules aqueuses, sur tout le corps.

Je bornerai la traduction de la matière médicale pure de Hahnemann à ce petit nombre des médicamens éprouvés sur l'homme sain. Je les ai peints avec une fidélité qui peut être vérifiée par la répétition de ces mêmes épreuves. On y reconnoitra aisément le portrait de nos maladies les plus communes. Il ne peut manquer de vérité, c'est la nature qui tient le pinceau. Pourroit-on n'y pas reconnoître aussi la supériorité de cette pathologie, sur toutes celles que nous a données le raisonnement? Elle renferme les seules analogies qui puissent nous guider sûrement. La ressemblance trouvée, entre la maladie médicinale et la maladie naturelle, le remède qui a servi à sa découverte est là, pour servir à sa guérison. Peut-on rien de plus simple, et tout à la fois de plus sûr? Un tel avantage mérite bien, ce me semble, qu'on tente l'épreuve qui doit en mettre en possession.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE
DES MÉDICAMENS.

